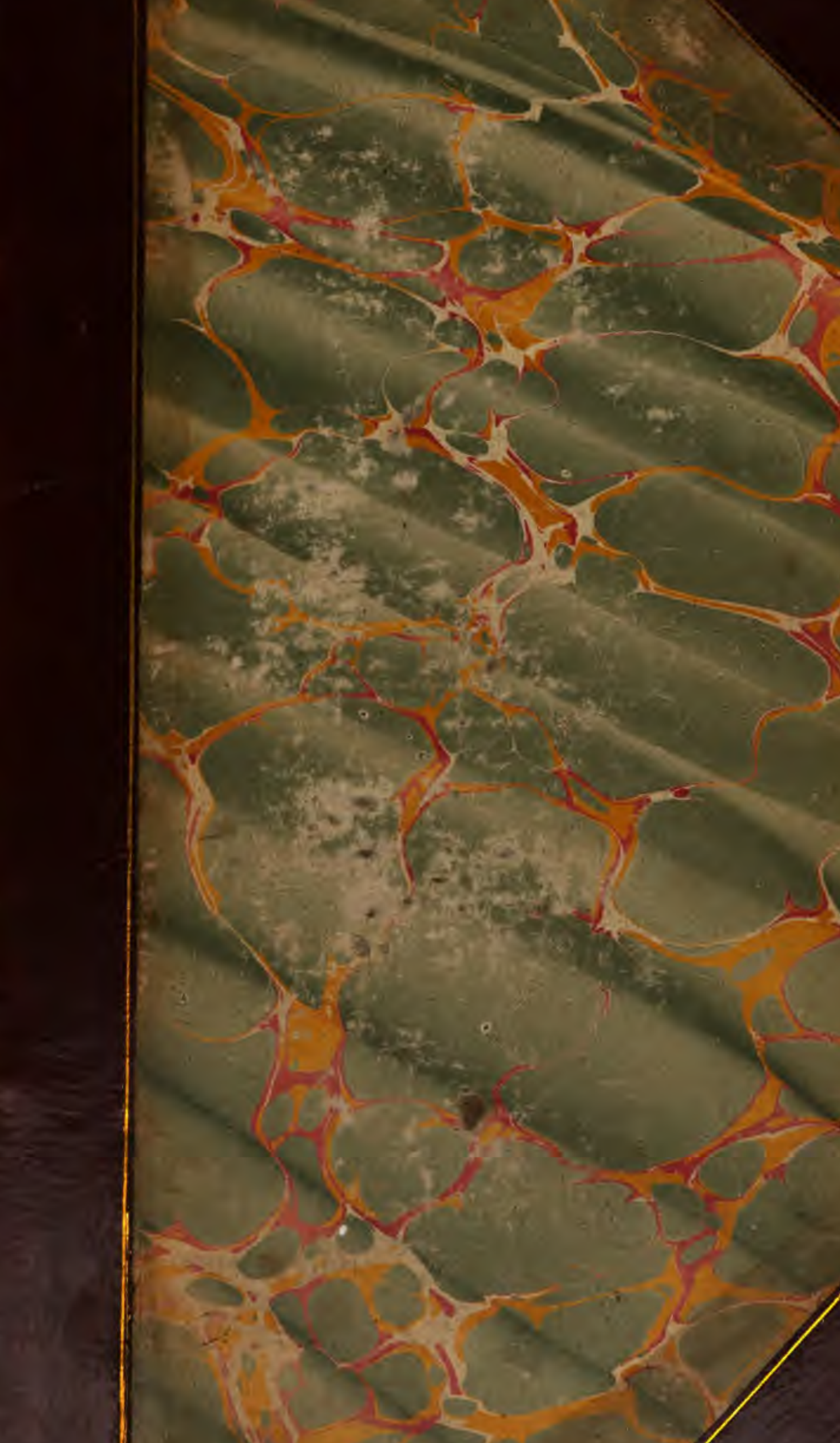
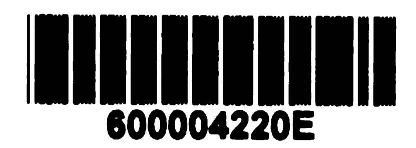
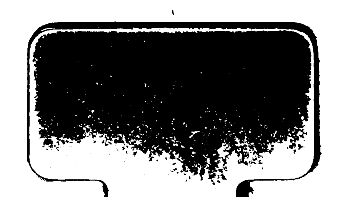



600004220E




EX LIBRIS HANNIBALIS
PUBLII SCICLUNA
NON STEMMA SED VIRTUTE



Mary Ellen Twomey

August 1876

HISTOIRE

DE L'ORDRE

DES CHEVALIERS

DE MALTE,

PAR L'ABBÉ DE VERTOT.

TOME TROISIÈME.

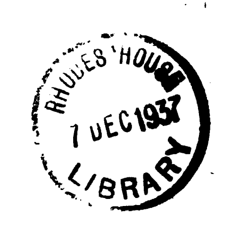


A PARIS,

CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

M D CCC XIX.



ŒUVRES
CHOISIES
DE L'ABBÉ DE VERTOT.

TOME HUITIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

HISTOIRE
DES CHEVALIERS HOSPITALIERS
DE
SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM,
APPELLÉS DEPUIS
CHEVALIERS DE RHODES,
ET AUJOURD'HUI
CHEVALIERS DE MALTE.

LIVRE SEPTIÈME.

FRÈRE JACQUES DE MILLY, grand-prieur d'Auvergne, succéda au Grand-Maître de Lastic; il étoit alors dans son prieuré. On lui dépêcha le chevalier de Boisrond, son neveu, pour lui porter le décret de son élection : et, dans la dépêche dont ce chevalier étoit chargé, le Conseil représenta au nouveau Grand-Maître de quelle importance il étoit, pour le bien de la religion, qu'il se rendit incessamment à Rhodes. Par la même lettre, il lui insinua que, pour se débarrasser des recommandations des souverains, en

JACQUES DE MILLY. 1454. 1er juin.

JACQUES DE MILLY.

faveur de quelques jeunes chevaliers, et pour ne pas préjudicier aux droits d'ancienneté, il devoit déclarer, de bonne heure, qu'il n'accorderoit aucune grâce, avant que d'avoir pris possession de sa dignité, et prêté, dans Rhodes même, les sermens qu'on exigeoit des Grands-Maîtres en pareilles cérémonies.

Ce prince déféra à de si justes conseils, partit, en diligence, pour Rhodes, et y arriva heureusement, le 20 Août de l'année 1454: sa présence y étoit bien nécessaire. Mahomet, le plus fier et le plus superbe de tous les hommes, irrité de la réponse courageuse que les chevaliers avoient faite à son ambassadeur, jura leur perte et la destruction de Rhodes; et, dans l'impatience de s'en venger, il venoit d'envoyer, comme les avant-coureurs de sa fureur, trente galères qui, par son ordre, avoient ravagé les côtes des isles de la religion.

De tous les princes voisins, que sa vaste ambition lui faisoit regarder comme ses ennemis, il n'y en avoit point qui lui fûssent plus odieux, ni qu'il souffrît plus impatiemment, au milieu de ses États, que les Grands-Maitres de Rhodes. Il faisoit dessein de porter, l'année suivante, ses armes dans cette isle, et d'exterminer l'Ordre entier de Saint-Jean; mais il fut obligé de différer cette entreprise par les nouvelles qu'il apprit d'une puissante ligue qui s'étoit formée, contre lui, pour la défense de la Hongrie. Le Pape Calixte III en étoit le chef; et il y avoit fait en-

trer successivement, outre le roi de Hongrie, Alphonse, roi d'Arragon, Philippe, duc de Bourgogne, les républiques de Venise et de Gênes, le nouveau Grand-Maître de Rhodes, et différens princes d'Italie.

Charles VII, roi de France, étoit puissamment sollicité par un légat que le Pape lui avoit envoyé exprès, de joindre ses armes à celles des alliés : et, sur l'éloignement où ce prince paroissoit être de quitter ses États, Calixte lui en écrivit, en des termes impérieux. Mais ce n'étoit plus le tems où les Papes, soit par pur zèle pour la religion, soit par des motifs de politique, vînssent aisément à bout, sous le spécieux prétexte de croisades et de guerres saintes, de réléguer, pour ainsi dire, les empereurs et les autres souverains au fond de l'Orient. Le roi de France fit peu d'attention à des menaces déguisées sous les apparences de pieuses exhortations. Cependant, comme ce prince avoit un véritable fond de religion, quoiqu'il fût toujours en garde contre les Anglois, qu'il avoit chassés de France, et que le Dauphin, son fils, par son ambition, lui causât beaucoup d'inquiétude, il fit donner au commandeur d'Aubusson, que le Grand-Maître lui avoit envoyé, pour implorer son secours, des sommes considérables qui furent employées, soit à acheter des armes, soit à de nouvelles fortifications qu'on fit dans la ville de Rhodes.

Pendant que tous ces alliés, par des armemens lents et tardifs, rassembloient leurs forces,

JACQUES DE MILLY.

Mahomet, après différentes entreprises, qui cachoient son véritable dessein, tomba, tout d'un coup, sur la ville de Belgrade, qu'Amurat, son père, avoit autrefois assiégée inutilement, mais que ce prince, par une émulation de gloire, tenta de surprendre et d'emporter. On sçait que cette importante place est située sur une pointe de terre, et dans une presqu'isle que forme le Danube au septentrion, et la rivière de Save, à l'occident. Huniade, un des plus grands Capitaines de la Chrétienté, et seul, de son tems, comparable à Scander-Berg, pendant tout le tems que dura le siége, s'étoit retranché, à la tête des Hongrois, sur le rivage septentrional du Danube. Mais Mahomet, pour se rendre maître du cours de ce fleuve devant Belgrade, et pour couper la communication du camp des Chrétiens avec la place, avoit formé comme un demi-cercle de saïques et de brigantins, liés ensemble, qui occupoient tout l'espace d'au-dessus et d'au-dessous de la ville. Huniade, pour percer cette espèce d'estacade, et faire passer du secours dans la ville, arma, de son côté, un grand nombre de bâtimens de différentes grandeurs; et, après les avoir chargés de ce qu'il avoit de soldats les plus braves et les plus déterminés, il se met à leur tête, se laisse aller au fil de l'eau, aborde la flotte des infidèles, saute le premier dans la galiote de l'amiral, s'en rend maître; et, suivi par les officiers Hongrois, qui commandoient les troupes de débarquement, il rompt l'esta-

cade, sépare les petits vaisseaux qui la composoient, en coule une partie à fond, s'empare des autres, passe au fil de l'épée les troupes dont ils étoient chargés, et entre dans le port, traînant, à sa suite, les débris de la flotte Turque. Ce seigneur, par sa présence, relève le courage de la garnison et des habitans, et, leur adressant la parole: « Je suis venu, leur dit-il, avec ces braves soldats pour vivre ou pour mourir avec vous; et je sauverai la place, ou je m'ensevelirai sous ses ruines. »

Pendant tout le tems que dura le siége, ce grand homme faisoit, en même-tems, les fonctions de sage capitaine et de soldat déterminé; général, gouverneur, officier de marine et d'artillerie, les Turcs le trouvoient à tous les postes qu'ils attaquoient; on le voyoit, en même-tems, à la tête de toutes les sorties. On rapporte que, dans une de ces sorties, il tua, de sa main, jusqu'à douze ennemis; mais comme, après tout, ces petits avantages n'étoient point décisifs, et que Mahomet avançoit toujours ses travaux, il vit bien qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût sauver la place. Dans cette vue, il fit prendre les armes à la garnison, aux troupes qu'il avoit amenées, et même aux plus braves habitans dont il fit choix; et, ayant formé, de toutes ces troupes, un corps considérable, il se mit à leur tête, et, l'épée à la main, se jetta dans les tranchées des ennemis. Il tailla d'abord en pièces tout ce 1456.
qui s'opposa à son passage; mais, au bruit que

JACQUES DE MILLY.

faisoit cette attaque, les Turcs se rallient bientôt, et font ferme : jamais les Chrétiens et les infidèles n'avoient combattu avec plus de courage et d'opiniâtreté. Huniade, qui veut vaincre ou mourir, irrité d'une si longue résistance, s'abandonne dans les plus épais bataillons des ennemis, pousse, tue tout ce qui se presente devant lui, et force enfin les infidèles à reculer en désordre. Mahomet accourt lui-même à leur secours, et, à la tête de ces légions invincibles de janissaires qui faisoient toute la force de son armée et de son empire, charge les Chrétiens, et tue, de sa main, un des principaux officiers des Hongrois ; mais, dans le même tems, il reçoit une large blessure à la cuisse, qui le met hors de combat : on le porte aussitôt dans sa tente, où le sang qu'il avoit perdu, le fit tomber en foiblesse.

Malgré la retraite de Mahomet, les janissaires soutiennent le combat : Huniade fait de nouveaux efforts, gagne les batteries, et tourne le canon contre les tentes du sultan. Mais le général Chrétien, voyant un gros corps de spahis qui s'avançoient, le sabre à la main, pour lui couper le chemin de la retraite, ne jugea pas à propos, par un combat trop opiniâtre, de réduire les Turcs à un désespoir souvent plus redoutable que leur valeur ordinaire ; et, content des avantages qu'il venoit de remporter, il rentra triomphant dans Belgrade, parmi les acclamations de ses soldats, qui traînoient, à leur suite, un grand nombre de prisonniers.

Le sultan, revenu de son évanouissement, s'informa aussitôt des suites du combat: on ne lui put cacher que les premiers bachas de sa Cour, le visir, l'aga des janissaires, et les principaux officiers de ce corps avoient été tués; que le canon avoit été encloué, et les bagages pris. On prétend que, sur de si fâcheuses nouvelles, et si contraires à ses espérances, il demanda du poison pour terminer sa vie et sa douleur.

JACQUES DE MILLY.

Ce qui est certain, c'est qu'il perdit, en cette occasion, plus de vingt mille hommes de ses meilleures troupes, et qu'il fut obligé de lever le siége et de regagner Constantinople avec précipitation. Pour surcroît de chagrin, il apprit que, pendant la campagne, les chevaliers de Rhodes, pour faire diversion, avoient ravagé les côtes de ses États, bloqué ses ports, causé de grands dommages au commerce de ses sujets, et assuré celui des Chrétiens.

1456. 6 août * 22 juillet.

Le sultan, pour se venger des chevaliers, mit en mer une puissante flotte, chargée de dix-huit mille hommes de débarquement, avec ordre de porter le fer et le feu dans toutes les isles de la religion. L'amiral aborda d'abord à l'isle de Cos ou Lango; il y assiégea un château fortifié, appellé Landimachio. Les Turcs battirent la place avec grand nombre de canons et de mortiers; et, ayant fait brèche, ils montèrent en foule à l'assaut. Ils se flattoient d'emporter ce château sans beaucoup de résistance; mais ils trouvèrent, sur la brèche, un bon nombre de che-

JACQUES DE MILLY.

valiers qui les repoussèrent, et qui, en roulant des pierres, et faisant tomber, sur les assiégeans, de l'huile bouillante et du plomb fondu, en firent périr les plus braves au pied des murailles. Une sortie, faite, ensuite, à propos, acheva de jetter le trouble et le désordre dans les troupes des infidèles qui se rembarquèrent avec plus de précipitation et d'empressement, qu'elles n'avoient couru à l'assaut.

Le commandant, sans se rebuter d'un si mauvais succès, crut qu'il seroit plus heureux contre les habitans de l'isle Simia, ou des Singes: il en assiégea le château; et, pour ne pas hazarder ses troupes, il l'attaqua, par des mines secrettes qu'il conduisit jusqu'au milieu de la place. Mais, son entreprise ayant été découverte à tems, il rencontra des chevaliers, qui, ayant contreminé, éventèrent la mine, taillèrent en pièces les mineurs, avec les troupes qui les soutenoient, et forcèrent les infidèles à se rembarquer. De-là, ils s'approchèrent de l'isle de Rhodes; et, ayant mis quelques soldats à terre, l'amiral leur ordonna d'entrer dans le pays avec le moindre bruit qu'ils pourroient, de tâcher de reconnoître la garde que l'on faisoit dans l'isle, et s'il y avoit des troupes le long de la côte.

Ces espions s'avancèrent dans le pays, sans être découverts; tout leur parut tranquille et sans défiance; et ils s'apperçurent qu'un bourg voisin, appellé Archangel, très-peuplé, et le plus riche de l'isle, n'avoit que de foibles défenses: là-des-

sus, ils firent les signaux que l'amiral leur avoit prescrits. Ce général ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il mit toute son infanterie dans des vaisseaux plats. Dès que les infidèles furent débarqués, ils marchèrent droit à ce bourg, surprirent les habitans, tuèrent ceux qui se mirent en défense, firent esclaves les autres; mais, dans la crainte de s'attirer toutes les forces de la religion, l'amiral Turc, après avoir ravagé la campagne, se rembarqua brusquement. Il fit une pareille exécution dans les isles de Lerro, de Calamo, de Nissara, de Lango, et de Simia, par où il repassa à son retour de Rhodes. Comme ces isles étoient, la plûpart, sans défense, il ravagea la campagne, arracha les vignes, coupa les arbres fruitiers, enleva les habitans qu'il put surprendre; et, après avoir laissé par-tout des marques de sa cruauté, il reprit la route de Constantinople. Il présenta à Mahomet un grand nombre d'esclaves qu'il avoit faits dans son expédition : le sultan les envisagea avec une joye cruelle; et, comme un soulagement à la fureur dont il étoit animé contre les chevaliers, il ne leur laissa que le choix de la mort, ou de renoncer à la foi. Plusieurs furent assez foibles pour prendre ce dernier parti; et ces malheureux, devenus Mahométans, servirent, depuis, de guides aux corsaires qui infestoient les différentes isles de la religion.

Frère Jean de Châteauneuf, de la langue de Provence, commandeur d'Usez, dans le prieuré de Saint-Gilles, et bailli des isles de Lango, de

Jacques de Milly.

Lerro et de Calamo, les voyant désertes et ruinées, en remit le gouvernement à l'Ordre, qui, dans un Chapître général, pria le Grand-Maître de se charger de les repeupler. Pour éviter de pareilles surprises, le même Chapître ordonna que cinquante chevaliers résideroient dans le château de Saint-Pierre; qu'on en mettroit vingt-cinq dans l'isle de Lango; que quarante autres chevaliers monteroient la galère qui étoit, de garde, en tout tems, dans le port de Rhodes; et le Grand-Maître, de son côté, fit construire un fort, dans le bourg d'Archangel, pour la sûreté des habitans.

Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, qu'outre la guerre que la religion avoit à soutenir contre les Turcs, on étoit à la veille d'une rupture avec le soudan d'Égypte, prince voisin, qui n'étoit pas moins redoutable que Mahomet. Le Grand-Maître venoit de recevoir une lettre pressante de Louis de Savoye, roi de l'isle de Chypre, du chef de la reine Charlotte de Lusignan, sa femme, dans laquelle il imploroit le secours et la protection de l'Ordre, contre les entreprises d'un bâtard de la Maison de Lusignan, qui, à la faveur du crédit qu'il avoit à la Cour du soudan, prétendoit se rendre maître de ce royaume. L'Ordre, comme on sçait, y possédoit de grands biens, même des villes et des forteresses considérables : ainsi il ne s'y pouvoit rien passer, dans une guerre civile, entre la reine et le bâtard, où le Grand-Maître ne dût s'intéresser.

Pour l'intelligence de ces prétentions réciproques, il faut sçavoir que Jean de Lusignan, dernier roi de Chypre, n'avoit pour héritière de ses États qu'une jeune princesse, appellée Charlotte, sortie de son mariage avec Hélène Paléologue, sa seconde femme. C'étoit un prince efféminé, d'une foible complexion, presqu'imbécille, incapable de gouverner; et le dernier de son royaume étoit instruit, avant lui, des affaires de son État. Toute l'autorité résidoit dans la personne de la reine, qui étoit gouvernée elle-même par le fils de sa nourrice, ministre absolu, qui disposoit à son gré du gouvernement, et qui tournoit à son profit les charges, les dignités et les revenus de la couronne.

Cette injuste domination finit par le mariage de la princesse avec Jean de Portugal, duc de Conimbre. Ce prince, du chef de sa femme, héritier présomptif de la couronne, voulut entrer en possession des droits que le roi, son beau-père, avoit abandonnés; l'impérieux ministre s'y opposa; mais le parti du prince prévalut; et le ministre, qui redoutoit son ressentiment, se réfugia à Famagouste, dont les Gênois étoient en possession depuis long-tems. Sa mère, pour se venger de l'exil de son fils, fit empoisonner le prince Portugais; et, par sa mort, le ministre revint à la Cour, et y reprit son ancienne autorité.

Il reprit, en même tems, tout son orgueil; soit vengeance, soit hauteur, et que la tête, comme à la plûpart de ses semblables, lui eût tourné

JACQUES DE MILLY.

dans une fortune trop élevée, il ne garda nulle mesure avec la veuve du duc de Conimbre : il chercha même les occasions de lui rendre de mauvais offices auprès de la reine, sa mère. La princesse, outrée de ses manières hautaines et insolentes, s'en plaignit à un frère bâtard qu'elle avoit, appellé Jacques de Lusignan, nommé à l'archevêché de Nicosie, capitale de l'isle, quoiqu'il ne fût pas encore dans les Ordres sacrés. C'étoit un homme dévoré d'ambition, à qui un crime ne coûta jamais rien pour arriver à ses fins; naturellement caché, cruel de sang-froid, et capable d'un assassinat prémédité, quand il y alloit de ses intérêts.

Pendant la vie du duc de Conimbre, dont il redoutoit le courage et l'habiléte, ce bâtard s'étoit éloigné des affaires, et renfermé dans les bornes de son état; mais la mort du prince Portugais ralluma son ambition, et il crut qu'il ne lui étoit pas impossible de s'approcher plus près du trône, ou du moins de parvenir au ministère : il falloit, pour cela, éloigner des affaires le fils de la nourrice.

Jacques, sous prétexte de venger les outrages qu'il avoit faits à la princesse, le poignarda lui-même. Il se flattoit d'occuper sa place; mais la colère de la reine ne lui permit pas de se montrer à la Cour. Il se réfugia secrettement chez un noble Vénitien, son ami particulier, appellé Marc Cornaro, homme puissant et riche, et qui avoit des établissemens considérables dans l'isle : mais,

ne s'y croyant pas encore assez en sûreté contre le ressentiment d'une reine offensée, il passa à Rhôdes d'où il écrivit au Pape pour en obtenir la confirmation de sa dignité d'archevêque.

JACQUES DE MILLY.

La reine, qui redoutait son esprit artificieux, traversa ses desseins à Rome. Le bâtard, irrité de la trouver à son chemin, prit un parti extrême : sans songer davantage à l'archevêché, il ramassa un nombre de bandits, retourna dans l'isle de Chypre, arriva à Nicosie, forma un puissant parti, fit périr ses ennemis, et même tous ceux qui pouvoient prétendre au ministère, et au gouvernement; et, malgré la reine, il s'empara et des forces et des finances de l'État. Cette princesse dissimula sagement une entreprise à laquelle elle ne pouvoit alors s'opposer : elle ne trouva de ressource que dans un second mariage de sa fille; elle lui fit épouser Louis, fils du duc de Savoye, qui arriva ensuite dans l'isle de Chypre avec une flotte chargée de troupes de débarquement : ce fut au bâtard à sortir au plutôt de l'isle; et il chercha un asyle au grand Caire, et à la Cour du soudan.

Cependant le roi et la reine étant morts à peu de jours près l'un de l'autre, le prince de Savoye et la princesse, sa femme, furent reconnus pour roi et reine de Chypre; et, en cette qualité, ils furent couronnés solemnellement. Le bâtard de Lusignan n'en eut pas plutôt les nouvelles, qu'il dépêcha, à Constantinople, une de ses créatures pour implorer la protection de Mahomet auprès

JACQUES DE MILLY.

du soudan : et, comme rien ne coûte à un usurpateur, son agent offrit, de sa part, de payer, au Grand-Seigneur, le même tribut que le prince Égyptien tiroit de l'isle de Chypre. Le bâtard, à force de présens, sçut mettre, en même-tems, dans ses intérêts, le fils du soudan, et trois de ses principaux ministres, qui lui représentèrent que, s'il vouloit accorder au bâtard l'investiture de ce royaume, il augmenteroit du double le tribut que son père lui avoit payé de son vivant.

Ce fut au sujet de cette intrigue, dont le roi Louis fut averti par l'ambassadeur qu'il avoit envoyé au Caire, qu'il écrivit en diligence au Grand-Maître pour lui demander, dans une si importante conjoncture, son conseil et du secours. Il y avoit déjà long-tems que l'Ordre tenoit lieu de protecteur à tous les princes de la Maison de Lusignan. Le Grand-Maître n'eut pas plutôt reçu les lettres du roi, qu'il envoya frère Jean Delphin, commandeur de Nissara, au grand Caire, pour traverser les prétentions et les intrigues du bâtard.

Cet ambassadeur ayant été admis à l'audience du soudan, il lui représenta que l'isle de Chypre étant feudataire de sa couronne, il étoit de sa justice d'y maintenir, contre un homme ambitieux, les droits légitimes des héritiers du feu roi; qu'en qualité de ses vassaux, ils lui payeroient, avec exactitude, le tribut auquel l'isle étoit assujettie, et qu'ils lui garderoient une fidélité inviolable, dont l'Ordre entier se rendroit

volontiers caution. L'habileté de l'ambassadeur, et quelques présens répandus à propos, parmi ces barbares, commençoient à incliner les esprits du côté le plus juste; mais il survint un ambassadeur, de la part de Mahomet, qui représenta, au soudan, qu'il étoit de l'intérêt de tous les vrais Musulmans d'empêcher que le prince de Savoye, et qu'aucun prince Latin ne fît des établissemens dans le Levant. Il ajouta qu'il regarderoit comme ses ennemis, tous ceux qui les favoriseroient; qu'il devoit craindre lui-même, s'il accordoit l'investiture de Chypre à un prince Latin, d'exciter une révolte dans ses propres États : et, s'il ne se sentoit pas assez puissant pour chasser de l'isle le fils du duc de Savoye, il lui offroit le secours de ses armes; qu'il consentiroit même, avec plaisir, qu'il s'en servît pour chasser, de l'isle de Rhodes, les chevaliers, tous Latins d'extraction, et les ennemis irréconciliables de leur prophète.

L'Égyptien déféra à des remontrances qui avoient un air de menaces, et qui venoient d'un prince dont, en ces tems-là, personne ne vouloit s'attirer les armes et le ressentiment. L'investiture fut accordée au bâtard de Lusignan; et le soudan, pour l'établir sur le trône, le fit accompagner, à son retour, par une puissante armée. Avec ce secours, il se rendit maître, en peu de tems, de tout le royaume : il ne resta au roi et à la reine que la forteresse de Cyrène, où ils se réfugièrent : le bâtard forma aussitôt le siége de cette place. Les Gênois conservèrent, dans

JACQUES DE MILLY.

cette révolution, la ville de Famagouste; et les chevaliers se maintinrent dans le château de Colos, place forte qui appartenoit à l'Ordre, et qui faisoit partie de la grande commanderie de Chypre.

La reine Charlotte de Lusignan, ne se trouvant pas en sûreté dans Cyrène, abandonna l'isle de Chypre, et se retira dans celle de Rhodes, sous la protection du Grand-Maître. La naissance de cette jeune princesse, sa dignité royale, ses malheurs, et, plus que cela encore, cet empire naturel que donne la beauté, lui firent de zélés partisans de la plûpart des chevaliers; on remarqua sur-tout que le commandeur d'Aubusson, soit pure générosité, soit inclination secrette, s'attacha particulièrement à ses intérêts. L'usurpateur, de son côté, pour se procurer l'appui de la république de Venise, épousa, depuis, Catherine Cornaro, sous le titre spécieux de fille de Saint-Marc. En conséquence de cette qualité, ces habiles républicains, pour se faire un droit sur cette isle, donnèrent, à la jeune Cornaro, une dot de cent mille ducats; et la république s'obligea, par un traité solemnel, à protéger le nouveau roi contre ses ennemis: ce qui désignoit les chevaliers de Rhodes, qui avoient donné un asyle à la reine Charlotte. Mais l'usurpateur ne fut pas long-tems sans éprouver qu'il est rare de trouver de la fidélité et de la bonne foi dans les traités dont l'injustice à fait la baze et le fondement. Les oncles de la Vénitienne, pour avoir

part au gouvernement de l'État, furent soupçonnés d'avoir empoisonné le nouveau roi. Ce qui est de certain, c'est que nous verrons, dans la suite, que la république recueillit seule le fruit de ces différentes usurpations.

Cependant le Grand-Maître se trouvoit embarrassé entre Mahomet et le soudan d'Égypte, qui menaçoient également Rhodes d'un siége. Le soudan même, pour se venger de la protection que l'Ordre donnoit à la reine de Chypre, avoit retenu, contre le droit des gens, l'ambassadeur Delphin, et tous les vaisseaux marchands de Rhodes, qui trafiquoient en Égypte. Le sage Grand-Maître, pour pressentir les dispositions du Turc, envoya, à la Porte, un prélat Grec, appellé Démétrius Numphylacus, qui demanda, à Mahomet, un sauf-conduit, en faveur du commandeur de Sacconnay, chargé de quelques propositions de paix : mais il ne fut pas, alors, écouté. Les chevaliers en furent d'autant plus allarmés, que, se trouvant épuisés d'argent et de munitions, ils n'avoient pas seulement à se défendre des Sarrasins et des Turcs, mais encore des Vénitiens, qui, pour de légers intérêts de commerce, firent une descente dans l'isle de Rhodes, et y commirent plus de ravages et de cruautés que n'avoient jamais fait ces barbares. Ils y revinrent, peu de tems après, avec une flotte de quarante-deux galères, qui bloquèrent le port de Rhodes, et menacèrent la ville d'un siége.

JACQUES DE MILLY.

Le sujet de cette entreprise venoit de ce que le Grand-Maître, par droit de représailles, et pour procurer la liberté à son ambassadeur et à ses sujets, que le soudan avoit retenus, avoit fait arrêter, de son côté, deux galères Vénitiennes, chargées de marchandises pour le compte de quelques marchands Sarrasins; et on avoit arrêté, en même-tems, un grand nombre des sujets du soudan qui se trouvèrent sur ces galères. On mit ces infidèles à la chaîne: leurs marchandises furent confisquées; et, à l'égard du corps des galères, on permit aux Vénitiens de se retirer et de poursuivre leur route: tout cela étoit dans les règles ordinaires de la guerre, qui veut même que la robe de l'ennemi fâsse confisquer la robe de l'ami. Mais la république, que l'intérêt de son commerce avoit liée étroitement avec les Sarrasins, demanda hautement la main-levée des effets saisis. La plûpart des jeunes chevaliers et sur-tout les Espagnols, vouloient qu'on ne répondît à des propositions si injustes et si impérieuses qu'à coups de canon; mais le Grand-Maître fut d'un avis contraire. Il avoit été averti que, si l'Ordre ne rendoit pas volontairement les prisonniers Sarrasins et leurs marchandises, le commandant de la flotte avoit des ordres secrets de ravager toutes les isles de la religion; d'en enlever les paysans et les habitans de la campagne, et de les livrer ensuite au soudan, comme des ôtages pour les Sarrasins arrêtés à Rhodes. « Je ne suis pas en peine, avec le secours

« de votre valeur, dit le Grand-Maître, en plein « Conseil, de défendre cette place contre toutes « les forces de la république; mais je ne puis pas « empêcher leurs galères de surprendre nos su-« jets de la campagne; et je crois qu'il est plus à « propos de rendre quelques Sarrasins, que d'ex-« poser des familles entières à tomber dans les « chaînes de ces barbares, et peut-être dans le « péril, à force de tourmens, de changer de re-« ligion ». Tout le Conseil se rendit à un sentiment si plein de prudence; les Sarrasins furent remis à l'amiral Vénitien; et la charité l'emporta sur le juste ressentiment d'une si grande injustice.

JACQUES DE MILLY.

Au milieu de tant d'ennemis, l'Ordre, pour comble d'embarras, se trouva malheureusement agité de divisions, que l'ambition et la vanité firent naître. Les procureurs des langues d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne, se plaignirent, dans un Chapître général, de ce que les principales dignités de l'Ordre, et surtout la charge de capitaine-général de l'isle, étoient attachées aux langues de France, au préjudice des autres nations; et ils soutenoient que, dans une république bien réglée, et dans un État composé de la noblesse de toute l'Europe, il ne devoit y avoir aucune distinction que celle de l'ancienneté et du mérite. Les Français leur répondirent : Que l'Ordre devoit uniquement, à leurs ancêtres, sa fondation; que si, par la succession des tems, on y avoit admis d'au-

JACQUES DE MILLY.

tres nations, c'étoient les seuls Français qui les avoient adoptées; que les autres langues les devoient toujours considérer comme leurs premiers pères; et qu'il seroit bien injuste de priver, aujourd'hui, leurs successeurs de ces marques d'honneur qu'ils avoient acquises ou conservées aux dépens de leur sang, et comme la juste récompense des services rendus à la religion.

A l'égard de la charge de capitaine-général, le commandeur d'Aubusson, qui, en l'absence du maréchal de l'Ordre, en faisoit la fonction, répartit que cette charge n'appartenoit qu'à la langue d'Auvergne, dont le maréchal étoit le chef; qu'après tout, il n'y avoit point, dans l'Ordre, de langue qui n'eût une dignité particulière; et que, comme les Français ne s'ingéroient point dans les fonctions de l'amiral, du grand-conservateur, du turcopolier et du grand-bailli, dignités qui donnoient entrée au Conseil, et attachées aux langues d'Italie, d'Arragon, d'Angleterre et d'Allemagne, il étoit bien surprenant que les chevaliers de ces langues enviâssent à ceux de Provence, d'Auvergne et de France, les charges de grand-commandeur, de grand-maréchal, et de Grand-Hospitalier, qui, depuis l'origine de l'Ordre, avoient été exercées par des chevaliers Français. Malgré une réponse si sage et si modeste, les mécontens persistèrent dans leurs prétentions; et, comme ils s'apperçûrent que leur parti n'étoit pas le plus fort, le procureur de la langue d'Arragon jetta, aux pieds du Grand-

Maître, un acte d'appel au Saint-Siège; et, suivi des autres procureurs, il se retira du Chapitre d'une manière séditieuse, et sortit même de la ville. L'avis du Conseil étoit de procéder contre eux; mais le Grand-Maître, d'un naturel doux et modéré, laissa exhaler ce premier feu. Plusieurs anciens chevaliers s'entremirent de l'accommodement; et, sans qu'il y eût rien pour lors d'innové à ce sujet, les plus emportés rentrèrent dans la ville et dans leur devoir. Mais le Grand-Maître étant mort, peu après d'une goutte remontée, ils firent revivre leurs prétentions sous le magistere de frère PIERRE RAYMOND ZACOSTA, châtelain d'Emposte, Castillan de naissance, et successeur de Milly. On ne put terminer cette grande affaire que par la création d'une nouvelle langue en faveur des Castillans et des Portugais, qui furent séparés des Arragonois, des Navarrois et des Catalans. On attacha, à cette nouvelle langue, la dignité de grand-chancelier; et, par cette augmentation, il se trouva, depuis, huit langues dans la religion.

JACQUES DE MILLY.

1461.

RAYMOND ZACOSTA.

Nous venons de voir que Mahomet, dans l'impatience de porter ses armes dans l'isle de Rhodes, avoit refusé d'accorder un sauf-conduit au commandeur de Sacconnay, qui étoit chargé, par le Grand-Maître de Milly, de traiter de la paix entre la religion et la Porte. Il faut ajouter que la cause d'un refus si fier venoit de ce que l'Ordre ne vouloit point entendre parler de tribut; d'autres desseins, plus importans, firent

RAYMOND ZACOSTA.

dissimuler, à Mahomet, un refus si courageux; et, quand on s'y attendoit le moins, on ne fut pas peu étonné de voir apporter ce sauf-conduit à Rhodes. La surprise des chevaliers venoit de ce que ce prince avoit fait alors des apprêts extraordinaires, par terre et par mer: ce qui fit soupçonner qu'il n'avoit fait porter des paroles de paix que pour endormir les chevaliers, et les amuser à la faveur d'un traité qu'il étoit à la veille de rompre.

Le Grand-Maître, sans laisser voir sa juste défiance, et pour pénétrer le dessein des infidèles, ne laissa pas d'envoyer, à Constantinople, frère Guillaume Maréchal, commandeur de Ville-Franche, accompagné de deux Grecs de l'isle de Rhodes: l'un nommé Arro Gentille, et l'autre, Constance Collace. La négociation ne traîna point; on ne parla plus de tribut, ou, du moins, les ministres de la Porte n'insistèrent pas beaucoup sur cet article. Mahomet, qui ne vouloit pas être traversé dans ses projets par les divisions ordinaires des chevaliers, signa la trève pour deux ans; et l'ambassadeur revint à Rhodes, sans avoir pû pénètrer de quel côté le sultan tourneroit ses armes. On n'en étoit pas plus instruit à la Porte; et, parmi les favoris mêmes de ce prince, le cadilesquier, ou juge suprême de Constantinople, voyant la campagne près de s'ouvrir, et ayant été assez hardi pour lui demander où l'orage alloit fondre: « Si un seul « poil de ma barbe sçavoit mon secret, lui dit le

« furieux Mahomet, je l'arracherois à l'instant, « et le jetterois au feu »; réponse dont ce ministre ne se fit l'application qu'avec une extrême frayeur. Enfin le secret de cette campagne, qui tenoit en suspens l'Europe et l'Asie, se déclara. Les Turcs entrèrent dans la Penderacie, nommée anciennement Paphlagonie, et s'emparèrent de Sinope et de Castamone, deux des plus considérables villes de cette province, et qui, quoique sous la puissance d'un prince Mahométan, servoient de boulevard à la ville impériale de Trébizonde, qui obéissoit à un prince Chrétien: c'étoit à cette capitale qu'en vouloit Mahomet. Ce prince, mesuré dans ses démarches, n'étendoit jamais ses conquêtes que de proche en proche; et, après s'être assuré des Persans par un traité de paix avec Usun-Cassan, il marcha droit à Trébizonde, dont il forma le siége, en même-tems, par terre et par mer.

Cette ville est située sur le rivage de la Mer Noire, et faisoit autrefois partie de l'ancienne Colchide. Dans la révolution qui arriva à Constantinople, et dans laquelle le faux empereur Alexis Comnène périt, le prince Isaac, de la même Maison, se réfugia à Trébizonde: il en fit la capitale d'un nouvel empire, ou, pour mieux dire, suivant le génie des Grecs, qui donnoient souvent de grands noms à d'assez petits sujets, il appella du nom magnifique d'empire un État qui ne comprenoit guères plus de deux ou trois petites provinces. Ses successeurs s'y conservè-

Raymond Zacosta.

rent avec assez de tranquillité jusqu'au règne d'un autre Alexis, qui vivoit du tems d'Amurat II. Les fils du prince Grec, dans l'impatience de lui succéder, se révoltèrent; prirent les armes contre l'empereur, leur père, et ensuite les uns contre les autres: et le vieil empereur périt dans ces guerres civiles. Jean, un de ces princes impies, demeura seul le maître, recueillit le fruit de tant de crimes, et fut reconnu pour empereur. Il ne jouit pas long-tems de cette dignité: la mort lui enleva la couronne, objet de son ambition. David Comnène, le dernier de ses frères, fut nommé régent et tuteur d'un jeune prince qu'il laissa dans un bas âge, et à peine dans sa quatrième année. Le tuteur, qui n'avoit point dégénéré de la perfidie de ses frères, priva de la vie et de la couronne son neveu et son pupille. Il épousa, ensuite, une princesse de la Maison des Cantacuzène, appellée Hélène, dont il eut huit fils et deux filles. Il regardoit, avec plaisir, ces enfans comme les soutiens du trône qu'il avoit usurpé; mais la justice divine, qui souvent, dès cette vie, fait sentir sa main vengeresse aux usurpateurs, suscita Mahomet, qui, à la tête de deux armées formidables par terre et par mer, vint l'assiéger dans sa capitale: le siége dura trente jours. Le prince Grec, craignant d'être emporté d'assaut, entra en négociation; et il consentit à remettre, à Mahomet, cet empire et sa capitale, à condition d'en recevoir en échange une autre province. Le sultan en convint: les

RAYMOND ZACOSTA.

portes de Trébizonde lui furent ouvertes; il y mit garnison, et dans les autres places qui appartenoient à Comnène. Ce prince le suivit ensuite à Constantinople; mais, au lieu de l'exécution du traité, il ne lui laissa que le choix de la mort, ou de renoncer à la foi. L'empereur Grec, rappellant les anciens sentimens de religion que l'ambition avoit étouffés, préféra la mort à l'apostasie; sept de ses enfans mâles répandirent, comme lui, leur sang plutôt que d'embrasser la secte de Mahomet. L'extrême jeunesse du dernier, qui n'avoit pas trois ans, le déroba au martyre. Heureux, si le cruel sultan n'en fit pas, dans la suite, un renégat! 1461.

Ce n'est pas que ce prince fût touché du mérite de faire des prosélytes: on sçait sa funeste indifférence pour toutes les religions; mais, dans le cruel dessein de ne laisser vivre aucun des princes Chrétiens, dont il avoit conquis les États, il se servoit de ce prétexte pour s'en défaire: et, s'il en trouvoit d'assez foibles pour succomber à ses menaces, il trouvoit bientôt un autre prétexte pour les faire périr: outre que ce changement de religion les rendoit si odieux et si méprisables aux Chrétiens, leurs anciens sujets, qu'ils aimoient encore mieux être soumis à un musulman naturel, qu'à un transfuge et à un apostat.

Pendant que le sultan étoit occupé dans ces guerres, le Grand-Maître, considérant de quelle utilité seroit, pour la défense de la ville et du

RAYMOND ZACOSTA.

port de Rhodes, un nouveau fort, le fit construire, à la faveur de la trève, sur des rochers fort avancés dans la mer : ce prince n'épargna rien pour en rendre le travail solide. Philippe, duc de Bourgogne, à qui il communiqua son dessein, fournit douze mille écus d'or pour y contribuer. Les chevaliers, par reconnoissance, firent mettre ses armoiries sur les flancs de cette forteresse, qui fut appellée la Tour de Saint-Nicolas, à cause d'une chapelle dédiée à ce saint, et qui se trouva enclavée dans l'enceinte de cette forteresse.

Quoiqu'il y eût alors une espèce de trève entre le sultan et les chevaliers, cependant les vaisseaux de ce prince et des corsaires Turcs, quand ils en trouvoient l'occasion favorable, faisoient des descentes dans les isles de la religion, et en enlevoient les habitans qu'ils pouvoient surprendre. Le Grand Maître en fit porter ses plaintes au Grand-Seigneur ; mais, son ambassadeur n'ayant pas été écouté, les chevaliers, par droit de représailles, n'épargnèrent pas les côtes de la Turquie. Mahomet, le plus fier de tous les souverains, ne put souffrir que les chevaliers osâssent traiter avec lui d'égal à égal : il entroit en fureur, au seul nom de représailles. Pour s'en venger, il résolut de chasser les chevaliers de cette isle, et de l'Asie entière ; mais, avant que de s'engager dans cette guerre, il jugea à propos de la commencer par la conquête de Lesbos, et

des autres isles de l'Archipel, d'où l'Ordre eut pu tirer quelque secours.

RAYMOND ZACOSTA.

Lesbos est une isle située dans la partie orientale de la Mer Égée, qu'un prince Grec, de la Maison de Gattilusio, possédoit alors à titre de souveraineté. Mahomet passa dans cette isle, à la tête des troupes qu'il avoit destinées pour cette conquête : il forma, d'abord, le siége de Mitylène, capitale de l'isle. Il prenoit, pour prétexte de cette guerre, que le prince de Lesbos donnoit retraite dans ses ports aux chevaliers de Rhodes, et même aux armateurs Gênois et Catalans, qui troubloient la navigation, et ruinoient le commerce des Turcs.

Le Grand-Maître, qui entretenoit une alliance étroite avec le prince de Lesbos, lui envoya, aussi-tôt, un corps considérable de chevaliers qui se jettèrent dans la place. Il leur en laissa la défense, et à des armateurs Gênois et Catalans, qui se trouvèrent dans le port. Lucio Gattilusio, son cousin, partageoit le commandement et la défense de la place avec l'archevêque de Mitylène; pendant que ce petit souverain, prince peu guerrier, et ennemi des périls, se renferma, ou, pour mieux dire, se fut cacher dans le château, comme dans l'endroit le plus sûr et le moins exposé. Les assiégeans et les assiégés, dans l'attaque et dans la défense, donnèrent toutes les marques qu'on pouvoit souhaiter de leur courage. Les Turcs, accoutumés de passer de conquête

RAYMOND ZACOSTA.

en conquête, souffroient impatiemment qu'un petit prince osât arrêter les armes de leur invincible empereur. Ils se précipitoient dans toutes les attaques; un grand nombre y périt. Mahomet éprouva la différence qu'il y avoit entre un chevalier de Rhodes et un soldat Turc. Les chevaliers ne lui donnoient point de repos; et, par des ruisseaux de sang qu'ils faisoient couler dans toutes leurs sorties, ils firent craindre au visir qui commandoit au siége, sous les ordres de Mahomet, que ce prince, plein de la plus haute valeur, et qui s'exposoit souvent, n'y pérît lui-même. Comme rien n'étoit plus cher au général que la conservation de son maître, le sage ministre, sous prétexte de donner ses ordres pour de nouveaux secours, l'engagea à repasser en terre ferme, où il lui envoyoit, jour par jour, une relation exacte de ce qui se passoit dans ce siége.

La vigoureuse résistance des chevaliers et des armateurs Chrétiens, ne lui permettant pas d'en espérer un prompt succès, il tenta la voye de corruption, qui lui réussit mieux que celle des armes. Il s'adressa au gouverneur de la ville, du même nom et du même sang que le prince, et il lui promit, de la part de Mahomet, de lui laisser la souveraineté de l'isle, s'il vouloit faciliter la prise de Mitylène, et s'engager à ne souffrir jamais, dans les ports de l'isle, ni chevaliers, ni armateurs Chrétiens.

Lucio Gattilusio ne pouvoit pas ignorer que

Raymond Zacosta.

Mahomet ne devoit la plûpart de ses conquêtes qu'à sa foi promise, et presque toujours violée; mais le foible Grec, ébloui par l'éclat d'une couronne, se laissa séduire par les promesses magnifiques du visir. Le traître lui livra une porte qu'il défendoit; les Turcs y entrèrent en foule, et massacrèrent les chevaliers, qui, quoique abandonnés par les Grecs, se firent tous tuer les armes à la main. Plusieurs armateurs eurent un sort pareil; d'autres, sur l'espoir de la vie qu'on leur promit, furent faits prisonniers. Le traître, pendant ce tumulte, courut au château, et, avec une frayeur étudiée, représenta au prince, qu'il étoit à la veille d'être forcé, s'il ne se disposoit à capituler: le foible prince de Lesbos lui en laissa le soin. Mahomet, qui n'étoit pas éloigné, sûr les avis qu'il reçut de son visir, accourut pour recueillir la gloire et le fruit de sa négociation: le traité fut arrêté; il promit au prince, en échange de son isle, d'autres terres dans la Grèce; et ôn convint qu'il se rendroit à Constantinople pour traiter de cet échange. Le prince de Lesbos s'y rendit avec son parent, dont il ignoroit la perfidie.

Mahomet ne les traita pas mieux qu'il avoit fait l'empereur de Trébizonde. Pour préliminaire de la négociation, on ne leur laissa que le choix de changer de religion, ou de la mort. Les deux Gattilusio furent assez lâches pour renoncer à la foi: ils se flattoient au moins, par leur apostasie, d'avoir conservé leurs jours;

RAYMOND ZACOSTA.

mais Mahomet chercha un autre prétexte pour s'en défaire. Ce prince, dont la cruelle politique étoit de faire périr tous ceux qui pouvoient avoir de justes prétentions sur les pays dont il s'étoit emparé, fit un crime aux deux Gattilusio d'une promenade, comme s'ils eussent voulu s'échapper, et sortir de ses États sans sa permission; et, là-dessus, il leur fit couper la tête. Il traita encore plus cruellement les armateurs Chrétiens qui avoient défendu Mitylène, et qui, sur l'assûrance que le visir leur avoit donnée de la vie, s'étoient rendus aux infidèles. Le sultan, malgré la parole de son visir, les avoit fait arrêter; et, pour intimider leurs semblables, il les fit scier par la moitié du corps; et il ordonna qu'on en abandonnât les membres aux chiens et aux animaux carnaciers.

Le Grand-Maître regarda ces cruels supplices comme des avant-coureurs de la guerre que Mahomet porteroit, la campagne prochaine, dans l'isle de Rhodes. Ce fut pour s'y préparer, qu'il envoya, en Europe, une citation générale, adressée à tous les chevaliers, avec des ordres particuliers aux receveurs de se trouver, à Rhodes, pour assister au Chapître qu'il y avoit convoqué, et d'y apporter les annates et les responsions dont ils étoient comptables au trésor commun.

Ces officiers, en conséquence de ces ordres supérieurs, pressèrent plusieurs commandeurs de satisfaire à ce qu'ils devoient; mais la plû-

part, ceux sur-tout d'Italie et d'Arragon, cherchèrent différens prétextes pour éluder le payement qu'on exigeoit d'eux si justement. Les uns prétendoient que leur imposition étoit excessive; d'autres se plaignoient du Grand-Maître, comme d'un vieillard toujours tremblant aux moindres mouvemens de Mahomet, et qui, sous prétexte d'une guerre imaginaire, non content de les fatiguer par des voyages de long cours, cherchoit encore à les épuiser par des taxes exorbitantes. Ces plaintes furent portées au Pape Paul II, et appuyées par les rois de Naples, d'Arragon, et par le doge de Venise.

Le roi d'Arragon, sur-tout, pressoit le souverain pontife de le faire venir à Rome, pour rendre raison de sa conduite. L'animosité de ce prince étoit fondée sur ce que ce Grand-Maître, ayant retenu la châtellenie d'Emposte, dont il étoit en possession quand il parvint au magistère, lui redemandoit différentes terres de cette grande commanderie, dont, à titre de bienséance, il s'étoit emparé. Tous ces princes, par différens motifs, obtinrent du Pape que le Chapître général, qui étoit convoqué à Rhodes, se tiendroit à Rome. C'étoit, pour ainsi dire, livrer le Grand-Maître à ses ennemis; et, ce qui étoit de plus fâcheux, par cette nouvelle citation et ce changement, on exposoit l'isle de Rhodes à toutes les entreprises de Mahomet. Le Grand-Maître pouvoit se servir d'une aussi juste raison, et alléguer, pour éviter ce voyage, la nécessité où il étoit de

RAYMOND ZACOSTA.

défendre, en personne, les États dont la religion lui avoit confié la souveraineté; mais ce vénérable vieillard, dans l'impatience de faire éclater son innocence sur un aussi grand théâtre que la Cour de Rome, s'y rendit en diligence: l'ouverture du Chapître se fit peu après. Le Grand-Maître, soutenu des plus anciens commandeurs, et des plus gens de bien, n'eut pas de peine à faire comprendre, au souverain pontife, que les plaintes qu'on lui avoit faites, n'avoient point d'autre fondement que le libertinage de quelques mauvais religieux, auxquels même de grands biens ne suffisoient pas pour fournir à un grand luxe: et, pour preuve de son désintéressement, et pour faire cesser les plaintes du roi d'Arragon, il remit, en même-tems, à la religion et au Chapître, la châtellenie d'Emposte, qu'il n'avoit retenue, après son élection à la grande-maîtrise, que pour pouvoir fournir à la construction de la forteresse de Saint-Nicolas.

Ces marques de désintéressement couvrirent de confusion ses ennemis: le Pape, lui-même, eut honte de s'en être laissé surprendre, et de les avoir écoutés. Pour réparer le tort qu'il avoit fait au Grand-Maître, il le combla, en particulier, de caresses; et il affecta même, en public, de lui donner des marques de considération, qui étoient si justement dues à son mérite, et au rang qu'il tenoit parmi les princes Chrétiens. Le Chapître, de son côté, fit, contre les désobéissans, des règlemens très-sévères, qui furent

approuvés par le Saint-Siège. Le Grand-Maître se disposoit à les porter, lui-même, à Rhodes; mais une pleurésie, qui le surprit à Rome, termina sa vie; et l'opinion commune fut que les peines et les chagrins que de mauvais religieux lui avoient causés, avoient avancé ses jours. Le Pape voulut qu'il fût enterré dans l'église de Saint-Pierre; on n'y oublia rien de la pieuse magnificence qui pouvoit orner ses funérailles : et, par un décret du Chapître, on mit, dans son épitaphe, que ce Grand-Maître s'étoit également distingué par sa piété, par sa charité, et par sa capacité dans le gouvernement. RAYMOND ZACOSTA.

Le Chapître-général procéda, ensuite, à une nouvelle élection : les suffrages se trouvèrent partagés entre frère Raymond Ricard, de la langue de Provence, grand-prieur de Saint-Gilles, et frère JEAN-BAPTISTE DES URSINS, prieur de Rome. Le mérite et les qualités personnelles de ce dernier, soutenues par le crédit de sa famille, lui firent donner la préférence. Cependant il ne l'emporta, sur son concurrent, que d'une voix : ce qui pourroit faire présumer que, dans tout autre endroit qu'à Rome, la pluralité des suffrages ne se seroit pas trouvée de son côté. JEAN-BAPTISTE DES URSINS 1467.

Le nouveau Grand-Maître, après avoir reçu la bénédiction du Pape, se rendit, en diligence, à Rhodes, où l'ambition et les forces de Mahomet faisoient toujours craindre quelque surprise. Il y fit venir, par une citation particulière, les plus braves chevaliers, et ceux de chaque langue,

Jean-Baptiste des Ursins

qui avoient le plus d'expérience. On y vit bientôt arriver frère Bertrand de Cluys, grand-prieur de France; frère Jean de Bourbon, commandeur de Boncourt; frère Jean de Sailly, commandeur de Fieffes; frère Jean Wulner, commandeur d'Oison, et frère Pierre d'Aubusson, un des plus grands Capitaines de l'Ordre, habile sur-tout dans cette partie de l'art militaire, qui concerne les fortifications; et que le Grand-Maître fit surintendant de celles de l'isle. Ce fut par son conseil et par ses soins qu'on creusa et qu'on élargit les fossés de la ville, et qu'on éleva, du côté de la mer, une muraille qui avoit cent toises de longueur, six de hauteur, et une d'épaisseur.

Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, qu'on apprit, depuis, que le sultan auroit ouvert la campagne par le siége de Rhodes, s'il n'avoit été retenu, à Constantinople, par une maladie dangereuse. La peste étant survenue, en même tems, dans cette capitale de l'empire Turc, il fut obligé de différer, pour quelque tems, cette entreprise. Mais, pour ne pas laisser les chevaliers en repos, il mit en mer trente galères chargées d'infanterie, et dont le commandant eut ordre de faire des descentes dans les endroits de l'isle les moins défendus; d'en enlever les habitans, et d'y mettre tout à feu et à sang. Le Grand-Maître, averti de cet armement, le rendit inutile par sa sage conduite et la valeur des chevaliers. Il y avoit alors, dans cette isle, plusieurs châteaux situés de distance en distance, et qui, en

Jean-Baptiste des Ursins

tems de guerre, servoient de retraite aux habitans de la campagne. On comptoit, parmi ces places fortes, les châteaux de Lindo, de Feracle, de Villeneuve, de Catauda, d'Archangel et de Tiranda. Les paysans eurent ordre de s'y retirer avec leurs bestiaux; et les chevaliers, partagés en différens corps de cavalerie, ayant laissé débarquer les Turcs, tombèrent sur ceux qui s'étoient avancés dans le pays, en tuèrent un grand nombre, firent plusieurs prisonniers, et forcèrent les autres à chercher leur salut dans la fuite, et à se rembarquer.

Mahomet fut au désespoir de cette défaite : ce prince, dont toute la vie, jusqu'alors, n'avoit été, pour ainsi dire, qu'une campagne continuelle, donna aussitôt des ordres pressans pour un nouvel armement, qu'il fit faire par terre et par mer. On ne doutoit point que ces apprêts extraordinaires ne regardâssent l'isle de Rhodes, ou celle de Négrepont, dont les Vénitiens étoient alors les maîtres. Dans cette incertitude, ces habiles républicains, pour se prévaloir du secours de l'Ordre, envoyèrent des ambassadeurs au Grand-Maître et au Conseil, pour y proposer une ligue offensive et défensive contre leur ennemi commun. Rien, en apparence, n'étoit plus convenable pour les uns et pour les autres; mais, quand on en vint à approfondir les conditions de ce traité, on fut bien surpris, à Rhodes, d'apprendre que les Vénitiens, pour préliminaire, demandoient que la religion se mît

Jean-Baptiste des Ursins

sous la protection et la dépendance de leur république; et que la religion, à l'avenir, ne pût rien entreprendre sans ses ordres. Le Grand-Maître rejetta, avec une juste indignation, le projet d'une ligue, qui, sous le nom d'alliance, auroit établi une véritable servitude : et si des historiens célèbres n'en faisoient mention, on auroit peine à croire qu'un corps aussi sage que le sénat de Venise, eût été capable de faire faire une proposition si odieuse, à un Ordre composé de la plus illustre noblesse de la Chrétienté, et qui, avec ses seules forces, résistoit, depuis si long-tems, à celles des Sarrasins et des Turcs. Mais, quoique cette ligue particulière n'eût point lieu, on n'eut pas plutôt appris, à Rhodes, que les armées de terre et de mer de Mahomet avoient investi l'isle et la ville de Négrepont, que le Grand-Maître, se croyant obligé, par sa profession, de défendre tous les États des princes Chrétiens, envoya aussitôt des galères armées au secours des Vénitiens. Le chevalier de Cardonne commandoit cet armement; et le commandeur d'Aubusson, fort habile dans l'attaque et la défense des places, fut mis à la tête d'une troupe de braves chevaliers, qui avoient ordre de tâcher de débarquer dans l'isle, et de se jetter dans la ville assiégée.

L'isle de Négrepont portoit anciennement le nom d'Eubée : son circuit est d'environ trois cent soixante milles; sa plus grande largeur de quarante, et la moindre de vingt; et elle com-

munique, avec la terre ferme de Bœotie, par un pont qui traverse l'Euripe. Les Athéniens appeloient sa capitale Chalcide; mais, depuis, elle prit le nom général de l'isle. Jean Bondumiero, et Louis Calbo, son lieutenant, nobles Vénitiens, y commandoient pour la république, et Paul Erizzo, autre noble Vénitien, qui venoit d'y exercer la charge de provéditeur, voyant les approches de l'ennemi, résolut généreusement d'y demeurer, quoique le tems de son service fût expiré. Mahomet, avant que de porter ses armes dans l'isle de Rhodes, voulut attaquer celle de Négrepont, d'où les chevaliers eussent pu tirer du secours.

Ce prince belliqueux, suivi d'une armée de six-vingt mille combattans, arriva sur le rivage de l'Euripe, dont il passa le trajet sur un pont de bateaux, qu'il y fit construire, en même tems que sa flotte, composée de trois cents voiles, s'en approcha sous la conduite du visir Machmut. Il y eut trois attaques principales, où d'abord il périt un grand nombre de Turcs; mais un traître, leur ayant indiqué un endroit des murailles qu'ils avoient négligé, et dont les défenses étoient vieilles et tomboient en ruines, les infidèles y pointèrent leur artillerie, et firent tomber un grand pan de muraille. Les assiégés firent donner avis du péril où ils étoient exposés, au général Canalé, qui commandoit la flotte de la république. Les galères de la religion l'avoient joint : la flotte Chrétienne s'avança aussitôt à la vue du camp ennemi : elle avoit le vent et les

1470.

Jean-Baptiste des Ursins

courans favorables, et on avoit résolu, dans le Conseil de guerre, d'insulter le pont qui traversoit l'Euripe, pour couper aux Turcs la communication avec la terre ferme, et les priver, par-là, des convois qu'ils en tiroient. Toute la flotte demandoit le combat avec de grands cris, et les chevaliers de Cardonne et d'Aubusson sur-tout, pressoient Canalé d'avancer. Mais ce commandant, ayant jetté, par hazard, les yeux sur son fils unique, qui paroissoit effrayé du péril, après avoir balancé quelque tems entre l'attaque et la retraite, tourna honteusement la proue; et, à force de voiles et de rames, s'éloigna des infidèles, et abandonna les assiégés, à qui il ne resta aucune espérance de secours.

Le sultan profita de leur consternation; ses troupes, le lendemain, montèrent à l'assaut, et forcèrent l'endroit de la muraille que son artillerie avoit abattu. Ils n'y entrèrent cependant que sur les corps de Bondumiero, de Calbo, et des principaux officiers de la garnison, qui se firent tuer sur la brèche. Le provéditeur Erizzo disputa le terrain, pied à pied, et par des retirades faites de rue en rue; se voyant forcé de tous côtés, il gagna encore le château, où il se défendit avec beaucoup de courage; mais enfin, manquant de vivres et de munitions de guerre, et la plûpart de ses soldats étant blessés, il fut obligé de capituler. Il ne voulut pourtant point ouvrir les portes du château, qu'il n'eut, pour assurance de sa vie, la parole expresse du sultan.

Jean-Baptiste des Ursins

Ce prince jura, par sa tête, que celle d'Erizzo seroit en sûreté; mais, se voyant maître de sa personne, il le fit scier par le milieu du corps; et, ajoutant la raillerie à la cruauté et à la perfidie, il disoit : « Qu'à la vérité il avoit donné, à « Erizzo, assurance pour sa tête; mais qu'il n'avoit « jamais entendu épargner ses flancs. »

Ce brave Vénitien avoit avec lui Anne Erizzo, sa fille, jeune personne d'une beauté singulière. Son père, craignant qu'elle ne devînt la proye du soldat insolent, conjura ses bourreaux de la faire mourir avant lui; mais on lui répondit qu'elle étoit réservée pour le plaisir du sultan. On la conduisit à ce prince, qui, charmé de sa beauté, lui offrit de la faire règner sur son cœur et sur son empire. La sage Vénitienne lui répondit, avec une modeste fierté, qu'elle étoit Chrétienne et vierge, et qu'elle abhorroit, plus que la mort, les débauches de son sérail et les douceurs empoisonnées de ses promesses. Mahomet employa inutilement toutes sortes de moyens pour la séduire; on lui porta, de sa part, des pierreries et des habits magnifiques qu'elle rejetta avec un noble mépris. Mahomet, plus susceptible d'orgueil que de sensualité, irrité de sa résistance, changea son amour en haine; et, dans les noirs transports de sa fureur, d'un coup de cimeterre, lui sépara la tête du corps, et remplit les vœux de cette héroïne, qui, par le sacrifice d'une vie courte et d'une beauté fragile, acquit une gloire et une félicité immortelles.

JEAN-BAPTISTE DES URSINS

Il seroit difficile d'exprimer toutes les cruautés qui furent exercées à la prise de Négrepont. L'isle fut bientôt remplie de carnage et d'horreur ; le soldat Turc, à l'exemple et sous les yeux de son souverain, se faisoit un mérite de sa fureur et de son emportement; sur-tout, on ne fit aucun quartier aux chrétiens Latins; et le sultan, irrité d'avoir vu, parmi la flotte Vénitienne, les galères de la religion, envoya à Rhodes déclarer la guerre à feu et à sang, et jura de tuer, de sa main, le Grand-Maître, et d'exterminer tous les chevaliers qui tomberoient en sa puissance.

Ces menaces n'empêchèrent pas la religion de continuer, dans la suite, ses généreux secours aux Vénitiens. La flotte de cette république étoit alors commandée par le fameux Mocenigo, qui avoit pris la place du timide Canalé. Les galères de la religion l'ayant joint, on fut, de concert, assiéger Attalie, ville célèbre, sur les côtes de la Pamphylie, qu'on nomme aujourd'hui Satalie. Le provéditeur Soranzo fut commandé d'abord pour rompre la chaîne qui fermoit le port; et il s'en acquitta avec beaucoup de courage et de succès. Les vaisseaux Chrétiens y entrèrent; on pilla ensuite le fauxbourg. De deux enceintes, dont la ville étoit fortifiée, on emporta la première; mais les murailles de la seconde se trouvèrent plus hautes que les échelles qu'on avoit préparées pour l'escalade. Le général des galères de la religion, et plusieurs braves chevaliers ayant été tués dans cette attaque, le général Vé-

nitien la fit cesser, malgré les cris d'une vieille femme Chrétienne, esclave dans Satalie, qui, du haut de la muraille, appelloit les Chrétiens, et leur représentoit le petit nombre et la foiblesse des assiégés. On rapporte que, saisie de douleur d'entendre sonner la retraite, elle se précipita du haut de la muraille dans les fossés, d'où les Vénitiens l'enlevèrent, toute brisée de sa chûte, et prirent soin de sa sépulture. Les Chrétiens, repoussés, allèrent décharger leur colère dans la campagne; et, après le dégât ordinaire en pays ennemi, ils vinrent donner fond à Rhodes. Ils y trouvèrent un ambassadeur d'Ussun-Cassan, roi de Perse, appellé Azimamet, qui, outre ses domestiques, étoit accompagné de plus de cent gentilshommes Persans.

Pour l'intelligence de la négociation dont il étoit chargé envers le Grand-Maître, et les autres princes Chrétiens, ennemis de Mahomet, il faut sçavoir qu'après la perte de Négrepont, les Vénitiens avoient formé une puissante ligue contre le Turc, dans laquelle étoient entrés le Pape Paul II, le roi d'Arragon, Ferdinand roi de Naples, l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et la république de Florence. Outre ces secours, les Vénitiens, pour susciter, de tous côtés, des ennemis au sultan, avoient envoyé, jusqu'en Perse, un ambassadeur, appellé Cathérini Zéno, pour solliciter Ussun-Cassan d'arrêter, par d'utiles diversions, les armes d'un prince ambitieux, qui menaçoit tout l'Orient de ses chaînes. Ce prince n'avoit

JEAN-BAPTISTE DES URSINS

pas besoin d'être éclairé sur ses véritables intérêts; il y avoit long-tems qu'il souffroit impatiemment les conquêtes de Mahomet. Nous avons dit qu'il étoit déjà entré dans une ligue contre le Turc, avec plusieurs princes Chrétiens; mais les fatales discordes de ses confédérés, et l'impétuosité de Mahomet, avoient fait perdre, jusqu'alors, le fruit de ces magnifiques alliances, qui avoient plus d'éclat que de solidité. Il ne laissa pas d'écouter, avec plaisir, les nouvelles propositions que lui fit l'ambassadeur Vénitien.

Ussun-Cassan, ou Uzun-Hassan, c'est-à-dire, Uzun le Long, ainsi appellé à cause de la grandeur de sa taille, étoit le sixième prince des Turcomans, de la dynastie d'Akconjonlû, ou du Mouton blanc. Il commença ses conquêtes par usurper les États de son frère Gehanghir, dont il sçut se défaire: et, dans la même année, il s'empara de ceux de Gehanschah, prince de la dynastie du Mouton noir, qu'il fit périr avec toute sa famille. Il ne traita pas mieux Abousaïde, petit-fils de Tamerlan, sur lequel il conquit toute la Perse.

Quoique ce prince fît profession de la secte Musulmane, soit qu'il en reconnût la fausseté, soit que l'intérêt de son État fût sa première religion, il ne faisoit point de scrupule de s'unir avec des princes Chrétiens: il n'avoit envoyé son ministre que pour reconnoître les forces des princes alliés. Cet ambassadeur avoit été reçu, par le Grand-Maître, avec tous les honneurs et

la magnificence dûs à son caractère : on le combla de caresses et de présens. La noblesse Persane, qui l'accompagnoit, étoit régalée, tous les jours, par les principaux chevaliers de l'Ordre ; et, pour lui donner bonne opinion des forces de la ligue, on lui en fit voir, tour-à-tour, les troupes de terre et de mer, rangées en ordre de bataille, et avec tous les mouvemens qui se pratiquent dans de véritables combats.

Azimamet, dans une audience qu'il eut du Grand-Maître et des principaux capitaines de la ligue, leur dit que le roi, son maître, avoit pris, sur Mahomet, la forte place de Torate, dans la petite Arménie; qu'il se préparoit à continuer ses conquêtes; que les Persans, à la vérité, étoient invincibles par leur cavalerie, la première du Monde ; qu'ils ne manquoient ni d'hommes, ni de chevaux, ni de lances, ni de sabres; mais qu'on ignoroit encore, dans son pays, l'usage des armes à feu ; et que le roi, son maître, l'avoit envoyé pour demander, aux princes Chrétiens, des fondeurs et d'excellens canonniers, pour s'en servir contre le Turc : ce qui lui fut promis ; et le Grand-Maître, lui ayant donné une escadre de galères, il fut conduit à Venise, où le traité fut conclu. A son retour, le sénat le fit accompagner par cent officiers d'artillerie, avec des fondeurs et d'habiles armuriers, qui fournirent, depuis, les armées de Perse, d'un train complet d'artillerie, et d'un nombre infini d'arquebuses.

Il n'étoit guères possible qu'une ambassade

JEAN-BAPTISTE DES URSINS

d'un si grand éclat pût être cachée à Mahomet. Ce prince en pénétra bientôt les motifs; et, pour faire échouer cette négociation, il dépêcha un ambassadeur au roi de Perse, pour représenter le tort qu'il faisoit à sa gloire, de s'unir avec des infidèles contre un prince de sa religion. Mais le Persan, peu en prise à de pareils scrupules, ne fit pas beaucoup d'attention aux reproches de Mahomet; et, trouvant son intérêt dans la ligue, il y persista constamment, sans même que de mauvais succès l'en pûssent détacher. Mahomet, aigri de la fermeté de ce prince, lui déclara la guerre; et il alla, en personne, à la tête d'une armée composée de cent quatre-vingt-dix mille hommes, l'attaquer au milieu de ses États. Avant que de partir de Constantinople, il y laissa le prince Zizim, le dernier de ses enfans, avec un bon Conseil, pour avoir soin du gouvernement; mais, en passant à Amasie, il y prit Bajazet, frère de ce jeune prince, et Mustapha, l'aîné de tous, qui commandoit sur la frontière de Caramanie, le vint joindre avec les troupes de son gouvernement. Ce jeune prince, l'année précédente, avoit défait, en bataille rangée, une armée d'Ussun-Cassan. Mahomet, voulant profiter de cette victoire, et de la consternation des Persans, s'avança jusqu'aux bords de l'Euphrate. Son dessein étoit de passer ce fleuve pour pénétrer dans la Perse; mais il découvrit, de l'autre côté, Ussun-Cassan, qui, accompagné de trois princes, ses enfans, et à la tête d'un grand corps

de cavalerie, composé de quarante mille chevaux, se disposoit à lui en disputer le passage. Jamais deux Maisons royales ne s'étoient vues dans une plus glorieuse concurrence. L'Euphrate, vis-à-vis de l'endroit où les deux armées étoient postées, se partageoit en plusieurs branches : il y en avoit quelques-unes de guéables. Les Turcs s'abandonnent dans le fleuve pour les gagner ; mais la marche continuelle des chevaux qui remuent les sables d'un gué, fait un goufre qui abîme tout. Pour comble de malheur, ceux qui peuvent approcher des bords de ce fleuve, les trouvent escarpés par la précaution du roi de Perse. Épuisés du travail, et ne pouvant combattre, de pied ferme, sur des sables mouvans, ils se voyent en butte aux flèches des Persans, sans pouvoir venger leur mort. Plusieurs se noyent ; les courans en emportent d'autres. Plus de douze mille hommes périrent dans cette entreprise ; et le furieux Mahomet, désespéré de ce mauvais succès, est contraint, à la fin, de faire sonner la retraite.

Comme les Persans avoient enlevé les vivres et les fourrages de ces cantons, il fallut que les Turcs regagnâssent leur frontière. Il ne manquoit rien à la gloire du Persan, s'il eût sçu se borner à cet avantage. Mais, entraîné par les conseils audacieux des jeunes princes, ses enfans, il passa l'Euphrate et poursuivit son ennemi ; il le trouva puissamment retranché. On en vint bientôt aux mains : chacun se mêle : tout com-

Jean-Baptiste des Ursins

bat, le prince comme le simple soldat. La victoire passa, plus d'une fois, dans l'un et l'autre parti. Le jeune Mustapha, fils aîné de Mahomet, la fixa, enfin, dans celui du sultan: il défit un grand corps de Persans, commandé par le prince Zeinel, fils d'Ussun-Cassan, qui y fut tué. Pendant que Mustapha poursuivoit les fuyards, il envoya la tête du prince Persan à Mahomet, comme les gages de la victoire; elle se déclara absolument contre les Persans depuis la mort de Zeinel; toute leur armée fut dissipée, et chercha son salut dans les montagnes voisines. Au milieu de la joye que causoit, à Mahomet, un si glorieux succès, on vint lui dire qu'on ne sçavoit ce qu'étoit devenu Mustapha. Le sultan sentit vivement qu'il étoit père: il frémit, et détestoit une si funeste victoire, lorsque les cris des soldats lui annoncèrent, peu après, le retour de ce jeune prince. Dans les premiers transports de joye, il court, avec empressement au-devant de lui, l'embrasse tendrement, quoique tout couvert de sang et de poussière. Il voulut même lui présenter, de sa main, une tasse de sorbec: mais Mustapha fit une douce expérience, dans cette occasion, que, de tous les rafraîchissemens, il n'y en avoit point de plus propre à essuyer la sueur et les fatigues du combat, qu'une victoire qu'on vient de remporter.

Cependant ce jeune prince, le compagnon des travaux et de la gloire de son père, l'appui de son trône et l'espérance de ses sujets, au milieu

de tant de lauriers, se vit, un an après, frappé de la foudre. Achmet Geduc, un des principaux bachas de la Porte, avoit une femme d'une rare beauté. Le jeune sultan eut le malheur de la rencontrer, comme elle alloit au bain : et, malgré l'austère précaution qu'on prescrit aux femmes de cette nation, de ne paroître, en public, que voilées, elle ne put résister au plaisir secret de lui laisser entrevoir combien elle étoit aimable. Un coin de son voile lui échappa, mais qu'elle reprit aussitôt; elle ne se montroit avec tant de réserve, qu'afin d'être regardée avec plus de curiosité. Les courtisans, nation servile, ne manquèrent pas de donner des louanges criminelles aux désirs du jeune prince, qui, depuis les grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, se croyoit au-dessus des lois. Il la suit jusqu'au bain; entre, malgré les gardes, dans un lieu interdit aux hommes; la surprend dans un état peu décent; et, emporté par sa passion, en obtient des faveurs qui, apparemment, ne lui firent pas éprouver beaucoup de résistance. Achmet en est bientôt averti : outré de cette insulte, il court au sérail, se jette aux pieds de Mahomet, s'arrache la barbe, déchire sa veste et son turban; et, par ses cris et ses larmes, apprend au sultan le malheur de sa femme, ou plutôt le sien.

Mahomet avoit déjà de l'inquiétude au sujet de l'humeur fière et hautaine de son fils : mais, pour ne pas s'abaisser jusqu'à blâmer cette violence devant un de ses sujets, il dissimule son ressen-

JEAN-BAPTISTE DES URSINS

timent, et, regardant avec mépris le bacha : « Ta femme et toi, lui dit-il, n'êtes-vous pas mes » esclaves, et trop honorés de contribuer à la « satisfaction de mes enfans ? » Il le renvoya avec une si dure réponse : mais, en même tems, il manda Mustapha ; et, avec cet air qui faisoit trembler les plus grands de sa Cour, il lui fit des reproches sanglans, le chassa de sa présence ; et, ayant appris que ce jeune prince étoit sorti du sérail plein d'indignation, et en murmurant d'un traitement si dur, trois jours après, il l'envoya étrangler. Quoique ces évènemens se soyent passés dans l'intervalle de deux années, je les ai rapportés de suite, par la liaison qu'il y a entre eux, et pour la commodité du lecteur.

L'ordre des tems nous devroit faire reprendre la narration à l'endroit qui traite de la ligue du Persan, avec le Grand-Maître et les autres princes Chrétiens ; mais, comme cette matière n'entre qu'indirectement dans notre histoire, nous nous contenterons de remarquer que cette guerre, entre deux princes si puissans, et qui disputoient de l'empire de l'Asie, dura plusieurs années et suspendit l'entreprise que Mahomet avoit formée contre Rhodes.

Le Grand-Maître, dans cet intervalle, renouvella ses soins pour la conservation de cette place et de toute l'isle. Par son ordre, et de l'avis du Conseil, d'anciens chevaliers en visitèrent toutes les places, et les autres isles qui dépendoient de la religion. Ce fut dans ce même tems qu'il tint

à Rhodes, un Chapître général, la ressource la plus sûre pour la manutention, ou pour le rétablissement de la discipline régulière. C'étoit dans ces grandes assemblées qu'on travailloit avec soin, et sans égard pour personne, à la correction des mœurs; et on peut dire que, sans les fréquentes convocations des Chapîtres, l'Ordre, au milieu du tumulte des armes, ne se seroit jamais conservé si long-tems sans ce premier esprit de piété et de désintéressement, qui ne le distinguoit pas moins que son courage et sa rare valeur.

Quoique la puissance de tant de souverains qui étoient entrés dans la ligue, tînt en respect Mahomet, cependant ce prince avoit des armées si nombreuses, que les chevaliers de Rhodes, de peur d'en être surpris, se tenoient, sans cesse, sur leurs gardes. On ajouta encore de nouvelles fortifications aux anciennes; et on fit construire, sur le rivage de la mer, deux tours du côté de Limonia, et une troisième, qui regardoit le village de Sainte-Marthe. Le commandeur d'Aubusson, devenu grand-prieur d'Auvergne, par la mort du chevalier Cotter, conduisoit ces ouvrages avec une attention digne de son zèle et de sa capacité: rien n'échappoit à sa vigilance. Le Grand-maître et la religion écoutoient ses avis, comme des lois: c'étoit, pour ainsi dire, l'âme et le premier mobile du Conseil; lui seul étoit ordinairement chargé de l'exécution des projets qu'il avoit proposés: guerre, finances, fortifica-

Jean-Baptiste des Ursins

tions, tout passoit par ses mains. On le voyoit environné, en tout tems, d'officiers, d'artisans et d'ouvriers, sans que le nombre et la différence des affaires l'embarrassâssent : son zèle pour le service de l'Ordre, l'étendue et la facilité de son esprit suffisoient à ces différens emplois.

Le Grand-Maître, dans un âge avancé, et toujours infirme, avoit bien besoin de ce secours; il y avoit près d'un an qu'il étoit tombé malade; il ne faisoit plus que languir; et une hydropisie termina, à la fin, ses jours. Il mourut, le huitième

1476. de juin de l'année 1476. On procéda à l'élection de son successeur : frère Raymond de Richard, grand-prieur de Saint-Gilles, qui avoit concouru, dans l'élection précédente, avec ce dernier Grand-Maître, fut choisi pour présider à celle de son successeur; et ce fut ce grand-prieur, qui, après les cérémonies ordinaires, annonça à l'assemblée que tous les suffrages des électeurs s'étoient réunis dans la personne de frère PIERRE D'AUBUSSON,

Pierre d'Aubusson.

grand-prieur d'Auvergne, seigneur issu des anciens vicomtes de la Marche, et d'une des plus illustres Maisons de France. On peut dire qu'avant même son élection à la grande-maîtrise, il étoit déjà Grand-Maître par les vœux de tous les chevaliers, et même du peuple, qui, aux premières nouvelles qu'il en eut, fit éclater, par des feux publics, cette joye pure et sincère qui part du cœur, et que la politique ou la servitude n'ont jamais sçu contrefaire. Un si heureux choix rassura les plus timides; et on ne craignit plus Ma-

homet, quand on vit d'Aubusson chargé du gouvernement, et à la tête des affaires.

PIERRE D'AUBUSSON.

Sa conduite justifia de si heureux préjugés : il employa son autorité pour faire exécuter tous les projets qu'il n'avoit proposés, auparavant, que comme simple membre du Conseil. Par ses ordres, on fit forger une grosse chaîne de fer, dont on ferma le port ; et, pour empêcher les descentes et les courses des pirates dans les autres endroits de l'isle, il augmenta les tours et les forts qu'on avoit fait construire, le long des côtes et de distance en distance. Il ne borna point ses vûes et ses soins à la conservation de la seule isle de Rhodes : il fit passer de puissans secours dans les autres isles qui dépendoient de la religion ; et, par le même zèle et la même attention, il envoya des ingénieurs au château de Saint-Pierre, qui, sur ses mémoires et le plan qu'il leur remit, firent creuser les fossés si avant, que, l'eau de la mer s'y répandant, les felouques et les brigantins de la religion y entroient sans peine, et s'y trouvoient à couvert des Turcs et des corsaires. Pendant que ce digne souverain de Rhodes n'étoit occupé que de sa défense, on vit arriver, dans cette isle, Michel Salamon, envoyé de Loredan, général des Vénitiens, qui venoit réclamer un Chypriot, appellé Riccio Marini, un des plus zélés serviteurs de Charlotte de Lusignan.

Nous venons de voir que la couronne de Chypre, qui, depuis près de trois cents ans, étoit dans la Maison de Lusignan, avoit été usurpée

sur Charlotte de Lusignan, par son frère bâtard; que l'usurpateur, pour s'assurer de la protection des Vénitiens, avoit recherché, en mariage, une fille de la Maison de Cornaro; et que le sénat, pour se faire un droit, ou, pour mieux dire, des prétentions sur ce royaume, la lui avoit accordée, et l'avoit dotée comme fille de Saint-Marc. Pour avancer cette succession, on prétend que ce bâtard avoit été empoisonné. Un petit enfant, qu'il laissa presque à la mamelle, ne lui survécut guères. Les Vénitiens, à tître de protection, firent passer de puissans secours dans cette isle; ils s'en rendirent bientôt les maîtres, sous le nom de la veuve du bâtard, à qui ils ne laissèrent de reine que le nom, et de vains ornemens.

Cependant, Charlotte de Lusignan, l'unique et la légitime héritière de cette couronne, conservoit toujours de secrets partisans dans ce royaume. Il s'y fit plusieurs projets pour en chasser les Vénitiens, mais qui échouèrent par l'habileté et les forces des Capitaines de cette république. Les chefs du parti de la reine Charlotte furent obligés d'abandonner l'isle; chacun se réfugia où il crut trouver un asyle et plus de sûreté. Riccio Marini, un de ces chefs, s'étoit retiré à Rhodes : ce fut le sujet de l'ambassade de Salamon. Il vint le redemander au Grand-Maître, comme un séditieux et un rebelle : il lui présenta, de la part du doge, une lettre pleine de menaces; et l'envoyé de Loredan ajouta, avec hauteur, que la sérénissime république ayant

adopté Catherine Cornaro, elle regarderoit comme ses ennemis, ceux qui favoriseroient les partisans de Charlotte de Lusignan.

On n'étoit guères accoutumé, à Rhodes, d'entendre des ambassadeurs parler avec tant de hauteur. Outre les services continuels que la religion avoit rendus à cette république, les chevaliers de Rhodes ne se croyoient pas inférieurs, ni en dignité, ni en forces, à des gentilshommes Vénitiens : et les plus fiers de cette noble milice opinoient à renvoyer l'agent de Loredan sans réponse.

Si le Grand-Maitre s'étoit abandonné à ces premiers mouvemens d'une inclination secrette, qui l'avoient autrefois attaché à la personne et aux intérêts de Charlotte de Lusignan, il eut répondu, à l'envoyé du général Vénitien, avec la même hauteur et ce courage qui lui étoit si naturel. Mais, ce qui pouvoit être considéré, dans un chevalier particulier, comme générosité, ne convenoit plus à un souverain qui devoit régler ses démarches par l'intérêt seul de son État: ainsi le Grand-Maître, pour ne se pas attirer de nouveaux ennemis, à la veille de voir fondre toutes les forces de Mahomet sur l'isle de Rhodes, tempéra tellement sa réponse, que, sans rien accorder à l'envoyé des Vénitiens, et aussi sans les offenser par des discours trop fiers, il sçut également maintenir les droits de sa dignité, et la liberté de ses États. Il lui dit que l'Ordre, suivant ses statuts, ne prenoit point de parti dans les

PIERRE D'AUBUSSON.

différends et dans les guerres qui naissoient entre les princes Chrétiens ; qu'il le chargeoit de dire à son général, qu'on ne recevoit, à Rhodes, ni séditieux ni rebelles ; mais que, comme il se pratiquoit dans tout pays libre et souverain, on n'en chassoit pas aussi ceux que des disgrâces particulières obligeoient de s'y réfugier, et qui y vivoient en gens d'honneur et en bons Chrétiens : avec cette réponse, il congédia ce ministre.

A peine cet envoyé fut parti de Rhodes, qu'il y en arriva un autre, de la part du soubachi, ou lieutenant du gouverneur de Lycie, province voisine, comme nous l'avons dit, de l'isle de Rhodes. Ce commandant infidèle, dont la cruauté n'étoit retenue que par son avarice naturelle, avoit actuellement, dans ses prisons, plusieurs Chrétiens, et des sujets de la religion : et, comme il en perdoit, tous les jours, quelqu'un par les peines et la misère de l'esclavage, il résolut, contre l'usage de sa nation, de traiter de leur liberté. Mais on soupçonna que le voyage de cet envoyé n'étoit qu'un prétexte, inventé par Mahomet, pour faire reconnoître les fortifications de Rhodes. Cependant, comme le Grand-Maître n'avoit rien plus à cœur que la liberté de ses frères, il entra volontiers en négociation : ce fut le sujet de plusieurs voyages que cet envoyé fit à Rhodes.

Le Grand-Maître, dans l'impatience de recouvrer ses chevaliers, et, en même-tems, pour couper pied à tous ces voyages, applanit les difficultés. Outre l'argent nécessaire pour la rançon

des esclaves, qu'il fournit de ses propres deniers, il envoya des présens magnifiques au soubachi; et, quand le négociateur ramena ces chevaliers, sa récompense ne fut point oubliée. Le Grand-Maître les embrassa tous, les uns après les autres: jamais une tendre mère, qui, après une longue absence, revoit dans ses bras un fils unique, ne fit éclater une joye plus vive. Ces chevaliers, de leur côté, baisoient ses mains, les mouilloient de leurs larmes, embrassoient ses genoux; et, par ces transports muets, mais qui se font si bien entendre au cœur, tâchoient d'exprimer leur reconnoissance: ils l'appelloient leur père, et leur sauveur. Le Grand-Maître se défendoit avec beaucoup de modestie de tous ces titres: « C'est à la « religion, mes enfans, leur dit-il, que vous devez « ces marques de votre reconnoissance; et j'espère « que vous vous en acquitterez, avec votre valeur « ordinaire, contre les entreprises de Mahomet, « qui nous menace, tous les jours, d'un siége. »

PIERRE D'AUBUSSON.

Il en avoit reçû des avis de différens côtés. L'Ordre n'avoit point encore eu de Grand-Maître, qui eut tant dépensé et si utilement en espions: il en entretenoit jusques dans l'intérieur du sérail. C'étoit par leurs avis qu'il avoit appris que les Vénitiens, à l'insçû de leurs alliés, négocioient secrettement leur paix avec la Porte. Il sçavoit d'ailleurs, par la voix publique, que le roi de Perse, Ussun-Cassan, le plus puissant des ennemis de Mahomet, accablé d'années et des fatigues de la guerre, ne faisoit plus que se tenir

PIERRE D'AUBUSSON.

sur la défensive, sans rien entreprendre contre les Turcs. Il voyoit que les princes Chrétiens, selon leur immuable coutume, se déchiroient les uns les autres; que Mathias Corvin, roi de Hongrie, faisoit une guerre sanglante à l'empereur Fréderic, d'où il concluoit que Mahomet, se prévalant de ces divisions, tourneroit infailliblement ses armes, l'année prochaine, contre l'isle de Rhodes.

Le Grand-Maître, pour n'être pas surpris, fit remplir les magazins de munitions de guerre et de bouche; et l'isle de Rhodes se trouvant destituée, pour sa défense, d'un nombre suffisant de chevaliers, il convoqua le Chapître général; et, par une citation adressée aux grands-prieurs, il ordonna à tous les chevaliers de se rendre incessamment à Rhodes avec leurs armes, et dans l'équipage conforme à leur profession. On trouve, dans l'histoire de Bosio, la copie, en italien, de cette citation, dont l'original se conserve encore aujourd'hui dans les archives de Malte; et nous avons crû que les lecteurs ne seroient pas fâchés d'en voir ici un extrait.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

« Au milieu des plus grands périls dont Rhodes » est menacée, nous n'avons point trouvé de se« cours plus assuré que la convocation générale « et une prompte assemblée de tous nos frères. « L'ennemi est aux portes; le superbe Mahomet

« ne met plus de bornes à ses projets ambitieux ; « sa puissance devient, de jour en jour, plus for- « midable ; il a une multitude innombrable de « soldats, d'excellens capitaines et des trésors im- « menses : tout cela est destiné contre nous. Il a « juré notre perte : j'en ai des avis bien sûrs. Ses « troupes sont déjà en mouvement ; les provinces « voisines en sont remplies : tout file du côté de « la Carie et de la Lycie ; un nombre prodigieux « de vaisseaux et de galères n'attendent plus que « le printems et le retour de la belle saison, pour « passer dans notre isle. Qu'attendons-nous nous- « mêmes ? Ignorez-vous que les secours étrangers « sont éloignés, ordinairement très-foibles, et « toujours incertains ? Nulle ressource que dans « notre propre valeur : et nous sommes perdus, si « nous ne nous sauvons nous-mêmes. Les vœux « solemnels que vous avez faits, Mes Frères, vous « obligent à tout quitter pour vous rendre à nos « ordres. C'est en vertu de ces saintes promesses, « faites au Dieu du ciel, et aux pieds des autels, « que je vous cite. Revenez incessamment dans « nos États, ou plutôt dans les vôtres ; accourez, « avec autant de zèle que de courage, au secours « de la religion. C'est votre mère qui vous ap- « pelle : c'est une mère tendre, qui vous a nour- « ris et élevés dans son sein, qui se trouve en « péril. Y auroit-il un seul chevalier assez dur « pour l'abandonner à la fureur des barbares ? « Non, Mes Frères, je ne l'appréhende point ; des « sentimens si lâches et si impies ne s'accordent

Pierre d'Aubusson.

« point avec la noblesse de votre origine, et en« core moins avec la piété et la valeur dont vous « faites profession. »

Cette citation, répandue dans toute l'Europe, excita le zèle et l'ardeur des chevaliers : tous travaillent avec empressement à leurs équipages. Pour avoir plus promptement de l'argent; on vend ses meubles; on loue et on afferme à vil prix les commanderies; chacun prend des mesures pour son départ et pour son passage; et tous ne craignent rien tant que de n'arriver pas assez tôt à Rhodes. Quelques souverains, édifiés de leur zèle, y envoyèrent différens secours : le plus considérable vint de la France. Louis XI, qui règnoit alors, obtint du Pape Sixte IV, un jubilé et des indulgences en faveur de toutes les personnes qui assisteroient les chevaliers. Ce jubilé produisit très-promptement des sommes considérables, qui furent envoyées aussi-tôt en Orient, et qui, par ordre du Grand-Maître, furent employées à construire de nouvelles fortifications, qu'il jugea à propos d'ajouter au château et aux boulevards de la ville de Rhodes.

Mahomet ne s'apperçut qu'avec chagrin qu'on eut pénétré ses desseins; et, pour empêcher que cette découverte ne mît en mouvement les princes Chrétiens, et ne produisît, à la fin, quelque ligue redoutable, il tâcha, sous prétexte d'une négociation de paix avec le Grand-Maître, et par une ambassade d'un grand éclat, de ralentir le zèle de ceux qui se disposeroient à prendre les

armes. Mais, comme c'étoit le plus fier de tous les hommes, et qu'il ne vouloit pas s'exposer à un refus de la part des chevaliers, il chargea, de cette démarche, le prince Zem ou Zizim, un de ses enfans, et Cheleby, son neveu, dont les gouvernemens étoient voisins de Rhodes; et il leur ordonna de se servir, pour cette négociation, d'un renégat Grec, appellé Démétrius Sophian, dont il connoissoit l'adresse et l'habileté.

Les deux princes Turcs, en exécution des ordres qu'ils avoient reçus du Grand-Seigneur, envoyèrent, à d'Aubusson, une lettre remplie de sentimens d'estime pour sa personne et pour tous les chevaliers de son Ordre. Elle étoit même remplie de traits flatteurs, peu ordinaires dans le style des barbares; ces princes la finissoient par l'inviter à faire, avec sa Hautesse, une paix solide, et pour laquelle ils lui offroient leur médiation et leur crédit à la Porte.

Le Grec renégat fut chargé de cette lettre et de la négociation dont on prétend qu'il avoit seul le secret, à l'insçu même des deux jeunes princes. Il se rendit à Rhodes, présenta au Grand-Maître sa lettre de créance; et, quand il fallut entamer la négociation, il lui représenta que, pour lui accorder une paix solide et durable, le Grand-Seigneur ne lui demandoit qu'un léger tribut. Pour l'y déterminer plus facilement, il ajouta qu'afin d'obtenir un pareil traité, le sénat de Venise n'avoit point fait de difficulté de s'engager à envoyer, chaque année, à la Porte, huit mille

PIERRE D'AUBUSSON.

ducats d'or; qu'il en seroit quitte à bien meilleur marché, quoiqu'on ne pût, dit-il, acheter trop cher l'amitié d'un prince si puissant et qui faisoit trembler tous les autres.

Le Grand-Maître avoit déjà été averti, par des espions qu'il entretenoit à Constantinople, de l'ambassade du renégat, et qu'on ne s'en servoit que pour l'endormir et le surprendre : ainsi, pour tourner, à son avantage et contre Mahomet, l'artifice que ce prince employoit pour le tromper, il dissimula sagement la connoissance qu'il en avoit. Il ne laissa même voir qu'une parfaite confiance aux paroles de l'ambassadeur; et il lui dit qu'il seroit ravi de pouvoir parvenir à une paix solide avec le Grand-Seigneur. Mais il ajouta que son Ordre étant sous la protection particulière du souverain pontife des Chrétiens, et qu'ayant même de grands biens dans les États de la plûpart des princes de l'Europe, il ne pouvoit rien conclure sans leur participation; cependant qu'il ne croyoit pas qu'ils s'opposâssent à un traité qui établiroit une paix solide entre les deux puissances; qu'il lui paroissoit que le Conseil de son Ordre y consentiroit aussi volontiers; mais que, pour obtenir ce consentement des chevaliers, il ne falloit pas parler de tribut, dont le nom seul leur étoit si odieux; qu'il alloit néanmoins en écrire incessamment à Rome, et dépêcher des ambassadeurs dans toutes les Cours de la Chrétienté; et qu'il ne demandoit que trois mois pour en avoir réponse.

PIERRE D'AUBUSSON.

L'habile Grand-Maître, dans la vûe de procurer aux chevaliers qui étoit éloignés, le tems et la liberté du passage pour se rendre à Rhodes, ajouta, avec une ingénuité apparente, que, dans la disposition favorable où le Grand-Seigneur paroissoit être de traiter, de bonne foi, avec son Ordre, il croyoit qu'il étoit de l'intérêt des uns et des autres, et pour éviter de s'aigrir par de nouvelles entreprises, de faire une suspension d'armes, et de rétablir, entre leurs sujets, la liberté du commerce, au moins pendant les trois mois qu'il avoit demandés pour faire venir des réponses de l'Europe.

Le Grand-Maître, après cette conférence, et pour ne pas retenir plus long-tems, dans Rhodes, un renégat qu'il regardoit comme un espion, le congédia, et le chargea d'une lettre pour les deux jeunes princes Ottomans, où, après avoir répondu à leur civilité avec toute la politesse convenable, il ajoutoit, conformément à ce qu'il avoit dit à leur ambassadeur, qu'il ne pouvoit conclure un traité de cette importance, sans la participation du Pape et de la plûpart des princes Chrétiens.

L'ambassadeur, à son retour, rendit compte de sa négociation aux deux princes Ottomans. Il leur fit comprendre qu'il s'étoit apperçû que le Grand-Maître traiteroit volontiers de la paix; mais que ce prince ne consentiroit jamais à payer aucun tribut; et qu'il seroit même désavoué de tout son Ordre, s'il y consentoit. Les deux princes, qui croyoient faire leur cour à

PIERRE D'AUBUSSON.

Mahomet, en avançant cette négociation, et qui la conduisoient de bonne foi, renvoyèrent l'ambassadeur avec ordre de changer le nom de tribut dans celui d'un présent, dont le prix et la valeur seroient réglés par les chevaliers mêmes. Ils le chargèrent, en même tems, de conclure une suspension d'armes pour le tems qu'avoit exigé le Grand-Maître. Mais d'Aubusson, bien instruit, qu'on ne cherchoit, par ces différentes propositions, qu'à l'amuser, rejetta avec fermeté l'obligation d'un présent, et de tout ce qui pouvoit avoir l'air de tribut : il demanda seulement le tems nécessaire pour apprendre les intentions du Pape et des princes Chrétiens, dans la vûe de pouvoir faire venir des secours de l'Europe. Le Grec, n'en ayant pu tirer autre chose, et pour tenir toujours la négociation ouverte, conclut avec lui cette suspension d'armes, et la liberté du commerce, qu'un second ambassadeur, qui vint à Rhodes, de la part de Mahomet même, confirma depuis.

Quoique ce prince, sur la confiance qu'il avoit dans ses forces, conduisît ordinairement ses entreprises avec hauteur, il avoit crû, en cette occasion, devoir se servir de ces détours et de cette feinte négociation, afin d'en faire passer les nouvelles en Europe, et, par le bruit d'une paix prochaine, que ses émissaires avoient soin de répandre, réfroidir le zèle des princes Chrétiens, et ralentir l'empressement des chevaliers : c'étoit-là le but de ses artifices. Le Grand-Maître,

de son côté, ne s'étoit laissé aller, en apparence, à écouter ses propositions, que pour faciliter le passage des chevaliers, et pour avoir le tems de ménager d'autres traités plus sûrs et aussi importans, qui se négocioient actuellement à Rhodes.

Il y avoit, dans cette ville, un envoyé du soudan d'Égypte, et son favori, appellé Douan Diodar, qui étoit venu pour renouveller les anciens traités de paix avec les chevaliers. On a pu voir, dans le cours de cette histoire, que la religion de Saint-Jean, depuis son établissement, avoit toujours eu deux sortes d'ennemis, Mahométans de religion, et également redoutables. Les premiers étoient les Arabes ou les Sarrasins d'Égypte, qui s'étoient emparés sur les Chrétiens, comme nous l'avons vû, de la Palestine, de la Phénicie et d'une partie de la Syrie. Les Turcs de la dynastie Ottomanide, depuis la conquête de Rhodes faite par les chevaliers, devinrent pareillement leurs ennemis déclarés : et quelquefois ces deux sortes d'ennemis, quoique jaloux les uns des autres, avoient joint leurs forces contre un Ordre militaire, qui, par ses flottes et ses galères, troubloit le commerce de leurs marchands et les entreprises de leurs corsaires. Mais les forces de la religion ne suffisant pas pour résister, en même tems, à ces deux puissances, les Grands-Maîtres et le Conseil avoient toujours recherché, avec soin, d'avoir la paix avec une nation, quand ils étoient en guerre avec l'autre :

PIERRE D'AUBUSSON.

par cette sage politique, ils balançoient leur pouvoir et tenoient leurs forces séparées.

Le bruit que Rhodes étoit menacée d'un siége étant passé en Égypte, fit craindre au soudan que Mahomet ne réussît dans son entreprise : voisin pour voisin, il aimoit mieux le plus foible; et, pour ne laisser rien à craindre, de sa part, aux chevaliers, il avoit envoyé, à Rhodes, son favori, pour y renouveller les derniers traités de paix. Le Grand-Maître en reçut les premières ouvertures avec d'autant plus de plaisir, qu'il vit bien que l'intérêt seul du soudan rendroit le nouveau traité durable.

Ainsi on entra en matière avec une confiance réciproque; et, après quelques conférences, on convint que les vaisseaux de la religion ne troubleroient plus, à l'avenir, ceux d'Égypte dans leur commerce; et que les chevaliers ne souffriroient point que leurs sujets servîssent de soldats, de pilotes, ou même de guides aux ennemis du soudan. Réciproquement le soudan promit de ne rien entreprendre contre les intérêts du Grand-Maître; que les vaisseaux de la religion seroient bien reçus dans tous ses ports; que, s'ils y étoient poursuivis par leurs ennemis, les Sarrasins seroient tenus de les défendre; que, quand les sujets du Grand-Maître, pour aller à la Terre-Sainte, passeroient sur les États du soudan, on n'en exigeroit aucun droit; que l'on ne retiendroit plus aucun esclave Chrétien, qui se trouveroit avoir été affranchi par son patron; et

qu'à l'égard des autres esclaves Chrétiens, on en pourroit faire l'échange contre des Sarrasins, esclaves à Rhodes, et en donnant un Sarrasin pour un Chrétien.

PIERRE D'AUBUSSON.

Le Grand-Maître fit un traité à-peu-près pareil avec le roi de Tunis, autre prince Mahométan : on y ajouta seulement que la religion pourroit prendre, dans ses États, quand elle en auroit besoin, trente mille muids de bled, sans payer aucun droit de traite et de sortie.

Pendant ces différentes négociations, il arrivoit, à Rhodes, des chevaliers de tous les endroits de la Chrétienté ; mais, comme on en attendoit encore un plus grand nombre, le Chapître fut différé jusqu'au 28 octobre, que le Grand-Maître en fit l'ouverture. « Généreux chevaliers, « leur dit-il, voici enfin l'occasion de faire pa« roître votre zèle et votre courage contre les « ennemis de la foi. Dans une guerre si sainte, « c'est Jésus-Christ, lui-même, qui sera votre « chef; il n'abandonnera pas, Mes Frères, ceux « qui vont combattre pour ses intérêts. En vain « Mahomet, ce prince impie, et qui ne connoît « point d'autre divinité que sa propre puissance, « se vante d'exterminer notre Ordre. S'il a des « troupes plus nombreuses que les nôtres, ses « troupes ne sont composées que de vils esclaves « qu'on traîne, par force, dans les périls, et qui « ne s'exposent à la mort que pour éviter la mort « même, dont ils sont menacés par leurs offi« ciers : au lieu que je ne vois, parmi vous, que

PIERRE D'AUBUSSON.

« des gentilshommes nés d'un sang illustre, élevés « dans la vertu, déterminés à vaincre ou à mou« rir, et dont la piété et la valeur sont des gages « sûrs de la victoire ».

Les chevaliers, qui composoient l'assemblée, ne répondirent à un discours si touchant, que par les assûrances de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de la religion. Afin que le service ne fût point retardé par la diversité du commandement et la lenteur des conseils, tout le Chapître conjura le Grand-Maître de se charger seul, et avec une autorité absolue, du commandement des armes et de l'administration des finances. C'étoit une espèce de dictature, dont on jugea à propos de le revêtir, pendant l'orage dont Mahomet menaçoit l'Ordre. Le Grand-Maître, par modestie, vouloit refuser un pouvoir si étendu et si peu ordinaire; et il représenta que ces différens emplois seroient mieux remplis, s'ils étoient partagés entre plusieurs chevaliers : mais tout le Chapître avoit une si parfaite confiance dans sa capacité et dans le zèle qu'il avoit fait paroître pour le bien de la religion, et on lui fit de si pressantes instances, qu'il ne put se dispenser de s'en charger.

Le premier usage qu'il en fit, fut de nommer quatre capitaines-généraux, qu'on appelloit, en ce tems-là, *capitaines du secours*, et qui devoient commander, chacun, dans le quartier qui leur fut assigné. Il choisit, pour ces emplois, l'Hospitalier, l'amiral, le chancelier et le trésorier de

l'Ordre : et le chevalier Rodolphe de Virtemberg, grand-prieur de Brandebourg, fut choisi pour général de la cavalerie. Le Grand-Maître, à la tête de ces premiers officiers, visitoit, tous les jours, les fortifications et les dehors de la place.

PIERRE D'AUBUSSON.

Par son ordre, on abattit toutes les maisons de plaisance qui en étoient trop voisines : on coupa les arbres, et on rasa jusqu'aux églises de Saint-Antoine et de Notre-Dame de Philerme, dont les ennemis, pendant le siége, auroient pu se prévaloir. Les Rhodiens ne virent pas, sans quelque regret, ruiner leurs maisons de campagne, et détruire des jardins délicieux, dont la ville étoit environnée : mais le salut public l'emporta sur toute autre considération, rien ne fut épargné; et, avant que de ruiner l'église de Notre-Dame de Philerme, on rapporta, dans la principale église de la ville, une image de la Vierge, qui y étoit conservée, de tems immémorial, et qui y étoit révèrée avec un culte religieux.

Le Grand-Maître, pour ne pas laisser de fourage ni de pâture à la cavalerie ennemie, fit couper tous les grains de la campagne, et marqua aux paysans de chaque canton les forts, où, à l'arrivée des infidèles, ils pourroient se retirer. Par le même esprit de prévoyance, et en parcourant le rivage de la mer, il examinoit, avec ses officiers, les endroits d'où on pouvoit s'opposer aux descentes des ennemis; ceux où il faudroit se retrancher, si on étoit trop pressé; les coupures et les retirades qu'on seroit obligé de faire

Pierre d'Aubusson.

derrière les murailles, si elles tomboient par l'effort de l'artillerie. Rien n'échappoit à l'étendue et à la justesse de ses vûes: fortifications, artillerie, armes, vivres et finances, tout passoit sous ses yeux : il étendoit ses soins sur les moindres habitans, et pourvoyoit à leur subsistance comme à celle des chevaliers et des troupes qui composoient la garnison.

Heureusement, pour le soulager dans ces différens travaux, outre un grand nombre de chevaliers de toutes nations, qui s'étoient déjà rendus à Rhodes, on y vit arriver Bertrand de Cluys, grand-prieur de France, Charles de Montholon et plusieurs autres chevaliers des trois langues de ce royaume. Ils furent bientôt suivis par frère Jean Daw, grand-bailli d'Allemagne, qui se rendit, à Rhodes, à la tête d'un grand nombre de commandeurs et de chevaliers de sa nation, et avec un corps de troupes plus considérable encore par le choix et la valeur des soldats, que par leur nombre. Des seigneurs et des gentilshommes Français, aux premières nouvelles qu'ils eurent du siége dont Rhodes étoit menacée, y accoururent avec une suite conforme à leur qualité. On comptoit, parmi ces illustres guerriers, Antoine d'Aubusson, vicomte de Monteil, frère aîné du Grand-Maître. Ces seigneurs descendoient, du côté de leur père, en ligne masculine, de Raymond, seigneur de Monteil-au-Vicomte; et de la Feuillade, second fils de Renaud VII du nom, vicomte d'Aubusson, qui

avoit, pour huitième ayeul, Renaud d'Aubusson, premier du nom, et frère aîné de Turpin d'Aubusson, qui, pour sa piété et la noblesse de son origine, fut élu évêque de Limoges l'an 898, ainsi qu'Aymar de Chabanois le rapporte dans sa chronique. Sa mère étoit de la Maison de Comborn, très-illustre, très-puissante, et alliée à plusieurs princes souverains.

Le vicomte d'Aubusson étoit accompagné de Louis de Craon, seigneur des premières Maisons d'Anjou, et de Benoît Scaliger de l'Escale, dont les ancêtres avoient été souverains de Vérone: ce seigneur amena, d'Italie, à ses frais, au secours de la religion, plusieurs bandes ou compagnies d'infanterie. On trouve encore, parmi ces braves guerriers, Louis Sanguin, Parisien; Claude Colomb, de Bordeaux; Matthieu Brangelier, de Périgord; et Charles le Roi, de Dijon. Le Grand-Maître, à la prière de tout le Conseil, déféra, au vicomte de Monteil, le commandement général des armées, et il assigna, aux autres volontaires, les quartiers qu'ils devoient défendre. Une émulation héroïque régna bientôt entre ces chevaliers séculiers et les chevaliers de l'Ordre; et la même émulation se retrouva entre les habitans Grecs et Latins, et passa, depuis, jusqu'aux femmes et aux enfans, qui travailloient, à l'envi, aux retranchemens que le Grand-Maître avoit ordonnés.

Ces chevaliers et ces volontaires, tout brûlans de zèle de se signaler, attendoient, avec impa-

PIERRE D'AUBUSSON,

tience, l'arrivée des infidèles; mais ils n'attendirent pas long-tems. Mahomet se lassa de dissimuler, et de faire un personnage si contraire à son orgueil naturel: il cessa de feindre, et il fit éclater hautement le dessein qu'il avoit formé d'attaquer l'isle de Rhodes, dont il regardoit la conquête comme le fondement de celle de l'Asie entière, que son ambition embrassoit pour mettre le sceau à sa gloire. Il étoit puissamment fortifié, dans ce dessein, par le grand-visir ou premier bacha, comme on parloit en ce tems-là, appellé Misach Paléologue, prince Grec de cette Maison impériale, né Chrétien, mais qui, à la prise de Constantinople, pour éviter la mort à laquelle Mahomet avoit condamné tous les héritiers de l'empire, s'étoit fait Mahométan. Sa valeur, ses services, son adresse, et une complaisance entière pour toutes les volontés du sultan, l'avoient élevé, depuis, à la dignité de visir; et, pour ne pas laisser de soupçon, à ce prince, sur son changement de religion, il affectoit de se montrer ennemi implacable de tous les princes Chrétiens, et sur-tout du Grand-Maître et des chevaliers de Rhodes.

Ce fut pour faciliter, à son maître, la conquête de cette isle, qu'il introduisit, à sa Cour, trois fameux renégats qui en avoient levé le plan. Le premier, appellé Antoine Meligalle, étoit de la ville de Rhodes même, de noble extraction; mais qui, ayant dissipé son patrimoine et l'héritage de ses pères en débauches, s'étoit flatté,

pour dernière ressource, de tirer quelque avantage de son changement de religion. Le second étoit le même Démétrius Sophian, dont Mahomet s'étoit servi pour porter les lettres du sultan Zizim à Rhodes, homme d'esprit, propre à la négociation, mais accusé de magie, et de s'adonner à la recherche de ces vaines connoissances, que des visionnaires appellent sciences occultes. Le troisième de ces renégats étoit un ingénieur Allemand, appellé George Frapant, et communément, maître George, bon géomètre, qui excelloit sur-tout dans la conduite et le service de l'artillerie. Mahomet, qui n'épargnoit rien pour attacher, à son service, des hommes qui lui pouvoient être utiles, lui donnoit des appointemens considérables. L'Allemand, par son ordre, avoit parcouru la plûpart des places Chrétiennes, sur lesquelles le sultan pouvoit avoir des desseins, en avoit levé le plan; et, entr'autres, il lui en avoit rapporté un très-exact de la ville et des environs de Rhodes.

Le bacha, pour flatter la passion du sultan, lui parla de ces trois renégats, comme de gens très-propres à faire réussir ses desseins. Mahomet les fit appeller; et, après qu'ils eurent été introduits en sa présence, pour se rendre plus agréables, et de concert avec le ministre, ils lui dirent que la plus grande partie des murailles de Rhodes tomboit en ruines; que la disette des munitions y étoit grande; et que les prétendus secours de l'Europe, dont les chevaliers se flat-

toient, étoient fort incertains par les guerres continuelles qui y étoient entre les princes Chrétiens. Les trois renégats lui présentèrent, chacun, un plan de la ville de Rhodes : celui de l'Allemand fut trouvé le plus régulier; et ce fut sur ce plan que le sultan régla l'ordre des attaques, et tout ce qui devoit s'exécuter pour faire réussir une entreprise si importante.

Le sultan, emporté par son impatience, voulut que, sans attendre la grande armée, le bacha partît pour aller, lui-même, reconnoître la place. Il le fit aussi-tôt embarquer sur de légères frégates et des vaisseaux de bas-bord, avec quelques compagnies de janissaires et de spahis : il étoit suivi des trois renégats, auxquels ce prince promit de magnifiques récompenses, s'ils pouvoient contribuer à le rendre maître de Rhodes. Dans la traverse, le Rhodien Meligalle, infirme depuis long-tems, fut attaqué d'une horrible maladie : sa chair, couverte d'ulcères, tomboit en morceaux; et, avant que d'expirer, il se trouva enseveli dans la pourriture.

Cependant le bacha Paléologue faisoit route : il parut bientôt à la vue de l'isle de Rhodes; et, le quatrième décembre, il vint mouiller vis-à-vis la forteresse de Fano. Il mit aussitôt quelques compagnies de spahis à terre, pour reconnoître, suivant ses instructions, s'il pouvoit y descendre lui-même. Le bailli de Brandebourg, qui commandoit la cavalerie légère de la religion, ayant laissé ces coureurs, avides de butin, s'engager

dans les terres, tombe ensuite sur eux, en tue une partie, pousse les autres jusqu'au bord de la mer, et les force à se rembarquer. Le bacha, après les avoir reçus sur ses vaisseaux, prend le large; et, pour ne pas laisser les armes de son maître inutiles, en attendant l'arrivée de la grande flotte, il tenta une nouvelle descente dans l'isle de Tilo, qui appartenoit à l'Ordre. Les habitans de la campagne s'étoient réfugiés dans la forteresse, où il y avoit une forte garnison, composée, pour la plûpart, de chevaliers.

Paléologue, pendant huit jours, battit la place avec ce qu'il avoit d'artillerie; la brèche lui ayant paru raisonnable, il fit mettre pied à terre aux spahis, et les mena, lui-même, à l'assaut. Il se flattoit d'emporter brusquement le château; mais il n'avoit pas encore éprouvé la valeur de ceux qui le défendoient. Ce qu'il y avoit de chevaliers firent une si vigoureuse résistance, que le bacha, après avoir vu périr, au pied des murailles, les plus braves de sa troupe, fut obligé de faire sonner la retraite. Il jugea bien, par le courage des assiégés, que, s'il vouloit s'opiniâtrer à ce siége, il falloit en revenir à ouvrir la tranchée, et aux règles ordinaires de la guerre; mais, n'ayant pas encore un assez grand corps de troupes pour une pareille entreprise, et la saison n'étant pas favorable, il leva le siége avec encore plus de honte que de perte, se rembarqua une seconde fois, et gagna le port de Phisco, en Lycie, situé à vingt-deux milles de Rhodes, d'autres disent à

PIERRE D'AUBUSSON.

dix-huit milles. C'étoit le rendez-vous et le quartier d'assemblée, tant pour la grande flotte que pour les troupes de terre, qui, en attendant le retour du printems, étoient cantonnées dans cette province et dans les provinces voisines.

Ce ne fut que vers la fin d'avril que la grande flotte des infidèles partit de Gallipoli, passa le détroit, entra dans la rivière de Lycie, et se trouva à la vue de l'isle de Rhodes. La garde, qui étoit au haut du Mont Saint-Etienne, donna le signal pour avertir qu'elle paroissoit. Le Grand-Maître y accourut aussitôt avec les principaux officiers de la marine; et ils jugèrent, à sa manœuvre, qu'elle alloit au port de Phisco, pour y embarquer les troupes qui étoient aux environs. La conjecture se trouva bien fondée : ce fut dans ce port que se fit l'embarquement. On comptoit, dans cette flotte, cent soixante vaisseaux de haut bord, sans les felouques, les galiotes et les vaisseaux plats et de transport; on ne parloit pas moins que de cent mille hommes dans l'armée de terre. Ce formidable armement arriva enfin, devant Rhodes, le 23 du mois de mai 1480.

Nous avons déjà parlé de la situation de cette isle, au sujet de la conquête qu'en firent les chevaliers, pendant le magistère de Foulques de Villaret; ainsi, pour l'éclaircissement de ce qui suit, nous nous contenterons de remarquer que la capitale de l'isle de Rhodes, et qui en porte le nom, est située au bord de la mer, et sur la

pente d'une colline, qui, en ce tems-là, étoit couverte d'orangers, de grenadiers, de muscats excellens, et de vignobles de différentes espèces. Cette place étoit entourée par une double enceinte de murailles, et fortifiée, de distance en distance, par de grosses tours. Un rempart soutenoit ces murailles et ces tours, au-dedans de la ville; au-dehors, on trouvoit un fossé large et profond. Cette place avoit deux ports, dont le premier, qu'on rencontroit en y abordant, servoit de retraite aux galères: son embouchure étoit défendue par une plate-forme, sur laquelle il y avoit une tour, tournée vers l'Orient, et appellée le fort Saint-Elme. Les grands vaisseaux occupoient l'autre port, qui étoit fortifié par deux tours, l'une appellée la tour de Saint-Jean, et l'autre, la tour de Saint-Michel. On prétend que c'étoit en la place de ces deux tours, et sur deux rochers qui se regardent, qu'étoient autrefois posés les deux pieds de ce fameux colosse de bronze, dont nous avons parlé, et qui passoit pour une des sept merveilles du Monde. A côté de ce port, il y a comme deux petits golfes, dont l'un regarde le septentrion, et l'autre, le midi: celui qui regarde le septentrion étoit fermé par un môle qui s'avançoit plus de trois cents pas dans la mer; c'étoit à son extrêmité que le Grand-Maître Zacosta avoit fait construire une forteresse, qu'on appelloit la tour de Saint-Nicolas, à cause d'une chapelle dédiée sous le nom de ce saint, et qui étoit renfermée dans la place. A

l'extrémité de l'autre golfe, et du côté du midi, on trouvoit une autre tour, mais moins considérable que la première, et qui ne laissoit pas, de son côté, de défendre l'entrée du port; cette tour empêchoit qu'aucun vaisseau n'y pût entrer ou en sortir. A deux milles de la ville, on trouvoit la montagne ou la colline de Saint-Etienne, et, un peu plus loin et d'un autre côté, on rencontroit le Mont Philerme, célèbre par la dévotion des insulaires et des autres peuples Chrétiens voisins, qui venoient, en pélerinage, visiter l'église qui y étoit construite en l'honneur de la Sainte-Vierge. Telle étoit la situation de la ville de Rhodes et des environs, lorsqu'elle fut assiégée par le bacha Paléologue.

Le bord de la mer étoit alors couvert des vaisseaux des Turcs, qui, par des décharges continuelles de leur artillerie, tâchoient de favoriser la descente des troupes. Le canon de la ville et des forts y répondoit de son côté; et les chevaliers, emportés par leur courage, pour prévenir et pour arrêter les Turcs, s'avançoient, l'épée à la main, dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il y eut bien du sang répandu dans cette première occasion; mais, malgré tous les efforts des Chrétiens, il fallut que leur courage cédât au grand nombre des infidèles. Ces barbares se partagèrent; et, pendant qu'une partie occupoit toutes les forces des chevaliers, le plus grand nombre aborda, en foule, dans des endroits éloignés et moins défendus. Tous enfin prirent terre; ils ga-

gnèrent le Mont ou la colline de Saint-Etienne, où ils se retranchèrent d'abord; et, après avoir débarqué leur artillerie, ils firent sommer la place de se rendre; et ils employèrent des menaces et des promesses qui furent également méprisées.

Différens partis des infidèles parûrent bientôt dans la plaine : les principaux chefs, qui étoient à la tête, s'avancèrent pour reconnoître les fortifications de la place. On ne les laissa pas approcher impunément : de vigoureuses sorties leur firent reprendre, bien vîte, le chemin de leur camp. Ce fut dans une de ces sorties, où commandoit le vicomte de Monteil, frère du Grand-Maître, que le renégat Démétrius périt. Son cheval fut tué; il tomba à terre, et le poids de ses armes l'ayant empêché de se relever, des escadrons, qui poursuivoient l'ennemi, lui passèrent sur le corps et l'écrasèrent. La religion, de son côté, perdit, en cette occasion, le chevalier de Murat, de la langue d'Auvergne et de l'illustre Maison de la Tour, qui, poussant les infidèles, avec plus d'ardeur que de prudence, se trouva enveloppé par un escadron de spahis, qui lui coupèrent la tête.

De ces légères escarmouches, qui n'avoient rien de décisif, il en fallut venir à des attaques plus régulières. L'ingénieur Allemand, après avoir reconnu tous les dehors de la place, conseilla, au bacha, de s'attacher d'abord à la tour de Saint-Nicolas; et il lui fit espérer qu'il seroit

PIERRE D'AUBUSSON.

bientôt maître du port de la ville, s'il pouvoit emporter cette forteresse. Paléologue, suivant son avis, mit aussitôt en batterie trois grosses pièces d'artillerie, près de l'église de Saint-Antoine, qui commencèrent à battre la tour. Le Grand-Maître, de son côté, fit dresser une contre-batterie dans le jardin de la langue d'Auvergne, qui ne faisoit pas un moindre feu : et les canonniers, de part et d'autre, tâchoient de ruiner les batteries qui leur étoient opposées. Ce n'étoit encore qu'un léger prélude de l'horrible tonnerre qui se fit entendre, quand le bacha eut mis en batterie ce nombre prodigieux de canons, de toutes grandeurs, qu'il avoit fait amener de son camp (1).

L'ingénieur Allemand, pour joindre l'artifice à la force ouverte, et pour reconnoître les endroits foibles de la place, de concert avec le général Turc, se présenta, le lendemain, comme un transfuge, sur le bord du fossé; et, avec une posture suppliante, comme s'il eut craint d'être repris, il conjura la garde de lui faire ouvrir promptement le guichet. Le Grand-Maître, en ayant été averti, permit qu'on le laissât entrer, et il fut aussitôt conduit à son Palais. C'étoit un homme de haute taille, bien fait, de bonne mine, adroit dans ses discours, et qui, sous un extérieur ingénu, cachoit toute l'adresse d'un habile fourbe.

(1) Relation de Merry Dupuy, auteur contemporain, pag. 17 et suiv.

Pierre d'Aubusson.

D'Aubusson, qui étoit environné du Conseil de l'Ordre, lui demanda par quel motif il avoit quitté le service d'un prince aussi puissant que Mahomet, sur-tout pour s'exposer, si la place étoit prise, aux cruels supplices dont on punissoit les transfuges. Le perfide Allemand, sans changer de contenance, et avec cet air de sincérité qui distingue sa nation des autres, dissimula son changement de religion, et lui répondit qu'il étoit Chrétien; que l'avidité du gain et l'espérance des récompenses l'avoient engagé, comme plusieurs autres Chrétiens, à suivre les étendards du Grand-Seigneur; mais que, depuis que l'armée de ce prince étoit débarquée dans l'isle de Rhodes, il s'étoit senti déchirer par des remords si vifs, que, n'ayant pu soutenir plus long-tems ces reproches de sa conscience, il venoit, de bon cœur, lui offrir ses services, et sacrifier sa vie pour la défense de Rhodes et de la religion.

Le Grand-Maître, quoique toujours en garde contre les transfuges, ne lui en laissa rien voir; au contraire, il donna de grandes louanges aux pieux motifs qui l'avoient appellé au service des princes Chrétiens; il lui demanda ensuite, avec une confiance apparente, quels étoient les desseins et les forces du bacha.

« Le bacha, lui répondit l'Allemand, n'a que « trop déclaré ses desseins et ceux de son maître, « par ses attaques. A l'égard de ses forces, vous « avez pu voir, de vos yeux, combien la flotte « est nombreuse et redoutable. L'armée de terre

PIERRE D'AUBUSSON.

« est composée de plus de cent mille hommes, « la plûpart vieux soldats, qui ont suivi Amu- « rat et Mahomet, son fils, dans toutes leurs con- « quêtes. Mais ce qui est le plus à craindre pour « une place assiégée, c'est son artillerie. Jamais « aucun général n'a eu, dans son armée, un si « grand nombre de canons, si bien servis; et, « outre les canons ordinaires, il a fait fondre, « depuis qu'il est arrivé dans l'isle, seize grosses « pièces, appelées basilics, ou doubles canons, « de dix-huit pieds de longueur, et qui portent « des boulets de deux et jusqu'à trois pieds de « diamètre. » Il ajouta que l'effet de ses mortiers n'étoit pas moins redoutable; qu'ils jettoient, dans une place, des pierres d'une prodigieuse grosseur. « Vous éprouverez incessamment, ajouta-t-il, « la furie de ces machines infernales, contre les- « quelles vous ne pouvez vous précautionner « trop-tôt. » Pour gagner la confiance du Grand-Maître, et pour se faire, de cette confiance, un degré à la trahison qu'il minutoit, il lui donna plusieurs avis importans pour la défense de la place, et qui, par l'évènement, furent trouvés très-utiles.

Il sembloit à plusieurs seigneurs du Conseil, qui l'écoutoient, que ce fourbe parloit de bonne foi; d'autres, qui se souvenoient de l'avoir vû autrefois, dans la ville même de Rhodes, avertirent secrettement le Grand-Maître, que, dès ce tems-là, il passoit pour un aventurier sans religion, et capable de tout faire et de tout en-

PIERRE D'AUBUSSON.

treprendre pour de l'argent. Mais ce qui acheva de le rendre suspect, c'est qu'on jetta, en même tems, avec des flèches, des billets dans la ville, où il n'y avoit que ces mots : « Défiez-vous de « maître George ». On les porta aussitôt au Grand-Maître ; et, dans le Conseil, les uns attribuoient tout simplement ces avis à des Chrétiens, sujets du Grand-Seigneur, et qu'il forçoit de servir dans ses armées. D'autres soutenoient que ce pouvoit être un artifice du bacha même, qui, pour procurer la confiance des chevaliers à son espion, affectoit de le décrier. Le Grand-Maître, pour ne rien hazarder, et pour profiter aussi, si on le pouvoit, des talens de cet ingénieur, ordonna, aux officiers d'artillerie, de tâcher d'en tirer toutes les lumières qu'ils pourroient pour la défense de la place ; mais, en même tems, de l'observer comme un espion. Pour l'empêcher de s'échapper, ni d'avoir aucune relation avec les Turcs, il le mit sous la garde de six soldats, qui, de quelque côté qu'il tournât ses pas, ne le perdoient jamais de vue. L'Allemand eut bien voulu, suivant ses ordres, reconnoître les endroits les plus foibles de la place ; mais, sitôt qu'il approchoit d'un boulevard ou d'un bastion, il se voyoit abordé par quelque commandeur, qui, d'un air froid et sévère, lui demandoit ce qu'il cherchoit ; et, dans la crainte de se rendre à la fin suspect, et d'être traité comme un espion, il se tint retiré dans le logement qu'on lui avoit assigné.

Le bacha, en attendant le succès de sa trahi-

PIERRE D'AUBUSSON.

son et de leur intelligence mutuelle, continua de battre la tour de Saint-Nicolas avec sa plus grosse artillerie. On y tira plus de trois cents coups de canon (1) : le côté qui regardoit la mer, et qui se trouva terrassé, résista à l'effort de l'artillerie ; mais l'endroit de la muraille, qui étoit vis-à-vis de la ville, en fut entièrement ruiné. Les débris et les pierres, par un heureux hazard, s'arrêtèrent au pied de la muraille, entassées les unes sur les autres, mais en forme de talus, qui servoit, en dehors, comme d'une seconde muraille.

Cependant le Grand-Maître, qui n'ignoroit pas que le salut de la ville dépendoit de la conservation de ce fort, y fit entrer l'élite des chevaliers; et il mit, à leur tête, le commandeur Caretto, de la langue d'Italie, chevalier d'une valeur éprouvée, et qui étoit considéré comme un des premiers de la religion. Après qu'ils eurent travaillé jour et nuit à se retrancher, on dressa des batteries pour défendre la brèche. Le Grand-Maître, ayant reconnu qu'en certains endroits la mer étoit quelquefois si basse, que les Turcs pourroient la passer à gué, et monter sur le môle, fit jetter, au fond de l'eau, des tables et des planches toutes hérissées de clous et de pointes de fer. On prépara, en même tems, des brûlots au pied des rochers qui environnoient la tour, pour mettre le feu aux galères ennemies, qui en approcheroient de trop près. Un corps de che-

(1) Caoursin, pag. 3.

Pierre d'Aubusson.

valiers Français et Espagnols se place, par son ordre, dans le fossé pour en défendre les approches, ou, au moindre signal, se jetter dans le fort, et secourir la garnison. Après toutes ces précautions, ce prince, ne se reposant encore que sur lui-même de la défense d'une place si importante, s'y enferma avec le vicomte de Monteil, son frère, et d'autres volontaires qui voulurent partager, avec lui, le péril manifeste où il alloit s'exposer.

En effet, le bacha ordonne l'assaut pour le lendemain 9 de Juin; et, deux heures avant le jour, ses galères et des bâtimens légers, chargés d'infanterie, s'avancent, avec un vent favorable, vers la tour. Ils joignent bientôt le môle; leurs soldats se jettent à terre, en poussant de grands cris; et, malgré tout le feu de différentes batteries, qu'il leur fallut essuyer, ils se présentent fièrement à l'escalade. La difficulté de la montée leur fit prendre des échelles; et, les appuyant, d'un air intrépide, contre ce tas de pierres que le canon avoit fait crouler, et qui servoit à la place comme d'avant-mur, ils montèrent à l'assaut, le sabre à la main, avec une résolution capable d'étonner d'autres hommes que les chevaliers. Le Grand-Maître étoit sur la brèche, et faisoit, en même-tems, l'office de capitaine et de soldat. Il eut, dans cette occasion, ses armes faussées en plusieurs endroits; et, un éclat de pierre lui ayant enlevé son casque, sans le blesser, il prit, sans en être plus ému, le chapeau

Pierre d'Aubusson.

du premier soldat qui se trouva auprès de lui. D'autres accidens, encore plus funestes, qui pouvoient arriver, faisoient trembler, pour lui, les chevaliers, qui ne trembloient pas pour eux-mêmes. Le commandeur Carette l'ayant conjuré respectueusement, au nom de tout l'Ordre, de se retirer, et de laisser, à ses religieux, le soin de défendre la brèche : « C'est ici, leur dit-il, le « poste d'honneur qui appartient à votre Grand-« Maître; et, en se tournant du côté de Carette : « si je suis tué, ajouta-t-il avec un souris obligeant, « il y a plus à espérer pour vous qu'à craindre « pour moi » ; comme pour lui faire entendre qu'il le croyoit digne, par sa valeur, d'être son successeur.

Les chevaliers, à l'exemple et sous les yeux du Grand-Maître, bordoient la brèche, et, au défaut de la muraille, faisoient un rempart de leurs corps. Les uns renversent les échelles; d'autres jettent des masses pesantes, qui écrasent les assiégeans. Il y en a qui lancent des feux d'artifice, ou qui répandent de l'huile bouillante : tous combattent, et font une résistance qui semble passer les forces ordinaires de la nature. Les Turcs ne se rebutent point : aucun ne fuit le péril. Si les chevaliers, par leurs coups, en font tomber quelques-uns des échelles, ils se trouvent aussitôt remplacés par d'autres, qui se pressent d'y monter. Ceux qui ne pouvoient occuper les postes dangereux du pied des murailles, battoient la brèche à coups de mousquets, et tiroient

des flèches; ou, avec des crampons attachés à des cordes, et qu'ils jettoient sur les chevaliers, ils tâchoient de les accrocher et de les attirer à terre pour les égorger.

Qui pourroit raconter toutes les actions d'une valeur déterminée, que firent les particuliers de chaque parti, mais dont l'histoire du tems nous a dérobé le détail? Enfin le feu, plus fort et plus redoutable que les hommes, décida le succès de cette terrible attaque. Les brûlots de la religion embrâsèrent plusieurs galères des Turcs; l'artillerie de la ville en foudroya d'autres; et les chevaliers, qui sembloient redoubler de force et de courage, firent un si grand feu de mousqueterie, que les infidèles, après avoir perdu leurs principaux chefs, furent obligés de prendre la fuite. Dans cette retraite précipitée, et en voulant gagner les vaisseaux qui les avoient amenés, plusieurs se noyèrent, ou furent tués au bord de la mer.

Ce mauvais succès ne rebuta point le bacha; il n'en fut que plus animé contre les chevaliers. Mais, pour ne pas s'opiniâtrer, mal à propos, à l'attaque d'un endroit où le Grand-Maître sembloit avoir porté toutes ses forces, il tourna ses efforts contre le corps de la place. On fit, par son ordre, deux attaques en même-tems : l'une, contre le quartier des Juifs, et l'autre, qui regardoit le poste de l'auberge d'Italie. Mais cette dernière n'étoit qu'une fausse attaque: la véritable avoit pour objet la muraille des Juifs. Le bacha

PIERRE D'AUBUSSON.

fit dresser plusieurs batteries pour la ruiner : et quoique, au rapport des historiens du tems, elle eût jusqu'à vingt-huit pieds d'épaisseur, comme elle étoit ancienne, et qu'elle ne se trouva point terrassée, l'effort de l'artillerie l'ébranla bientôt. Le Grand-Maître, pour prévenir les Turcs, s'ils se présentoient à l'assaut, fit abattre plusieurs maisons, et, en leur place, il fit creuser un fossé large et profond : derrière ce fossé, on éleva une nouvelle muraille de briques, soutenue d'une épaisse terrasse, ouvrage qui semble incroyable par le peu de tems qu'on employa à le mettre en sa perfection. Mais, comme il n'y avoit personne qui n'en connût la nécessité, et le péril où la ville étoit exposée, tout le monde y travailloit avec une égale ardeur. Le Grand-Maître, lui-même, et les plus anciens commandeurs, à son exemple, faisoient l'office de manœuvres et de pionniers. Tous les habitans, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, travailloient jour et nuit : les Grecs et les Latins, si souvent divisés pendant la paix, ne l'étoient alors que par une louable émulation d'avoir plutôt achevé la tâche dont ils s'étoient chargés. Les femmes Juives, comme les Chrétiennes, menacées d'un honteux esclavage, et qui redoutaient encore plus les indignités auxquelles elles seroient exposées, si la ville étoit emportée d'assaut, fatiguoient comme les hommes. Les religieuses même, sorties de leurs couvens, servoient les ouvriers avec un zèle incroyable. Tout étoit alors soldat ou pionnier :

PIERRE D'AUBUSSON.

tout le monde conspiroit à la défense de la commune patrie; et ce ne fut que par ce zèle général que le Grand-Maître vint à bout, en peu de tems, de si grands travaux, et qui, dans une autre conjoncture, n'auroient pas été finis en plusieurs mois.

Cependant l'artillerie des infidèles battoit continuellement la muraille: rien ne résistoit à leurs basilics et à leurs gros canons; et le bruit s'en faisoit entendre depuis l'isle de Lango, qui est à cent milles de Rhodès, à l'occident, jusqu'à l'isle de Châteauroux, qui se trouve dans la même distance à l'orient. Il partoit, en même-tems, de leurs mortiers, des pierres d'une énorme grosseur, qui, après avoir été poussées dans l'air par la violence de la poudre, retomboient dans la ville et sur les maisons, en perçoient le comble, pénétroient jusques dans les différens étages, et écrasoient tout ce qu'elles rencontroient: personne n'étoit en sûreté; ce fut-là l'espèce d'attaque qui fit plus de frayeur aux Rhodiens.

Le Grand-Maître, pour mettre sur-tout les femmes et les enfans en sûreté, leur ordonna de se retirer dans un endroit de la ville le plus éloigné des batteries, et qui étoit à l'occident, entre les maisons et le rempart. On posa, sur cet endroit, de grosses poutres, en forme de toît, qu'on rendit si solide et si épais, qu'on n'eut plus rien à craindre des plus grosses pierres: et, pour rendre le change au bacha, en même monnoie, le Grand-Maître, aidé de ses plus habiles ingénieurs,

PIERRE D'AUBUSSON.

fit faire, par les charpentiers de la ville, une machine de bois, qui jettoit pareillement des quartiers de pierre d'une prodigieuse grosseur: ces pierres, non-seulement écrasoient les soldats qui se trouvoient sous sa portée, mais, par leur poids, elles ouvroient les sapes, et alloient chercher les travailleurs jusqu'au fond des mines (1). Les chevaliers nommèrent cette machine, par raillerie, le *tribut*, faisant allusion à celui que Mahomet avoit voulu exiger de la religion, et pour l'avertir que c'étoit la seule espèce de payement qu'il en devoit espérer.

Cependant le général des infidèles poussoit vivement le travail de ses approches; et son artillerie ayant fait de grandes brèches, il les envoya reconnoître, dans le dessein de faire monter ses troupes à l'assaut. Mais il fut bien surpris d'apprendre que les chevaliers avoient fait un fossé profond, et élevé un nouveau mur derrière l'ancien; et des transfuges lui rapportèrent que, par la vigilance et les soins du Grand-Maître, les habitans, les femmes sur-tout, n'avoient plus rien à craindre, pour leurs personnes, de l'effet terrible des pierres, qui ne pouvoient plus offenser que des maisons vuides.

Le bacha, outré de trouver, dans la personne seule du Grand-Maître, des obstacles continuels à toutes ses entreprises, résolut de s'en défaire, à quelque prix que ce fût, et de le faire périr par

(1) Caoursin, pag. 7.

PIERRE D'AUBUSSON.

le fer ou le poison. Pour un si lâche dessein, il jetta les yeux sur deux transfuges de la garnison, et qui, depuis leur désertion, avoient renoncé à la foi : l'un étoit Dalmate, et l'autre, Albanois. Ces deux renégats, séduits par des promesses magnifiques du bacha, et de concert avec lui, quittèrent le turban, rentrèrent dans la ville, comme s'ils se fussent échappés des fers des infidèles. Après avoir été pris dans une sortie, on les reçut, dans la place, avec joye et sans la moindre défiance. Ces scélérats s'applaudissoient déjà du succès qu'ils espéroient dans leur entreprise; le Dalmate, à force d'argent, avoit même, à ce qu'on prétend, corrompu un petit officier de la bouche, qui n'attendoit plus qu'une occasion favorable pour exécuter un si noir complot. L'Albanois, qui étoit connu du secrétaire du Grand-Maître, s'étant apperçu qu'il étoit mécontent de ce prince, fut assez imprudent de s'ouvrir à lui; et, lui ayant fait voir des lettres scellées du sceau du bacha, qui lui promettoit les premières dignités de l'empire et des trésors immenses, s'il vouloit exécuter ce que l'Albanois lui proposeroit de sa part ; ce secrétaire, plein d'honneur, en avertit aussi-tôt le Grand-Maître. L'Albanois fut arrêté ; il découvrit, à la question, son complice; et, avant qu'on les eût pu conduire au supplice, l'un et l'autre furent déchirés et mis en pièces par le peuple.

Le bacha, sans se rebuter du mauvais succès qu'avoit eu un si lâche et si honteux dessein, re-

PIERRE D'AUBUSSON.

vint à la force ouverte; et, sans quitter l'attaque du quartier des Juifs, par le conseil des principaux officiers de son armée, il reprit le premier projet de l'Allemand, qui étoit de pousser à bout l'entreprise de la tour Saint-Nicolas.

Un canal, quoiqu'assez étroit, séparoit cette tour de l'endroit où campoient les infidèles; et, pour l'attaquer, il falloit traverser ce petit bras de mer, qui formoit un des golfes dont nous avons parlé. Le général des galères, le commandant des troupes de la Natolie, et Merla-Bey, gendre d'un des fils de Mahomet, tous officiers pleins d'expérience et de valeur, se chargèrent de cette attaque, et de porter les troupes qui étoient nécessaires pour l'exécution, jusques sur le môle. Pour cet effet, on construisit un pont qui alloit du pied de l'église Saint-Antoine jusqu'à la tour; et, pour le pouvoir conduire, et en faire poser un bout à la pointe du môle de Saint-Nicolas, un ingénieur Turc, à la faveur de la nuit, porta, en cet endroit, une ancre, qu'il attacha au pied d'un rocher qui étoit couvert de l'eau de la mer, et, dans l'anneau de cette ancre, il passa ensuite un gros cable qui répondoit à la tête du pont, et qui, par le moyen du cabestan, le devoit faire avancer (1). Mais un matelot Anglois, dont l'histoire n'a pas dédaigné de nous conserver le nom, et qui s'appelloit Gervais Roger, s'étant, par hazard, trouvé en cet endroit,

(1) Merry Dupuy, pag. 47.

et ayant vu, sans se montrer, toute la manœuvre de l'ingénieur Turc, le laissa partir et s'éloiger; plongea aussitôt dans la mer; détacha adroitement le cable, qu'il laissa sur le rivage; retira l'ancre et l'apporta au Grand-Maître, qui le récompensa magnifiquement. Les Turcs, après que leur pont fut en état, voulurent le faire avancer par le moyen du cable; mais ils s'apperçurent bientôt, par la facilité avec laquelle il revint à eux, que leur stratagême avoit été découvert et rendu inutile.

Le bacha, pour suppléer à cet expédient, fit venir quantité de barques qui soutenoient ce pont flottant, et le remorquèrent, pendant la nuit, jusqu'au bord du môle, où il alla appuyer. Les soldats se jettèrent sur le môle, et filoient successivement par ce pont, en même-tems que des galiotes et d'autres bâtimens légers débarquoient, d'un autre côté, différentes compagnies, composées des plus braves de l'armée. Tous se flattoient de surprendre les Chrétiens; mais d'Aubusson, qui avoit prévu cette seconde attaque, après avoir renforcé la garnison, et bordé la muraille d'intrépides arquebusiers et d'une artillerie nombreuse, les attendit, de pied ferme, sur la brèche. Au bruit que firent les Turcs, en se jettant sur le môle, on fit, par son ordre, et malgré les ténèbres, de si furieuses décharges de tous côtés, qu'il y périt un grand nombre de ces infidèles.

Le bacha, qui conduisoit, en personne, cette

PIERRE D'AUBUSSON.

entreprise, pour ne pas laisser plus long-tems ses soldats exposés au feu de la forteresse, les fit avancer jusqu'au pied du fort, et du côté que son artillerie avoit fait de si grandes ouvertures. On en vint bientôt aux mains; et sans se voir qu'à la lueur des pots à feu, des grenades et de la mousqueterie, le combat fut long et opiniâtre. Le pont et les galiotes fournissoient continuellement aux Turcs, des troupes fraîches; jamais ces infidèles n'avoient fait paroître tant de valeur et un courage si déterminé. Plusieurs, à la faveur de leurs échelles, gagnèrent le haut de la brèche, et, plutôt que de reculer, s'y firent tuer, sans vouloir de quartier. Le gendre du fils de Mahomet tint ferme, presque seul, sur les ruines de la tour; et, se faisant un rempart des corps des soldats morts, et tout couvert de blessures, il tua encore, de sa main, plusieurs chevaliers, et, en déchargeant un coup de sabre sur un soldat qui venoit de le blesser, et qu'il tua, il tomba mort à côté de lui. On ne se battoit pas avec moins de fureur sur la mer; des brûlots, que le Grand-Maître avoit préparés, s'attachèrent à des galères Turques qui battoient le fort, et les embrasèrent. Les cris de ceux qui cherchoient à éviter le feu dont ils étoient environnés, le bruit et la fumée du canon, les gémissemens des blessés, l'horreur même des ténèbres, rien n'étoit capable de ralentir le courage des combattans; tous vouloient vaincre ou mourir; on voyoit, des deux côtés, la même valeur et la même fermeté.

Pierre d'Aubusson.

Combien d'actions héroïques dont l'obscurité de la nuit déroba la connoissance! Enfin le jour parut, et fit voir la perte qu'avoient faite les infidèles. La mer étoit couverte de cadavres flottans, d'arcs, de flèches, de turbans, et des débris encore fumans de leurs galères. Pour surcroît de disgrâces, les canonniers du fort, voyant alors à découvert le pont ennemi chargé de soldats, qui venoient au secours de leurs camarades, pointèrent leurs canons contre ce pont, et le mirent en pièces : d'autres prétendent qu'il se brisa par la foule des infidèles qui fuyoient. Ces barbares, ne pouvant plus soutenir les efforts des Chrétiens, malgré les menaces et les prières de leurs officiers, abandonnèrent l'attaque, prirent la fuite, et cherchèrent leur salut dans les bâtimens qui les avoient amenés.

Plusieurs chevaliers, à la tête de la garnison, les poursuivirent, l'épée dans les reins, et en taillèrent en pièces un grand nombre. Merry, ou Méderic Dupuy, que j'ai suivi en plusieurs endroits de cette relation, rapporte qu'un religieux de Saint-François, appellé Antoine Fradin, fut des plus ardens dans cette poursuite; qu'on le vit, le sabre à la main, entrer dans la mer jusqu'à la ceinture, pour empêcher ces barbares de se rembarquer; qu'il en tua plusieurs, auxquels il coupa la tête; et que les infidèles perdirent, en cette occasion, plus de deux mille cinq cents hommes : ce qui ne se put pas faire, sur-tout dans un combat qui se passa, pour la plus grande

PIERRE D'AUBUSSON.

partie, dans les ténèbres de la nuit, sans que l'Ordre, de son côté, n'eût aussi perdu plusieurs chevaliers. On convient même qu'ils y furent presque tous blessés; mais on n'en compte que douze de morts, et qui scellèrent, par la perte de leur vie, la profession qu'ils avoient faite de défendre la religion jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Ce mauvais succès jetta les Turcs dans une consternation, suivie, pendant trois jours, d'un morne silence par tout le camp; ils tombèrent dans une espèce d'inaction; le général, frappé lui-même de cet étonnement, ne sçavoit plus quel parti prendre; mais, comme il ne redoutoit pas moins la colère et le ressentiment de Mahomet, que l'épée des chevaliers, il sortit enfin de cette léthargie, et, s'animant d'une nouvelle fureur, il continua le siége et ses attaques. Il n'y avoit point d'apparence de s'obstiner à celle de la tour; ainsi il revint aux postes d'Italie et des Juifs, qu'il fit battre, de nouveau, avec toute son artillerie. Mais, pour ne pas laisser pénétrer par quel endroit il vouloit monter à l'assaut, il fit dresser d'autres batteries contre différens quartiers des murailles. Les relations de ce siége portent que, de ces basilics et de ces grosses pièces qu'il avoit amenées, il en fut tiré trois mille cinq cents volées, qui mirent en poudre une grande partie des murailles, des tours et des ravelins. Il joignit aux terribles effets de ces machines infernales, le travail continuel des soldats et des

pionniers, dont les uns tâchoient de combler le fossé par des fascines et des terres transportées, et d'autres creusoient des mines, poussoient des galeries, et préparoient des fourneaux pour achever de faire sauter ce qui restoit de fortifications debout. La place étoit ouverte de tous côtés; mais l'endroit sur-tout de la basse-ville et du quartier des Juifs, paroissoit le plus ruiné et en plus grand péril (1).

PIERRE D'AUBUSSON.

Dans cette extrêmité, les chevaliers qui avoient en garde l'ingénieur Allemand, le conduisirent sur la brèche, lui en firent envisager les ruines, les travaux des assiégeans, les fossés près d'être comblés, et lui demandèrent le secours de son art contre tant de périls. A cette vue, et de quelque dissimulation que le traître, en entrant dans la place, se fut couvert, il ne put s'empêcher de laisser échapper une maligne joye: mais, se renfermant aussitôt dans son caractère, il feignit de déplorer le malheur de Rhodes et des chevaliers. « Quel secours, leur dit-il, pouvez-vous « espérer dans une place ouverte de tous côtés, « environnée de cent mille hommes, tous prêts à « monter à l'assaut, et qui sera infailliblement « emportée à la première attaque? » Cependant, pour soutenir toujours son même rôle, il fut d'avis qu'on changeât les batteries de place; et, par une nouvelle trahison qu'il avoit apparemment concertée avec le bacha, avant que de s'en

(1) Dupuy, pag. 6.

PIERRE D'AUBUSSON.

séparer, il les fit dresser dans les endroits les plus foibles de la ville, pour désigner aux Turcs où ils devoient adresser leurs coups. Sous prétexte de se vouloir rendre utile, il voulut pointer et tirer lui-même le canon; alors on s'apperçut que non-seulement il tiroit à coups perdus, mais encore qu'il attira de nouvelles cannonades sur l'endroit d'où ses coups étoient partis. Ces diverses observations le rendirent plus suspect; on le mit au conseil de guerre; il se coupa, plusieurs fois, dans les interrogations que lui firent ses juges; et, pour éclaircir ses contradictions, ayant été mis à la question, il avoua enfin qu'il n'étoit venu dans la place que par ordre exprès de Mahomet, et pour livrer, s'il le pouvoit, la place aux infidèles; que, quoiqu'il fût observé par les gardes du Grand-Maître, il n'avoit pas laissé de faire passer des avis très-utiles dans leur camp; que ce n'étoit pas la première place qu'il eût trahie, sous les apparences d'un feint repentir; et qu'il avoit, lui seul, causé la perte d'une infinité de Chrétiens. On communiqua sa confession au Grand-Maître, qui envoya, sur le champ, ce fameux scélérat au supplice.

Mais quelques chevaliers Italiens et Espagnols ne laissèrent pas de faire attention sur le péril où il avoit dit que la ville étoit d'être emportée au premier assaut : cela n'étoit même que trop visible : ils se communiquèrent leur frayeur réciproque; la cabale grossit; on tint des conférences secrettes, dont le résultat fut, que, puisqu'on ne

pouvoit plus sauver Rhodes, il n'étoit pas juste de sacrifier ce qui restoit de chevaliers au désespoir du Grand-Maître, et d'un homme qui ne vouloit pas survivre à la perte de sa principauté; qu'il falloit, malgré lui, sauver les chevaliers et les habitans par une honorable composition. Ces murmures et de si indignes projets passèrent bientôt jusqu'au Palais. D'Aubusson en fut averti; il fit appeller ces chevaliers: et, comme s'il ne les eût plus considérés comme religieux de son Ordre: « Messieurs, leur dit-il, si quelqu'un de « vous ne se trouve pas en sûreté dans la place, « le port n'est pas si étroitement bloqué, que je ne « trouve le moyen de vous en faire sortir. » Prenant ensuite un air rempli de majesté, d'indignation et de colère: « Mais si vous voulez de« meurer avec nous, ajouta-t-il, qu'on ne parle « jamais de composition, ou je vous ferai tous « mourir ».

PIERRE D'AUBUSSON.

Ces paroles foudroyantes couvrirent de honte et de confusion ces chevaliers; mais, par un heureux effet, elles rappellèrent, dans leur cœur, leurs anciens sentimens de valeur. Ils détestèrent leur foiblesse; tous lui promirent de l'expier par leur sang, ou par celui des infidèles: et ils ne furent pas les derniers à s'exposer, depuis, aux plus grands périls. Il ne falloit pas des hommes moins déterminés pour résister aux attaques continuelles des Turcs. Le bacha faisoit battre la ville, jour et nuit, sans donner de relâche aux assiégés; mais, comme son principal dessein

PIERRE D'AUBUSSON.

étoit de donner l'assaut du côté de la muraille des Juifs, et que le fossé étoit encore profond, ses soldats, par son ordre, et à la faveur du canon, travaillèrent avec tant d'ardeur et de succès, qu'ils vinrent à bout de le combler : en sorte qu'il sembloit qu'un escadron de cavalerie pourroit entrer, sans obstacle, dans la ville.

Tout paroissoit disposé pour un assaut : il n'y avoit plus ni fossés, ni murailles, ni tours qui empêchâssent les Turcs d'y monter. Mais le bacha qui appréhendoit encore plus la valeur héroïque des chevaliers, que les fortifications de l'art, et qui vouloit ménager ses troupes, envoya proposer au Grand-Maître une conférence, dans la vûe de le réduire à se rendre, sans attendre les dernières extrêmités. Le Grand-Maître, pour avoir le tems de faire de nouveaux retranchemens, ne s'éloigna pas de cette proposition ; la conférence se tint, le lendemain, sur le bord du fossé. Le bacha ne s'y trouva point ; mais il y envoya, de sa part, un des principaux officiers de son armée ; et le Grand-Maître, de son côté, y députa frère Antoine Gaultier, châtelain de Rhodes (1). L'officier Turc, sans avoir rien de cet air superbe, et des manières hautaines que la puissance formidable de Mahomet inspiroit à ses ministres, exhorta les chevaliers à prévenir tous les malheurs qui suivent la perte d'une place emportée d'assaut. Il dit, au châtelain, qu'une vi-

(1) Dupuy, p. 67.

goureuse défense méritoit justement l'estime et les louanges mêmes de l'ennemi, si on pouvoit se flatter d'un heureux succès; mais que la valeur devoit avoir ses bornes; que c'étoit moins courage qu'une fureur téméraire, de se précipiter dans des périls dont on ne pouvoit échapper; qu'il y avoit même de l'inhumanité d'y entraîner un peuple innocent, sous prétexte de le défendre; que les murailles de la ville étoient rasées, les tours abattues, les fossés comblés; que Rhodes, enfin, n'étoit plus, ou n'étoit qu'un amas confus de décombremens et un monceau de cendres, qui ne coûteroit, au plus, au bacha, qu'un assaut de deux heures pour s'en rendre le maître. Prenant ensuite des manières radoucies et touchantes, il le conjura de porter le Grand-Maître et le Conseil à prévenir, par une sage composition, le massacre général des chevaliers et des habitans, le déshonneur des femmes et des filles, et toutes les horreurs inséparables d'une place emportée d'assaut et l'épée à la main.

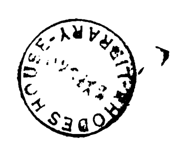
Quoique le Grand-Maître n'eût point paru à cette conférence, il n'en étoit pas éloigné (1). Il entendit tout le discours artificieux du Turc; et ce fut par son ordre que le châtelain de Rhodes lui répondit que le bacha avoit été mal servi par ses espions, et qu'ils n'avoient pas bien reconnu l'état et les forces de la place; que, si les

(1) Caoursin, pag. 10.

PIERRE D'AUBUSSON.

Turcs osoient se présenter à l'assaut, ils trouveroient, au défaut de la muraille, des fossés, des retirades et des retranchemens qui leur coûteroient bien du sang, avant que de s'en être rendus les maîtres; mais que, quand ils n'auroient pas ces obstacles à vaincre, la ville étoit assez forte, tant qu'elle seroit défendue par les chevaliers; qu'ils n'avoient, tous, qu'un même cœur, un même esprit, et pour unique objet, la défense de la foi, et l'honneur et la gloire de leur Ordre; que des hommes, qui ne craignoient point la mort, étoient plus forts que des murailles et des bastions. C'est ainsi que se termina la conférence; l'envoyé du Turc se retira, et fit comprendre, au bacha, qu'il ne falloit point compter sur aucune composition; et qu'il n'y auroit que la force seule des armes qui décideroit du sort de Rhodes.

Le bacha, honteux et irrité d'avoir fait inutilement une pareille démarche, jura, dans le transport de sa colère, de faire passer tout au fil de l'épée. On aiguisa même, par son ordre, un grand nombre de pieux, pour empaler les chevaliers et les habitans; il promit le pillage de la ville à ses soldats; et, pour obliger les chevaliers à partager leurs forces, il fit porter, en différens endroits, les échelles et les machines nécessaires pour monter à l'assaut. Mais la véritable attaque et le principal effort de ses armes, devoit se faire au quartier des Juifs, qui étoit le plus ruiné. Il ne restoit plus de vestige de murailles en cet endroit, comme nous l'avons dit;



le fossé étoit comblé ; et, pour empêcher les chevaliers de se retrancher, et même de paroître sur les brèches, plusieurs batteries de canons tirèrent, pendant un jour et une nuit entière, sans relâche, et enlevoient tout ce qui y paroissoit. Enfin, le lendemain 27 juillet, un peu après le soleil levé, les Turcs, en bon ordre et avec un grand silence, s'avancent, montent sans faire de bruit sur les remparts, et s'en rendent les maîtres, sans trouver la moindre résistance. Les Chrétiens qui étoient de garde, pour éviter la furie du canon qui battoit cet endroit sans relâche, se tenoient au pied d'un talus que les débris de la muraille avoient fait de leur côté ; et même la plûpart, accablés de veilles et de fatigues, étoient alors malheureusement endormis. Les Turcs, fiers de ce premier succès, arborent leurs drapeaux, et se fortifient. Le bacha, surpris agréablement d'un si heureux commencement, fait avancer de nouvelles troupes : le rempart en fut bientôt couvert.

Pierre d'Aubusson.

C'étoit fait de Rhodes, sans un prompt secours ; mais le Grand-Maître, averti du péril que couroit la place, fit déployer, sur le champ, le grand étendard de la religion ; et, se tournant vers des chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui, pour marcher aux endroits qui seroient les plus pressés : « Allons, Mes Frères, leur dit-il, avec une « noble audace, combattre pour la foi et pour « la défense de Rhodes, ou nous ensevelir sous « ses ruines ». Il s'avance aussitôt, à grands pas,

PIERRE D'AUBUSSON.

à la tête de ses chevaliers, et voit, avec surprise, deux mille cinq cents Turcs maîtres de la brèche, du rempart, de tout le terre-plein qui le bordoit (1). Comme les maisons et les rues étoient bien plus basses, on ne pouvoit aller à eux, et monter sur le haut du rempart, que par deux escaliers qu'on y avoit pratiqués autrefois, mais qui étoient alors couverts des débris de la muraille. Le Grand-Maître prend une échelle, l'appuye lui-même contre ce tas de pierres; et, sans s'étonner de celles que les ennemis jettoient sur lui, monte le premier, une demi-pique à la main; les chevaliers, à son exemple, les uns avec des échelles, et d'autres en gravissant parmi ces décombres, tâchent de le suivre, et de gagner le haut du rempart.

On vit, dans cette occasion, contre ce qui se pratique ordinairement dans les siéges, les assiégés eux-mêmes monter à l'assaut, et les assaillans, sur la défensive. Ces infidèles repoussent les chevaliers à coups de mousquets, de flèches, ou en roulant sur eux de grosses pierres. Toute la valeur de ces courageux chevaliers fut obligée de céder à une si vigoureuse résistance; et plusieurs demeurèrent écrasés sous le poids des pierres qu'on leur jettoit. Le Grand-Maître, lui-même, fut renversé deux fois; mais, malgré la mort dont il étoit menacé, et qu'il voyoit présente de

(1) Baptist. Fulgosius, de dictis factisque memorabilibus collectaneorum, lib. III, cap. 2, particula penultima.

tous côtés, sans faire attention à deux blessures qu'il venoit de recevoir, il se relève, et à travers le feu continuel de la mousqueterie, des flèches et des pierres, il remonte courageusement, suivi de ses braves chevaliers, et se jette enfin sur le terre-plein que les Turcs occupoient. Pour lors le combat devint plus égal; les chevaliers fondent, l'épée à la main, sur les infidèles: bientôt on se mêle de part et d'autre, et, avec une fureur réciproque, tout combat, et tous veulent vaincre, les uns pour conserver leur premier avantage, et les autres, pour regagner un poste d'où dépendoit le salut de la place. Le Grand-Maître se distingua encore plus par sa rare valeur, que par sa dignité: il tua, de sa main, plusieurs officiers des Turcs, et il en précipita d'autres du haut des murailles.

La victoire commence à se déclarer pour lui: les Turcs plient, et leurs bataillons s'éclaircissent. Le bacha, qui s'en apperçut, fit avancer, aussitôt, pour les soutenir, un corps de janissaires. Il étoit sur les aîles, le sabre à la main, soit pour les animer, soit pour tuer ceux qui reculeroient. Il eut bientôt reconnu le Grand-Maître, moins encore à ses armes dorées, qu'aux grands coups qu'il donnoit. N'ayant pu le faire périr par le poison, comme nous l'avons dit, il engagea plusieurs janissaires, par l'espoir de magnifiques récompenses, à venger, par sa mort, le sang de leurs compagnons. Douze de ses soldats, les plus déterminés, pour le faire périr, se dévouèrent,

PIERRE D'AUBUSSON.

pour ainsi dire, à la mort. Ils se jettent aussitôt dans la mêlée, chargent rudement les Chrétiens, les écartent, pénètrent jusqu'à d'Aubusson, et, malgré les chevaliers qui l'environnoient, lui portent plusieurs coups, et lui font, tout-à-la-fois, cinq grandes blessures. L'ardeur dont il étoit animé, l'empêcha d'abord de les sentir: il combattit encore, quelque tems, avec sa valeur ordinaire. Les chevaliers s'étant apperçus du sang qu'il perdoit par ses playes, le conjurèrent de se retirer; mais ce grand homme, au lieu de déférer à leurs tendres prières: « Mourons ici, Mes « chers Frères, leur dit-il, plutôt que de reculer. « Pouvons-nous jamais mourir plus glorieuse- « ment que pour la défense de la foi et de notre « religion »?

Ces sentimens héroïques, ses blessures, le sang qui en couloit, le désir de le venger, animèrent tellement les chevaliers et les soldats Chrétiens, que, furieux de leur douleur, et comme des gens qui ne vouloient plus survivre à leur chef, ils s'abandonnent au travers des plus épais bataillons des infidèles, et en font un horrible carnage. Les Turcs, épouvantés de leurs coups, les prennent pour d'autres hommes, ou pour quelque chose au-dessus de l'homme même. Ils perdent, avec le courage, l'esprit et le jugement: tous prennent la fuite; et, dans ce désordre et cette confusion, ils se tuent, les uns les autres, pour s'ouvrir un passage. Les chevaliers profitent de cette consternation; et, non contens d'avoir regagné

la brèche, ils en sortent et poursuivent les Turcs. En vain le bacha tâche de les rassurer : malgré ses promesses et ses menaces, tout fuit ; ils l'entraînent, lui-même, dans cette déroute générale ; et il fut trop heureux de trouver un asyle dans son camp, d'où il regagna ensuite ses vaisseaux et ses galères, et se rembarqua avec autant de honte que de désespoir.

PIERRE D'AUBUSSON.

18 août.

19 août.

Le Grand-Maître, tout couvert de son sang, de celui des ennemis, et encore plus couvert de gloire, fut porté dans son Palais où, par les soins des chevaliers, et les vœux de tout son peuple, il recouvra, en peu de tems, sa santé. Dès qu'il se trouva en état de marcher, il fut dans l'église de Saint-Jean rendre grâces, au Dieu des armées, de la victoire qu'il venoit de remporter ; et, pour laisser des monumens durables de sa reconnoissance et de sa piété, il fit construire trois églises en l'honneur de la Sainte-Vierge et des saints patrons de l'Ordre ; il fit, dans ces églises, différentes fondations pour prier Dieu, à perpétuité, pour les âmes des chevaliers qui avoient été tués pendant un siége aussi meurtrier. Les chevaliers vivans, et qui s'étoient le plus signalés, et jusqu'aux moindres soldats, eurent part à ses grâces ; et, pour consoler les paysans et les habitans de la campagne, dont les infidèles avoient ravagé les terres, il leur fit distribuer des grains pour les nourrir jusqu'à la prochaine récolte, et les déchargea, pour plusieurs années, des tributs qu'ils payoient avant le siége.

PIERRE D'AUBUSSON.

Si le Grand-Maître, par sa victoire et sa libéralité, rendit heureux tous les habitans de Rhodes, Mahomet, au contraire, aux premières nouvelles qu'il eut de la levée du siége, entra dans des fureurs qui faisoient trembler : il vouloit faire étrangler son général, et les principaux officiers de son armée : il n'y en eut aucun qui osât se présenter devant lui. Paléologue se crut bien heureux d'en être quitte pour la perte de sa dignité. Mahomet le relégua à Gallipoli. Après les premiers mouvemens de sa colère, et pour se consoler, en quelque manière, lui-même, il dit tout haut que ses armes n'étoient heureuses qu'entre ses mains ; et il résolut, la campagne prochaine, de se mettre à la tête de son armée.

Les préparatifs qu'il fit pour cela furent extraordinaires : il assembla jusqu'à trois cents mille hommes ; et le rendez-vous général fut dans la Bithynie, province voisine de la Lycie, où on prétendoit qu'il devoit s'embarquer, pour passer dans l'isle de Rhodes. D'autres soupçonnoient qu'un si grand armement regardoit le soudan d'Égypte ; et ils se fondoient sur ce que le prince Zizim, un de ses enfans, étoit déjà entré dans la Syrie, par son ordre. Quoiqu'il en soit, Mahomet avoit déjà passé le détroit, et il s'avançoit, à grandes journées, dans la Natolie, lorsqu'un coup du ciel arrêta le cours de ses entreprises. Une violente colique l'emporta, dans une bourgade de Bithynie, appellée Teggiar-Tzair. Il
2 juillet. mourut le 3 mai de l'an 1481 ; on porta son

corps à Constantinople, dans une mosquée de sa fondation : et, quoique ce prince eût conquis deux empires, douze royaumes, près de plus de trois cents villes, l'épitaphe qu'on lui fit, et dont on prétend qu'il avoit donné lui-même le dessein, ne parla point de ses grandes actions. Comme si on les eut comptées pour rien, en comparaison de ses derniers projets, on se contenta de mettre, sur son tombeau, neuf ou dix paroles Turques, expliquées par celles-ci :

PIERRE D'AUBUSSON.

Je me proposois de conquérir Rhodes, et de subjuguer la superbe Italie.

Mahomet, par sa mort, laissa les princes Bajazet et Zizim, ses fils, héritiers d'un si vaste empire. Ils s'y trouvèrent encore trop à l'étroit ; aucun des deux ne voulut entendre parler de partage : l'un et l'autre vouloient règner seuls. Caoursin, historien contemporain, et vice-chancelier de l'Ordre de Saint-Jean, prétend que Bajazet étoit l'aîné. Jaligny, autre historien du même tems, attribue le droit d'aînesse à Zizim : question assez peu importante parmi une nation guerrière, où les armes avoient presque toujours décidé de la couronne.

Bajazet aimoit l'étude plus que la guerre, et il aimoit le vin, encore plus que l'étude. Les Turcs lui attribuent une traduction, en leur langue, des ouvrages d'Averroës, célèbre philosophe Arabe, l'ornement de Cordoue où il étoit né. Zizim, moins voluptueux que son frère, avoit toujours marqué une grande impatience de mar-

PIERRE D'AUBUSSON.

cher sur les traces de son père, et d'acquérir de la gloire par les armes. On prétend que ces deux frères ne s'étoient vus qu'une seule fois : Mahomet, jaloux jusqu'à la fureur de la souveraine puissance, les avoit toujours tenus séparés, de peur qu'ils ne s'unîssent contre lui. Lorsque ce prince mourut, Bajazet faisoit sa résidence à Amasie, ville située sur la Mer-Noire, à l'extrémité de la Cappadoce; le séjour de Zizim étoit à Magnésie, ville de la Carie.

Pendant l'éloignement de ces deux frères, les bachas et les grands officiers de la couronne se partagèrent sur le choix d'un empereur. Chacun prit parti, suivant son intérêt ou son inclination. Mahomet, alors grand-visir ou premier bacha, et qui avoit succédé, dans cette charge, à Misach Paléologue, avoit plus de penchant pour Zizim. Mais le bacha Chersec-Ogli, gendre de Bajazet, s'étant emparé des trésors de Mahomet, s'en servit pour gagner les janissaires de la Porte. Achmet-Geduc, autre bacha, et le plus grand Capitaine qui fût alors parmi les Turcs, étant revenu d'Italie, où il avoit conquis la ville d'Otrante, fit déclarer encore, en faveur de Bajazet, l'armée qu'il commandoit.

On fut surpris que ce général, né soldat, et élevé dans les armes, qui d'ailleurs, du vivant de Mahomet, avoit eu des différends assez vifs avec Bajazet, l'eût préféré à Zizim, prince plein de valeur. Mais ce fut apparemment par des vûes de politique, et par rapport à son intérêt parti-

culier : il se flatta que, sous un prince peu guerrier, et abîmé dans la débauche, il seroit plus nécessaire et plus considéré que sous la domination d'un sultan, qui voudroit lui-même commander ses armées. Quoiqu'il en soit, le parti de Bajazet, par l'adresse et l'habileté de ceux qui le conduisoient, étant devenu le plus puissant, on proclama, à Constantinople, ce prince pour souverain ; et, pour ne pas laisser le trône vuide, en son absence, ses partisans le firent remplir, sous son nom, par un de ses enfans, appellé Corcut, jeune prince, qui, quoiqu'à peine âgé de huit ans, ne laissa pas de témoigner beaucoup de répugnance à en descendre, quand, à l'arrivée du sultan, son père, il fut obligé de lui céder sa place.

Zizim, plus éloigné de Constantinople, fut averti plus tard de la mort de Mahomet. Il se mit aussitôt en chemin pour s'y rendre. Mais, ayant appris qu'il avoit été prévenu par son frère, et que cette capitale de l'empire s'étoit déclarée en sa faveur, il revint sur ses pas, rappella l'armée qu'il commandoit en Syrie, fit de nouvelles levées de troupes, s'empara de Burse et de toute la Bithynie, et résolut d'y attendre son ennemi.

Bajazet, pour l'empêcher de se fortifier dans l'Asie, fit marcher aussitôt, contre lui, ses meilleures troupes. Cette armée, pour la plûpart, étoit composée de janissaires et de spahis, c'est-à-dire, de l'élite de l'infanterie et de la cavalerie Turque ; et il y avoit joint un grand corps de

PIERRE D'AUBUSSON.

troupes Européennes, supérieures en force et en courage aux Asiatiques, la plûpart amollies par les délices du pays. Ce qui rendoit cette armée encore plus redoutable, le vaillant Achmet, révèré des soldats, en étoit général; et Bajazet, qui lui étoit redevable de la faveur des armées, en lui confiant le commandement général, le rendit, tout de nouveau, arbître de sa fortune et de l'empire.

Achmet, ayant passé le Bosphore, entra dans l'Asie et prit le chemin de Burse. Zizim ne trouva pas à propos de s'y enfermer, et de s'y laisser assiéger; il en sortit, marcha droit au-devant des troupes de son frère. On en vint bientôt aux mains : un grand empire devoit être le prix du victorieux; Zizim, pour l'emporter, fit des prodiges de valeur. Ce prince, le sabre à la main, chargea tout ce qui se présenta devant lui; le combat fut sanglant et très-opiniâtre de part et d'autre : on ne faisoit point de quartier ni de prisonniers; et on fut quelque tems sans s'appercevoir de quel côté pencheroit la victoire. Mais Achmet, après avoir laissé jetter aux ennemis tout leur feu, s'étant mis à la tête du corps de réserve, et de troupes fraîches, qui n'avoient point encore combattu, chargea les Asiatiques si brusquement que ces troupes, la plûpart composées de nouvelles levées, ne purent soutenir plus long-tems les efforts des Européens. En vain Zizim, pour tâcher de maintenir le combat, revint plusieurs fois à la charge avec ce qu'il

put rallier de sa cavalerie. Les plus braves, et qui, dans ce combat, ne l'abandonnèrent jamais, périrent, presque tous, à ses côtés. Achmet vint ensuite aisément à bout de l'infanterie : la plûpart fut taillée en pièces : ce qui échappa à l'épée du victorieux, chercha son salut dans la fuite; et la crainte de tomber au pouvoir de Bajazet, réduisit enfin Zizim à prendre le même parti.

A la faveur de la nuit qui survint, il se jetta dans un bois et s'y enfonça. Comme la nuit l'avoit empêché de connoître toute la grandeur de sa perte, il se flattoit de rallier, le lendemain, ses troupes, et de tenter, de nouveau, le sort des armes. Mais, n'ayant pu rassembler que quarante cavaliers, et tout le reste ayant été tué ou dissipé, il ne fut plus question que de s'éloigner, avec une extrême diligence, d'un endroit qui lui avoit été si malheureux, et qui pouvoit lui devenir encore plus funeste; le choix d'un asyle ne laissoit pas de l'embarrasser. Parmi ceux qui étoient restés auprès de lui, les uns proposoient l'Égypte, où régnoit le soudan Cait-Beï; d'autres vouloient qu'il eût recours au Caraman, ou au Grand-Maître de Rhodes, tous ennemis déclarés des Turcs, ou jaloux de leur puissance. Zizim se détermina en faveur du soudan, le plus puissant des trois. Par des routes détournées, il gagna, avec sa petite troupe, la Syrie; pénétra dans la Palestine; se rendit à Jérusalem; visita la mosquée, qu'on appelloit le temple de Salomon, où il fit ses prières; et, après avoir traversé les dé-

Pierre d'Aubusson.

serts de l'Arabie, il arriva au Caire. Il fut reçu du souverain avec tous les honneurs et les cérémonies dûs à sa naissance, mais, dans le fond, avec l'indifférence que les princes ont ordinairement pour les malheureux. Cait-Beï ne jugea pas à propos de s'associer à sa mauvaise fortune; et tous ses offices se terminèrent à offrir, à Zizim, sa médiation auprès de son frère. Ce prince l'accepta, plutôt par complaisance, et pour ne pas paroître la mépriser, que par aucune espérance d'un heureux succès. Le soudan fit partir aussitôt un émir pour Constantinople. Pendant son voyage, Zizim, par dévotion, fit celui de la Mecque; et, à son retour, il amena, au Caire, sa femme et ses enfans, que le soudan reçut avec beaucoup de politesse, et auxquels il promit une constante protection.

L'émir que Cait-Beï avoit envoyé à Constantinople, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il entama sa négociation. Bajazet, par le conseil d'Achmet, son premier ministre, et pour amuser Zizim, fit dire, au soudan d'Égypte, qu'il donneroit volontiers, à son frère, une province dans l'Asie. Cait-Beï eut bien souhaité, pour affoiblir cet empire, qu'il y eût eu un peu plus de proportion dans ce partage; mais comme, après tout, Bajazet étoit maître de l'empire entier, et que, dans ce traité, il prétendoit donner la loi, le soudan, indifférent, comme la plûpart des médiateurs, sur les intérêts de Zizim, fut d'avis qu'il acceptât la proposition de son frère; et il lui représenta qu'une

grande province, en toute souveraineté, étoit préférable à une guerre dont le succès étoit incertain. Zizim, qui aspiroit à l'empire, et qui, par son courage et son ambition, s'en trouvoit plus digne que son frère, rejetta ces offres avec fierté. D'ailleurs il vit bien qu'on ne cherchoit qu'à le jetter dans un labyrinthe de négociations pleines de supercheries, et dont il ne verroit jamais la fin. Il répondit donc, au soudan, que de si hautes prétentions de part et d'autre, et un démêlé de cette importance, ne pouvoient se décider que par la force des armes, et l'épée à la main.

Mais, ne voyant pas ce prince dans la disposition d'armer en sa faveur, il se contenta de lui recommander sa femme et ses enfans; et il se retira auprès du Caraman, prince de Cilicie, dans lequel il crut trouver plus de générosité et de résolution, et qui lui avoit même envoyé offrir, jusqu'en Égypte, le secours de ses armes, et de joindre leurs forces contre Bajazet. Mahomet avoit enlevé, à ce prince, la Cappadoce, et cette partie de la Cilicie voisine du Mont Taurus. Zizim, s'étant rendu auprès de lui, lui promit, sous les sermens les plus solemnels, de lui rendre ces provinces, si, par le secours de ses armes, il pouvoit monter sur le trône. Ces deux princes, dans une entrevûe, se jurèrent une fidélité inviolable; le Caraman arma aussitôt, demanda du secours à ses alliés et à ses voisins. Le Grand-Maître, qui étoit du nombre, lui envoya cinq galères chargées de soldats et d'artillerie,

PIERRE D'AUBUSSON.

pour tenir la mer et défendre les côtes de son pays; et le Caraman tira, en même tems, différens secours de plusieurs petits princes Mahométans, qui entrèrent dans la même ligue contre une puissance qui sembloit vouloir engloutir toutes les autres.

Ces princes, ayant joint leurs troupes avant qu'Achmet eût tiré les siennes de leurs quartiers d'hyver, s'avancèrent jusques dans la plaine de Laranda, à l'extrêmité de la Cappadoce. Bajazet fut surpris en apprenant que son frère étoit revenu d'Égypte, pour lui disputer, de nouveau, l'empire. Il y alloit de sa couronne, et même de sa vie, de s'opposer à ses efforts. Achmet, à la vérité, étoit à la tête d'un grand corps de troupes, capable de combattre les ennemis; mais la défiance, si naturelle aux hommes foibles, lui fit craindre que ce général ne se laissât séduire par son frère; d'ailleurs ses ministres, jaloux de la gloire que le visir acquerroit dans cette guerre, représentèrent, à ce prince, que, dans une querelle qui lui étoit personnelle et si importante, les soldats auroient mauvaise opinion de sa valeur, s'il ne se montroit pas à la tête de ses armées. Ces motifs le déterminèrent à passer le Bosphore : il entra dans l'Asie. Son armée étoit composée de cent mille hommes : Achmet n'en avoit guères moins. Après qu'il eut joint le sultan, ce prince voulut faire la revûe de toutes ses troupes : Achmet parut le premier; mais, au lieu de porter son épée ou cimeterre à son côté,

Pierre d'Aubusson.

Bajazet, s'étant apperçu qu'il l'avoit attaché au pommeau de la selle de son cheval, lui cria : « Mon protecteur, tu te souviens de loin; oublie « les fautes de ma jeunesse; remets ton épée à « ton côté, et t'en sers, avec ta valeur ordinaire, « contre nos ennemis ».

Pour l'intelligence de ce fait particulier, il faut se souvenir de tout ce que nous avons dit de la guerre que Mahomet II avoit portée en Perse. Bajazet, encore jeune, l'y avoit suivi; et il avoit même un commandement particulier sur un corps de troupes. Le sultan, son père, qui n'étoit pas prévenu en faveur de sa capacité, ni de sa valeur, quelques heures avant de livrer bataille, ordonna à Achmet de visiter la ligne où commandoit Bajazet, et de voir si la troupe étoit rangée en ordre de combat. Mais cet officier n'y ayant trouvé que de la confusion, il ne put s'empêcher de lui en faire des reproches assez aigres : « Est-ce ainsi, Seigneur, lui dit ce vieux guerrier, « qu'un prince qui veut vaincre, doit ranger ses « soldats »? Bajazet, outré de ces reproches, lui dit qu'il le feroit, un jour, repentir de son insolence. « Et que me feras-tu? répartit le fier « Achmet; je jure, par l'âme de mon père, que « si tu parviens, un jour, à l'empire, je ne ceindrai jamais d'épée à mon côté pour ton ser- « vice ».

Tel fut l'évènement qui donna lieu à Achmet de paroître, dans la revûe, avec son épée attachée au pommeau de la selle de son cheval. Mais Ba-

PIERRE D'AUBUSSON.

jazet avoit trop besoin de sa valeur et de son expérience, pour ne pas tâcher de lui faire oublier ce pétit démêlé. La paix entre le prince et son général fut bientôt faite : on ne songéa plus qu'à aller chercher les ennemis. On prétend que le général de Bajazet défit Zizim dans une seconde bataille : quelques auteurs rapportent que les alliés, trop inférieurs en troupes pour tenir la campagne, à l'arrivée de Bajazet, se retirèrent dans les détroits du Mont Taurus.

Ce prince, au désespoir que son frère lui eût échappé, pour le surprendre, lui envoya faire de nouvelles propositions; et, aux offres qu'il lui avoit déjà faites d'une province en toute souveraineté, il ajouta une pension de deux cent mille écus d'or, somme excessive pour le tems : « J'ai besoin d'un empire, répondit fièrement Zizim à l'envoyé de son frère, et non pas d'argent ». D'ailleurs, ce prince n'eut garde de se laisser éblouir par ces propositions; d'autant plus qu'en même-tems qu'il lui faisoit témoigner l'envie qu'il avoit de bien vivre avec lui, il s'apperçut qu'Achmet s'emparoit, insensiblement, de tous les détroits des montagnes, et tâchoit de lui en fermer les issues. Le Caraman lui fit connoître, s'ils restoient plus long-tems en cet endroit, le péril où ils alloient être exposés; l'un et l'autre n'ayant pas des forces suffisantes pour les opposer à celles de Bajazet, ils convinrent, en attendant que ce prince eût repris le chemin de Constantinople, de disperser leurs troupes, qui ne serviroient

qu'à les faire suivre, et de se retirer, l'un et l'autre, dans des endroits où ils fussent en sûreté, soit par leur propre obscurité, ou par la puissance du prince auprès duquel ils se retireroient.

Le premier projet de Zizim étoit de se cacher avec peu de personnes dans les endroits les plus enfoncés de ces montagnes. Le Caraman fut d'un autre avis : il lui dit qu'il ne seroit peut-être pas encore assez en sûreté dans une caverne contre les recherches de son frère ; qu'il avoit même intérêt, pour conserver ses partisans secrets, qu'on le crût en vie, et toujours dans la disposition de revenir disputer l'empire : et il fut d'avis qu'il eût recours au Grand-Maître de Rhodes ; qu'il seroit plus sûrement dans ses États et avec plus de dignité ; et que, par le moyen même des chevaliers qui couroient toutes les mers de l'Asie, il seroit instruit de tout ce qui se passoit à Constantinople, et dans tout l'Orient.

Zizim suivit ce conseil, et dépêcha, au Grand-Maître, un des seigneurs qui s'étoient attachés à sa personne et à sa fortune, pour lui demander un asyle. Mais cet envoyé fut arrêté par un parti de Bajazet ; et ce prince vit, par les lettres de son frère, le dessein qu'il avoit formé de se retirer parmi les Chrétiens. Il fit aussitôt quelques détachemens pour forcer le prince, son frère, dans les défilés où il étoit retiré ; et, en même-tems, il en fit partir d'autres, pour lui fermer tous les passages qui pourroient le conduire à quelque port

de la Lycie. Il se flattoit de le tenir enfermé, et qu'il ne pourroit lui échapper; mais Zizim ne voyant point revenir son premier courrier, en dépêcha à Rhodes deux autres, chargés pareillement de demander, au Grand-Maître, une retraite dans ses États, avec un sauf-conduit qui lui en assurât l'entrée et la sortie, en toute liberté. Ce prince quitta ensuite le Mont Taurus; et, sous la conduite du Caraman qui lui servoit de guide, il s'approcha des côtes de la mer, pour attendre la réponse de Rhodes. Le Grand-Maître, de concert avec le Conseil, et après de mûres réflexions, crût qu'il étoit de l'honneur et même de l'intérêt de l'Ordre, de ne pas refuser un asyle à un si grand prince. Une escadre de vaisseaux fut aussitôt commandée pour l'aller recevoir; et dom Alvare de Zuniga, grand-prieur de Castille, fut chargé de cette commission, et du sauf-conduit qui avoit été dressé dans la forme que les ambassadeurs de Zizim l'avoient demandé.

Ce commandant mit à la voile en même-tems que Zizim et le Caraman, qui, se voyant poursuivis par les spahis, résolurent de se séparer, après s'être tendrement embrassés, et s'être juré une amitié inviolable. Le Caraman se rejetta dans les montagnes, d'où il reprit le chemin de quelques places qui lui restoient. Le prince Turc attendoit, au bord de la mer, des nouvelles de Rhodes; mais, voyant approcher un escadron de spahis, il se jetta dans une barque que le Caraman, de peur de surprise, avoit toujours te-

nue prête, et qui étoit cachée derrière un rocher.

A peine Zizim avoit quitté le rivage, qu'il vit paroître cette troupe de spahis qui ne l'avoient manqué que de quelques momens. Le prince, se voyant en sûreté, fit arrêter sa barque; et, prenant son arc, il leur décocha une flèche à laquelle étoit attachée une lettre adressée à son frère, et conçue à-peu-près en ces termes :

LE ROI ZIZIM,

AU ROI BAJAZET, SON FRÈRE INHUMAIN.

« Dieu et notre grand prophète sont témoins « de la honteuse nécessité où tu me réduis de « me réfugier chez les Chrétiens. Après m'avoir « privé des justes droits que j'avois à l'empire, « tu me poursuis encore de contrée en contrée ; « et tu n'as point eu de repos que tu ne m'ayes « forcé, pour sauver ma vie, à chercher un asyle « chez les chevaliers de Rhodes, les ennemis irré- « conciliables de notre auguste Maison. Si le « sultan, notre père, eut pu prévoir que tu pro- « fanerois ainsi le nom si respectable des Otto- « mans, il t'auroit étranglé de ses propres mains ; « mais j'espère qu'à son défaut le ciel sera le ven- « geur de ta cruauté; et je ne souhaite de vivre « que pour être le témoin de ton supplice ».

Le commandant de cette troupe de spahis ramassa la lettre; et, outré d'avoir manqué sa

PIERRE D'AUBUSSON.

proye, il la porta à Bajazet. On prétend que ce prince, en la lisant, ne put retenir quelques larmes qui échappèrent, malgré lui, à la nature. Zizim prit, en même tems, le large, et fit route du côté de Rhodes, pour découvrir s'il ne lui viendroit point de nouvelles des ambassadeurs qu'il avoit envoyés au Grand-Maître. Ce prince infortuné, incertain de son sort, erroit, à l'aventure, dans ces mers, lorsqu'il découvrit une escadre qui venoit à toutes voiles, et qui avoit la proue tournée du côté de la Lycie. La crainte que ce ne fûssent des vaisseaux que son frère eut envoyés pour l'empêcher de gagner l'isle de Rhodes, l'obligea de commander, à son pilôte, de regagner promptement le rivage, et de le remettre à terre. Mais, à une certaine distance, il découvrit le pavillon de Rhodes : et, après des signaux dont il étoit convenu avec ses ambassadeurs, il les vit arriver, dans une chaloupe, avec un chevalier que dom Alvare de Zuniga envoyoit pour accompagner ces ambassadeurs, et pour assurer ce prince, de la part du Grand-Maître, qu'il seroit très-bien venu dans l'isle de Rhodes. Ce chevalier lui dit que le commandant de l'escadre, qui étoit lieutenant-général du Grand-Maître, avoit été envoyé, exprès, pour l'y conduire sûrement. Zuniga s'avança ensuite pour saluer ce prince, entra dans sa barque, lui présenta une lettre et le sauf-conduit du Grand-Maître. Après les complimens et les cérémonies ordinaires, il le fit passer dans un grand vaisseau qu'il com-

mandoit, et qui prit la route de Rhodes : il y arriva bientôt. Le Grand-Maître n'en fut pas plutôt averti, qu'il envoya le recevoir par les plus anciens commandeurs de la religion. Il descendit lui-même de son Palais, et fut à sa rencontre assez près du port : ils se donnèrent la main l'un à l'autre. Le Grand-Maître, après lui avoir réitéré, par le ministère d'un interprète, toutes les assurances qu'il lui avoit déjà données par son sauf-conduit, l'accompagna jusqu'à l'auberge de France, qui lui avoit été destinée pour son logement; dans la marche, il lui céda la main droite. Zizim s'en étant apperçu, la voulut quitter, et lui fit dire qu'il ne convenoit pas aux captifs de prendre la place d'honneur sur leurs patrons. « Seigneur, lui répartit obligeamment le Grand-« Maître, des captifs de votre qualité tiennent le « premier rang par-tout; et plût à Dieu que vous « eûssiez autant de pouvoir dans Constantino-« ple, que vous en avez dans Rhodes. »

PIERRE D'AUBUSSON.

Le Grand-Maître, après l'avoir conduit à son appartement, le laissa entre les mains de plusieurs commandeurs et des officiers de sa maison, qui, par leur politesse et leur bonne chère, tâchèrent de causer quelque distraction au souvenir de ses malheurs, dont il paroissoit tout occupé. Mathieu Bosio, chanoine de Vérone, qui le vit quelques années après, et qui l'observa avec beaucoup d'attention, nous le représente, dans une de ses lettres qui nous est restée, comme un homme qui avoit tout l'air d'un barbare, et

PIERRE D'AUBUSSON.

d'un prince féroce et cruel. Il a, dit-il, la taille un peu au-dessus de la médiocre, le corps épais et ramassé, les épaules larges, l'estomac avancé, les bras forts et nerveux, la tête grosse, un œil louche, le nez aquilin, et si courbé, qu'il touche presque à la lèvre supérieure, qui est couverte d'une large moustache. En un mot, dit cet auteur, c'est le véritable portrait de son père Mahomet, et tel qu'on le voit représenté dans plusieurs de ses médailles, qui me sont tombées entre les mains.

Les chevaliers n'oublioient rien pour divertir ce prince : ce n'étoient que parties de chasse, que tournois, que festins, que concerts; mais cette dernière sorte de divertissemens touchoit peu le sultan; et, quoiqu'on lui eût fait entendre d'excellentes voix, il parut qu'il ne prenoit aucun plaisir à une si douce musique. Pour le réjouir, on s'avisa de faire venir un esclave Turc, qui, avec une voix rude et peu harmonieuse, mais qu'il accompagnoit de mines et de postures ridicules, eut seul le privilège d'attirer ses applaudissemens.

Cependant le séjour d'un hôte de cette importance ne laissoit pas de causer beaucoup d'inquiétude au Grand-Maître. Il ne doutoit pas que Bajazet n'auroit pas plutôt découvert l'endroit de sa retraite, qu'il feroit tous ses efforts pour forcer l'Ordre à le remettre entre ses mains. On ne pouvoit le lui refuser, sans attirer, dans l'isle, une seconde fois, toutes les forces de l'empire Otto-

man; néanmoins la parole du Grand-Maître, son sauf-conduit, et la seule générosité naturelle, ne permettoient pas de le livrer à son cruel ennemi.

Pierre d'Aubusson.

Pendant que d'Aubusson étoit agité par ces différentes considérations, on vit arriver un envoyé du gouverneur de Lycie, province, comme nous avons dit, qui n'est séparée de l'isle de Rhodes que par un canal d'environ dix-huit milles. Cet envoyé, sous prétexte de proposer, entre les sujets du Grand-Maître et les peuples de son gouvernement, une trève marchande, et la liberté du commerce, étoit venu reconnoître si Zizim s'étoit retiré à Rhodes, et la conduite que le Grand-Maître tenoit à son égard. Le Grand-Maitre le reçut bien, et parut ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisoit. Mais l'envoyé, qui avoit d'autres vûes, sous prétexte qu'il attendoit de nouveaux ordres de son maître, faisoit traîner la négociation; et on démêla bientôt le principal objet de son voyage. Le Grand-Maître, pour n'avoir pas plus long-tems sous ses yeux cet espion privilégié, termina promptement son traité, et le renvoya à son maître. Mais, à peine en étoit-il défait, qu'il en arriva un autre, qui lui apporta une lettre de la part du bacha Achmet. Le Grand-Seigneur, ne voulant pas s'exposer à un refus, lui avoit commandé d'entamer, comme de lui-même, une nouvelle négociation avec d'Aubusson. Ce ministre, qui, par les services importans qu'il venoit de rendre à Bajazet,

gouvernoit alors son empire avec une autorité absolue, écrivit au Grand-Maître pour l'exhorter à faire, avec la Porte, un traité de paix solide et constant, à quoi il offroit son crédit et ses bons offices, s'il vouloit envoyer des ambassadeurs à Constantinople.

Le Grand-Maître sentit bien l'artifice, et que ces différens négociateurs ne cherchoient qu'à s'introduire dans Rhodes, et à trouver les moyens de se défaire de Zizim, soit par le fer ou le poison. Quoique le prince de Rhodes les regardât comme des assassins, cependant, comme ils étoient revêtus, ou, pour mieux dire, masqués d'un caractère public, on dissimula leurs desseins. Tout ce que le droit des gens et la prudence permirent de faire, en cette occasion, ce fut de congédier promptement ces envoyés : et le Grand-Maître se contenta de répondre simplement, au bacha, que, pourvû qu'on ne lui parlât pas de tribut, il ne s'éloignoit pas d'envoyer, dans quelque tems, des ambassadeurs à la Porte, pour traiter, avec lui, d'une paix durable. On tint, après cela, à Rhodes, différens Conseils sur la conduite que l'Ordre devoit tenir dans une affaire si délicate.

Quoique, dans tous ces préliminaires, il n'eût pas été fait la moindre mention de Zizim, d'Aubusson n'eut pas de peine à s'appercevoir que le fond de la négociation rouleroit toujours sur la personne de ce prince, et que, si son frère ne s'en pouvoit pas rendre maître par la voye des traités,

ou il tâcheroit de le faire empoisonner, ou il l'attaqueroit à force ouverte, et qu'on reverroit bientôt toutes les forces des Ottomans inonder, une seconde fois, l'isle de Rhodes. On tint, là-dessus, différens Conseils; et, pour ne se point désaisir d'un si précieux gage, on résolut, pour la sûreté même de ce prince, et en attendant qu'on vît quelle face prendroient les affaires de l'Orient, de le faire passer en France, et de l'envoyer résider dans quelque commanderie de l'Ordre.

Le Grand-Maître, pour lui faire prendre de bon gré ce parti, lui représenta qu'il étoit de son intérêt de se dérober, pour quelque tems, aux violentes poursuites de son frère; que, quelque précaution que la religion prît, sa vie ne seroit jamais en sûreté dans Rhodes, où tant de Grecs renégats pourroient, à la faveur de la langue, s'introduire, et, malgré toutes les mesures que l'Ordre pourroit prendre, le faire périr par le fer ou par le poison; au lieu que, pendant son éloignement, l'Ordre, qui étoit entré en négociation avec le sultan, pourroit, dans la suite, ménager ses intérêts; et qu'il se chargeoit de lui rendre compte de tout ce qui se passeroit, à la Porte, à son sujet.

Le prince Turc, qui se voyoit sans ressources, consentit à tout ce qu'on lui proposa. Il laissa même, avant que de partir, un ample pouvoir au Grand-Maître, pour traiter avec Bajazet, en son nom, et suivant ce qui conviendroit le mieux

PIERRE D'AUBUSSON.

à sa fortune et à sa sûreté. Cet acte fut accompagné d'un autre, dans lequel ce prince, après y avoir marqué toutes les obligations qu'il avoit au Grand-Maître, et à son Ordre, s'engageoit, s'il recouvroit jamais l'empire, soit en son entier ou en partie, d'entretenir une constante paix avec les chevaliers; d'ouvrir tous ses ports à leurs flottes; de rendre, tous les ans, gratuitement, la liberté à trois cents Chrétiens de l'un et de l'autre sexe, et de payer cent cinquante mille écus d'or, au trésor de la religion, pour la dédommager des dépenses qu'on auroit faites en sa
1482. faveur. Cet acte, signé de sa propre main, se garde encore dans les archives de Malte, et il est daté du cinquième du mois de Regeb, de l'année de l'hégire 887 : ce qui revient, selon notre manière de compter, au 31 d'août de l'an de grâce 1482. Ce prince s'embarqua, ensuite, sous la conduite du chevalier de Blancheford, neveu du Grand-Maître, qui, par ses soins et sa complaisance, tâcha d'adoucir la tristesse dont ce prince fut saisi en quittant son pays, et en passant dans une terre étrangère.

Pendant qu'il faisoit route du côté de la France, le Grand-Maître, suivant la parole qu'il en avoit donnée à Achmet, envoya, à Constantinople, en qualité d'ambassadeurs, les chevaliers Guy de Mont, Arnaud et Duprat. Bajazet, qui voyoit d'Aubusson, arbitre de la fortune de son frère, fut ravi de leur arrivée. Ils en furent reçus avec beaucoup d'honneur; il leur donna, pour com-

missaires, et pour négociateurs de la paix, le visir Achmet et Misach Paléologue, qui, depuis la mort de Mahomet, et pour s'être déclaré en faveur de Bajazet, avoit été rappellé à la Porte. La négociation pensa échouer, dès l'ouverture de la conférence; Achmet, pour préliminaire, demanda que le Grand-Maître se reconnût pour vassal du Grand-Seigneur, et qu'en cette qualité, il lui payât tribut. Cette proposition fut rejettée, par les deux ambassadeurs, avec beaucoup de hauteur. Le visir, le plus fier de tous les hommes, leur dit que son maître iroit, en personne, et à la tête de cent mille hommes, lever lui-même ce tribut. Les ambassadeurs, sur de pareilles menaces, vouloient rompre la conférence et se retirer; mais le bacha Paléologue, ayant dit, en langage Turc, au visir, qu'il ne devoit pas ignorer que le sultan vouloit, à quelque prix que ce fût, conclure ce traité, on reprit la négociation; et les deux chevaliers montrèrent d'autant plus de fermeté, que Duprat, qui entendoit la langue Turque, étoit, par-là, instruit des intentions du Grand-Seigneur. Achmet n'insista pas davantage; mais, comme il croyoit que ce prince se déshonoroit par un pareil traité, il en abandonna la conduite à Paléologue.

Il en fallut venir ensuite au principal point, et qui tenoit le plus au cœur du sultan. Il s'agissoit de la personne de son frère; et ses ministres demandoient qu'on le remît en son pouvoir. Les ambassadeurs comprirent bien que c'auroit été

PIERRE D'AUBUSSON.

le livrer aux bourreaux; aussi ils rejettèrent, avec indignation, une proposition si odieuse. Enfin on convint que le Grand-Maître s'engageroit de retenir toujours ce prince en sa disposition, et sous une garde exacte de plusieurs chevaliers; et qu'il ne le remettroit point à aucun prince Chrétien ou infidèle, qui pût se servir de son nom et de ses prétentions pour troubler le repos de l'empire; que, pour l'entretien et la garde de ce prince, le sultan feroit remettre, tous les ans, à la religion, trente-cinq mille ducats, monnoye de Venise; et qu'en particulier et séparément de cette somme, il en payeroit aussi, tous les ans, dix mille au Grand-Maître, pour le dédommager des ravages que l'armée de Mahomet avoit faits dans l'isle de Rhodes. La paix, à ces conditions, ayant été arrêtée, le traité fut signé par le sultan, qui envoya, à Rhodes, un de ses principaux ministres, appellé Capitain, pour recevoir la ratification du Grand-Maître.

Le visir, naturellement fier, ne put entendre parler des pensions que le sultan s'étoit obligé de payer, tous les ans, sans frémir d'indignation. Il se plaignit hautement que, par un traité si honteux, on avoit prostitué la gloire de l'empire; et, parmi ces discours, il lui échappa des railleries assez vives contre la personne même de son maître. Le sultan en fut bientôt instruit: on ne manque point, à la Cour, de ces gens, qui, par des rapports empoisonnés, et débités avec art, tâchent de perdre leurs ennemis. Achmet en

avoit un très-dangereux dans la personne d'un bacha, appellé Isaac, et dont il avoit, autrefois, épousé la fille. C'étoit cette même dame Turque dont le fils aîné de Mahomet devint éperduement amoureux, et à laquelle, dans la fureur de sa passion, son mari prétendoit qu'il avoit fait violence. On vient de voir, dans le commencement de ce livre, que Mahomet, qui vouloit être le seul tyran de ses États, sous prétexte de rendre justice à Achmet, avoit fait mourir ce jeune prince, dont l'emportement lui fit craindre qu'il ne fût capable d'attenter à sa personne. Achmet, comme autrefois César, sans vouloir approfondir la conduite de sa femme, l'avoit répudiée: ce qui fit naître, dans le cœur de son beau-père, un désir violent de s'en venger. Ce bacha ne laissa pas échapper l'occasion que lui fournissoit l'imprudence d'Achmet: il rapporta, au sultan, les murmures et les railleries du visir, assaisonnés du poison dont les courtisans ne sont pas avares; et, sous prétexte de zèle pour le service du prince, il lui insinua que, dans un visir si puissant, et adoré des soldats, de pareilles railleries ne pouvoient partir que d'un homme qui minutoit quelque révolte.

En pareille matière, et sur-tout dans un gouvernement aussi despotique que celui des Turcs, le seul soupçon est un crime. Bajazet, toujours ombrageux et défiant, comme sont toutes les personnes foibles, pour prévenir les desseins qu'on attribuoit au visir, résolut de s'en défaire:

PIERRE D'AUBUSSON.

d'ailleurs il avoit de la peine à voir, tous les jours, un homme dont la grandeur des services étoit au-dessus des récompenses. Par son ordre, la plûpart des grands de la Porte furent invités à un superbe festin que leur fit Bajazet. Contre leur loi, on y but beaucoup de vin : le sultan, qui avoit ses desseins particuliers, et qui vouloit faire parler le visir, fit tomber le discours sur la paix qu'il venoit de conclure avec le Grand-Maître ; et il ajouta que, n'ayant plus d'ennemis, il vouloit diminuer la solde des soldats, et même priver de leurs emplois des officiers qui n'étoient pas affectionnés au gouvernement. Achmet, le père des gens de guerre, naturellement fier et impatient, prit feu ; et, dans la châleur du vin, il dit, tout haut, que l'affection des soldats étoit le plus ferme appui du trône, et qu'un sultan sur-tout, qui avoit encore un frère vivant, seroit mal conseillé d'irriter la milice. On prétend qu'il n'eut pas plutôt proféré ces paroles, qu'un muet, aposté exprès, à un signe que lui fit le soudan, lui enfonça un poignard dans le cœur. D'autres auteurs rapportent différemment ce qui se passa à la mort de ce ministre, qui fut différée de quelque tems. Selon ces écrivains, Bajazet, avant que de congédier les bachas, et pour joindre la libéralité à la magnificence du festin, leur fit présenter, à chacun, une veste de brocard avec une coupe remplie de pièces d'or ; mais on ne mit, devant le visir, qu'une veste noire, qu'il regardoit comme un triste augure de sa destinée :

il fut confirmé dans les pressentimens qu'il en avoit, lorsque voulant suivre ceux qui se retiroient, le sultan lui ordonna de rester, sous prétexte d'une affaire importante, dont il vouloit l'entretenir. Achmet, ne doutant plus qu'il alloit être étranglé, s'écria, plein de fureur : « Cruel « tyran, puisque tu me voulois faire mourir, « pourquoi m'as-tu forcé d'offenser Dieu, en bu« vant d'une liqueur défendue » ?

PIERRE D'AUBUSSON.

Par ordre de Bajazet, on commença par le charger de coups ; et les muets, ensuite, se mirent en état de l'étrangler. Mais le chef des eunuques, qui étoit son ami particulier, voyant son maître ivre de vin et de colère, se jetta à ses pieds : « Seigneur, lui dit-il, ne te presse point de le « faire mourir ; tu sçais combien il est cher à tes « jánissaires : attends jusqu'à demain, pour voir « de quelle manière ils apprendront les nouvelles « de sa mort ; et, pour lors, tu en décideras sui« vant ta volonté absolue ».

La peur, le plus puissant ressort qu'on pût faire agir auprès de ce prince foible et timide, eut son effet ordinaire. Bajazet différa la mort d'Achmet, et le fit jetter, à demi-nud, et chargé de fers, dans un cachot. Son fils, qui l'attendoit à la porte du sérail, ne le voyant point sortir, en demanda des nouvelles aux autres bachas ; mais la plûpart étoient si ivres, que tout ce qu'il en put tirer, c'est qu'il avoit paru que le Grand-Seigneur étoit fort irrité contre lui. Ce jeune seigneur, tremblant pour sa vie, court au corps-

PIERRE D'AUBUSSON.

de-garde des janissaires, et dans un vaste logis où ils se retirent, quand ils ne sont point de garde; là, fondant en larmes, et adressant la parole aux plus anciens: (1) « Mes chers compagnons, « leur dit-il, le sultan vient de faire arrêter mon « père: souffrirez-vous, braves soldats, qu'on « fasse périr cruellement votre général, avec le-« quel, depuis tant d'années, vous mangez du « pain et du sel ».

Les janissaires, à ces nouvelles, prennent les armes, s'assemblent, marchent droit au sérail, et demandent, avec de grands cris, qu'on leur en ouvre les portes : le bruit de ce tumulte passe bientôt jusques dans l'appartement de Bajazet. Ce prince, après avoir délibéré sur le parti qu'il avoit à prendre, et dans la crainte d'être détrôné par cette milice en fureur, parut à une fenêtre, un arc à la main : « Que voulez-vous, mes com-« pagnons, leur dit-il, et quelle est la cause de « ce tumulte? — Tu l'apprendras tout-à-l'heure, » s'écrièrent-ils, ivrogne de philosophe. Où est « Achmet? nous voulons le voir, ou nous sçau-« rons venger sa mort ». Le timide sultan, voyant toute cette milice en fureur et animée contre lui : « Achmet, leur dit-il, est dans mon sérail, « plein de vie; et je ne l'ai retenu que pour con-« férer, avec lui, d'affaires de conséquence ». Le sultan étoit si effrayé de la contenance et des

(1) Chalcondile, vie de Bajazet II.

menaces des janissaires, qu'il commanda qu'on l'amenât promptement. Il parût, à la porte du sérail, la tête et les jambes nues; et, pour tout vêtement, il n'avoit qu'une simple camisole, comme un homme destiné à la mort, et qu'on alloit exécuter. Les janissaires, indignés de voir ce grand Capitaine traité si indignement, arrachèrent un turban à un des principaux officiers de la Porte, et le mirent sur la tête d'Achmet. Ils commandèrent, en même tems, qu'on lui apportât une veste; et, après l'en avoir revêtu, ils le conduisirent jusques dans son Palais avec de grands cris, et comme s'ils eussent remporté une victoire signalée.

Le visir, soit par grandeur d'âme, ou qu'il craignît qu'on ne lui fît un nouveau crime de l'affection des soldats, les conjura d'user plus modestement de leur avantage. « Bajazet, leur dit-il, est notre « souverain : et qui sçait si je ne me suis pas at- « tiré son indignation par ma faute » ? Enfin, par ses prières, il vint à bout de calmer la sédition; mais il apprit, par son expérience, qu'on ne remporte jamais d'avantage sur son souverain, qui ne soit, à la fin, funeste à son auteur. Bajazet dissimula, quelque tems, son ressentiment; le visir rentra, en apparence, dans ses bonnes grâces; mais, dans un voyage que fit la Cour à Andrinople, et lorsque les craintes sembloient être dissipées, le sultan le fit étrangler. Tel fut le sort d'un des plus grands Capitaines de l'em-

PIERRE D'AUBUSSON.

pire Ottoman; mais qui, pour s'être crû trop nécessaire, se rendit suspect à son maître, et odieux aux autres bachas.

Pendant qu'une scène si tragique se passoit à la Porte, le prince Zizim arriva heureusement sur les côtes de Provence. Le Grand-Maître l'avoit fait précéder par un ambassadeur, qui demanda, de sa part, au roi Louis XI, qui régnoit alors en France, la permission pour le prince d'entrer dans ses États, et même d'y séjourner pendant quelque tems. Le roi, qui ne prenoit aucun intérêt aux affaires d'Orient, y consentit sans peine. Le prince Turc, selon Jaligny, historien contemporain, fut conduit, d'abord, dans la province de la Marche, chez un seigneur de cette province, appellé Boissami, beau-frère du Grand-Maître, et qui avoit épousé la souveraine d'Aubusson, sa sœur. Zizim, après y avoir fait quelque séjour, se retira dans la commanderie de Bourgneuf; et les chevaliers, qui, sous prétexte de lui faire compagnie, lui servoient de gardes, le logèrent dans une tour qu'ils avoient fait construire, exprès, pour le mettre à couvert des entreprises de Bajazet; peut-être aussi pour l'empêcher de se tirer de leurs mains, et de vouloir s'échapper comme, quelque tems après, ils eurent lieu de l'en soupçonner.

En effet, ce malheureux prince, au lieu de l'accueil et des secours qu'il s'étoit flatté de recevoir du roi de France, se voyoit, avec douleur, éloigné de sa patrie et de ses amis, relégué dans

une terre étrangère, confiné dans une espèce de prison : et, quelque soin que prissent les chevaliers qui l'avoient en garde, de le divertir, il ne pouvoit s'empêcher de les regarder comme ses geoliers, et les ennemis mortels de sa Maison. Ces réflexions le jettèrent dans une humeur sombre, qui fut bientôt suivie d'une maladie dangereuse, et qui faisoit même craindre pour sa vie.

PIERRE D'AUBUSSON.

Un chevalier, de ceux qui étoient préposés à sa garde, touché de ses malheurs, et pour le tirer de cette profonde douleur où il étoit enseveli, lui conseilla de demander, au roi de France, une entrevûe : et il le flatta que, dans une conférence, il pourroit intéresser ce prince dans sa disgrâce, et en tirer des secours suffisans pour tenter, encore une fois, le sort des armes.

Le prince, comme tous les malheureux, se livra aux premières lueurs d'espérance qu'on lui donna; et il fit dire au roi qu'il souhaitoit de l'entretenir. Le roi, occupé de ce qui se passoit chez ses voisins, et sur-tout parmi les Anglois et chez le duc de Bourgogne, ne s'embarrassoit guères des affaires de l'Orient. Cependant, pour soutenir le caractère de roi Très-Chrétien, il répondit, à ce prince, qu'à la vérité il seroit ravi de le voir, et même d'entrer, en souverain, dans ses intérêts, si la religion n'y mettoit pas un obstacle invincible; mais que, s'il vouloit se faire Chrétien, et abjurer les erreurs dans lesquelles il avoit été malheureusement élevé, il s'engageoit

à le ramener, dans ses États, à la tête d'une puissante armée, qui ne le céderoit ni en chefs habiles, ni en nombres de troupes, à toutes les forces de l'empire Ottoman; et que, s'il ne jugeoit pas à propos de tenter, de nouveau, le sort des armes, la France lui offroit une seconde patrie, et qu'il lui donneroit, dans ce royaume, de grandes terres et des seigneuries assez considérables pour y pouvoir vivre avec tout l'éclat et la dignité convenables à sa haute naissance.

Le prince Turc n'eut pas de peine à s'appercevoir que la proposition du roi n'étoit qu'un honnête prétexte pour se dispenser de lui accorder l'entrevûe qu'il lui avoit demandée, et le secours qu'il en espéroit. Outre les préjugés de l'éducation, à ne considérer ses intérêts que par des vûes d'une politique humaine, il ne pouvoit pas quitter la secte de Mahomet, sans passer, parmi les Mahométans, pour un renégat, et sans se voir abandonné de ses meilleurs amis, et de tous ses partisans; ainsi ce prince, sans s'arrêter davantage à la France, tourna toutes ses espérances du côté de l'Orient, dont il attendoit des nouvelles avec la dernière impatience. Il ne fut pas long-tems sans en recevoir; mais elles ne lui furent guères agréables. Il apprit, avec autant de surprise que de douleur, que les chevaliers de Rhodes, les ennemis immortels des Ottomans, après différentes négociations, qui s'étoient passées à Constantinople et à Rhodes, étoient, à la fin, convenus d'un traité, mais dont malheu-

sement la perte de sa liberté étoit le fondement et le prix ; que le Grand-Maître, au préjudice de son sauf-conduit et de la parole qu'il lui avoit donnée si authentiquement, s'étoit engagé, tant que les Turcs ne violeroient pas ce traité, de le tenir toujours éloigné, et sous la garde des chevaliers, qui en répondroient : que Bajazet, de son côté, s'étoit obligé de payer, tous les ans, au Grand-Maître et à la religion, quarante-cinq mille ducats.

Le traité fut décoré, par ceux qui le dressèrent, de prétextes honnêtes, dont les princes ne manquent guères; mais qui, après tout, ne mettoient pas l'Ordre à l'abri du reproche d'avoir violé son sauf-conduit. Bajazet paya cette somme très-exactement, et même d'avance, et, dans le dessein de gagner entièrement l'amitié du Grand-Maître; et il lui envoya, peu après, la main droite de Saint-Jean-Baptiste, patron de l'Ordre, qui avoit été apportée, anciennement, d'Antioche à Constantinople, et que Mahomet, à la prise de cette ville, avoit fait mettre dans son trésor, apparemment pour la richesse du reliquaire, ou pour trafiquer la relique même avec quelque prince Chrétien. Quoique les Turcs traitent d'idolâtrie notre vénération pour les corps saints, Bajazet ne laissa pas de la faire transporter, avec beaucoup de cérémonie, jusqu'à Rhodes : ce qui fait voir que, dans la plûpart des souverains, la religion va bien loin après l'intérêt de l'État.

Cependant, comme la liberté est le premier

bien des hommes, et le plus précieux, il ne faut pas s'étonner si le malheureux Zizim fut frappé de la plus violente douleur, en voyant qu'on venoit de trafiquer de la sienne, au poids de l'or. Ce traité le jettoit dans des fureurs qu'il n'est pas aisé d'exprimer. Il invoquoit la mort, comme le seul terme d'une si cruelle disgrâce; et, dans ses transports, on craignoit, à tout moment, qu'il n'attentât même à sa vie. En vain les chevaliers, qui étoient préposés pour sa garde, tâchoient de le consoler, par la considération qu'il ne s'étoit rien passé, à Constantinople et à Rhodes, que pour son salut même, et que pour l'empêcher de tomber entre les mains d'un implacable ennemi. Ils lui représentoient que sa prison seroit bien moins longue qu'il ne pensoit; qu'il devoit tout espérer du bénéfice du tems; et qu'il naîtroit infailliblement des conjonctures qui permettroient, au Grand-Maître, de le faire retourner dans ses États, avec autant de gloire que de sûreté. Le malheureux prince n'étoit point susceptible de ces motifs vagues et douteux de consolation; l'idée affreuse d'une prison perpétuelle se présentoit, à tout moment, à son esprit: toutes les raisons et toutes les honnêtetés de ses gardes ne pouvoient l'en distraire.

L'éclat que faisoit sa douleur, passa bientôt au-dehors de sa prison. En même-tems que l'on plaignoit le sort de Zizim, on blâmoit la conduite du Grand-Maître. On disoit qu'il y avoit eu de l'inhumanité à vendre la liberté d'un prince,

Pierre d'Aubusson.

qu'on ne pouvoit, au plus, que mettre à rançon. D'autres ajoutoient qu'il étoit étonnant qu'un Ordre aussi noble, et des chevaliers, les ennemis perpétuels des Mahométans, pour un vil intérêt, se fûssent érigés en geoliers, aux gages de Bajazet; et qu'ils laissâssent échapper une occasion si favorable d'allumer, parmi ces infidèles, une guerre dont tous les ennemis des Ottomans auroient pu se prévaloir.

Caoursin, vice-chancelier de l'Ordre, historien contemporain, et qui étoit alors à Rhodes, a tâché d'épargner ce reproche aux chevaliers, par les avantages que les princes Chrétiens, dit-il, tirèrent de la détention du prince Ottoman; et cet auteur, apparemment peu scrupuleux, pour justifier le manque de parole du Grand-Maître, soutient qu'on avoit fait, en cela, un moindre mal, que si, en observant exactement le sauf-conduit, on eût attiré les armes de Bajazet dans l'isle de Rhodes, et dans les autres États des princes Chrétiens. Mais, si on suit Jaligny, autre historien aussi contemporain, (1) il n'y eut, de la part du Grand-Maître, ni sauf-conduit, ni parole donnée. Zizim, comme on le peut voir, dans cet historien, se trouva prisonnier de bonne guerre; et, par conséquent, le Grand-Maître put disposer de sa liberté, comme il le jugea à propos pour le bien de son Ordre.

(1) Guillaume de Jaligny, pag. 62, 63, 65 et 66, édit. du Louvre.

PIERRE D'AUBUSSON.

Comme ces historiens, tous deux contemporains, l'un ministre et confident du Grand-Maître, l'autre secrétaire de Pierre de Bourbon, se trouvent opposés sur le même fait, nous n'avons point trouvé assez de lumières dans l'un ou l'autre de ces deux écrivains, pour pouvoir prendre un parti avec sûreté; et nous en laissons le jugement au lecteur, qui trouvera, à la fin de cet ouvrage, une Dissertation sur cette matière.

Soit que Zizim eût été fait prisonnier de bonne guerre, soit que les chevaliers, sous prétexte de ne pas irriter un prince aussi puissant que le sultan, eûssent violé leur sauf-conduit, on ne peut disconvenir que le Pape Sixte IV, Ferdinand, roi de Castille, d'Arragon et de Sicile, un autre Ferdinand de la même Maison, et roi de Naples, les Vénitiens, et sur-tout Matthias Corvin, fils de Huniade, et alors roi de Hongrie, grand Capitaine, et, comme son père, la terreur des Turcs, faisoient, tous, de grandes instances auprès du Grand-Maître, pour mettre Zizim à la tête de leurs armées, dans la vûe de se servir de son nom pour ranimer les partisans secrets qu'il avoit dans l'empire Ottoman. Mais la plûpart de ces princes étoient divisés; quelques-uns même se faisoient actuellement la guerre: et il faut rendre cette justice au Grand-Maître, aussi sage politique, que grand Capitaine, qu'il craignoit que, si le sort des armes contre le Turc ne leur étoit pas favorable, il n'y en eût d'assez per-

fides, ou du moins d'assez foibles, pour acheter la paix de Bajazet en lui livrant son frère et son ennemi. D'Aubusson faisoit un bien plus digne usage du pouvoir qu'il avoit sur la personne de Zizim : et, par la seule crainte qu'il donnoit au Grand-Seigneur, de mettre son frère à la tête de toutes les forces de la religion, et de le montrer aux mécontens, qui étoient en grand nombre dans ses États, il tenoit, pour ainsi dire, les forces de ce puissant prince enchaînées; et ce fut par ce moyen qu'il l'empêcha, pendant toute la vie de Zizim, d'attaquer l'Italie, et de venir fondre, avec ses armées, sur les États des ennemis de la loi Mahométane.

Le Pape, dans l'impatience de voir les armes des princes Chrétiens tournées contre les infidèles, se laissa persuader, que, s'il avoit une fois la personne de Zizim en son pouvoir, il viendroit aisément à bout de réunir toutes les forces de l'Europe contre les Turcs. Ce pontife venoit de succéder à Sixte IV, sous le nom d'Innocent VIII (1). Il étoit Gênois de naissance, et de l'illustre Maison de Cibo, originaire de l'isle de Rhodes, où son père étoit né. Il ne se vit pas plutôt sur la chaire de Saint-Pierre, qu'il en donna avis aux chevaliers, qu'il regardoit comme les souverains de sa Maison; et il les fit assurer, par un nonce, qu'il envoya exprès à Rhodes, de l'estime et de l'affection qu'il conservoit pour un

(1) Bosio, tom. 2, pag. 448.

Pierre d'Aubusson.

Ordre aussi illustre et aussi utile à tous les princes Chrétiens. Mais ce nonce déclara, en même-tems, au Grand-Maître, que Sa Sainteté, pour le bien de toute la Chrétienté, pour tenir le Turc en respect, ne seroit pas fâchée de faire venir le prince Zizim à Rome, ou du moins dans quelque place forte de l'Italie.

Le Grand-Maître représenta, au nonce, qu'il étoit à craindre qu'un pareil changement ne donnât beaucoup d'ombrage à Bajazet; et que ce prince, pour s'en venger, et pour prévenir les desseins du Pape, ne portât ses armes en Italie; d'ailleurs, qu'en retirant Zizim des mains des chevaliers, on pourroit faire soupçonner qu'ils n'en usoient pas bien à son égard, et que cela déshonoreroit son Ordre. Le nonce fit passer ces raisons à Rome; mais le Pape fut inflexible : il fit de nouvelles instances pour qu'on envoyât incessamment des ordres au chevalier Blanchefort, devenu grand-prieur d'Auvergne, de conduire, lui-même, le prince Turc à Rome. Le Grand-Maître, par déférence pour les ordres du Pape, nomma deux ambassadeurs, qui se rendirent auprès du Saint-Père; et il choisit, pour cet emploi, Philippe de Cluys, de la langue de France, bailli de la Morée, et Guillaume Caoursin, vice-chancelier de l'Ordre, dont nous avons l'histoire de tout ce qui se passa à Rhodes, au sujet du prince Zizim.

Si on doit juger de la conduite qu'ils tinrent dans leur négociation, par les avantages qu'ils

en tirèrent, il faut convenir que c'étoient de très habiles ministres : car, pour la personne seule de Zizim, qu'ils s'engagèrent de livrer au Pape, ils en obtinrent des grâces importantes. Innocent, par ce traité, s'engagea solemnellement à ne jamais conférer aucune commanderie au préjudice des langues et du droit d'ancienneté, quand même elles vaqueroient en Cour de Rome : et, par une bulle expresse, de l'an 1489, il déclara que les biens de l'Ordre ne pourroient être compris dans les rôles des bénéfices que les Papes s'étoient réservés, ou qu'ils pourroient se réserver dans la suite : et, en cas que Bajazet, irrité de ce changement, cessât de payer la pension de Zizim, pour en dédommager, par avance, les chevaliers de Rhodes, il supprima les Ordres du Saint-Sépulcre et de Saint-Lazare, qu'il réunit à celui de Saint-Jean : « Afin d'empêcher, dit « ce pontife, dans sa bulle, que des chevaliers, « si nécessaires à la Chrétienté, ne succombent « sous la puissance formidable des Turcs ». Les intérêts du Grand-Maître ne furent pas oubliés dans ce traité : et le Pape s'engagea, aussitôt qu'on lui auroit remis le prince Zizim, d'envoyer, à ce Grand-Maître, le chapeau de cardinal : dignité éminente, à la vérité, mais peu convenable à un homme de guerre, et sur-tout à un souverain.

Ce traité ayant été conclu à la satisfaction commune du Pape et du Grand-Maître ; ils envoyèrent, de concert, des ambassadeurs au roi

PIERRE D'AUBUSSON.

Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, pour lui en faire part, et demander son consentement. Ils ne trouvèrent aucun obstacle de ce côté-la; mais, pendant que ces ambassadeurs étoient encore en France, il survint un autre ministre de la Porte, que Bajazet envoyoit au roi. Ce sultan, qui avoit une attention continuelle sur la conduite que les chevaliers tenoient à l'égard de son frère, ne fut pas long-tems sans être averti des desseins du Pape, et des négociations de ses ministres. Il fit aussitôt partir un de ses principaux officiers, pour traverser cette négociation. Cet ambassadeur, ayant débarqué en Provence, en donna avis à la Cour, et se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le roi, à l'exemple de son père, s'étant fait un scrupule de donner audience à un infidèle, le ministre de Bajazet s'arrêta à Riez, suivant l'ordre qu'il en reçut par un courier exprès; en sorte qu'il se vit obligé de négocier par écrit; et il envoya, en Cour, les propositions dont il étoit chargé.

Bajazet, par sa lettre, prioit le roi de livrer le sultan Zizim à son ministre, ou du moins de ne pas souffrir qu'il sortît de ses États. Pour l'engager à lui accorder l'effet de sa demande par quelque chose de plus précieux que l'or ou des pierreries, il lui offroit toutes les reliques que l'empereur Mahomet, son père, avoit trouvées à la prise de Constantinople, et dans toute l'étendue de son empire. Il ajoutoit qu'il étoit actuellement en guerre avec le soudan d'Égypte; qu'il

espéroit le chasser bientôt de la Syrie, de la Palestine, et du royaume de Jérusalem; et que, s'il en pouvoit venir à bout, il s'engageoit de remettre cette dernière couronne sur sa tête, comme sur celle du plus puissant prince qui suivît la loi du Messie.

PIERRE D'AUBUSSON.

Quoique le roi fût jeune, plein de courage et avide de gloire, il ne fut guères en prise à cette dernière proposition. Il y avoit déjà long-tems que la plûpart des princes Chrétiens étoient rebutés de ces voyages de long cours, et de ces pieuses expéditions qui avoient coûté, à leurs ancêtres, des sommes immenses, et le plus pur sang de leur noblesse. L'on n'étoit guères plus prévenu en faveur des reliques qui venoient de l'Orient, depuis le sac de Constantinople: et les Grecs en avoient apporté, chez les Latins, une si grande quantité de fausses, que les plus superstitieux n'avoient plus cet empressement et ce respect qui n'est dû qu'aux véritables. Ainsi le ministre de la Porte fut renvoyé, au rapport de Philippe de Comines, sans avoir vu le roi, sans avoir pu rien obtenir: au lieu que ce prince fit dire aux agens du Pape et de l'Ordre, qu'ils pouvoient partir, quand ils le jugeroient à propos (1); qu'il consentoit qu'ils fissent passer le prince Zizim en Italie; et qu'il seroit ravi que le Saint-Père en pût tirer des avantages considérables pour le bien

(1) Observations sur l'histoire de Charles VIII, pag. 586, édit. du Louvre.

de la religion. Cependant, comme Charles VIII avoit des vues secrettes de porter, un jour, ses armes en Orient, et contre les Turcs, il ne donna ce consentement qu'à condition que Zizim resteroit toujours à la garde des chevaliers Français; et que le Pape s'obligeroit, sous le dédit de dix mille ducats, de ne le remettre à aucun autre souverain, sans sa participation.

Le malheureux Zizim, après avoir passé de l'Orient en Europe, et de Rhodes dans le fond de l'Auvergne, se trouve livré aux gens du Pape, qui le conduisent en Italie. Il y arriva sans obstacle; et, pour lui déguiser ce changement d'esclavage, on ne le reçut pas avec moins de pompe et de magnificence, qu'on en auroit employée à l'entrée d'un roi Chrétien. Le cardinal d'Angers, et Franciscain Cibo, fils naturel du Pape Innocent VIII, mais qu'il avoit eu avant que d'entrer dans les Ordres sacrés, allèrent à sa rencontre à deux milles de Rome, et le saluèrent, de la part du souverain pontife. Doria, capitaine des gardes d'Innocent, l'attendit à la porte de la ville, où l'on commença la marche de cette cavalcade. Quelques Turcs, domestiques de Zizim, et qui ne l'avoient pas voulu abandonner, parurent les premiers. On vit ensuite passer les gardes du Pape, ses chevau-légers, ses gentilshommes, ceux des cardinaux, et la noblesse de Rome. Le seigneur de Faucon, ambassadeur de France, relevoit l'éclat de cette marche par un équipage magnifique, et une riche et nombreuse livrée :

le vicomte de Monteil, frère du Grand-Maître, et qui avoit acquis tant de gloire à la défense de Rhodes, marchoit immédiatement après, à côté du seigneur Franciscain Cibo. Le prince Turc venoit ensuite, monté sur un superbe cheval, et suivi du grand-prieur d'Auvergne et des autres chevaliers qui étoient chargés de sa garde. La marche étoit fermée par le maître de chambre d'Innocent, et par une foule de prélats Italiens et de la Cour du Saint-Père. Le prince Turc fut conduit dans un appartement du Vatican, qu'on lui avoit préparé; et, le lendemain, l'ambassadeur de France et le grand-prieur d'Auvergne le conduisirent à l'audience du Pape.

Zizim, étant entré dans la salle d'audience, y trouva le Pape sur son trône, accompagné des cardinaux et de toute sa Cour. Ce prince le salua à la manière de sa nation; mais, quelques instances que lui en fît le maître des cérémonies, ce fut sans faire aucune génuflexion, et sans vouloir s'abaisser à ses pieds, comme font les princes Chrétiens: le Pape ne l'en reçût pas moins gracieusement. Zizim lui demanda sa protection, avec la même hauteur que si ce pontife eut eu besoin de la sienne. Innocent lui répondit avec bonté: il fut, depuis, traité avec beaucoup d'égards, quoique toujours gardé par des chevaliers. Mais, comme il voyoit beaucoup de monde, et qu'il pouvoit même recevoir plus facilement des nouvelles de l'Asie, il se trouva moins malheureux à Rome, que dans la tour de Bourgneuf.

PIERRE D'AUBUSSON.

Le roi de France, par des raisons particulières, s'intéressoit à la conservation de Zizim. Ce prince, jeune, puissant et ambitieux, aspiroit au titre d'empereur : il vouloit se servir, un jour, de la personne de Zizim pour se rendre maître de Constantinople, de la Romanie et de la Morée. André Paléologue, neveu de Constantin, dernier empereur, lui avoit cédé tous ses droits sur cet empire : l'Albanie, la Grèce et la Romanie, nouvellement conquises par Mahomet, et encore peuplées de Chrétiens, lui tendoient les mains, et imploroient son assistance. Le roi, pour pénétrer dans ces grandes provinces, avoit besoin de quelques ports dans l'Italie et dans les royaumes des Deux-Siciles. Son Conseil le fit appercevoir du droit qu'il avoit sur la couronne de Naples : ce droit étoit fondé sur le testament de Charles IV, roi de Sicile et de Jérusalem, neveu du roi René, de la Maison d'Anjou, qui avoit institué son héritier universel Louis XI, son cousin, et après lui le dauphin, son fils, qui règnoit alors sous le nom de Charles VIII. Voilà un droit certain, et auquel il ne manquoit que des forces suffisantes pour le faire valoir. Le roi et son Conseil résolurent, avant que de passer en Grèce, de s'attacher à cette entreprise. Ils y étoient d'abord portés par Ludovic Sforce, régent des États de Milan, et ennemi secret de la Maison d'Arragon, dont une branche régnoit, à Naples, depuis près de soixante ans.

La guerre d'Italie fut résolue, avant que de

rien entreprendre du côté de la Grèce. Cependant, comme le roi de France prévoyoit qu'il auroit besoin, dans cette dernière expédition, de la personne de Zizim, il envoya des ambassadeurs au Pape Innocent; et nous voyons, dans leur instruction, qu'il leur ordonne de faire souvenir ce pontife des engagemens qu'il avoit pris, avec lui, au sujet du frère du Grand-Seigneur, c'est-à-dire, de n'en disposer jamais sans sa participation : mais ces négociations furent interrompues par la mort du Pape; et Zizim, qui, sous son pontificat, avoit trouvé quelqu'adoucissement à sa mauvaise fortune, retomba, par cette mort, dans de nouveaux malheurs.

Le cardinal Rodrigue de Borgia, succéda à Innocent, sous le nom d'Alexandre VI. Ce pontife, si on peut lui donner ce nom, acheta la tiare et les suffrages de quelques-uns de ses confrères à deniers comptans : mais, dès qu'il se vit assuré de la Papauté, il se vengea de la perte de son argent sur ces simoniaques par l'exil, le fer et le poison. Sous son pontificat, évêchés, bénéfices, dignités ecclésiastiques, dispenses, l'usage même des sacremens, tout fut vénal. Il vendoit en détail ce qu'il avoit acheté en gros; et il employoit le produit à entretenir des femmes de débauche. Il n'eut point de honte de revêtir de la pourpre, et d'élever au cardinalat plusieurs de ses bâtards, souillés de toutes sortes de crimes et d'infamies.

Le malheureux Zizim se trouva, par sa situa-

tion, en la puissance d'Alexandre; et ce tyran, pour être en état de disposer, à son gré, de sa liberté, et même de sa vie, le tira des mains des chevaliers, qu'il congédia; le fit enfermer dans le château Saint-Ange, et en donna avis à Bajazet. Ce prince, qui craignoit que le Pape ne le remît en liberté, s'obligea de lui payer, tous les ans, quarante mille ducats; d'autres disent qu'Alexandre en tiroit jusqu'à soixante mille, par an.

Cependant le roi, toujours entêté de ses premiers desseins de conquêtes, fait des levées extraordinaires: son armée se trouve composée de trois mille six cents hommes d'armes, de six mille archers, six mille arbalêtriers, huit mille piquiers et autant d'arquebusiers: tout cela accompagné d'un prodigieux train d'artillerie. Toute l'Italie frémit aux nouvelles d'un si puissant armement. Le Pape, dont tous les cardinaux demandoient la déposition, trembloit au seul bruit de la marche des Français; mais, comme c'étoit un habile homme, et un grand politique, il tourna ses vûes du côté de Constantinople; et il se flatta, s'il étoit poussé par ses ennemis, et tant qu'il seroit maître de la personne de Zizim, de tirer de Bajazet de puissans secours, soit en argent, soit en troupes, pour soutenir la guerre contre les Français.

Ce fut dans cette vûe qu'il lui dépêcha secret-
1494. tement un nonce, pour lui faire part des desseins et de l'armement de Charles VIII. On voit, dans l'instruction donnée à ce nonce, appellé George

Bozzarde, qu'il le charge d'avertir le Grand-Seigneur, que le roi de France s'avance, à la tête d'une puissante armée, pour enlever, de ses mains, le sultan Gem ou Zizim, son frère, dans la vûe de s'en servir pour le détrôner; qu'il est bien résolu, avec le roi de Naples, son allié, de s'opposer à son entreprise, et de l'empêcher surtout d'approcher de Rome; mais qu'il ne peut soutenir la guerre, contre un si puissant prince, sans un prompt secours, et qu'il lui fera plaisir de lui faire payer incessamment les quarante-cinq mille ducats qui lui sont dûs pour la pension du prince, son frère. Il ajoutoit, dans cette instruction, qu'il donna à son ambassadeur, qu'il fît connoître au Grand-Seigneur, que le soudan d'Égypte, avec lequel sa Hautesse étoit en guerre, lui avoit envoyé un ambassadeur chargé de lui offrir des sommes immenses, s'il vouloit lui remettre le prince Zizim; mais qu'il avoit rejetté cette proposition, et que rien n'étoit capable de le détacher de ses intérêts.

PIERRE D'AUBUSSON.

Observations de Philippe de Comines, sur l'année 1494.

Le Pape, par ce détour adroit, et en faisant connoître les offres du soudan d'Egypte, insinuoit, au Grand-Seigneur, que la voye de l'enchère lui étoit ouverte, et qu'il ne tiendroit qu'à lui d'obtenir la préférence. Bajazet entendit bien ce langage; et, comme il n'avoit point d'intérêt plus pressant que de se défaire de son frère, nous voyons, par ses lettres au Pape, qu'il le conjure de le délivrer, par une prompte mort, de l'inquiétude que lui cause sa vie. « Saint-Père, lui

« dit-il, Zizim, dans le fond d'une prison, ne vît « pas, il ne fait que languir : il est plus qu'à « demi-mort. C'est lui rendre un bon office, que « de l'envoyer, par une mort entière, dans des « lieux où il jouira d'un repos éternel ». C'est ainsi que s'en expliquoit ce tyran, en écrivant à un autre tyran : et, pour le déterminer à ce meurtre, il s'engage, par cette lettre, sitôt qu'il aura fait périr son ennemi, de lui faire remettre trois cent mille ducats, qu'il pourra, dit-il, employer en acquisitions de terres et de seigneuries considérables pour ses enfans. Le Pape, auquel la vie d'un homme ne coûtoit rien, quand il s'agissoit de son intérêt, convint, sans peine, des conditions du traité. Mais, comme il tiroit, tous les ans, quarante mille ducats de tribut de la vie de Zizim; et que, d'ailleurs, il tenoit, par-là, Bajazet en respect, il jugea à propos de différer l'exécution de ce traité, jusqu'à ce qu'il vît quel seroit le succès de l'entreprise de Charles VIII, et si ce prince seroit assez puissant, en Italie, pour lui enlever son prisonnier.

Mais il fut bien surpris, quand il apprit que le roi avoit déjà passé les Alpes, et qu'il étoit entré dans l'Italie, sans trouver d'obstacles et de résistance. En effet, tout plia devant lui; il ne fallut ni siéges, ni batailles; la plûpart des villes envoyoient bien loin au-devant de lui, pour lui présenter leurs clefs; et on disoit que, pour une si grande conquête, il avoit eu moins besoin de capitaines que de fourriers, qui alloient, comme

ils en auroient usé en France, marquer, la craye à la main, les logis où il devoit coucher. C'est ainsi que ce jeune prince, devenu conquérant, avant que d'avoir tiré l'épée, parvint jusqu'à Rome; et, pour comble de bonheur, comme si les portes de la ville n'eûssent pas été assez grandes pour l'y introduire, la nuit même qu'il arriva, il s'écroula au moins vingt toises des murailles, qui tombèrent d'elles-mêmes, par leur antiquité.

Le Pape, craignant de tomber entre les mains du roi de France, et qu'il ne lui fît faire son procès, comme les principaux du Sacré-Collège l'en sollicitoient, s'enferma dans le château Saint-Ange. Ses crimes passés se présentèrent alors, à son souvenir, avec toute leur horreur. Ses infâmes débauches, sa simonie, ses empoisonnemens, ses meurtres et ses assassinats s'élevèrent contre lui. Les cardinaux, témoins et ennemis de ces vices, le citoyen Romain, et le soldat Français, réunis dans un même sentiment, crioient, tout haut, qu'il falloit purger la terre et l'église de ce monstre. Dans une si cruelle situation, où tout le monde l'abandonnoit, il ne s'abandonna pas lui-même: il avoit des trésors immenses, et autant d'habileté que d'argent, pour faire tête à l'orage: ainsi, pendant que ses ennemis le regardoient comme un homme perdu, à force de présens, et par la promesse qu'il fit d'un chapeau de cardinal, à Briçonnet, ministre, il le gagne, et, par son crédit, la plûpart

des favoris du jeune roi. Cette grande affaire se tourna en négociation, et se civilisa : on ne parla plus des crimes d'Alexandre : tout se réduisit à le retirer du parti des Arragonois. Il promit tout ce qu'on voulut, bien résolu de ne tenir ses promesses qu'autant de tems qu'il y seroit forcé par une puissance supérieure. Ainsi le traité fut bientôt conclu : il convint de s'attacher, à l'avenir, inviolablement aux intérêts de la France : et, pour gage de sa parole, il donna, en ôtage, le cardinal de Borgia, ou de Valence, son fils, appellé, depuis, duc de Valentinois, le héros de Machiavel, et, sans contredit, le plus méchant homme qu'il y eut alors au Monde, si son père n'eut pas été vivant. Par le traité, et en qualité d'ôtage, il devoit suivre le roi à la guerre, pendant quatre mois. Pour sauver l'honneur de la pourpre, son père le revêtit de la dignité de légat du Saint-Siège ; mais, ce qui lui fut encore plus sensible que de voir son fils suivre les étendards de la France, c'est qu'il fut obligé, à la fin, de livrer Zizim au roi. On voit, par le traité qui se fit à ce sujet, que ce prince s'obligeoit, après l'expédition de Naples, de le renvoyer au Pape et à Rome ; qu'en attendant, le roi obtiendroit du Grand-Maître et du Conseil de l'Ordre, une décharge en sa faveur, comme il leur en avoit donné une pareille, lorsqu'il avoit tiré Zizim de leurs mains ; et que, tant que ce prince vivroit, lui seul percevroit les quarante mille ducats que le sultan payoit pour sa subsistance : toutes

conditions qu'il ne stipula avec tant de soin, que pour cacher ses mauvais desseins. Car ce tigre, pour tenir parole au Turc, et pour se moquer de celle qu'il avoit donnée au roi, fit empoisonner Zizim (1) avant que de le lui livrer; et le malheureux prince ne fut pas plutôt arrivé, avec le roi, à Terracine, qu'il y trouva la fin de sa vie. La fuite précipitée du fils du Pape, qui, à la faveur des ténèbres, s'évada la nuit, fit connoître les perfides auteurs de cet empoisonnement.

Cette funeste nouvelle passa bientôt à Rhodes: d'Aubusson en fut frappé d'horreur et d'étonnement. Il se reprochoit même, et peut-être avec assez de raison, d'avoir remis à Innocent VIII, un prince qui s'étoit livré à l'Ordre, sur la foi d'un sauf-conduit, et qui, quand même il seroit venu prendre des chaînes à Rhodes, ne pouvoit jamais être traité que comme un prisonnier de guerre. Mais, ce qui augmentoit la douleur du Grand-Maître, c'est qu'il étoit obligé de la dissimuler, et qu'il ne lui étoit pas permis de poursuivre la vengeance d'un crime si affreux. Dans cette situation si triste, le grand-prieur d'Auvergne, son neveu, lui apporta des lettres du roi de France, qui le prioit de se rendre auprès

(1) Perstringunt nonnulli Venetos, Turcico corruptos auro, operam dedisse, ut veneno Zizimus necaretur; alii autem Alexandrum pontificem carpunt, qui Zizimum, lento tabo infectum, Gallo regi tradiderit. *Raynaldi, Annales Ecclesiast. anno* 1495.

Pierre d'Aubusson.

de lui, pour conférer ensemble du dessein qu'il avoit formé de porter ses armes dans la Grèce, et dans les États du Grand-Seigneur.

Charles VIII, que la fortune sembloit conduire par la main, venoit de se rendre maître du royaume de Naples, que le jeune Ferdinand lui avoit abandonné. La facilité qu'il trouvoit dans des conquêtes que personne ne lui disputoit, lui faisoit espérer le même succès contre les Turcs. C'étoit le sujet de la lettre qu'il avoit écrite au Grand-Maître : elle étoit également honnête et pressante. Ce prince lui disoit, obligeamment, qu'il l'avoit choisi comme un des plus grands Capitaines du siècle, pour guide dans une si sainte entreprise. Mais le Grand-Maître ne se laissa pas éblouir par ses louanges, et encore moins par un projet qui avoit plus d'éclat que de solidité. Ce vénérable vieillard, du fond de son Palais, entretenoit des intelligences secrettes dans toutes les Cours des princes Chrétiens, et jusques dans le sérail du Grand-Seigneur. Il apprit que ce prince, délivré des inquiétudes que lui avoit causées son frère, tant qu'il avoit vécu, armoit alors puissamment ; et, dans cette conjecture, il n'étoit pas de la prudence du Grand-Maître d'abandonner Rhodes et les isles de la religion. Mais, ce qui l'empêcha sur-tout de partir, c'est qu'il reçut des avis fidèles, de divers endroits, que le roi, bien loin de pouvoir passer dans le Levant, seroit trop heureux de regagner la France ; que l'armée, qu'il avoit conduite en

Italie, étoit considérablement diminuée par les garnisons qu'il avoit fallu mettre en différentes places, par les maladies, et encore plus par les débauches des soldats; d'ailleurs, qu'il se formoit une puissante ligue contre ce prince, dont Alexandre VI étoit le principal moteur; que Bajazet, à la sollicitation de ce pontife, avoit envoyé un ambassadeur, à Venise, pour menacer ces républicains d'une cruelle guerre, s'ils ne se déclaroient incessamment contre le roi de France; qu'ils étoient entrés, d'autant plus volontiers, dans cette ligue, qu'ils étoient bien aises de n'avoir pas, pour voisin, un prince si puissant; que c'étoit par leur Bayle que le Grand-Seigneur avoit appris les premières nouvelles de la mort de l'infortuné Zizim, et qu'en faveur des Turcs, ils avoient fait arrêter l'archevêque de Duraz, qui, pour faciliter les conquêtes de Charles VIII, entretenoit des intelligences secrettes parmi les Grecs de l'Illyrie, nouveaux sujets de la Porte; et que ces politiques avoient envoyé, au sultan, tous les papiers et les mémoires de ce prélat.

On ajoutoit, dans ces avis, que l'empereur Maximilien I, Ferdinand, roi d'Espagne, Ferdinand, roi chassé de Naples, Ludovic, duc, ou usurpateur de Milan, le marquis de Mantoue, et plusieurs autres petits princes d'Italie, négocioient actuellement à Venise; et qu'on prétendoit que la ligue avoit été signée, le dernier de mars. Le Grand-Maître renvoya, au roi, le chevalier de Blanchefort, pour lui faire part de ces

PIERRE D'AUBUSSON.

avis, qui ne se trouvèrent que trop bien fondés. Tous ces princes prirent les armes; leur armée étoit composée de vingt mille hommes de pied, et de trente-quatre mille chevaux.

Le roi vit bien que, dans cette occasion, il falloit surseoir l'entreprise du Levant: il ne songea qu'à aller chercher de nouvelles forces en France: il en prit le chemin, avec les débris de l'armée qu'il en avoit amenée. Les ennemis, qui avoient près de soixante mille hommes, s'opposèrent à son passage; on en vint aux mains. Les alliés, quoique supérieurs en forces, mais de différens avis, et peu unis entre eux, se présentèrent, à la vérité, de bonne grâce au combat; mais, après une première charge, la plûpart se retirèrent en caracolant. Il sembloit qu'ils ne fûssent venus que pour faire des tournois: et les Stradiots, cavalerie légère à la solde des Vénitiens, s'étant jettés sur le bagage qu'on leur avoit abandonné exprès, et comme un leurre pour les occuper, le roi, à la tête de sa noblesse et de ses hommes d'armes, s'ouvrit un passage, l'épée à la main, et continua son chemin, sans avoir perdu que trente ou quarante soldats, et après avoir tué trois mille cinq cents hommes, parmi lesquels se trouvèrent Rodolphe, oncle du marquis de Mantoue, trois autres princes du nom de Gonzague, et dix-huit seigneurs Italiens.

Charles VIII revint, dans ses États, avec plus de gloire que d'utilité. Le royaume de Naples lui échappa par sa retraite; et, comme l'avoit

bien prévu le Grand-Maître, on ne parla plus, en France, du voyage d'outre-mer, ni de la conquête de Constantinople. Le Pape, délivré de la crainte des armes du roi, et de l'appréhension que ce prince, offensé de sa mauvaise vie et de ses fourberies, ne lui fît faire son procès, ne se contraignoit plus depuis que l'armée de France eut repassé les monts; et il retomba dans ses désordres.

Les chevaliers de Rhodes ne furent pas à l'abri de la dureté de son gouvernement. Ce pontife, qui ne pouvoit pas ignorer les services que les chevaliers rendoient continuellement à la Chrétienté, prètendit, sans égards pour les privilèges de la religion, être le seul maître de toutes les dignités et commanderies de l'Ordre; et le prieuré de Catalogne étant venu à vaquer avec la commanderie de Nouvelles, il les conféra à Louis Borgia, son neveu, quoique le Grand-Maître en eût déjà pourvu frère François Bolssolx, Catalan de nation, un des plus illustres chevaliers de la langue d'Arragon.

Une entreprise aussi violente causa de grandes plaintes dans tout l'Ordre; on en écrivit, par des ambassadeurs, à Ferdinand, qui règnoit alors en Arragon et dans la Castille. Ce prince qui, dans les guerres qu'il soutenoit contre les Maures de Grenade, n'avoit pas de secours plus assuré que celui des chevaliers Espagnols, entra dans leurs justes ressentimens. Il fit assurer le Grand-Maître qu'il maintiendroit hautement la nomination

PIERRE D'AUBUSSON.

qu'il avoit faite du chevalier Bolssolx; et que, tant qu'il vivroit, il ne souffriroit point qu'on disposât, à son préjudice et contre les droits de la religion, d'aucune commanderie. Ferdinand écrivit, en même tems, au Pape, et lui représenta qu'il n'y avoit point d'États dans toute la Chrétienté, où l'institut et les armes de cette généreuse milice ne fussent en singulière vénération; que ces illustres chevaliers étoient les protecteurs-nés de toutes les nations Chrétiennes, qui naviguoient dans la Méditerranée; que, depuis la fondation de l'Ordre, ils escortoient, en tout tems, les pélerins que la dévotion conduisoit à la Terre-Sainte, et pour visiter le sépulcre du Sauveur des hommes; qu'étant devenus plus puissans par la conquête de l'isle de Rhodes, ils ne se servoient de leurs forces, comme Sa Sainteté en étoit bien instruite, que pour secourir les princes Chrétiens contre les infidèles; qu'ils y employoient leurs biens, leur sang et leur vie; que l'Ordre perdoit, tous les jours, ses plus braves chevaliers dans ses guerres saintes; et qu'il y en avoit peu qui revînssent sans blessures; que c'étoit en vûe et par reconnoissance de ses services si importans, que la plûpart des souverains de la Chrétienté avoient donné à un Ordre si utile, les biens dont les commanderies étoient composées; et qu'il n'y en avoit point qui ne vît, avec chagrin, qu'on entreprît de changer cette disposition; qu'eux-mêmes souffriroient impatiemment qu'on fît passer, en des mains étran-

gères, le bien que leurs prédécesseurs avoient acquis si légitimement, et par tant de travaux; qu'après tout, on ne pouvoit les en dépouiller sans ralentir leur zèle, diminuer les forces qu'ils tenoient en mer, et abandonner tous les Chrétiens, qui naviguoient, en proye aux barbares et aux infidèles.

PIERRE D'AUBUSSON.

Alexandre se rendit aux raisons, ou, pour mieux dire, à l'autorité du roi d'Arragon et de Castille. Ce pontife n'ignoroit pas qu'au travers des plaintes des chevaliers Espagnols, il étoit échappé des invectives contre ses liaisons avec le Grand-Turc. Il étoit de son honneur d'effacer les mauvaises impressions que l'empoisonnement de Zizim donnoit contre lui. Pour dissiper ces bruits, si préjudiciables à sa réputation, il fit proposer, par ses nonces, à la plûpart des princes Chrétiens, de former une puissante ligue contre les infidèles. Il déclara hautement qu'il en vouloit être le chef; et, pour éblouir ceux qui pourroient douter de la sincérité de ses intentions, il nomma le Grand-Maître pour généralissime de l'armée Chrétienne. Un pareil choix détermina la plûpart des souverains de l'Europe à prendre les armes. L'empereur Maximilien, Louis XII, roi de France, ceux de Castille, de Portugal et de Hongrie, les Vénitiens, et la plûpart des princes d'Italie entrèrent dans cette ligue. Alexandre en fit passer la nouvelle, à Rhodes : il exigea de la religion que, pour son contingent, elle entretînt, pendant la guerre, quatre

Pierre d'Aubusson.

galères et quatre barques armées : il promit d'en fournir quinze pour sa part ; et il marquoit, à d'Aubusson, par une lettre particulière, que l'évêque de Tivoli, son nonce, les faisoit armer actuellement dans le port de Venise.

Quelque positive que fût cette promesse, le Grand-Maître, qui connoissoit l'esprit artificieux du Pape, avoit bien de la peine à s'y fier ; et, sur des pressentimens qu'il croyoit bien fondés, il auroit refusé le généralat, si le Conseil de l'Ordre ne lui eût représenté qu'il y avoit des conjonctures où il falloit donner quelque chose au hazard ; qu'à la vérité on avoit à craindre que le Pape, malgré cette grande ostentation de zèle qu'il affectoit, n'entretînt toujours secrettement des intelligences avec la Porte ; mais que, dans une croisade et une guerre générale, entreprise contre les infidèles, il n'étoit point permis à la religion de demeurer dans une inaction qui déshonoreroit le courage des chevaliers ; et qu'ils devoient être les premiers à prendre les armes, et les derniers à les quitter.

Le Grand-Maître sentit bien que, dans de pareilles occasions, on ne pouvoit pas toujours suivre exactement les lumières de la prudence : et une lettre très-obligeante, qu'il reçût, en ce tems-là, de Louis XII, roi de France, acheva de de le déterminer. Ce prince, si bon juge du mérite, après avoir donné de justes louanges à la valeur et à l'expérience du Grand-Maître, lui marquoit qu'il envoyoit, dans la Méditerranée,

plusieurs vaisseaux armés et chargés de troupes de débarquement ; que Philippe de Clèves-Ravestein, commandoit cette petite flotte, et que son instruction portoit expressément de lui obéir, et de n'agir que par ses ordres. Le Grand-Maître et le Conseil, pour répondre dignement à ce que toute la Chrétienté attendoit de l'Ordre, firent des efforts extraordinaires, et mirent en mer une flotte considérable, composée de vaisseaux de haut-bord, de galères, de galiotes et de barques armées. Tous ces vaisseaux étoient sur le fer, et attendoient les galères du Pape, et les vaisseaux Français que commandoit Ravestein. Mais cet officier, bien loin de se conformer aux instructions du roi, son maître, et pour s'attirer, à lui seul, tout l'honneur de la campagne, alla d'abord, sans consulter le Grand-Maître, assiéger la capitale de l'isle de Metelin.

PIERRE D'AUBUSSON.

Les Vénitiens tenoient la mer avec trente galères : on attendoit toujours celles du Pape ; et Ravestein se flattoit qu'avec ce secours, il auroit la gloire de cette conquête. Mais il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que cette entreprise passoit ses forces. La place étoit revêtue de forts bastions : une nombreuse garnison, composée, pour la plûpart, de janissaires, la défendoit ; d'ailleurs le général Français n'avoit pas assez de troupes pour l'investir entièrement ; et les Turcs y faisoient entrer, à tous momens, de nouveaux secours. Ravestein, après avoir perdu beaucoup de monde en différentes attaques, se vit obligé

PIERRE D'AUBUSSON.

de lever le siége; et, sous prétexte que la saison étoit trop avancée, il reprit le chemin des côtes de France. Le général Vénitien écrivit, au Grand-Maître, que les Français avoient entrepris et levé le siége de Metelin, sans sa participation; il ajoutoit qu'il ne falloit pas compter sur les quinze galères du Pape, qui ne subsistoient qu'en idée; qu'il ne lui en connoissoit que deux, dont le duc de Valentinois, son fils, se servoit actuellement contre le prince de Piombino; et qu'on ignoroit, en Italie, que le pontife armât contre le Turc. La ligue subsista encore quelque tems, pendant lequel les Chrétiens enlevèrent, aux infidèles, l'isle de Sainte Maure. Ce fut tout le fruit qu'on retira de cette union des princes Chrétiens. La guerre, qui s'éleva dans le royaume de Naples entre les Français et les Espagnols, la rompit; et le Pape, bien loin d'intervenir pour concilier ces deux puissances, n'oublia rien pour fomenter leurs divisions. Les Vénitiens, abandonnés des principaux de leurs alliés, firent une paix particulière avec la Porte. Ladislas, roi de Hongrie, fit un pareil traité avec Bajazet; et il n'y eut que les chevaliers de Rhodes, qui, sans tirer aucun secours du Pape et des autres souverains de l'Europe, et avec les seules forces de la religion, continuèrent la guerre contre les infidèles.

Les galères de l'Ordre tenoient alors la mer; elles rencontrèrent, le long des côtes de Syrie et de l'Égypte, une flotte de navires Turcs et Sarrasins, partis du port d'Alexandrie, où ils avoient

chargé de riches marchandises, et qu'ils portoient à Constantinople. Le chevalier de Villaragut, châtelain d'Emposte, commandoit cette escadre; il battit et tourna en fuite l'escorte de cette riche flotte, dont il s'empara, et qu'il conduisit dans le port de Rhodes. Mais, quelque considérable que fût cette prise, elle ne consola point le Grand-Maître de la tiédeur et de la négligence de ses alliés. Il employa inutilement tous ses offices, et les prières les plus pressantes pour ranimer la ligue, et pour engager le Pape à tenir sa parole, la campagne suivante. Ce pontife, qui avoit assez fait pour sa réputation, d'avoir formé une ligue, ne songeoit uniquement qu'à procurer des établissemens considérables à César Borgia, le plus cher de ses enfans. Il vouloit faire un souverain de ce bâtard, et élever sa fortune sur les ruines des premières Maisons d'Italie.

Les autres princes alliés, à son exemple, n'étoient occupés que de leurs intérêts particuliers. Le Grand-Maître, ne pouvant rien espérer d'utile pour la Chrétienté, sous un tel pontificat, en attendit le changement, tourna tous ses soins vers l'intérieur de son État, et ne pensa qu'à régler les mœurs des chevaliers et du peuple.

Par un édit, autorisé du Conseil, il bannit de l'isle de Rhodes et de tous les États de la religion, les Juifs qui y étoient établis depuis plusieurs siècles. L'aversion héréditaire de cette nation pour la personne adorable de Jésus-Christ, les

Pierre d'Aubusson.

rendit odieux au Grand-Maître. D'ailleurs ils ruinoient les sujets de la religion par d'énormes usures; et on les accusoit même de certains trafics, encore plus honteux et plus infâmes.

Du même fond de piété et par le même esprit de religion, le Grand-Maître fit de sévères règlemens contre les blasphêmateurs, et les étendit, depuis, contre le luxe de certains chevaliers qui portoient des habits trop riches et trop chargés d'ornemens. Ce digne chef d'un Ordre si saintement établi, et aussi bon religieux lui-même que grand Capitaine, ordonna que tous les chevaliers, conformément à ce qui s'étoit toujours pratiqué dans la religion, n'auroient tous que des habits simples, uniformes, d'une seule couleur, et sans toutes ces vaines parures que le faste et l'ambition avoient inventées; et que, si quelqu'un étoit assez hardi pour contrevenir à ce statut, outre sept jours de jeûnes, et deux de discipline, auxquels il étoit condamné, son habit seroit encore confisqué au profit des pauvres. Tous les anciens commandeurs, et les plus zélés des chevaliers donnèrent de grandes louanges à d'Aubusson, au sujet de cette sage ordonnance. On vit disparoître aussitôt les étoffes de différentes couleurs, les dorures, les riches pelleteries, et tout l'attirail de la vanité, si peu convenable à des religieux, qui, au pied des autels, avoient fait le vœu solemnel de pauvreté. En effet, que pouvoit-on penser de voir ces religieux se parer comme des femmes, peut-être

pour les séduire, et ne garder plus de leur profession, qu'une simple croix, qu'ils n'auroient pas même portée, si elle ne leur eût servi de titre pour les prétentions qu'ils avoient sur les biens de l'Ordre? Heureusement, en reprenant l'habit modeste de la religion, la plûpart en reprirent l'esprit : et l'Ordre retrouva plusieurs saints religieux dans la personne de ces braves chevaliers.

Pendant que le Grand-Maître, par de si dignes soins, s'occupoit à maintenir la discipline régulière dans son Ordre, il sembloit que le Pape en eût conjuré la ruine. Alexandre, toujours avide de biens, et entêté sur-tout d'un pouvoir despotique, conféroit les plus riches dignités de la religion à ses parens et à des séculiers; et il en disposoit sans la participation du Grand-Maître, sans égard pour la nature des biens qui appartenoient à un Ordre souverain, et contre tous les droits et privilèges de la religion. Un procédé si injuste et si violent affligea sensiblement d'Aubusson : il en écrivit, à ce pontife, en des termes très-forts, et tel qu'un véritable zèle le peut inspirer; mais il n'en reçût, pour toute réponse, que la continuation des mêmes injustices; et il apprit qu'Alexandre avoit encore, depuis ses remontrances, promis le grand prieuré de Castille à dom Henry de Tolède.

Ces tristes nouvelles jettèrent le Grand-Maître dans une mélancolie qui lui causa, à la fin, une maladie mortelle. Ce généreux vieillard, qui ai-

PIERRE D'AUBUSSON.

moit si sincèrement son Ordre, dont il connoissoit le mérite et toute l'utilité, ne put surmonter sa douleur. Le mal devint insensiblement plus fort que tous les remèdes de la médecine. Il en fut accablé, sans rien perdre de sa fermeté ordinaire; et il vit arriver la mort, dans son lit, avec la même intrépidité qu'il l'avoit envisagée, tant de fois, à la guerre, dans les plus grands périls. Ainsi mourut, âgé de plus de quatre-vingts ans, Pierre d'Aubusson, Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, un des plus grands Capitaines de son siècle, révéré de tous les souverains qui vivoient de son tems; l'amour et les délices de ses chevaliers; le père des pauvres; le sauveur de Rhodes; l'épée et le bouclier de la Chrétienté, et aussi distingué par une piété solide, que par sa rare valeur.

Sa naissance étoit illustre: il étoit issu d'une des plus nobles et des plus anciennes Maisons de la France, et dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers siècles de cette monarchie. Dès l'an 887, un seigneur du nom d'Aubusson, au rapport d'Aimard de Chabanois, fut fait vicomte, dans la province de Limosin, par le roi Eudes. Le même historien, qui vivoit en 1029, pour rendre plus recommandable la naissance de Turpin, évêque de Limoges, dit qu'il étoit oncle de Robert, vicomte d'Aubusson. Mais, quelque illustres qu'ayent été les ancêtres de ce Grand-Maître, il tiroit sa principale gloire de ceux de ces seigneurs, qui s'étoient signalés dans les

guerres de la Terre-Sainte. Ce fut à leur exemple qu'il se dévoua, sous l'étendard de Saint-Jean, à la défense des Chrétiens. On vient de voir, dans l'histoire de sa vie, qu'il leur fut aussi utile, que redoutable aux infidèles. L'Ordre, après sa mort, recueillit sa succession ; mais on peut dire que le trésor le plus riche qu'il lui laissa, fut le souvenir de sa gloire, et l'exemple de ses vertus.

PIERRE D'AUBUSSON.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

Si les Grands-Maîtres sont mortels, on peut dire que la religion de Saint-Jean est immortelle, et que cette espèce de gouvernement républicain, fondé sur des lois invariables, et toujours animé par un sage Conseil, peut perdre son chef ou quelques-uns de ses membres, sans rien perdre de sa solidité. Quoiqu'il arrive, c'est toujours le même esprit qui y règne: l'histoire du Grand-Maître d'Aubusson nous en fournit un grand exemple. L'Ordre, par la sagesse et le zèle de son successeur, ne s'apperçut pas de sa perte. Ce successeur fut frère EMERI D'AMBOISE, d'une Maison ancienne et très-noble, et qui étoit alors illustrée par le fameux George d'Amboise, frère du Grand-Maître, archevêque de Rouen, cardinal et légat du Saint-Siège, et premier ministre de la France.

ÉMERI D'AMBOISE

Le nouveau Grand-Maître étoit dans ce royaume, quand le chevalier de Graveston, par ordre du Conseil, lui apporta le décret de son élection. Ce chevalier avoit été chargé de lui représenter combien l'Ordre avoit besoin des bons offices du roi de France, auprès du Pape, qui continuoit, contre les droits et les privilèges de la religion, à disposer, en faveur de ses créatures, de toutes les commanderies qui vaquoient dans la langue d'Italie. On se plaignoit même que, par

des grâces expectatives, il anticipoit sur les vacantes; que, pour une modique somme d'argent, il exemptoit des chevàliers, non-seulement de la résidence dans Rhodes, si nécessaire, en ce tems-là, pour acquérir et pour conserver le droit d'ancienneté; mais encore, ce qui étoit sans exemple, qu'il en avoit dispensé plusieurs, des vœux solemnels de la religion. Tout étoit vénal dans la Cour de cet avare pontife; personne, même dans ses États, n'étoit riche impunément; et quand les prétextes lui manquoient, pour s'approprier le bien d'autrui, il avoit, à ses gages, des empoisonneurs, qui, par leur art funeste, faisoient vaquer les plus riches commanderies et les premières dignités de l'église.

On s'étonnoit que, dans une place si sainte, Dieu souffrît, si long-tems, un monstre qui la déshonoroit; mais si sa justice fut lente, elle n'en fut pas moins rigoureuse; et ce pontife périt par l'instrument ordinaire de ses cruautés: son dernier crime lui fut fatal.

Il y avoit long-tems que le Pape et son fils envahissoient, en espérance, la succession du cardinal Adrien Cornette, qui passoit pour le plus riche des cardinaux, en argent comptant; mais, comme ce vieillard vivoit trop long-tems, à leur gré, ils résolurent de l'empoisonner. Le Pape l'invita à une fête, dans une vigne voisine de Rome; le poison fut préparé dans une bouteille de vin, dont on ne devoit servir qu'à ce cardinal. Mais le Pape et le Valentinois, étant arrivés

ÉMERI D'AMBOISE

avant lui dans ce jardin, et ayant soif, l'échanson, qui avoit le secret des bouteilles, ne s'étant pas trouvé dans le moment qu'ils demandoient à boire, un autre domestique leur présenta du vin de la bouteille empoisonnée, et ils en burent. Alexandre, déjà avancé en âge, quelques remèdes qu'on lui fît, ne put résister à la violence du poison. C'est ainsi que mourut le Pape Alexandre VI, « dont les débordemens publics, dit le « père Daniel, dans son histoire de France (1), les « perfidies, l'ambition démesurée, l'avarice in- « satiable, la cruauté et l'irréligion en avoient « fait l'exécration de toute l'Europe, dans une « place où l'on ne devoit être élevé que par les « mérites des vertus contraires à tous ces horri- « bles vices » (2). Le duc de Valentinois, d'une constitution plus forte, et aidé de différens remèdes, n'en mourut pas à la vérité; mais, après ce terrible accident, il ne fit que traîner une vie languissante: et il la perdit, depuis, en voulant reconnoître une petite place qu'il avoit assiégée.

C'est ainsi que l'église universelle, et l'Ordre de Saint-Jean, en particulier, furent délivrés de deux tyrans, qui, par leur mauvais exemple, et leur injuste gouvernement, sembloient en avoir

(1) Première édition, tom. 2, pag. 721.

(2) Historia arcana, sive de vitâ Alexandri VI, papæ; seu excerpta ex Diario Johannis Burchardi Argentinensis, capellæ Alexandri VI Papæ clerici, ceremoniarum magistri. *Edita à Godefr. Guillelmo Leibnizio.*

conjuré la ruine. Le Grand-Maître, ayant appris leur mort, et ne se croyant plus nécessaire à la Cour de France, se disposa à partir pour Rhodes: il prit congé du roi. Ce prince le combla de caresses, lui fit présent d'un morceau de la vraye croix; et il lui donna, en même-tems, comme une marque de l'estime qu'il faisoit de sa valeur, l'épée que le roi Saint-Louis avoit portée dans les guerres d'outre-mer: présent convenable au chef d'un Ordre, animé du même esprit que ce saint roi. Le Grand-Maître, avant que de partir, se rendit au parlement: les chambres étoient alors assemblées pour la vérification des bulles qui concernoient la légation du cardinal d'Amboise, son frère. Il représenta, à cette auguste compagnie, qu'il n'avoit pas voulu partir, pour ses États, sans prendre congé de la Cour, laquelle il assura, en général et en particulier, de ses bons offices.

Le voyage du Grand-Maître fut heureux: il arriva, sans obstacles, à Rhodes, et donna fond au môle de Saint-Nicolas. Il fut reçu avec toutes les cérémonies, ordinaires en pareille occasion. Pour être instruit de l'état où se trouvoit le corps entier de la religion, il convoqua un Chapître général. Il s'y fit différens règlemens pour la manutention de la discipline, et pour établir un bon ordre dans l'administration des finances: des soins aussi importans étoient nécessaires pour prévenir les mauvais desseins des Turcs et des Sarrasins. Bajazet et le soudan d'Égypte, ir-

ÉMERI D'AMBOISE

rités contre les chevaliers, qui dominoient dans toutes les mers du Levant, avoient fait secrettement une ligue pour détruire une puissance qui ruinoit le commerce de leurs sujets. Le Grand-Seigneur, délivré de l'inquiétude que lui avoit causée, jusqu'alors, la vie de son frère, ne pouvoit pardonner aux chevaliers d'avoir reçu, dans leur isle, un fils de ce malheureux prince, appellé Amurat, qui, ne se croyant pas en sûreté dans les États du soudan, s'étoit réfugié à Rhodes. Bajazet, pour s'en venger, avoit donné ordre à tous les corsaires, qui naviguoient sous sa bannière, de faire des descentes dans toutes les isles qui dépendoient de la souveraineté du Grand-Maître. Le soudan, de son côté, étoit convenu de mettre sur pied une puissante armée pour faire le siége de Rhodes; mais, comme il manquoit de bois dans ses États pour la construction des vaisseaux, le Grand-Seigneur lui prêta quatre galères armées, et permit, à l'ambassadeur de ce prince, d'acheter, dans le port de Constantinople, plusieurs navires marchands, pour les charger de bois, de fer, de voiles et d'autres agrès nécessaires. Outre ce secours, ce ministre obtint encore du Grand-Seigneur, en faveur du soudan, son maître, la permission de faire couper des bois dans les forêts qui sont voisines du Mont Negro, et le long du golfe d'Aïazzo: ce golfe, comme on sçait, joint ensemble la Cilicie et la Syrie. Ces préparatifs n'avoient pas seulement pour objet la guerre de

Rhodes. Le soudan, appellé Campson Gauri, en destinoit une partie contre les Portugais, qui se rendoient redoutables, le long des côtes de la Mer Rouge, et dans tout l'Orient (1). On devoit apporter ces bois, tous façonnés, dans le port d'Alexandrie, d'où on les auroit transportés, sur des chameaux, à Suez, petite ville assise sur la dernière extrêmité de la Mer Rouge, et vers l'endroit où les Israëlites traversèrent, autrefois, cette mer, à pied sec, sous la conduite de Moyse.

ÉMERI D'AMBOISE

1505.

Emmanuel, roi de Portugal, un des plus grands rois de cette nation, faisoit alors la guerre à Naubeadarin, roi de Calicut: le commerce des épiceries avoit attiré les Portugais dans ses États, situés le long de la côte de Malabar, dans la presqu'isle en de-çà du Gange. Ce fut en cet endroit qu'abordèrent les Portugais, quand ils découvrirent les Indes Orientales. Ils furent reçus, d'abord, par ces peuples, avec beaucoup d'humanité; mais, ayant abusé de leur facilité, et s'étant voulu rendre les maîtres du pays, ils en furent chassés. Les Portugais y revinrent avec de puissantes flottes: le roi du pays, ne se trouvant pas des forces capables de résister à ces étrangers, eut recours au soudan d'Égypte. Pour l'intéresser dans la défense, il lui fit représenter, par un ambassadeur, que les Portugais sem-

(1) Ozorius, lib. III, cap. 4. — Matth. lib. III, cap. 2. — Histoire générale de Portugal, par Lequien, tom. 2.

ÉMERI D'AMBOISE

bloient avoir entrepris la conquête de l'Orient, et la destruction de la sainte loi du prophète; et que ces Européens étoient sur le point d'étendre leurs conquêtes jusques dans les lieux pour lesquels les véritables musulmans ont le plus de vénération. Pour exciter tout le zèle et l'indignation de ce prince, il engagea le roi d'Aden, que l'honneur d'être de la race de Mahomet distinguoit parmi les rois d'Arabie, de lui dépêcher, de son côté, un ambassadeur pour lui faire les mêmes remontrances.

Campson, qui, entre ses tîtres, prenoit celui de protecteur de la Mecque, les assura d'un puissant secours; et il y étoit aussi sollicité secrettement par les Vénitiens, qui, jaloux du commerce que les Portugais faisoient en Orient, envoyèrent un ambassadeur au soudan. Cet ambassadeur mena, avec lui, différens ouvriers, soit pour fondre de l'artillerie, ou pour travailler à la construction des vaisseaux; on devoit sur-tout les employer à construire des galères, vaisseaux absolument nécessaires dans le port de Suez, où les grands bâtimens ne trouvent pas un fond assez sûr pour y pouvoir aborder.

Tel étoit le sujet qui avoit engagé Campson à demander, à Bajazet, la permission de tirer des bois des forêts de la Cilicie. Pendant que ces ouvriers étoient occupés à ces sortes d'ouvrages, le Grand-Seigneur fit sortir de ses ports une flotte, composée d'un grand nombre de galiotes, de flûtes, et de diverses sortes de bâtimens chargés

de troupes et commandés par un fameux corsaire, appellé Camali, qui fut joint, dans cette expédition, par d'autres corsaires qui, tous, avoient ordre, comme nous le venons de dire, de faire des descentes dans les isles des chevaliers, et d'y mettre tout à feu et à sang. Mais ils furent prévenus par les soins et la vigilance du Grand-Maître; différens corps de cavalerie, qui avoient à leur tête les plus braves chevaliers, étoient de garde, le long des côtes de l'isle de Rhodes; et ces corsaires, ayant tenté d'y faire une descente, les troupes qu'ils avoient mises à terre, ne se furent pas plutôt avancées dans le pays, qu'elles se virent investies par les Rhodiens. La plûpart furent taillés en pièces; et Camali, après avoir recueilli ceux qui purent échapper à l'épée des chevaliers, remit à la voile; courut les isles de Simia, de Tilo et de Nissario, où il n'eut pas un succès plus avantageux. Il se flattoit de s'en dédommager par la conquête de l'isle de Lango dans ce dessein, il fit tourner les proues de ses vaisseaux de ce côté-là; et il n'en étoit pas loin, quand il apprit que le Grand-Maître y avoit jetté une troupe considérable de chevaliers, commandés par frère Raymond de Balagner, ancien chevalier, redouté, dans toutes ces mers, par sa valeur et par son expérience.

Toute cette expédition se termina par une descente dans l'isle de Lero, qui doit être moins considérée comme une isle que comme un rocher et un écueil. Camali mit à terre cinq cents

ÉMERI D'AMBOISE

Turcs, qui commencèrent à battre le château avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux. Le gouverneur de cette petite place étoit un ancien chevalier de la langue d'Italie, qui, étant alors malade à l'extrêmité, laissa le soin de la défense à un jeune chevalier Piémontois, à peine âgé de dix-huit ans, appellé Paul Simeoni. Ce gouverneur, n'ayant pour garnison et pour secours que quelques pauvres habitans qui cultivoient les endroits de l'isle les moins arides, ne laissa pas de faire bonne contenance, et de répondre, avec tout le feu de sa place, à celui des infidèles; mais, comme il vit que leur artillerie avoit abattu un grand pan de muraille de son château, pour intimider les ennemis et les empêcher de monter à l'assaut, il fit habiller en chevaliers, et avec la croix blanche, les habitans de l'isle, et même leurs femmes: cette nouvelle milice, par son ordre, bordoit en foule la brèche. Les Turcs, les prenant pour autant de chevaliers, et croyant que c'étoit un secours qui, au bruit du canon, étoit arrivé, de nuit, dans l'isle, levèrent le siége avec précipitation, dans la crainte d'être surpris par les galères de l'Ordre; et la religion fut redevable de la conservation de cette place à la fermeté et à l'adresse du jeune Simeoni.

Le soudan d'Égypte, en exécution du traité qu'il avoit fait avec Bajazet, avoit envoyé dans ces mers sept flûtes, espèce de vaisseaux longs de bas-bord, et qui vont à voiles et à rames. Ces flûtes étoient chargées de troupes de débarque-

ment; et le dessein du commandant étoit de tenter l'entreprise de Lango. Deux de ces vaisseaux, qui en faisoient comme l'avant-garde, s'étant avancés loin des autres pour reconnoître, furent découverts par les sentinelles du château. Le gouverneur fit sortir aussitôt du port deux galères, qui, après avoir pris le large, revinrent sur ces flûtes, et leur coupèrent le chemin de la retraite. Les Sarrasins, ne se sentant pas assez forts pour leur résister, et ne pouvant rejoindre leur escadre, gagnèrent la côte de Lango, donnèrent des proues en terre, débarquèrent, s'enfuirent, et se cachèrent dans l'isle. Les chevaliers, sçachant bien que cette proye ne leur pouvoit échapper, sans s'amuser à les poursuivre, remorquèrent les deux flûtes, y firent entrer des soldats et des matelots Chrétiens avec deux chevaliers, qui reprirent la route que tenoient auparavant les infidèles. Les cinq autres flûtes, qui s'avançoient tranquillement, voyant les deux autres qui les précédoient, les joignirent sans aucune défiance; mais elles furent bien surprises de s'en voir attaquées. Elles le furent encore davantage, quand elles apperçûrent sortir; de derrière un cap de l'isle, les deux galères de la religion qui les investirent, et qui, après une vive attaque, les obligèrent de se rendre. On mit à la chaîne tous ces infidèles, aussi-bien que ceux qui s'étoient sauvés dans l'isle, et qui furent bientôt découverts et arrêtés.

Ce petit avantage fut suivi d'une entreprise 1507.

ÉMERY D'AMBOISE

bien plus considérable, que fit un des vaisseaux de la religion. Il partoit, tous les ans, d'Alexandrie, une grande caraque, qui portoit d'Égypte en Afrique, à Tunis et jusqu'à Constantinople, des soyeries, des épiceries, et toutes sortes de marchandises, que les sujets du soudan tiroient des Indes, par la Mer-Rouge. Ce vaisseau étoit d'une grandeur si extraordinaire, qu'on prétend que la cîme du grand mât des plus grandes galères, n'approchoit pas de la hauteur de la proue de cette énorme machine. A peine six hommes en pouvoient-ils embrasser le mât. Ce bâtiment avoit sept étages, dont deux alloient sous l'eau: outre son fret, les marchands et les matelots nécessaires à sa conduite, il pouvoit encore porter jusqu'à mille soldats pour sa défense. C'étoit comme un château flottant, armé de plus de cent pièces de canon; les Sarrasins appelloient cette caraque, la reine de la mer: les chevaliers, sous le règne d'Aubusson, avoient tenté, plusieurs fois, de la joindre et de l'attaquer, sans en pouvoir venir à bout. L'Ordre, sous son successeur, fut plus heureux: d'Amboise, ayant appris qu'elle étoit en mer, ordonna au chevalier de Gastinau, commandeur de Limoges, et qui montoit le premier vaisseau de guerre de la religion, de tâcher de rencontrer la caraque, de la combattre, mais d'employer plus d'adresse que de force pour s'en rendre maître, et sur-tout sans la brûler ni la couler à fond. Le commandeur, en exécution de ses ordres, mit à la voile, faisant la

route de Candie, et fut attendre la proye qu'il cherchoit, un peu au-delà de cette isle. La caraque parut bientôt, et découvrit l'armateur Chrétien; mais les Sarrasins, fiers de leurs forces, et de la supériorité de leur artillerie et de leur feu, ne s'écartèrent point de leur route. Ils regardoient, au contraire, avec mépris, et comme une témérité, que le Chrétien se tînt à leur chemin, et semblât attendre des chaînes, et se livrer entre leurs mains.

Cependant le chevalier fit toujours route, et se voyant à la portée du canon, il envoya un de ses officiers, dans son esquif, sommer le capitaine de la caraque de lui livrer son vaisseau. Le Sarrasin lui répondit que ce vaisseau appartenoit au soudan, son maître; que, par son ordre, il le montoit, depuis plusieurs années, sans qu'il eût trouvé, dans ces mers, aucun ennemi assez hardi pour l'attaquer; et qu'il le chargeoit de dire à son commandant, qu'il avoit, sur son bord, une troupe de braves Musulmans, qui perdroient la vie, plutôt que de perdre leur honneur et leur liberté. Le chevalier, ayant reçû cette réponse, et comme s'il eut voulu mettre une pareille affaire en négociation, renvoya son officier, à ce Sarrasin, pour lui représenter que ses supérieurs l'avoient chargé de l'attaquer fort ou foible; qu'il ne pouvoit se dispenser de leur obéir, et qu'il leur offroit seulement, s'ils vouloient se rendre, de leur faire bon quartier, sinon qu'il les brûleroit ou couleroit à fond. A la

ÉMERY D'AMBOISE

faveur de ces pour-parlers et des allées et des venues de l'officier Chrétien, le commandeur, qui n'avoit pour but que de les amuser, s'avançoit toujours, et se trouva insensiblement bord à bord de la caraque ; en sorte que les Sarrasins, ayant menacé cet envoyé de le jetter à la mer, s'il revenoit chargé de pareilles propositions, il ne fut pas plutôt rentré dans le vaisseau de la religion, que le commandeur lâcha une bordée de son canon, chargé de cartouches, qui tua le capitaine Sarrasin. La plûpart des officiers, et tout ce qui se trouva de soldats et de matelots sur le tillac, les marchands, les matelots et ce qui restoit de soldats dans la caraque, étonnés d'une salve si meurtrière, et voyant qu'on se préparoit à leur lâcher une seconde bordée, calèrent les voiles et offrirent de se rendre. Le commandeur obligea les principaux à passer dans son vaisseau, en même-tems qu'il fit entrer dans le leur des officiers et des matelots pour en prendre la conduite. On ne peut exprimer toutes les richesses qui se trouvèrent dans cette prise, outre de très-grosses sommes d'argent et de pierreries dont les marchands étoient chargés.

Le soudan, pour les racheter et ses autres sujets, envoya plusieurs balles de poivre, gingembre, canelle, gérofle, et un grand nombre de riches tapis, des camelots et différentes sortes de marchandises de grand prix. Peu de jours après, les vaisseaux de la religion prirent encore, pro-

che les côtes de Chypre, trois navires des Sarrasins, dont on envoya vendre les marchandises en France; et, du produit de cette vente, les agens de l'Ordre envoyèrent à Rhodes du canon, des armes et des provisions de guerre. Émeri d'Amboise

Le soudan, irrité de tant de pertes, résolut d'augmenter son armement de mer, et d'avoir toujours un certain nombre de galères dans la Méditerranée et dans la Mer Rouge. Ce prince envoya vingt-cinq vaisseaux de différentes grandeurs, dans le golfe d'Aïazzo, pour en transporter le bois qu'il y avoit fait couper et façonner, et dont il prétendoit construire de nouveaux bâtimens.

Le Grand-Maître, bien instruit de l'arrivée de la flotte Égyptienne dans le golfe, et de la destination de cet armement contre un prince Chrétien, résolut de s'y opposer. Il en fit la proposition au Conseil. Plusieurs grands-croix trouvoient l'entreprise dangereuse par rapport aux forces du soudan; mais, comme la religion étoit plus puissante en mer que ce prince, et d'ailleurs que le Conseil étoit persuadé de la sagesse et de la prudence du Grand-Maître, son avis prévalut; et on lui permit de tirer du trésor tout l'argent nécessaire pour cette expédition. On arma, par son ordre, la grande caraque, et on mit en mer, en même-tems, quatre galères de la religion, et jusqu'à dix-huit vaisseaux de différentes grandeurs. Comme il s'agissoit, dans cette guerre, des intérêts du roi de Portugal, le Grand-Maître donna

ÉMERI D'AMBOISE

le commandement des galères à André d'Amaral, de cette nation, et de la langue de Castille, commandeur de la Vera-Crux, chevalier plein de courage, habile dans la marine, mais fier, présomptueux, et trop prévenu de sa valeur et de sa capacité.

Les vaisseaux étoient sous les ordres du chevalier de Villers de l'Isle-Adam : le Grand-Maître l'avoit choisi pour cet emploi, par rapport à l'estime où il étoit dans l'Ordre, et qu'il avoit méritée par sa valeur et par la sagesse de sa conduite dans le commandement. Les galères étant sorties du port de Rhodes, gagnèrent l'isle de Chypre, et allèrent, terre-à-terre, le long des côtes de cette isle. Mais le commandeur de l'Isle-Adam, pour éviter les bonnaces, s'élargit en mer; et les uns et les autres, selon qu'ils en étoient convenus, se rendirent, par différentes routes, au cap de Saint-André, qui se trouve au levant du royaume de Chypre. Quand toute la flotte de la religion fut réunie, on tint Conseil sur la manière dont on devoit attaquer les infidèles. Les deux chefs, je veux dire d'Amaral et l'Isle-Adam, se trouvèrent d'avis opposés. Le Français proposoit d'attendre, et de surprendre les vaisseaux chargés de bois, quand ils seroient en mer; d'Amaral vouloit qu'on allât les attaquer dans le fond du golfe, sans considérer qu'ils pouvoient être défendus par des batteries dressées sur le rivage; et il prétendoit faire recevoir son avis comme une loi, en même-tems qu'il rejettoit,

avec mépris, celui de l'Isle-Adam. Les esprits s'aigrirent; les deux généraux étoient près d'en venir aux mains; mais le Français, plus modéré, et qui craignoit que cette querelle ne fît échouer l'entreprise, donna son ressentiment au bien commun de la religion; et il se rendit à l'avis de d'Amaral. Toute la flotte se montra à découvert, et on entra, à pleines voiles, dans le golfe. Le commandant des Sarrasins étoit neveu du soudan : ce prince, plein de valeur, ayant apperçu la flotte de Rhodes, fit entrer, dans ses vaisseaux, ce qu'il avoit de troupes à terre, leva l'ancre, vint au-devant des chevaliers, et leur présenta la bataille. Il y avoit, sur la flotte Chrétienne, d'excellens pilotes accoutumés de naviguer dans ces mers, et qui, par leur adresse, gagnèrent le vent sur les ennemis : mais ces infidèles ne s'en battirent pas avec moins de courage. L'artillerie, des deux côtés, étoit également bien servie; et les généraux combattirent et firent combattre leurs soldats, comme des gens qui ne vouloient pas survivre à leur défaite. Le feu continuel du canon, de la mousqueterie, le fracas des vaisseaux, plusieurs dématés ou coulés à fond, tout cela, de part et d'autre, fit périr beaucoup de monde, et sans qu'au bout de trois heures, que duroit un combat aussi opiniâtre, on pût démêler de quel côté penchoit la victoire : et vraisemblablement, si on eut continué à se battre, seulement de loin et à coups de feu, la bataille n'auroit pas fini sitôt: mais les chevaliers, par

ordre et à l'exemple de leurs chefs, s'attachèrent à l'abordage; et la plûpart, l'épée à la main, sautèrent dans les vaisseaux ennemis. Cela fit changer la face du combat; et comme, d'homme à homme, un chevalier surpassoit un soldat Sarrasin en courage et en adresse, les Égyptiens perdirent plusieurs vaisseaux. La plûpart de ces infidèles se jettent dans leurs esquifs; d'autres, à la nage, tâchent de gagner le rivage. Ceux qui furent assez heureux pour y arriver, se sauvèrent dans les bois et dans les montagnes: il n'y eut que leur général qui aima mieux se faire tuer, que d'abandonner son vaisseau ou de se rendre.

Les chevaliers prirent, dans ce combat, onze navires, quatre galères, et coulèrent le reste à fond. Ils débarquèrent ensuite des troupes qui poursuivirent les fuyards; en reprirent la plûpart, qu'ils firent esclaves; et, après avoir mis le feu aux bois que les Égyptiens avoient façonnés, ils retournèrent à Rhodes, et rentrèrent, dans le port, avec les vaisseaux et les galères qu'ils avoient enlevés aux ennemis, et avec un grand nombre de prisonniers qu'on avoit faits dans cette expédition.

Toutes ces prises dédommagèrent amplement le trésor des frais qu'il avoit fallu faire pour cet armement, sur-tout dans un tems où les chevaliers, par un esprit de désappropriation, consacroient, au bien commun de la religion, non-seulement leurs prises, mais encore les épargnes qu'ils pouvoient faire sur les revenus des com-

manderies qu'ils possédoient ; tel étoit, en ce tems-là, frère Charles l'Aleman de la Roche-Chinard, de la langue de Provence, grand-prieur de Saint-Gilles, qui, ne prenant sur ses biens qu'un très-frugal entretien, employa, pendant toute sa vie, le produit de son prieuré à la décoration des autels, ou à la défense et à l'utilité de la religion : et on remarque que, pendant le magistère du Grand-Maître d'Aubusson, il envoya, à Rhodes, les statues des douze apôtres qu'il avoit fait faire de vermeil, et qui pesoient deux cents marcs d'argent ; qu'on y porta depuis, de sa part, un agneau d'or représentant le Sauveur des hommes, les statues de la Sainte-Vierge et de Saint-Jean-Baptiste, pareillement d'or massif, et du poids de quatre-vingts marcs ; un calice, de riches paremens pour les autels ; et, cette année, il fit présent à l'église priorale, de quinze tableaux qui coûtoient mille écus chacun, avec une croix de fin or, de la forme que la portoient les chevaliers, et du poids de trente marcs. Enfin ce même chevalier fit bâtir, de ses deniers, un magnifique Palais pour servir d'auberge aux chevaliers de la langue de Provence, auxquels il envoya encore quatre canons, avec leurs affûts, pour servir à la défense de la place. Il ne lui restoit, avant sa mort, qu'une somme de dix mille écus ; il la déposa, en faveur du corps de la religion, à la banque de Saint-Georges de Gênes, dans la vûe qu'en cas que Rhodes fût assiégée, les chevaliers trouvâssent

Émeri d'Amboise.

1511.

Émeri d'Amboise

ce secours tout prêt pour acheter des armes et des provisions de guerre : toutes dispositions si Chrétiennes et si religieuses, que nous avons cru être obligés d'en conserver la mémoire et de les proposer, pour exemple, aux commandeurs, qui, sous ce titre honorable, ne sont cependant que de simples administrateurs des revenus qui appartiennent au corps de l'Ordre, et au commun trésor. C'étoit dans ce même esprit que le Grand-Maître d'Amboise, pendant tout son magistère, employa les biens attachés à sa dignité, soit au soulagement des pauvres, dont il étoit considéré comme le père, soit aux fortifications

1512. qu'il fit faire à Rhodes. La mort le surprit dans

8 nov. de si louables occupations, âgé de soixante-dix-huit ans, dont il avoit employé la meilleure partie dans la pratique des vertus Chrétiennes : prince sage, habile dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises, qui enrichit son Ordre des dépouilles des infidèles, sans s'enrichir lui-même ; qui mourut pauvre, et qui n'en laissa point dans ses États.

Nous pouvons appliquer, avec justice, au Grand-Maître d'Aubusson, ce qu'on rapporte du bienheureux Raymond Dupuy, le premier des Grands-Maîtres militaires de cet Ordre : c'est que la plûpart de ses élèves avoient été ses successeurs. En effet, dans la perte que la religion venoit de faire du Grand-Maître d'Amboise, on ne crut

Guy de Blanchefort.

point la pouvoir mieux remplacer que par l'élection de frère Guy de Blanchefort, grand-prieur

d'Auvergne, neveu du Grand-Maître d'Aubusson, et qui avoit eu tant de part, durant son magistère, au gouvernement de l'Ordre, et surtout à la garde et à la conduite du prince Zizim.

Guy de Blanchefort.

Pendant que des courriers étoient partis de Rhodes pour porter, en France et au prieur de Blanchefort, les nouvelles de son élection, le Conseil de l'Ordre reçût un bref de Jules II, qui étoit alors sur la chaire de Saint-Pierre, pour inviter les principaux chevaliers à se rendre incessamment au concile de Latran, que ce pontife avoit fait tenir pour balancer l'autorité de l'assemblée convoquée, à Pise, contre lui, à la requête de l'empereur Maximilien I, de Louis XII, roi de France, et de cinq cardinaux. Le Pape, par son bref, marquoit, au Conseil de l'Ordre, qu'il avoit destiné la garde du concile aux chevaliers de Saint-Jean. Le dessein de ce Pape guerrier étoit d'attirer, dans son parti, et dans son armée, un corps considérable des chevaliers de Saint-Jean. Mais le Conseil, bien instruit qu'il s'agiroit moins, dans ce concile, des intérêts de la religion, que des projets ambitieux de Jules, qui avoit allumé la guerre dans tous les États de la Chrétienté, ne jugea pas à propos de prendre parti dans ces mouvemens, qui avoient si peu de rapport à son institut. Il s'excusa, sur l'absence et l'éloignement du nouveau Grand-Maitre, de faire aucun détachement considérable à ce sujet. Cependant, pour déférer, en quelque manière, aux ordres du Pape, le premier supérieur spiri-

Guy de Blanchefort.

tuel de la religion, on ordonna au chevalier Fabrice Carette, amiral de l'Ordre, qui résidoit alors à la Cour de Rome, en qualité de procureur-général de la religion, de tirer, de l'Italie et des États du Pape, un nombre de chevaliers, et d'aller, à leur tête, offrir ses services à ce pontife.

Le désir de ménager les princes Chrétiens n'étoit pas le seul motif qui avoit fait prendre un parti si sage au Conseil : des nouvelles, qui étoient venues à Rhodes d'un puissant armement que les Turcs faisoient dans tous leurs ports, avoient déterminé le lieutenant du magistère, et tout le Conseil, à ne laisser sortir aucun chevalier de l'isle de Rhodes. On dépêcha, en même-tems, au Grand-Maître, le chevalier Jean de Fournon pour le conjurer de s'y rendre au plutôt. Le commandeur Carette, qui avoit acquis tant de gloire au siége de Rhodes, reçut ordre d'y amener lui-même, avec la permission du Pape, deux vaisseaux chargés de grains, de recrues, et différens renforts pour les garnisons du fort Saint-Pierre, et de toutes les isles de la religion : et on y envoyoit, en même-tems, des compagnies de chevaliers pour veiller à la défense et à la conservation de ces places.

Les nouvelles qui se répandirent en Europe de l'armement des Turcs, précipitèrent le départ du Grand-Maître; et, quoiqu'il fut actuellement dangereusement malade, rien ne put l'arrêter. Il s'embarqua à Ville-Franche, proche Nice;

mais la mer augmenta considérablement sa maladie. Les chevaliers qui l'accompagnoient, se voyant à la hauteur de Drépano, ville de Sicile, voulurent lui persuader d'y relâcher, et de se faire porter à terre; mais ce Grand-Maître, qui préféroit les intérêts de son Ordre à sa propre vie, craignant, s'il y mouroit, que le Pape, averti de sa mort avant l'élection de son successeur, n'entreprît de disposer de la grande-maîtrise, ordonna qu'on tînt toujours la route de Rhodes. Après quelques jours de navigation, se trouvant à la hauteur de l'isle de Zante, il sentit les approches de la mort. Il l'envisagea avec la même fermeté qu'il avoit fait paroître dans tant de combats où il s'étoit trouvé; et, après avoir satisfait aux devoirs d'un Chrétien et d'un véritable religieux, il donna ses derniers momens à la conservation de la souveraineté et de l'indépendance temporelle de la religion. Pour prévenir quelqu'entreprise de la Cour de Rome sur la liberté des suffrages, il ordonna aux chevaliers, qui étoient à sa suite, que, sitôt qu'il seroit expiré, et avant que les nouvelles de sa mort pûssent être portées en Italie, ils fissent partir une caravelle armée d'excellens rameurs, qui portâssent, en diligence, à Rhodes, les nouvelles de sa mort. Ses dernières volontés furent exécutées ponctuellement : la caravelle arriva à Rhodes, le 13 décembre : on assembla, le lendemain, le Chapître, dans lequel l'amiral CARETTE fut élu pour Grand-Maître, dignité qui lui avoit

GUY DE BLANCHEFORT.

1513. 13 décembr.

FABRICE CARETTE.

FABRICE CARETTE.

été prédite par le Grand-Maître d'Aubusson ; comme nous l'avons rapporté dans le septième livre de cet Ouvrage, et qu'il avoit méritée, tant par des actions pleines de valeur, que dans les différentes négociations qu'il avoit conduites auprès des princes Chrétiens avec beaucoup de sagesse et d'habileté.

Il n'eut pas plutôt pris possession de cette éminente place, qu'il convoqua un Chapître général. Comme on croyoit être à la veille d'un siége, la plûpart des règlemens qui s'y firent, roulèrent sur la subsistance des chevaliers nécessaires à la défense de Rhodes, et sur les provisions de guerre. Le Grand-Maître se chargea de tout ; et moyennant une somme de quarante mille écus qu'il devoit tirer du trésor par an, il s'engagea de nourrir cinq cent cinquante chevaliers qui résidoient actuellement dans le couvent. On lui assigna une autre somme de vingt-trois mille écus pour les frais extraordinaires de l'artillerie, et pour l'entretien du sultan Amurat, fils de Zizim, qui s'étoit fait Chrétien, et auquel la religion avoit accordé, pour sa résidence, le château de Féracle, dans l'isle de Rhodes, où il vivoit avec beaucoup d'édification. Le Grand-Maître, par le moyen d'un riche marchand de Lyon, appellé Laurensin, fit venir une artillerie nombreuse de France ; et il y envoya, en même tems, pour résider, en qualité d'ambassadeur de l'Ordre, frère Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, dont nous avons parlé, Hospitalier et grand-

prieur de France, et qui, dans ce royaume, devoit faire la fonction de visiteur et de lieutenant du Grand-Maître. FABRICE CARETTE.

La guerre qu'on appréhendoit à Rhodes, de la part des Turcs, fut suspendue par des dissentions domestiques, qui s'élevèrent à la Porte et dans la Maison Ottomane. Bajazet règnoit encore : prince goutteux et valétudinaire, uniquement sensible aux plaisirs de la table, ou à la découverte de quelque secret de la nature, philosophe oisif et voluptueux, mais peu habile souverain.

Ce prince avoit trois fils, Achomat, Corcut et Sélim : le premier, soit politique ou penchant naturel, passoit sa vie dans la mollesse et dans une indigne oisiveté. Corcut, dont nous avons déjà parlé, et que les janissaires, après la mort de Mahomet II, son ayeul, avoit placé sur le trône, pour en assurer la possession à son père, affectoit un grand air de dévotion; et on ne le trouvoit jamais qu'avec un Alcoran entre les mains. Sélim, le plus jeune des trois, aimoit les armes, et n'oublioit rien pour en acquérir la réputation. Parmi trois princes d'un caractère si différent, Bajazet eut bien voulu faire reconnoître Achomat pour son successeur : la ressemblance et la conformité du goût pour les plaisirs causoient cette prédilection. Sélim, averti de ses intentions, n'oublia rien pour les traverser; il sçût mettre les janissaires dans ses intérêts : ses soldats, gagnés par l'argent de Sélim, n'attendoient qu'une occasion pour éclater.

FABRICE CARETTE.

Le Grand-Seigneur et le roi de Perse, trop puissans et trop voisins pour vivre long-tems en bonne intelligence, s'étoient déclaré la guerre. Les janissaires, milice toujours redoutable à ses souverains, quand ils ne sçavent pas s'en faire craindre, avant que de marcher en campagne, demandèrent hautement un prince pour les commander; et il fallut que ce prince fût Sélim, malgré Bajazet, qui leur avoit nommé pour général son fils aîné. Ils poussèrent encore plus loin leur insolence : ils exigèrent du foible Bajazet, pour sûreté de leur solde, à ce qu'ils disoient, qu'il remît les clefs du trésor à leur nouveau général. Le malheureux vieillard entendit bien ce langage : il descendit du trône, et quitta Constantinople pour se retirer à Demotique, maison de plaisance qu'il avoit fait bâtir sur les bords de la Mer-Majeure. Mais Sélim, qui se défioit toujours de son inclination pour Achomat, le fit empoisonner par son médecin : il fit, depuis, étrangler ses deux frères, leurs femmes et leurs enfans. Ce furent là les degrés par lesquels il s'éleva à la souveraine puissance : à cela près, grand Capitaine, toujours à cheval, infatigable, sobre, insensible aux plaisirs, et uniquement touché de la gloire, qu'il chercha, toute sa vie, dans les périls de la guerre.

L'ambition de ce prince, son courage, sa puissance, les forces de son empire, tout allarmoit ses voisins. Ismaël, roi de Perse, en sentit les premiers efforts. Sélim porta ses armes dans ses

États, passa l'Euphrate, lui donna bataille, le défit, et emporta la ville célèbre de Tauris. Le Persan, pour se soutenir contre un ennemi si redoutable, chercha à faire différentes alliances avec les princes, ses voisins. Il envoya au Grand-Maître un ambassadeur, qui, à la faveur d'un habit de marchand, et par le moyen d'un Turc, habitant de Tarse en Cilicie, et pensionnaire de la religion, perça au travers des États de Sélim, et se rendit à Rhodes. Il y fut reçu avec toute la considération qui étoit dûe à la grandeur de son maître, et par rapport à l'importance de l'affaire qu'il étoit venu négocier. Ce ministre traita avec le Conseil, et conclut une ligue contre l'ennemi commun. Campson Gauri, soudan d'Égypte, auquel Sélim n'étoit pas moins redoutable, entra dans ce traité. Le Grand-Seigneur, instruit de ces différentes négociations, envoya des ambassadeurs au Caire pour détacher le soudan de la ligue; mais, n'en ayant pu venir à bout, il tourna l'effort de ses armes contre ce prince; conquit, en moins de quatre ans, la Syrie, la Palestine, les places maritimes de la Mer Rouge, une partie de l'Arabie, toute l'Égypte; et, après avoir détruit entièrement la monarchie des Mamelus, il laissa le gouvernement de l'Égypte à Caïrberg, et celui de la Syrie à Gazelle, deux seigneurs des principaux officiers des Mamelus, qui, au préjudice de la fidélité qu'ils devoient à leurs souverains, étoient passés dans le parti du Turc. Sélim, couvert de gloire par tant d'ex-

FABRICE CARETTE.

FABRICE CARETTE.

ploits, retourna à Constantinople: il donna, aussitôt, tous ses soins pour équiper deux cents galères qu'il destinoit pour faire la conquête de l'isle de Rhodes.

La précaution, si nécessaire à un conquérant, d'être instruit des fortifications d'une place qu'il veut assiéger, l'obligea d'envoyer, pour espion, à Rhodes, un médecin Juif. Ce traître, pour être moins suspect, se fit baptiser: sa capacité, et le besoin qu'on en avoit, l'introduisirent bientôt dans les principales maisons de la ville; et, quand il eut découvert les endroits foibles de la place, il en rendit un compte exact aux ministres de la Porte. Pendant qu'on travailloit, sans relâche, dans les arsenaux, aux préparatifs nécessaires à cette entreprise, Sélim tomba malade de la pierre, d'autres disent d'un cancer dans les reins, dont il mourut, à l'âge de quarante ans, après avoir ruiné et détruit l'empire des Mamelus; soumis la Syrie et la Palestine; triomphé de toutes les forces de la Perse; conquis les villes maritimes de la Mer Rouge, une grande partie de l'Arabie, et réduit l'Égypte entière dans une
1520. simple province de son empire: toutes conquêtes
22 sept. qu'il acheva en moins de huit ans de règne.

Soliman II, son fils unique, lui succéda dans le gouvernement de ce vaste empire; et il en prit possession presqu'en même-tems que Charles-Quint fut élu empereur d'Allemagne. Soliman étoit à peine âgé de vingt ans. Gazelle, gouverneur de la Syrie, avoit été fidèle à Sélim qu'il

craignoit, et dont il redoutoit la puissance; mais, se croyant délivré de ses engagemens par la mort de ce prince, il n'en eut pas plutôt appris les nouvelles, qu'il songea à relever l'empire des Mamelus; et il ne désespéra pas d'en occuper le trône. Il ne manquoit ni de courage, ni de capacité pour la conduite d'un aussi grand dessein; mais, comme il ne se trouvoit pas des forces suffisantes pour résister, seul, à la puissance formidable des Turcs, il dépêcha secrettement un de ses confidens à Caïrberg, gouverneur de l'Égypte, pour tâcher de l'engager dans la révolte qu'il méditoit. Son agent lui représenta, de sa part, que, sous le règne d'un jeune prince, qu'il traitoit d'enfant, rien ne seroit plus aisé et plus glorieux, pour l'un et pour l'autre, que de joindre leurs forces, et de les employer à délivrer leur nation de la tyrannie des Turcs.

FABRICE CARETTE.

Mais Coïrberg préféra une fortune toute faite, et des plus grandes dont pût jouir un particulier, au succès incertain d'une entreprise aussi délicate, dont d'ailleurs, quand elle auroit réussi, Gazelle auroit peut-être recueilli, seul, tout le fruit. Ainsi, pour éloigner de lui tout soupçon d'infidélité, il fit mourir l'envoyé de Gazelle, et dépêcha, en même-tems, un courrier, à la Porte, pour informer le Grand-Seigneur et ses ministres des projets dangereux du gouverneur de Syrie.

Soliman envoya aussitôt, contre lui, une puissante armée, commandée par le bacha Ferrate, un des plus habiles généraux de l'empereur, son

FABRICE CARETTE.

père. Gazelle, ne voyant point revenir son agent, se douta bien qu'il avoit été trahi par le gouverneur de l'Égypte. Comme il étoit embarqué trop avant pour reculer, et que la seule délibération si on demeurera fidèle à son souverain, est une infidélité punissable, il rappella, auprès de lui, ce qui restoit de Mamelus dispersés en différens endroits. Toute la Syrie, par ses ordres, prit les armes; et il envoya, en même-tems, des ambassadeurs à Rhodes, pour obtenir, du Grand-Maître, un train d'artillerie, dont il avoit besoin, pour résister à leur ennemi commun.

Le Grand-Maître, ravi de voir renaître la guerre entre les infidèles, lui envoya aussitôt des canons, de la poudre, et d'autres provisions de guerre, avec d'excellens officiers d'artillerie. Gazelle s'en servit utilement: et, quoiqu'il attendît, à tous momens, l'armée des Turcs, qui étoit en marche, il ne laissa pas d'assiéger Tripoli, Barut, et plusieurs autres places de la Phénicie, dont il se rendit maître. Il fallut interrompre ses conquêtes par l'arrivée du bacha Ferrate. Quoique l'Égyptien eût moins de troupes, il vit bien qu'il ne pouvoit trouver son salut que dans une victoire: il marcha droit aux Turcs; les deux armées en vinrent bientôt aux mains; la victoire fut long-tems disputée. Gazelle, à la tête de ses Mamelus, soutint, pendant six heures entières, tout l'effort des armes des Turcs; il rallia plusieurs fois ses troupes, combattit toujours à leur tête, et tua, de sa main,

plusieurs officiers des janissaires; enfin, après avoir perdu la plûpart de ses soldats, aceablé par le nombre, et enveloppé de tous côtés, il se fit tuer plutôt que de se rendre. Il tomba percé de coups sur un tas de Mamelus qui avoient eu un pareil sort; et sa mort mit fin à cette guerre, et éteignit absolument cette redoutable milice, qui, depuis plus de deux cents ans, disposoit, à son gré, du trône de l'Égypte.

FABRICE CARETTE.

Le Grand-Seigneur ne fut pas long-tems sans être instruit des ligues dans lesquelles les chevaliers de Rhodes étoient entrés contre le sultan Sélim, son père. Ses ministres lui représentèrent que ces chevaliers, par leurs flottes et leurs armemens, étoient maîtres de la mer; que, plusieurs fois, ils avoient enlevé des convois qu'on envoyoit en Syrie et en Égypte; qu'ils tenoient dans leurs fers plusieurs officiers Turcs, qu'ils avoient faits prisonniers; qu'il sortoit, à tous momens, de Rhodes et des autres isles de la religion, des corsaires qui troubloient le commerce de ses sujets; et, pour achever de l'irriter, ils le firent souvenir des secours que Gazelle en avoit tirés pour soutenir sa rébellion. Soliman résolut de porter la guerre dans cette isle; et il fut principalement affermi dans ce dessein par des mémoires que le sultan Sélim avoit laissés, et dans lesquels ce prince marquoit, que, pour assurer les frontières de son empire, il falloit, en Europe, s'emparer de la ville de Belgrade, et de l'isle de Rhodes, en Asie.

FABRICE CARETTE.

Mais Soliman, avant que de s'engager dans deux entreprises si difficiles, et se voyant maître d'un si puissant empire, voulut affermir sa domination sur des principes et des règles de conduite bien différentes de celles que ses prédécesseurs avoient suivies. Avant le règne de Soliman, la force seule décidoit souverainement de la paix ou de la guerre avec les princes voisins; en même-tems qu'un barbare despotisme étoit l'unique loi dans le dedans de l'État. Les bachas pilloient impunément le peuple; et le prince, à son tour, pressoit ces éponges, et, pour s'enrichir, en faisoit souvent mourir les plus puissans: sous un pareil gouvernement, on n'étoit pas innocent si on étoit riche. Soliman tint une conduite toute opposée: il ne fit jamais la guerre sans la déclarer; et il ne la déclaroit jamais sans avoir des prétextes plausibles, dont, après tout, les princes habiles ne manquent guères. Ses sujets, sous son règne, virent, peut-être pour la première fois, régner la justice et l'équité. Ce prince, le plus grand qu'il y ait eu dans cette monarchie, fit publier, dans tous ses États, que tous ceux qui avoient été dépouillés injustement de leurs biens par son père et par ses ancêtres, n'avoient qu'à s'adresser à lui, et qu'il leur feroit justice. Les usurpateurs des biens destinés à l'entretien des temples et des mosquées, furent punis sévèrement: il rétablit l'autorité des tribunaux, méprisée sous les règnes précédens. Plusieurs cadis ou juges, qui avoient prévariqué



dans leurs charges, furent condamnés à mort. A l'égard des grands et des bachas, il ne les fit pas mourir, parce qu'ils étoient riches; mais il punit seulement ceux qui l'étoient devenus par des concussions, et en abusant de leur pouvoir: en un mot, il déclara la guerre au vice, à l'injustice et à la violence, avant que de porter ses armes contre les ennemis de sa loi.

Tel étoit Soliman, lorsqu'il entreprit de faire la guerre aux Chrétiens. Ce prince, ayant appris qu'Amurat II et Mahomet II avoient échoué aux siéges de Belgrade et de Rhodes, se flatta qu'une pareille entreprise honoreroit ses premières armes. Il avoit résolu de commencer par le siége de Belgrade; mais, pour empêcher les Hongrois d'armer, de bonne heure, pour leur défense, ses ministres, par son ordre, laissèrent croire qu'il en vouloit uniquement à l'isle de Rhodes.

Le Grand-Maître, pour prévenir ses desseins, fit faire une nouvelle enceinte de murailles dans les endroits de la ville qui lui parurent en avoir le plus de besoin. On augmenta les fortifications de la place; on remplit les magazins de grains et de provisions de guerre et de bouche. A la prière de ce vigilant Grand-Maître, le Pape envoya, au secours de la religion, trois galions bien armés; et François Ier, roi de France, y fit passer, en même-tems, neuf galères, quatre brigantins et quatre barques armées: cette petite flotte arriva heureusement à Rhodes, sous les ordres du baron de Saint-Blancard. Mais So-

FABRICE CARETTE.

liman n'eut pas plutôt fait éclater ses desseins par le siége de Belgrade, que ces vaisseaux étrangers reprirent le chemin de leur pays.

La Hongrie avoit alors pour souverain un jeune prince encore mineur, appellé Louis, fils de Ladislas; ou, pour mieux dire, on voyoit, dans ce royaume, autant de souverains qu'il y avoit de grands en état de se faire respecter. Une jalousie réciproque les rendoit plus ennemis les uns des autres, que des infidèles mêmes, et causoit, dans l'État, des divisions qui le déchiroient. Le Grand-Seigneur, voulant leur cacher ses desseins, avoit envoyé, au jeune roi, un ambassadeur, pour lui faire part de son élévation à l'empire: mais, au lieu de recevoir ce ministre avec les égards dûs à son caractère, les seigneurs du Conseil le traitèrent comme un espion, et l'empêchèrent de retourner vers son maître.

Tel fut le prétexte de la guerre: Soliman, offensé qu'on eût violé si indignement le droit des gens, après en avoir demandé inutilement raison, fit partir le bacha Pyrrus à la tête d'un grand corps de cavalerie, qui investit la ville de Belgrade, ancienne capitale de la contrée, appellée Rascie. Cette place, bâtie sur la pointe d'une colline, au confluent de la Save avec le Danube, outre cette fortification naturelle, étoit entourée par une double enceinte de murailles, flanquées, de distance en distance, par de grosses tours munies d'artillerie; et on voyoit, sur une

éminence qui commandoit la ville, un château appellé anciennement *Taurunum*. Il étoit alors revêtu de toutes les fortifications que l'art y avoit pu ajouter, et passoit pour imprenable. FABRICE CARETTE.

Soliman suivit de près le bacha, et parut bientôt à la tête d'une armée formidable. On ouvrit la tranchée; le canon fut mis en batterie, et les Turcs n'oublièrent rien pour avancer leurs travaux. Toute l'Europe avoit les yeux ouverts sur le siége d'une place qu'on regardoit comme un des boulevards de la Chrétienté. Les chevaliers de Rhodes sur-tout s'y intéressoient le plus, par la considération que, si le Turc emportoit Belgrade, sans être traversé par les princes Chrétiens, un pareil succès le détermineroit à entreprendre ensuite le siége de Rhodes.

Pendant qu'on étoit agité de cette inquiétude, 1521.
le Grand-Maître tomba malade, et mourut assez brusquement. 10 janvier
C'étoit un prince libéral, magnifique, charitable, aimant le peuple, et voulant être aimé; et, ce qui étoit rare en ce tems-là, sçavant dans les langues mortes, et qui parloit, avec facilité, la plûpart de celles qui étoient en usage de son tems. La religion fit, dans cette conjoncture, une perte d'autant plus considérable, que les chevaliers, étant à la veille d'entrer en guerre avec la Porte, eûssent pu tirer beaucoup de secours de la plûpart des princes Chrétiens dont il étoit estimé, et avec lesquels,

FABRICE CARETTE.

pendant son ambassade de Rome, il avoit souvent négocié.

L'Ordre, ne pouvant pas demeurer sans chef, après les obsèques de Carette, on s'assembla pour lui donner un successeur. Frère André d'Amaral ou du Merail, chancelier de l'Ordre, et grand-prieur de Castille, dont nous avons parlé au sujet de ses différends avec le chevalier de l'Isle-Adam, demanda cette éminente place avec autant de hauteur et de confiance, que s'il eut cru faire grâce à l'Ordre de la vouloir bien accepter. Il n'en eut pas été indigne, s'il ne se fut pas rendu lui-même, le premier, cette justice: sa présomption et le mépris qu'il faisoit de ses rivaux, lui attirèrent un refus général; et tous les suffrages se trouvèrent partagés seulement entre le chevalier Thomas d'Ocray, grand-prieur d'Angleterre, et frère PHILIPPE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Hospitalier et grand-prieur de France. L'Anglois étoit distingué par un génie élevé, un grand usage de traiter avec les souverains, auprès desquels il avoit été employé dans des ambassades importantes; et on faisoit même attention, dans la conjoncture de la guerre dont Rhodes étoit menacée, à des richesses considérables que ce chevalier possédoit. L'Isle-Adam, de son côté, avoit acquis, dans l'Ordre, une grande considération et une estime générale par la sagesse de sa conduite dans tous ses emplois, et par des manières ouvertes, pleines de franchise et de droiture, et que l'ambition

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

et l'hypocrisie ne peuvent contrefaire long-tems. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ce seigneur étoit alors absent; il n'eut pour partisan, dans cette assemblée, que la mémoire de ses services, et le souvenir de ses vertus. Ce fut uniquement à une réputation si bien établie, qu'il dut le plus grand nombre des suffrages qui le proclamèrent Grand-Maître. Tous les cheva- 1521. liers applaudirent au choix que les électeurs 22 janvier avoient fait: ce fut une joye universelle dans toute l'isle. Il n'y eut que d'Amaral qui en fut outré de douleur; et, dans les premiers transports de sa colère, il lui échappa de dire, à un commandeur Espagnol de ses amis, que l'Isle-Adam seroit le dernier Grand-Maître qui règneroit à Rhodes (1).

Le tems, au lieu d'adoucir la violence de son ressentiment, ne fit que l'augmenter. De son animosité particulière contre la personne du

(1) Le Diable, ingratitude et fureur avoient tellement offusqué les yeux de sa pensée, que nullement se pouvoit contenir; mais, à chaque propos, il se coupoit, et ne pouvoit dissimuler sa trahison. Un jour, entre les autres ayant le siége, il dit, devant plusieurs gens de bien, qu'il voudroit que son âme fût au diable, et que Rhodes et la religion fût perdue. Et pareillement le jour que le très-illustre seigneur qui est à présent, fut prononcé Grand-Maître, il dit à un commandeur de la nation Espagnole, homme de bien, et ami sien, que ledit seigneur, élu Grand-Maître, seroit le dernier Maître de Rhodes. *Relation du second siége de Rhodes, par le commandeur de Bourbon.*

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Grand-Maître, on prétend qu'il passa à une haîne outrée contre tout l'Ordre; et, toujours agité des furies qui lui déchiroient le cœur, il résolut d'éteindre la religion même, et d'étouffer la mère qui l'avoit nourri. Plein de ces funestes desseins, voici, à-peu-près, de quelle manière Bosio rapporte qu'il les conduisit. Il s'en ouvrit, dit-il, à un esclave Turc, qu'il avoit pris à la guerre, homme d'esprit, et qu'il avoit reconnu capable de conduire une intrigue; cet esclave, qui, dans cette négociation, entrevit les moyens de recouvrer sa liberté, entra dans ses vûes; et, sous prétexte d'aller, dans son pays, chercher le prix de sa rançon, se rendit secrettement à Constantinople, avec une lettre pour le Grand-Seigneur. Le chancelier exhortoit Soliman à former le siège de Rhodes; et, pour lui en faire voir la facilité, il avoit joint à sa lettre une ample instruction qui contenoit l'état présent de cette ville, les endroits les plus foibles de la place, le nombre des chevaliers et des troupes préposés à sa défense, ce qu'il y avoit de provisions et de munitions de bouche et de guerre pour soutenir un siége. Il ajoutoit que le Conseil venoit de faire abattre une partie du bastion d'Auvergne, pour le refaire sur des fondemens plus solides; et que, si sa Hautesse vouloit se presser de faire avancer son armée, il trouveroit la place toute ouverte de ce côté-là, et hors de défense. Soliman étoit encore en Hongrie; l'esclave de d'Amaral, en son absence, remit son paquet aux

ministres qu'il avoit laissés à Constantinople; on l'envoya, par un courrier, exprès au Grand-Seigneur. Ce prince fut ravi de trouver, dans Rhodes même, un partisan secret, qui, entrant, par sa dignité, dans tous les Conseils, pourroit lui faire passer des avis sûrs et fidèles. On lui renvoya son esclave avec des promesses d'une récompense magnifique, s'il contribuoit au succès des desseins de sa Hautesse. Le chancelier, à ce que dit Bosio, toujours plein de fureur, et enyvré de sa passion, fut charmé de voir un acheminement à sa vengeance : et, de peur qu'on ne fût surpris du retour de son esclave, il publia qu'il n'étoit revenu que pour lui apporter sa rançon. Cet excès de confiance pour un esclave qu'il avoit laissé partir sur sa parole, le retour de cet esclave, et les caresses que lui faisoit ce chancelier, ne laissèrent pas de paroître bien extraordinaires; mais l'autorité de ce seigneur, et la crainte d'avoir pour ennemi un homme fier, hautain, et connu pour être implacable dans sa haîne, étouffa ces soupçons, ou, du moins, empêcha qu'on ne les fît éclater.

Cependant le nouveau Grand-Maître, ayant reçu les nouvelles de son élection, se disposa à partir. Comme il étoit bien instruit que Rhodes étoit menacée d'un siége, il en fit part à tout son Ordre, par une citation générale qu'il envoya dans tous les États de la Chrétienté. Il ramassa ce qu'il put recueillir des responsions, qu'il employa en provisions de guerre ; et, après avoir

Villiers de l'Isle-Adam.

pris congé du roi, en Bourgogne, il se rendit à Marseille, où il s'embarqua. Il montoit la grande caraque; et le reste de son train, de son équipage, et des munitions de guerre qu'il portoit à Rhodes, suivoit dans quatre felouques. Malheureusement, à la hauteur de Nice, le feu prit dans la caraque, par la négligence d'un officier de bouche : l'embrâsement se communiqua bientôt en différens endroits de ce vaisseau; les voiles et les cordages furent, en un instant, réduits en cendres, et des tourbillons de flammes et de fumée augmentoient un objet si terrible, et empêchoient même le service du matelot. Dans ce désordre et la confusion, ordinaire en pareils accidens, chacun vouloit se précipiter dans la mer pour gagner le rivage, ou se sauver dans les felouques qui n'étoient pas éloignées; mais le Grand-Maître défendit, sous peine de la vie, qu'on sortît du vaisseau. Une nouvelle crainte, et le respect pour ses ordres, firent l'office de la fermeté; les plus timides se rendirent à leur poste; on travailla ensuite, de concert, à éteindre le feu : on en vint à bout, et la caraque fût sauvée par ceux mêmes qui la vouloient abandonner.

A peine l'Isle-Adam avoit échappé au péril du feu, qu'un autre élément, qui n'est pas moins redoutable, le jetta dans de nouveaux dangers : il s'éleva une tempête; la mer s'émut, les vents souffloient avec violence, et soulevoient les flots; le pilote n'étoit plus le maître de son gouvernail;

et, comme si le ciel eut été de concert avec la mer pour faire périr la caraque, le tonnerre, après avoir grondé long-tems, tomba sur ce vaisseau, entra dans la chambre de poupe, tua neuf hommes, et brisa l'épée du Grand-Maître, sans endommager le fourreau. Les matelots ne manquèrent pas de tirer de fâcheux présages de ces différens accidens; et je ne sçais si les chevaliers, qui accompagnoient l'Isle-Adam, furent exempts de ces préjugés, dans un tems sur-tout où les Turcs menaçoient l'isle de Rhodes, et où la foi pour les augures étoit fort respectée. Mais le Grand-Maître, sans s'arrêter à ces vains pronostics, entra dans le port de Syracuse, fit radouber ses vaisseaux, et se disposoit à continuer sa route, lorsqu'on lui donna avis que Curtogli, fameux corsaire, et chéri du Grand-Seigneur, l'attendoit, à son passage, avec une puissante escadre de galères et de vaisseaux, fort supérieure à son escorte (1). Ce corsaire, outre l'espérance du butin, avoit formé cette entreprise dans le dessein de venger la mort de deux de ses frères, qui avoient péri dans des combats contre les chevaliers; et il avoit encore en vûe, s'il pouvoit enlever quelques felouques, et prendre quelques chevaliers, de délivrer, par un échange, son troisième frère, qui étoit actuellement esclave à Rhodes.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Les principaux citoyens de Syracuse tâchèrent

(1) Bosio, tom. II, lib. XVIII, pag. 626.

Villiers de l'Isle-Adam.

de persuader à l'Isle-Adam, d'éviter la rencontre de ce corsaire, redoutable, dans ces mers, par ses forces et par sa valeur; mais ce grand homme, qui n'avoit jamais connu de péril, sortit du port, fit mettre toutes les voiles au vent, reconnut le cap de Mallé, appellé de Saint-Ange, où les infidèles l'attendoient, le passa de nuit, et arriva heureusement à Rhodes. Il y fut reçu avec les cérémonies ordinaires, et avec la joye et le respect qui étoient dûs à sa dignité et à son mérite. Sa présence augmenta, pour ainsi dire, le courage et la confiance des chevaliers. Il sembloit que sa personne seule tînt lieu d'une armée: personne ne craignoit plus un siége: plusieurs même le souhaitoient, pour y trouver de fréquentes occasions d'y signaler leur valeur; et Soliman, si redouté en Hongrie, n'étoit guères appréhendé dans l'isle de Rhodes.

Ce jeune prince venoit de se rendre maître de de Belgrade. L'heureux succès de ce siége lui en fit espérer un pareil, contre la ville de Rhodes; et, outre le désir d'acquérir de la gloire par une conquête si importante, il étoit porté à cette entreprise par les plaintes continuelles de ses sujets, négocians, qui devenoient souvent la proye des chevaliers, et sur-tout par les remontrances du mufti, qui lui représentoit incessamment que ces armateurs Chrétiens troubloient le pélerinage de la Mecque; et qu'il étoit obligé, en conscience, d'arrêter leurs courses. Soliman, fort zèlé pour sa religion, étoit assez disposé à tour-

ner ses armes de ce côté-là; mais, comme c'étoit un prince sage, et qui ne faisoit aucune entreprise sans la communiquer à son Conseil, il y mit cette affaire en délibération.

Quelques bachas lui en représentèrent toutes les difficultés, les fortifications de la place, la valeur des chevaliers, et même des habitans, la plûpart corsaires, les puissans secours que le Grand-Maître tireroit infailliblement de la Chrétienté; que cette étincelle pourroit causer un grand embrâsement et produire une ligue et une croisade de tous les souverains de l'Europe; et qu'en différens siècles, ses illustres ancêtres, et des soudans d'Égypte, ayant voulu tenter cette conquête, y avoient perdu beaucoup de troupes sans y pouvoir réussir.

Mustapha, au contraire, qui avoit épousé la sœur de Soliman, général plein de courage, et qui avoit pénétré l'inclination secrette du sultan, en bon courtisan, lui représentoit que toute la valeur des chevaliers ne résisteroit jamais à ses armes victorieuses; qu'il avoit un si grand nombre de troupes et si aguerries, qu'il pourroit couvrir l'isle entière de ses nombreuses armées, au lieu que le Grand-Maître n'avoit, pour sa défense, qu'une poignée de chevaliers; qu'on n'avoit rien à craindre des princes Chrétiens actuellement en guerre, et si acharnés les uns contre les autres, que l'empereur Charles-Quint avoit mieux aimé laisser prendre Belgrade, dont la prise ouvroit même un passage dans les États héréditaires de

Villiers de l'Isle-Adam.

sa Maison, que de faire la paix avec le roi de France, ou de tirer des armées, qu'il opposoit à ce prince, quelque secours en faveur du roi de Hongrie, son allié; qu'après tout, c'étoit une espèce de déshonneur à la Maison Ottomane, dans ce point de grandeur et d'élévation où elle étoit parvenue, de souffrir plus long-tems, au milieu de son empire, une république de corsaires, qui dominoient dans ces mers, troubloient le commerce de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte, et rançonnoient ses sujets; que l'isle de Rhodes et les autres isles de la religion, servoient d'asyle aux esclaves fugitifs, aux mécontens et aux rebelles; et, ce qui étoit le plus à considérer, qu'on n'ignoroit pas que, dans des tems de paix entre les princes Chrétiens, les Grands-Maîtres s'en étoient toujours prévalus pour leur proposer la conquête du royaume de Jérusalem; que, pour une pareille entreprise, l'objet de leurs vœux et de leurs désirs, ils avoient offert toutes les forces de leur Ordre; et que, tant que ces chevaliers seroient maîtres, en Orient, du port de Rhodes, capable de recevoir les flottes Chrétiennes, on auroit toujours à craindre quelque croisade de la part des princes d'Occident.

Soliman préféra ce dernier avis, comme le plus conforme à cette ambition inséparable d'une si grande puissance. Pyrrus et les autres bachas, quoique d'un sentiment contraire, revinrent, avec soumission, à celui du souverain; la guerre contre les chevaliers, et le siége de Rhodes fu-

rent résolus. Le sultan nomma le bacha Mustapha, son favori et son beau-frère, pour général de l'armée de terre; Curtogli, pour grand-amiral; le bacha Achmet, habile ingénieur, pour conduire les travaux du siége; et il voulut que Pyrrus, son ancien gouverneur, et qui avoit toute sa confiance, servît de conseil à Mustapha, jeune général, qui pouvoit n'avoir pas autant de prudence et de capacité, que de courage et de valeur. Après cette distribution d'emplois, le sultan, voulant pressentir la disposition de l'Isle-Adam, lui écrivit, par un ambassadeur qu'il lui dépêcha exprès, pour le féliciter en apparence sur son élévation à la dignité de Grand-Maître. Il lui proposa même d'entretenir ensemble la paix et une bonne correspondance; mais il finissoit la lettre en lui faisant part de la prise de Belgrade, comme s'il eut voulu l'intimider par la crainte d'un sort pareil à celui de cette malheureuse ville. Comme le style de ces sortes de lettres fait mieux connoître le caractère des princes et les mœurs de leur siècle, que de simples extraits, nous avons crû que le lecteur ne seroit pas fâché de voir, ici, celle de Soliman et les réponses du Grand-Maître; la lettre de Soliman étoit écrite en Grec, et conçue à-peu-près en ces termes :

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

« SOLIMAN, Sultan, par la grâce de Dieu, roi « des rois, souverain des souverains, très-grand « empereur de Bizance et de Trébizonde, très-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

« puissant roi de Perse, de l'Arabie, de la Syrie « et de l'Égypte, seigneur suprême de l'Europe « et de l'Asie, prince de la Mecque et d'Alep, « possesseur de Jérusalem, et dominateur de la « mer universelle (1). »

A Philippe Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Maître de l'isle de Rhodes, salut.

« Je te félicite de ta nouvelle dignité, et de ton « arrivée dans tes États : je souhaite que tu y » règnes heureusement et avec encore plus de « gloire que tes prédécesseurs. Il ne tiendra qu'à « toi d'avoir part dans notre bienveillance. Jouis « donc de notre amitié ; et, comme notre ami, « ne sois pas des derniers à nous féliciter des con- « quêtes que nous venons de faire en Hongrie, « où nous nous sommes rendus maîtres de l'im- « portante place de Belgrade, après avoir fait « passer, par le tranchant de notre redoutable « épée, tous ceux qui ont osé nous résister. Adieu. »

De notre camp, ce..... et de l'hégire, ce....

Cette lettre fut lue en plein Conseil ; et on fut surpris que, pendant que Soliman offroit, pour ainsi dire, la paix d'une main, de l'autre, il fit une ostentation de sa puissance redoutable, et même que ses vaisseaux insultâssent ceux de la religion, ou ceux qui naviguoient sous la bannière

(1) Bosio, tom. 2, lib. XVIII, pag. 627.

de l'Ordre. Le Grand-Maître ne laissa pas de répondre à ce prince, mais en des termes, comme on va voir, qui pouvoient lui faire comprendre qu'on étoit également disposé, à Rhodes, à faire la paix, ou à continuer la guerre.

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

« Frère PHILIPPE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, « Grand-Maître de Rhodes ».

A Soliman, sultan des Turcs.

« J'ai fort bien compris le sens de la lettre que « ton ambassadeur m'a apportée : tes propositions « d'une paix entre nous, me sont aussi agréables, « qu'elles feront peu de plaisir à Curtogli. Ce « corsaire, à mon passage de France, n'a rien « oublié pour me surprendre ; mais, n'ayant pu « réussir dans son projet, et ne pouvant se ré- « soudre à sortir de ces mers, sans nous avoir « causé quelque dommage, il est entré dans la « rivière de Lycie, et a tâché d'enlever deux « vaisseaux marchands qui partoient de nos « ports. Il avoit même investi une barque appar- « tenante à des Candiots ; mais des galères de « l'Ordre, que j'ai fait sortir du port de Rhodes, « l'ont contraint de lâcher prise ; et, de peur de « tomber, lui-même, en notre puissance, il a cher- « ché son salut dans une prompte fuite. Adieu. »

De Rhodes, ce....

Comme les Turcs n'étoient pas fort scrupuleux

sur le droit des gens, le Grand-Maître ne jugea pas à propos d'envoyer sa lettre, sans sauf-conduit, par un chevalier qu'ils auroient pu retenir. On en chargea un Grec, simple habitant de la ville de Rhodes. Soliman et ses ministres connurent bien, par la lecture de cette lettre, qu'ils avoient affaire à un prince d'un caractère ferme et intrépide, et qui ne se laisseroit pas épouvanter aisément. Le bacha Pyrrus, vieillard aussi habile dans la politique que dans l'art militaire, proposa, dans le Conseil, qu'on écrivît derechef au Grand-Maître, pour lui faire une nouvelle ouverture de paix; qu'on lui marquât qu'on n'avoit osé présenter sa lettre au Grand-Seigneur, à cause de la bassesse du porteur; mais que, s'il vouloit envoyer, à la Porte, un de ses principaux chevaliers, il y avoit lieu d'espérer que sa négociation se termineroit par une paix solide. Le but de ce ministre étoit d'attirer, à Constantinople, quelqu'un des premiers de l'Ordre; de se rendre maître, ensuite, de sa personne, et d'en tirer, à force de tourmens, des lumières sur l'état de la place, et les forces de la religion, afin de conférer ce qu'il en apprendroit, avec les avis qu'il recevroit de d'Amaral, et de pouvoir s'assurer s'il devoit entièrement compter sur ses correspondances avec ce chancelier. Ce n'est pas que Soliman ne reçût d'ailleurs les mêmes avis du médecin Juif, dont nous avons parlé. Ce perfide le pressoit continuellement d'avancer son armement; mais comme les traîtres, pour se faire

mieux écouter, diminuent toujours les difficultés d'une entreprise dont ils sont les auteurs, le Grand-Seigneur et son Conseil, peut-être dans la crainte d'une double trahison, auroient été bien aises, avant que de s'engager dans ce siége, de sçavoir, par le rapport de quelque chevalier, si les avis qu'ils recevoient de leurs espions étoient fidèles, et s'il n'y avoit point d'exagération dans leurs relations.

Le Grand-Seigneur entra dans les vûes de son ministre; et, pour tâcher, sous prétexte de quelque négociation, d'attirer les chevaliers à Constantinople, il voulut qu'on dépêchât un nouveau courier à Rhodes, au nom même de Pyrrus. Ce bacha écrivit au Grand-Maître, pour l'assurer que le sultan étoit très-disposé à traiter sincèrement de la paix; mais que, dans la crainte d'offenser la majesté d'un si grand prince, on n'avoit osé lui présenter sa lettre, à cause de la bassesse de son agent; que, s'il vouloit charger d'une autre lettre quelque seigneur de son Conseil, muni de pouvoirs suffisans, il seroit volontiers son introducteur à la Porte. Il ajoutoit que le Grand-Seigneur, surpris de n'avoir point de réponse à sa première lettre, en avoit donné une seconde au courrier, et qu'il ne doutoit pas qu'il n'y répondît, conformément à ce qu'exigeoient la majesté et la puissance redoutable d'un si grand empereur. Le courrier, en effet, fut chargé d'une lettre de Soliman pour le Grand-Maître, dans laquelle ce prince, comme on va voir, pour l'o-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

bliger à rechercher la paix, faisoit une grande ostentation de ses desseins et de ses forces.

« On nous a assuré, lui disoit-il, que la lettre « que notre Grandeur t'avoit écrite, t'a été ren« due, et qu'elle t'a causé plus d'étonnement que « de plaisir. Assure-toi que je ne me contente pas « de la prise de Belgrade, mais que je me pro« pose d'en faire, dans peu, une autre aussi im« portante, de laquelle tu seras bientôt averti; « toi et tes chevaliers ne sortez guères de ma mé« moire ».

Comme cette seconde lettre avoit plus l'air d'un cartel et d'une déclaration de guerre, que d'un préliminaire de paix, le Grand-Maître crut être obligé d'y répondre avec autant de hauteur.

« Je ne suis point fâché, lui dit-il, dans sa ré« ponse, que tu te souviennes de moi, et des « chevaliers de mon Ordre; tu me parles de la « conquête que tu as faite en Hongrie, et du des« sein où tu es, à ce que tu me mandes, de faire « une autre entreprise dont tu espères le même « succès; mais fais réflexion que, de tous les pro« jets que forment les hommes, il n'y en a point « de plus incertains que ceux qui dépendent du « sort des armes. Adieu ».

Le Grand-Maître, ayant cru devoir répondre,

avec fermeté, aux menaces indirectes de Soliman, ne laissa pas d'écrire, en particulier, à Pyrrus, que, si le sultan, son maître, souhaitoit la paix plus sincèrement qu'il ne paroissoit par ses lettres, il n'avoit qu'à lui envoyer des ôtages, ou, du moins, un sauf-conduit scellé du grand sceau de l'empire; qu'après l'avoir reçu, il feroit partir, pour Constantinople, un chevalier des plus considérables de son Ordre, pour écouter les propositions qu'on lui voudroit faire. Mais un brigantin de la religion, commandé par un frère-servant, ayant été enlevé, par les Turcs, proche de Rhodes, on prit cet acte d'hostilité pour une déclaration de guerre.

Le Grand-Maître s'y prépara avec toute l'habileté et les précautions d'un ancien Capitaine qui avoit vieilli dans l'exercice des armes; il fit creuser les fossés, et réparer les anciennes fortifications, auxquelles il en ajouta de nouvelles. Pour priver les Turcs de fourrage, on coupa, par son ordre, les grains, quoiqu'ils ne fûssent pas encore mûrs; des maisons de plaisance, et même des églises, situées au dehors de la ville, furent rasées, et les matériaux emportés dans la ville, de peur que les ennemis ne se servîssent de ces ruines pour élever des plate-formes, et y placer leur artillerie. Par une autre précaution, et pour avoir des pionniers, on fit entrer, dans la ville, les paysans de la campagne; et on y rappella, en même-tems, tous les aventuriers, et les armateurs, qui, sous la bannière de l'Or-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

dre, faisoient la course contre les infidèles, et trouvoient un asyle dans le port de Rhodes.

Mais il falloit pourvoir à la subsistance de ce peuple, aussi-bien qu'à celle des chevaliers, des citoyens et de la garnison. Ce furent les premiers soins de l'Isle-Adam : il nomma, pour cela, trois commissaires ; et, afin qu'ils fûssent plus autorisés, il les choisit parmi les grands-croix. Le premier fut Gabriel de Pomerols, grand-commandeur, et lieutenant-général du Grand-Maître ; Jean Bouck, turcopolier, et de la langue d'Angleterre, fut le second ; et le chancelier d'Amaral fut nommé pour le troisième : ces trois seigneurs visitèrent exactement tous les magazins. Quoiqu'ils les trouvâssent, la plûpart, remplis, le Grand-Maître, persuadé que, dans ces occasions, ce qu'on appelle suffisant, ne suffit pas toujours, proposa, dans le Conseil, de faire venir, incessamment, de Naples, de Sicile et de Candie, une plus grande quantité de bleds, de vins, de poudre et d'armes, et même de tâcher de tirer de l'isle de Candie cinq cents archers, et des gens de trait, en quoi les Candiots avoient excellé, de tout tems, par-dessus les nations les plus aguerries.

Le chancelier, qui avoit vendu sa foi aux infidèles, selon le rapport du bâtard de Bourbon pour éloigner cet effet des précautions du Grand-Maître, représenta que, par des nouvelles qui venoient des isles Chrétiennes de l'Archipel, on apprenoit que l'armement des Turcs regardoit moins les isles de la religion que celle de Chypre,

et peut-être l'Italie même; que, depuis près de quarante ans, qu'il étoit dans la religion, il avoit observé, plusieurs fois, que les Turcs avoient causé plus de dépense à l'Ordre par l'inquiétude que donnoient leurs armemens, que s'ils avoient attaqué Rhodes à force ouverte; qu'à la vérité on ne pouvoit donner de trop justes louanges aux soins que prenoit le Grand-Maître; mais qu'on pouvoit en différer encore, pour quelque tems, l'exécution, de peur d'épuiser le trésor de l'Ordre à force de préparatifs, et pour se garantir d'un orage qui, vraisemblablement, iroit fondre ailleurs.

Le Grand-Maître, qui ne connoissoit pas les motifs de ces perfides conseils, ne les attribuoit qu'à un esprit d'épargne mal réglé; mais il déclara qu'il avoit des lettres d'un espion sûr et fidèle, qu'il entretenoit à Constantinople, et qui l'assuroit que le siége de Rhodes étoit le seul objet de l'armement du Grand-Seigneur; que ce prince avoit défendu de laisser sortir, de ses ports, aucun vaisseau qui fît la route de l'isle; qu'on préparoit, avec un grand soin, un train de grosse artillerie, et qui ne s'employe que dans les siéges; que Soliman avoit fait forger une grande quantité d'outils pour remuer la terre; et que la plûpart des troupes prenoient la route de la Lycie, où elles devoient s'embarquer pour passer dans l'isle de Rhodes. Le Grand-Maître ajouta que, dans une affaire si importante, il ne falloit pas écouter une politique trop timide, et qu'il valoit

Villiers de l'Isle-Adam.

mieux hazarder quelque dépense, que de voir l'isle inondée d'ennemis, avant que d'avoir pourvu à sa défense.

L'avis de l'Isle-Adam prévalut: on tira des bleds de Naples et de Sicile; il n'y eut que la poudre qui manqua, dans la suite du siége, par la trahison du chancelier, qui fit un faux rapport de ce qui s'en trouvoit dans les magazins. On auroit manqué pareillement de vin par la même perfidie: d'Amaral, sous prétexte de ménage et d'épargne, avoit rejetté les propositions de trois marchands de Rhodes, qui offroient d'en fournir la ville à un prix raisonnable. Mais le Grand-Maître, qui portoit ses vûes de tous côtés, envoya, en Candie, un frère-servant, appellé Antoine Bosio, oncle de l'auteur qui a écrit les annales de cet Ordre; et il le chargea de faire une ample provision de vins, et de tâcher, en même-tems, d'obtenir, du gouverneur de l'isle, la permission d'y lever cinq cents hommes d'infanteric. Bosio, étant arrivé à Candie, n'eut pas de peine à recouvrer des vins: il en chargea quinze grips ou brigantins; et il eut même l'adresse de gagner un jeune gentilhomme Vénitien, appellé Bonaldi, qui avoit actuellement, dans le port de Candie, un vaisseau chargé de vins pour Constantinople; il l'engagea à changer de route pour aller débarquer, à Rhodes, la charge de son vaisseau.

Ce frère-servant ne trouva pas la même facilité pour lever des soldats. Non seulement le gouverneur lui en refusa la permission; mais, comme

il redoutoit le ressentiment de Soliman, il fit faire défense, à son de trompe, à qui que ce fut, sous peine de punition corporelle, de prendre parti avec l'agent du Grand-Maître, et de sortir de l'isle. Mais l'habile Rhodien ne laissa pas de faire sa recrue: et plus de cinq cents hommes, déguisés en marchands et en matelots, s'embarquèrent dans des brigantins, sans que le gouverneur s'en apperçût, ou voulût s'en appercevoir. Cet adroit négociateur, avant de mettre à la voile, rendit un nouveau service à la religion. Il y avoit alors, dans l'isle de Candie, un excellent ingénieur, appellé Gabriel Martinengue, gentilhomme Bressan, sujet de la République, et d'une Maison illustre et ancienne: le sénat lui avoit donné une pension de douze cents écus pour avoir soin des fortifications dans toutes les places qui se trouvoient dans cette isle. Bosio, qui prévit combien un si habile homme seroit utile dans une place assiégée, lui proposa de venir, à Rhodes, partager avec les chevaliers la gloire qu'ils espéroient acquérir dans la défense de leur isle. Martinengue, plein de valeur, et aussi brave soldat que grand ingénieur, s'y offrit de bonne grâce, supposé qu'on pût obtenir son congé du gouverneur.

Bosio partit pour Rhodes avec ses soldats et sa provision de vins: il y arriva heureusement; et, après avoir rendu compte, au Grand-Maître, de son voyage, il l'entretint de la négociation qu'il avoit entamée avec Martinengue. Le Grand-Maître sentit bientôt tout l'avantage qu'on pourroit

Villiers de l'Isle-Adam.

tirer d'un si habile homme, dans la conjoncture présente; il renvoya Bosio en diligence, à Candie, avec une lettre pour le gouverneur, où il le prioit très-instamment d'accorder, à cet officier, un congé pour venir défendre une place qui servoit de boulevard aux isles mêmes de la République. Le gouverneur refusa hautement ce congé; il envoya même querir Martinengue, auquel il défendit expressément de sortir de l'isle. Mais cet officier, sans s'embarrasser des suites, se déguisa; et, de concert avec Bosio, se rendit secrettement au bord de la mer; et il s'y embarqua dans une felouque qui l'attendoit dans une cale écartée de l'isle.

Le gouverneur, ayant été averti que l'ingénieur étoit disparu, en fit faire une recherche exacte dans les principales maisons. Il envoya à la sienne où il fit confisquer tous ses effets; et ne doutant pas qu'il ne se fût embarqué dans quelque navire passager, il envoya à sa poursuite deux galères, avec ordre de le ramener mort ou vif. Martinengue et Bosio se voyant poursuivis, firent abattre le mât de la felouque, retirèrent les rames dans leur vaisseau, le serrèrent contre un rocher de l'isle, le firent couvrir de voiles faites de toile grise, et à-peu-près de la même couleur que le rocher contre lequel cette felouque étoit rangée. Par cet artifice, et peut-être par des ordres secrets du gouverneur, ils échappèrent aux galères: et, après qu'elles furent rentrées dans le port, ils mirent à la voile, passè-

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

rent la nuit à travers quelques vaisseaux Turcs, qui, à la faveur de la langue Grecque que parloit Bosio, crurent ce brigantin de leur escadre, et arrivèrent à Rhodes. Martinengue fut reçû avec joye par le Grand-Maître qui connoissoit sa naissance, et son habileté. Les principaux commandeurs, à son exemple, le comblèrent de caresses; chacun s'empressoit de lui marquer combien on étoit touché de son mérite. Martinengue, de son côté, étoit charmé de se voir estimé par un corps de milice si bon juge de la valeur, et composé de tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans tous les États de la Chrétienté. De ces sentimens peut-être trop humains, il passa bientôt à ceux d'une vénération particulière, en considérant que ces chevaliers et ces hommes de guerre se préparoient, en Chrétiens et en véritables religieux, à la défense de la religion sous un habit de soldat, et avec un équipage militaire; il admiroit leur désappropriation, une foi vive, un détachement sincère de toutes les choses du siècle: il voyoit sur-tout, avec édification, que la plûpart ne se préparoient à soutenir un siége qui devoit être fort meurtrier, que par l'usage fréquent des sacremens.

Ces réflexions firent naître sa vocation: il se voyoit lui-même, sans une préparation aussi sainte, exposé aux mêmes périls: Dieu parla à son cœur: il courut au Palais du Grand-Maître, se jetta à ses pieds; et, pénétré du désir de sacrifier sa vie pour la défense de la foi, il conjura

Villiers de l'Isle-Adam.

ce prince de l'honorer de la croix de l'Ordre : le Grand-Maître le releva, et l'embrassa tendrement, en l'assurant qu'il alloit proposer, au Conseil, sa demande et ses pieuses dispositions. Il n'y eut pas deux avis différens : on fut ravi, dans l'Ordre, d'y associer un si excellent homme : le Grand-Maître lui donna l'habit, reçût ses vœux en pleine assemblée; et, pour reconnoître la générosité avec laquelle il avoit abandonné son patrimoine et de grosses pensions qu'il tiroit de la République de Venise, l'Ordre lui assigna une pension de douze cents écus, jusqu'à ce qu'il fût pourvû d'une commanderie ou d'un prieuré de pareille valeur. Pour surcroît de grâces, le Grand-Maître fit, le lendemain, le nouveau chevalier grand-croix : on lui donna, en même-tems, la sur-intendance générale sur toutes les fortifications; et le grand-maréchal, le général-né de toutes les troupes de l'Ordre, partagea, en quelque manière, son autorité avec lui : par considération pour sa grande capacité, il l'admit dans le commandement et dans l'autorité que sa charge lui donnoit sur toutes les troupes qui se trouvoient dans l'isle.

Par les conseils et par les soins de Martinengue, on rétablit les murailles et les tours; on éleva les remparts; et l'on construisit des ravelines devant les portes de la ville. Il fit faire des casemates dans les flancs des bastions; et, dans la contrescarpe du fossé, des fourneaux, et comme des mines chargées de poudre, où on

pouvoit mettre le feu par une traînée pratiquée sous terre : au-dedans de la place, il fit faire de nouveaux forts, des coupures, des fossés, des retranchemens, des barricades, et toutes les choses nécessaires qu'un aussi habile homme, et qui prévoyoit l'avenir, pouvoit opposer contre les attaques des assiégeans.

Pendant que la religion profitoit si utilement de ses lumières et de ses rares talens, sur-tout à la veille d'un siége, il y eut une espèce de désertion parmi des chevaliers de la langue d'Italie. Les principaux de cette nation se plaignirent, au Grand-Maître et au Conseil, que le Pape Adrien VI, qui venoit de succéder à Léon X, disposoit souverainement, et à leur préjudice, de toutes les commanderies d'Italie; et ils demandèrent la permission d'aller, à Rome, lui en porter leurs plaintes. Le Grand-Maître ne jugea pas à propos, dans la conjoncture présente, de leur accorder ce congé qu'ils sollicitoient; son refus les irrita; et d'Amaral qui ne perdoit aucune occasion de pouvoir affoiblir la religion, leur insinuoit qu'ils devoient prendre, eux-mêmes, la permission qu'on leur refusoit; que l'Isle-Adam, Français de nation, n'aimoit point la langue d'Italie; qu'il n'étoit peut-être pas fâché, pour les tenir toujours dans une espèce d'humiliation, que le Pape leur enlevât des commanderies attachées à leur langue; que ce Grand-Maître ne faisoit même courir tous les bruits d'un siége prochain, que pour pouvoir, sous ce prétexte, disposer plus

librement des fonds qui étoient dans le trésor de l'Ordre; qu'après tout, ils seroient déshonorés, si, après avoir répandu, tant de fois, leur sang pour la défense de la religion, ils se voyoient, par une odieuse distinction, privés seuls des récompenses dûes légitimement à leurs services.

Les chevaliers Italiens, séduits par ces perfides conseils, sortirent de Rhodes sans permission, et se retirèrent dans l'isle de Candie. Le Grand-Maître, justement indigné d'une désobéissance si scandaleuse, fit faire leur procès, comme à des rebelles et à des déserteurs; et le Conseil, par une sentence, les priva de l'habit. Quelque juste que fût ce jugement, la religion y perdoit un grand nombre de chevaliers pleins de valeur; quelques-uns de leurs amis, et mieux intentionnés que le chancelier, du consentement secret du Grand-Maître, passèrent à Candie; et, après être entrés adroitement dans leurs plaintes et dans leur ressentiment, ils leur représentèrent qu'on ne pouvoit plus douter du siége de Rhodes; qu'on verroit, au premier jour, l'isle inondée par les Turcs; et que, quelque juste que fût le motif de leur voyage à Rome, ils ne pourroient pas empêcher leurs ennemis de publier qu'ils ne l'avoient entrepris, dans une pareille conjoncture, que pour éviter les périls où alloient être exposés tous leurs confrères.

La certitude du siége de Rhodes, et la crainte d'être soupçonnés d'un motif si lâche, étouffèrent tout leur ressentiment: ils revinrent, à

Rhodes, se jetter aux pieds de l'Isle-Adam ; et, pour obtenir le pardon de leur faute, ils protestèrent de la laver dans leur sang, et dans celui des infidèles. Le Grand-Maître les reçût comme un bon père; et, après leur avoir fait une sage correction sur leur désobéissance, ce sage vieillard les embrassa tendrement, leur rendit l'habit, et leur promit que, quand la religion seroit débarrassée de la guerre dont elle étoit menacée, tout l'Ordre s'intéresseroit dans leur affaire; qu'il en feroit la sienne propre, et qu'il espéroit que, sur des plaintes si justes, les souverains de la Chrétienté ne lui refuseroient pas leurs bons offices auprès du Pape.

Cet orage étant heureusement calmé, le Grand-Maître fit partir, en toute diligence, des chevaliers pour toutes les Cours de l'Europe, et pour tâcher d'obtenir, du Pape et des princes Chrétiens, un prompt secours; mais l'évènement fit voir que l'Ordre ne devoit compter que sur ses propres forces. La plûpart de ces princes, occupés des guerres qui étoient entre eux, et de leurs intérêts particuliers, négligèrent ceux de la religion; et le Pape même, quoique pontife vertueux, mais qui devoit la tiare au crédit et à la recommandation de l'empereur Charles-Quint, dont il avoit été précepteur, n'osa, sans sa participation, disposer des troupes ou des fonds du Saint-Siège.

Frère Jacques de Bourbon, commandeur d'Oisemont, et fils naturel de Louis de Bourbon,

Villiers de l'Isle-Adam.

élu évêque de Liége, prince de la Maison de France, nous apprend, dans la relation qu'il nous a laissée du siége de Rhodes, que, sur les instances que le chevalier d'Ansoyville fit, de la part du Grand-Maître, au roi de France, ce prince religieux, qui affectionnoit l'Ordre, lui donna un pouvoir de faire armer tous les vaisseaux qu'il trouveroit dans les ports de Provence, et de les conduire à Rhodes. Mais les commandans de cette province, craignant d'être attaqués par les armées de l'empereur, différèrent d'exécuter ces ordres: il fallut retourner à la Cour en solliciter de nouveaux et de plus précis. Pendant ces voyages, l'hyver survint; et le tems favorable de mettre en mer se passa.

Ce fut apparemment par une disgrâce semblable qu'une puissante caraque, que le chevalier Hyserant, de la langue d'Auvergne, avoit frettée à Gênes, et qui étoit chargée de provisions de guerre et de bouche, échoua proche de Monègue, quoiqu'on soupçonnât, en ce tems-là, que la mer et les vents avoient moins contribué à cet accident que la politique des Gênois, qui ne vouloient point s'attirer le ressentiment des Turcs. Il n'est pas moins difficile de sçavoir à quoi on doit attribuer l'inaction de Fabrice Pignatelli, prieur de Barlette, de Charles Quesvalle, de Lully de Saint-Étienne, et de Jean-Baptiste Caraffa, bailli de Naples, qui, par ordre du Grand-Maître et des deniers de l'Ordre, ayant acheté un grand nombre de provisions de guerre et de

bouche, n'en firent passer aucune partie au secours de Rhodes.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le Grand-Maître, dans l'incertitude de ces secours éloignés, mit toute sa confiance dans la protection du ciel et dans la valeur de ses chevaliers; en homme de guerre, et en grand Capitaine, il n'oublia aucune des précautions nécessaires pour n'être pas surpris par les infidèles. Il commença ces soins, si dignes de son courage, par une revue générale de ce qu'il y avoit de chevaliers et de troupes réglées : il n'y trouva qu'environ six cents chevaliers, et quatre mille cinq cents soldats : et ce fut, avec cette poignée de gens de guerre, qu'il entreprit de défendre sa place contre les inondations de ces armées effroyables que Soliman mettoit en campagne dans toutes ses entreprises. Les bourgeois de Rhodes, à la vérité, prirent les armes, et on en forma quelques compagnies; on rappella les armateurs Rhodiens qui étoient en mer, qui s'enfermèrent dans la ville, et qui furent chargés de la défense du port. On destina les paysans de la campagne pour servir de pionniers; mais on ne put tirer, dans la suite, aucun service du petit peuple de la ville, qui ne sçavoit que craindre, et qui fuyoit le péril. Le Grand-Maître chargea frère Didier Tholon de Sainte-Jaille, bailli de Manosque, du soin de l'artillerie; et les chevaliers de Nuëres et Britto, de la conduite des travaux, sous les ordres du bailli de Martinengue. Les esclaves de Rhodes, et ceux qui appartenoient

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

à des particuliers, furent employés à creuser les fossés, et aux fortifications qu'on ajouta au bastion d'Auvergne; on répara les moulins; on fit construire de nouveaux fours; le port fut fermé par une double chaîne, l'une devant son embouchure, et l'autre en dedans, depuis la tour de Saint-Nicolas, jusqu'à la tour des Moulins; et, de peur que les infidèles ne tâchâssent de s'emparer du môle, comme ils l'avoient tenté dans le siége précédent, et qu'à la faveur de cette jettée, ils ne pénétrâssent jusqu'à la porte de Sainte-Catherine, on coula à fond, à l'entrée du Mandranche, plusieurs vaisseaux chargés de pierres; les murailles furent, en même-tems, bordées d'artillerie; on porta des armes, des grenades, des pots à feu, et de grosses pierres sur les remparts et dans les bastions; jamais on n'avoit vu plus de diligence et plus d'ordre.

Les chevaliers et les gentilshommes Grecs, le bourgeois comme l'officier, le soldat et le matelot, les prêtres même et les religieux, chacun s'occupoit, avec promptitude et sans confusion, à ce qui lui étoit prescrit. Le Grand-Maître se trouvoit par-tout; lui seul conduisoit ces différens travaux; sa présence et sa capacité les avançoient encore plus que ne faisoient tant de mains qui y étoient employées, et peu de princes et de gouverneurs ont fait voir, dans une place assiégée, une aussi parfaite intelligence de l'art militaire, jointe à une valeur tranquille et incapable d'être troublée par la grandeur et les dif-

férentes sortes de périls dont il fut, depuis, environné.

Villiers de l'Isle-Adam.

Mais, pour faire mieux connoître l'importance et l'utilité de ses soins, quoique, dans le livre précédent, nous ayons parlé de la situation de cette place, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'en étendre la relation, et de l'augmenter du récit des fortifications qu'on y avoit ajoutées depuis le dernier siége.

La ville de Rhodes, comme nous l'avons dit, est située au bord de la mer, sur une colline qui se termine, par une pente douce, dans une plaine : ce qui en rendoit la circonvallation aisée. Elle est divisée en haute et basse ville; le Palais du Grand-Maître étoit placé dans la haute ville, à laquelle il servoit de château, et, en même-tcms, de citadelle. Tous les chevaliers étoient logés auprès du Palais du Grand-Maître, et dans un même quartier; et les séculiers, avec les personnes mariées, soit bourgeois ou artisans, occupoient la basse ville. Cette place, du côté qu'elle regarde la campagne, paroît de figure ronde; et, si on la considère du côté de la mer, elle représente un croissant parfait. Il y a deux ports : le plus grand est quarré et spacieux, mais il n'est pas sûr, quand certains vents viennent à souffler. A l'entrée de ce port, à main droite, on trouvoit la tour de Saint-Nicolas, ouvrage de la libéralité de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Cette tour, garnie d'artillerie, étoit attachée à un bastion, qui étoit derrière; et elle

avoit une courtine qui venoit jusqu'aux murs de la ville, et faisoit un des côtés du port. De l'autre côté, et vis-à-vis de cette tour, il y avoit un vieux château que les chevaliers nommoient le château Saint-Ange. Ce château et cette tour, distans, l'un de l'autre, de plus de cinquante toises, avoient été construits sur les deux rochers, sur lesquels on prétend qu'étoient posés, anciennement, les pieds de ce grand colosse de bronze, entre les jambes duquel les plus grands vaisseaux passoient, dit-on, avec toutes leurs voiles. Le bastion, auquel la tour de Saint-Nicolas étoit attachée, étoit sur le bord de la mer, garni de neuf grosses pièces de canon, qui défendoient l'entrée du port de quelque côté que ce fût. Le petit port ou le port des galères étoit couvert, du côté de la mer, d'une langue de rocher qui tient à la terre-ferme, et sur laquelle étoit bâti un château appellé, par les chevaliers, le château de Saint-Elme ou de Saint-Erme. Ce port est plus sûr que le grand, et peut contenir plusieurs galères; mais sa bouche est si étroite, qu'il n'y en peut entrer qu'une à la fois. On la fermoit, tous les soirs, avec une chaîne qui tenoit à une petite tour, tout au bout d'un môle qui avance vingt-cinq ou trente pas dans la mer; l'autre bout de la chaîne s'attachoit à une pièce de rocher qui tient à la terre, à sept ou huit pas de ce château. A côté du port des galères, on trouvoit l'arsenal où on les construit; et, vis-à-vis du bastion qui est entre les deux ports, il y a une grosse

tour avec son fossé, sur laquelle on voyoit trois grosses pièces de canon qui défendoient l'entrée de ce dernier port. Au-dessus du Palais du prince et des auberges des langues, on voyoit s'élever un grand nombre d'églises, parmi lesquelles celle de Saint-Jean, patron de l'Ordre, étoit remarquable par la grandeur de son vaisseau, et par la hauteur et la délicatesse de son clocher. Tous ces superbes bâtimens, joints aux fortifications anciennes et nouvelles, rendoient Rhodes une des plus belles villes de l'Orient. Elle étoit entourée d'une double, d'autres disent d'une triple enceinte de murailles, fortifiées par treize grosses tours antiques, dont il y en avoit cinq renfermées dans une espèce de ravelin et de bastion, que les historiens du tems appellent des boulevards; et ces boulevards étoient enveloppés par des barbacanes, ou de fausses brayes, et par des ouvrages avancés: le fossé étoit large et profond; la contrescarpe, revêtue et palissadée. Tout ce qui étoit découvert aux environs de la place, se trouvoit exposé à un nombre infini de batteries, composées de canons de différens calibres, selon la proximité ou l'éloignement des endroits qui étoient en vûe. Rhodes présentoit, de tous côtés, un front redoutable; et, depuis le glacis jusqu'à la place, ce n'étoient que fortifications entassées les unes sur les autres, et que batteries, qui ne souffroient point qu'on en pût approcher impunément.

Nous avons dit, sur la foi des historiens du

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

tems, qu'il y avoit cinq boulevards ou bastions. Le Grand-Maître en confia la défense à cinq anciens chevaliers, qui, en plusieurs occasions, avoient donné des preuves de leur capacité et de leur courage. On chargea le chevalier du Mesnil de défendre le bastion d'Auvergne; frère François des Carrières fut mis dans celui d'Espagne; Nicolas Huzi dévoit commander dans celui d'Angleterre; Bérenger de Lioncel, dans celui de Provence; et Andelot Gentil entreprit de défendre le bastion d'Italie. Le Grand-Maître distribua, en même-tems, la meilleure partie de ses troupes sur les remparts, et il les partagea selon les quartiers. Frère Raymond Ricard, le plus ancien commandeur de la langue de Provence, devoit, à la tête d'une brigade, veiller au poste qui en portoit le nom. Raymond Roger, de la langue d'Auvergne, étoit préposé pour le quartier de sa langue; Joachim de Saint-Aubin, avec les chevaliers Français, se chargea de la défense de la muraille, depuis la tour Franque jusqu'à la porte de Saint-Ambroise; et, depuis cette porte, jusqu'à celle de Saint-Georges, les Allemands étoient postés sous la conduite du commandeur Valdners; Guillaume Ouazon commandoit dans le quartier des Anglois; Georges Émar, dans celui d'Italie; Jean de Barbaran, et Ernand Solliers, devoient défendre les postes de Castille et d'Arragon, dont les fossés n'étoient ni assez larges, ni assez profonds. Le quartier, appellé Sainte-Marie de la Victoire,

étoit encore plus foible; le Grand-Maître se chargea de sa défense, quitta son Palais, et se logea, au pied de la muraille, avec quelques chevaliers qu'il avoit réservés pour combattre sous ses ordres et avec lui.

Outre cette distribution, le Grand-Maître choisit encore quatre seigneurs grands-croix, qu'on nomma *Capitaines du secours*, pour en porter, avec les compagnies qu'ils commandoient, aux endroits qui seroient les plus pressés. Le premier de ces capitaines fut d'Amaral, dont on ne soupçonnoit point encore la fidélité. Il fut chargé de soutenir ceux qui devoient défendre les postes d'Auvergne et d'Allemagne; frère Jean Bouk, turcopolier de l'Ordre et chevalier de la langue d'Angleterre, fut destiné pour le quartier d'Espagne et d'Angleterre; frère Pierre de Cluys, grand-prieur de France, devoit soutenir ceux de sa nation, et les postes de Castille et de Portugal; et frère Grégoire de Morguet, grand-prieur de Navarre, se chargea de marcher au secours des postes de Provence et d'Italie. Le Grand-Maître ajouta à ces quatre seigneurs, frère Gabriel de Pommerols, son lieutenant-général, qui, sans avoir de poste et de quartier affecté, devoit se porter dans tous les endroits où il en seroit besoin; et le Grand-Maître, à la tête de ses gardes, commandés par le chevalier de Bonneval, de la langue d'Auvergne, se réserva la même fonction.

Nous avons vu qu'avant le premier siége, on

avoit apporté, dans la ville, une statue de la Sainte-Vierge, qui étoit révèrée dans une église consacrée en son nom, et bâtie sur le Mont Philerme. On prit la même précaution avant ce second siége; et tout le clergé et le peuple furent, en procession, la prendre dans son église; la portèrent dans la ville, dont elle étoit regardée comme la protectrice, et la déposèrent dans l'église de Saint-Marc.

La tour de Saint-Nicolas, étant considérée comme le poste le plus important, et comme la clef de Rhodes, le Grand-Maître en confia la défense à frère Guyot de Castelane, de la langue de Provence, ancien chevalier, qui s'étoit distingué par un grand nombre d'actions de valeur. Vingt chevaliers et trois cents hommes d'infanterie entrèrent dans cette forteresse, sous ses ordres; on donna six cents hommes aux chevaliers Claude de Saint-Prix, et Jean Boniface, tous deux Français, et à Lopez Daïala, et Hugues Capons, Espagnols, pour faire, tour-à-tour, nuit et jour, les rondes par la ville, et pour y entretenir le bon ordre, avec pouvoir de juger à mort les malfaiteurs, sauf l'appel au Grand-Maître. Ce prince, craignant que les quatre grands-croix qu'il avoit choisis pour capitaines de secours, ne fûssent pas suffisans, dans la suite, pour en porter dans tous les endroits qui seroient attaqués, en ajouta quatre autres: sçavoir, Anastase de Sainte-Camelle, Guyot Dazas, chevaliers Français; Marin Fursin, et Raymond

Villiers de l'Isle-Adam.

Marquet, Espagnols; et il donna, à chacun, une compagnie de cent cinquante hommes. Le grand-maréchal, suivant les droits de sa charge, remit le grand étendard de la religion à Antoine de Grolée, de la province de Dauphiné, chevalier d'une insigne valeur, et bien digne d'un dépôt aussi honorable. Le chevalier de Tinteville, parent du Grand-Maître, fut nommé pour porter l'Enseigne du Saint-Crucifix; et le chevalier Henry de Mauselle, attaché à la Maison du Grand-Maître, et un de ses officiers, portoit son étendard particulier.

Pendant que l'Isle-Adam étoit occupé à assigner aux chevaliers leurs emplois, et les quartiers qu'ils devoient défendre, on vit que les Turcs faisoient, de nuit, des signaux avec du feu sur l'endroit des côtes de Lycie, qui étoit opposée à l'isle de Rhodes. Le Grand-Maître, pour ne rien négliger, ordonna à un chevalier Français, appellé Mennetou, de prendre sa flûte, et d'aller avec un Rhodien, appellé Jaxi, qui parloit la langue Turque, pour reconnoître ce que signifioient ces feux. Le Chevalier Français, en exécution de ces ordres, se mit en mer; et, ayant abordé assez près de la côte, il apperçut, proche d'une fontaine, plusieurs soldats Turcs, déguisés en marchands (1). Jaxi leur demanda le motif de leurs signaux, et, en même-tems, des nouvelles d'un marchand Turc qu'il connoissoit, et

(1) Relation du commandeur de Bourbon, pag. 13.

Villiers de l'Isle-Adam.

qui avoit négocié autrefois à Rhodes. On lui répondit que ce marchand n'étoit pas éloigné; qu'il alloit arriver; et que, s'il vouloit se mettre à bord, il pourroit le voir. Le Rhodien s'en dispensa, à moins qu'ils ne voulûssent envoyer un ôtage à son commandant : les Turcs y consentirent : l'échange se fit; mais Jaxi, ne fut pas plutôt à terre, que ces perfides, contre le droit des gens, le garottèrent, le conduisirent, avec une extrême diligence, à Constantinople, et le remirent au bacha Pyrrus, l'auteur de cette trahison. Mennetou croyoit bien s'en venger sur l'ôtage Turc; mais, quand il fut arrivé à Rhodes, il se trouva que ce n'étoit qu'un misérable paysan, qu'ils avoient couvert d'une veste de soye, et dont le Grand-Maître et le Conseil ne purent tirer aucun éclaircissement.

Cependant Pyrrus, ayant en son pouvoir le Rhodien, tâcha d'en tirer des lumières sur l'état de la ville de Rhodes; et, n'en ayant pu rien apprendre par caresses, et sous l'espoir de magnifiques récompenses, il lui fit donner, pendant plusieurs jours, une question si violente, que le Grec n'en pouvant soutenir les douleurs, l'instruisit de ce qu'il vouloit sçavoir, et mourut peu après. Pyrrus fit part, au Grand-Seigneur, de la déposition du Rhodien, et apprit, à son maître, qu'il n'y avoit pas dans Rhodes plus de cinq ou six mille hommes en armes. Soliman résolut aussitôt d'en commencer le siége; mais, comme

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

il s'étoit fait une loi de n'entreprendre aucune guerre, sans une déclaration préalable; il en chargea un exprès, qui se rendit en Lycie, et qui, suivant l'usage, fit les signaux ordinaires avec du feu, comme l'avoient pratiqué ceux qui avoient enlevé Jaxi.

Le Grand-Maître, qui ignoroit sa mort, crut d'abord que les Turcs le renvoyoient. Le chevalier Boniface d'Aluys, par son ordre, fut, avec une galère, le recevoir. Étant arrivé proche de la côte, il apperçut quelques Turcs à cheval, qui, sans faire mention de Jaxi, lui dirent qu'il étoit venu des lettres du Grand-Seigneur pour le Grand-Maître; que, s'il vouloit attendre un peu de tems, on alloit les apporter; et ils invitèrent le truchement de la galère de descendre à terre pour les prendre. Mais le chevalier d'Aluys, craignant une supercherie pareille à celle qu'on avoit faite au chevalier de Mennetou, ne le voulut pas permettre. Dans la crainte même que ce ne fût une autre embûche, et qu'il ne survînt des vaisseaux pour s'emparer de la galère, il leur fit dire qu'il alloit partir à l'instant; et que, s'ils avoient des lettres à envoyer au Grand-Maître, ils pouvoient les lui remettre. Les Turcs le voyant prêt à voguer, lièrent le paquet de lettres avec une pierre, et le jettèrent dans son bord. Il porta ce paquet au Grand-Maître, qui l'ouvrit en plein Conseil. On y trouva une lettre de Soliman, en forme de déclaration de guerre, adressée au Grand-Maître,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

et à tous les chevaliers, et aux citoyens et habitans de Rhodes; et ce cartel étoit conçu à-peu-près en ces termes :

« Les brigandages que vous exercez continuel-« lement contre nos fidèles sujets, et l'injure que « vous faites à notre impériale majesté, nous « engagent à vous commander que vous ayiez « à nous remettre incessamment l'isle et la for-« teresse de Rhodes. Si vous le faites de bon gré, « nous jurons par le Dieu qui a fait le ciel et la « terre, par les vingt-six mille prophètes, par les « quatre musaphis qui sont tombés du ciel, et « par notre grand prophète Mahomet, que vous « pourrez sortir de l'isle, et les habitans y de-« meurer, sans qu'il vous soit fait le moindre » tort; mais, si vous ne déférez pas prompte-« ment à nos ordres, vous passerez tous par le fil « de notre redoutable épée; et les tours, les bas-« tions et les murailles de Rhodes seront réduits « à la hauteur de l'herbe qui croît au pied de « toutes ses fortifications. »

Cette lettre ne surprit pas beaucoup le Conseil; et on résolut, si le Grand-Seigneur attaquoit l'isle, de n'y répondre qu'à coups de canon. Mais, avant que les ennemis parûssent, et qu'on fût obligé d'entrer en action, le Grand-Maître ordonna qu'on s'y préparât par des jeûnes et des prières : il en donnoit l'exemple, le premier; et, quand le soin du gouvernement lui laissoit quelques momens libres, il les passoit au pied des autels. Fontanus, historien contemporain, et témoin

oculaire de ce qui se passa dans ce siége, dans la relation qu'il nous en a laissée, rapporte que les chevaliers et les citoyens de Rhodes n'avoient pas moins de confiance dans ses prières que dans sa valeur; et qu'on disoit communément que, sous un prince si pieux, le ciel étoit intéressé à la conservation de ses États.

Comme l'isle de Rhodes étoit habitée par deux nations différentes, chaque peuple avoit son métropolitain, à la nomination des Grands-Maîtres. Léonard Balestein remplissoit alors cette dignité, à l'égard des Latins, et un caloyer, appellé Clément, étoit archevêque des Grecs. Ces deux prélats vivoient dans une parfaite union, et n'étoient occupés que du soin d'entretenir la paix entre leurs diocésains. L'archevêque Latin excelloit dans le talent de la parole; c'étoit un des plus éloquens prédicateurs de son siècle. Cependant, comme les Turcs traitoient leurs sujets Grecs plus favorablement que les Latins, le Grand-Maître, craignant que ceux de cette nation qui habitoient les isles de la religion, ne se laissâssent séduire par cette distinction, il engagea les deux métropolitains à exhorter, dans leurs sermons, leurs diocésains à combattre courageusement contre ces ennemis de la foi. Ces deux prélats s'en acquittèrent avec beaucoup de zèle; ils y réussirent sans peine; et la fidélité des Rhodiens pour l'Ordre fut inébranlable. C'est qu'ils avoient un attachement inviolable pour la véritable religion, et que la domination des che-

Villiers de l'Isle-Adam.

valiers avoit toujours été juste et modérée : ce qui est le lien le plus sûr entre le souverain et ses sujets.

Cependant la flotte des Turcs mit à la voile ; elle étoit précédée par trente galères : celui qui les commandoit, en passant le long des côtes de l'isle de Lango ou de Cos, y débarqua quelques troupes pour la ravager : mais ces pillards, à leur descente, furent chargés si vigoureusement par Préjan de Bidoux, grand-prieur de Saint-Gilles, gouverneur de cette isle, qu'après y avoir perdu quelques soldats, ils furent contraints de se rembarquer. Ce commandant, ayant appris des prisonniers qu'il avoit faits, que ces galères, et tout le corps de la flotte qui les suivoit, alloit droit à Rhodes, après l'avoir vû passer, envoya demander, au Grand-Maître, la permission de se rendre auprès de lui, pour servir la religion pendant le siége. Le Grand-Maître, qui connoissoit sa capacité et sa longue expérience dans le métier de la guerre, fut également touché de son zèle et de son courage. Il lui envoya, avec joye, les ordres qu'il demandoit. Dès que ce généreux chevalier les eut reçus, il se jetta dans un brigantin ; et, à la faveur de la nuit, il entra dans le port de Rhodes, sans avoir été découvert par les Turcs, qui tenoient la mer. Le Grand-Maître l'embrassa tendrement, et le combla de louanges ; et, pour ne pas laisser ses talens et sur-tout sa vigilance sans emploi, il lui donna la commission de visiter les différens

postes de la place, et de commander, conjointement avec le bailli de Manosque, à toutes les batteries.

On fit venir, en même-tems, des isles de la religion, et sur-tout de celle de Nizzaro, la plûpart des habitans, gens courageux, accoutumés à aller en course, et à combattre les infidèles. Le Grand-Maître prit cette résolution, parce que, dans cette guerre, il s'agissoit uniquement de sauver la capitale, et que, si l'Ordre s'y maintenoit, les autres isles se pourroient conserver, ou, du moins, se recouvrer plus aisément. Quand ces habitans furent débarqués, on les fit entrer, avec des vivres, dans les châteaux de Lindo, de Féracle, et dans les autres forteresses de l'isle: des chevaliers, pleins de valeur, s'y renfermèrent pour les commander; ils avoient ordre, s'ils étoient assiégés, d'y tenir le plus long-tems qu'ils pourroient, pour gagner du tems, et reculer le siége de la capitale; et, si les infidèles ne les attaquoient pas, d'aller souvent en parti, et de tâcher de surprendre ceux qui s'écarteroient du gros de l'armée.

La flotte Turque, après avoir reconnu les côtes de Lycie, parut enfin à la vue de Rhodes, et s'arrêta en une place qui n'en étoit éloignée que de huit milles, ou environ trois lieues; mais, n'y ayant pas trouvé un bon fond, et cet endroit étant, d'ailleurs, exposé, dans cette saison, aux vents d'Occident, Curtogli fit lever l'ancre, mit à la voile, et alla surgir de l'autre côté de l'isle;

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

et dans une cale de bonne tenure, appellée *Parambolin*, à six milles de la ville. Il s'y rendit, depuis, des ports de Syrie, de Palestine et d'Égypte, un grand nombre de vaisseaux et de galères, chargés de troupes et de munitions; en sorte que, quand les Turcs eurent rassemblé toutes leurs forces, on comptoit, dans cette flotte, jusqu'à quatre cents voiles; et l'armée de terre étoit composée de cent quarante mille hommes, sans compter soixante mille pionniers, que Soliman avoit tirés des frontières de Hongrie, et des montagnes de Servie, de Bosnie et de Valaquie, où la plûpart avoient été élevés à fouiller la terre et à conduire des mines.

Le Grand-Maître, à l'approche des ennemis, quitta son Palais, et vint se placer auprès de l'église de Sainte-Marie de la Victoire, pour être plus à portée de secourir les postes qui seroient attaqués. Pendant les treize premiers jours, les infidèles ne firent aucun mouvement, leurs galères, les vaisseaux plats et les barques transportoient continuellement leurs troupes des ports de Fisco et de Macry, dans l'isle de Rhodes; et on travailla, en même-tems, à mettre à terre la grosse artillerie et les provisions de guerre et de bouche. Quand tout fut débarqué, on tint un grand Conseil sur différentes opérations de l'armée: plusieurs officiers étoient d'avis qu'on s'attachât d'abord au château de Lindo, et aux autres forteresses de l'isle, que les chevaliers avoient fait construire pour arrêter les descentes.

Ils représentèrent que les troupes qui étoient dans ces places, pourroient surprendre et traverser les convois, et tailler en pièces les cavaliers qui s'écarteroient pour aller au fourrage; mais le bacha Péri ou Pyrrus, fils d'un renégat Epirote, s'opposa à ce sentiment, en représentant que, si on vouloit se rendre maître de ces petites places, on perdroit un tems précieux; qu'il falloit aller droit à la capitale, dont la conquête feroit tomber nécessairement tous ces châteaux; et qu'à l'égard des partis qui pourroient inquiéter les convois et les fourrageurs, pour n'en avoir rien à craindre, il n'y avoit qu'à leur donner des escortes si fortes, que les Chrétiens n'osâssent les attaquer.

Le général se déclara pour ce dernier avis, et Rhodes fut investie. On commença à ouvrir la tranchée, hors de la portée du canon; et, quand on fut plus près de la ville, les infidèles dressèrent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie de la place. Il ne paroissoit rien dans la plaine, qui ne fût foudroyé par le canon; et, dans de fréquentes sorties, les chevaliers tuèrent un grand nombre de Turcs, nettoyèrent la tranchée, et comblèrent ces premiers travaux. Les Turcs les recommencèrent, dressèrent de nouvelles batteries; et, quoique couvertes de mantelets, de gabions et d'épaulemens, les chevaliers, par un feu continuel, ruinoient tous ces ouvrages, et faisoient périr ceux qui servoient l'artillerie des infidèles. L'épée achevoit ce que le canon

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

n'avoit pu faire; on étoit, tous les jours, aux mains; et il ne se fit point de sorties, où ce qu'il y avoit de Turcs dans la tranchée, ne fût taillé en pièces.

Les soldats Turcs accoutumés à faire des pronostics des premiers combats, n'en auguroient rien d'heureux pour le succès du siége: les janissaires et même leurs officiers trouvèrent la valeur des chevaliers si supérieure à tout ce qu'on leur en avoit dit, qu'ils se plaignoient qu'on les avoit amenés à la boucherie. D'ailleurs, par la sage précaution du Grand-Maître, l'isle étoit comme déserte, sans habitans, sans vivres et sans fourrage; et le soldat ne pouvoit s'écarter, pour en recouvrer, sans rencontrer des partis sortis des châteaux de l'isle; et ces partis, toujours cachés en différentes embuscades, tuoient, sans quartier, tout ce qui tomboit entre leurs mains. Une guerre si pénible et si meurtrière; les fortifications extraordinaires de Rhodes; le feu continuel de l'artillerie; des sorties fréquentes; peu de vivres qu'on ménageoit avec soin, parce qu'on n'en pouvoit tirer qu'au-delà de la mer; nulle espérance du butin, encore moins de récompense en l'absence du souverain; peu de confiance à un jeune général, élevé dans les délices du sérail: tout cela excitoit le dégoût et même les murmures de l'officier, comme du soldat. La mutinerie, sous un chef qui n'étoit pas assez accrédité, succéda aux murmures; et, s'il falloit faire une attaque ou repousser une sortie,

les troupes ne s'y portoient qu'avec répugnance, et comme des gens qui ne croyoient pas pouvoir vaincre ni éviter d'être vaincus. Enfin la crainte du péril diminua l'obéissance, et fit cesser le respect pour le commandement.

Le bacha Péri, que Soliman avoit chargé, en particulier, de l'instruire exactement de tout ce qui se passeroit dans ce siége, crut être obligé de lui donner avis du découragement de son armée; et il lui marquoit, par sa lettre, qu'il n'y avoit que sa présence qui pût dissiper les semences de rébellion, et ranimer le courage de ses soldats. Les bachas, qui étoient restés auprès du sultan, et qui composoient son Conseil, n'étoient pas d'avis qu'il se commît aux hazards de la mer; mais ce prince, jaloux de sa gloire, qui avoit, devant les yeux, l'exemple de Sélim, son père, et des sultans, ses ancêtres, persuadé d'ailleurs que la présence seule du souverain surmonte les plus grandes difficultés, résolut de se mettre à la tête de son armée; et il partit, pour la Lycie, avec un corps de quinze mille hommes.

Pendant que ce prince étoit en chemin, une simple femme Turque, et esclave d'un bourgeois de Rhodes, soit par zèle pour sa fausse religion, ou dans la vûe de recouvrer sa liberté, forma, seule, une entreprise dont cent mille Turcs ne pouvoient venir à bout. Comme les chevaliers et les infidèles étoient, tous les jours, aux mains, pour faire une diversion qui facilitât les attaques des Turcs, elle résolut de mettre le feu aux prin-

cipaux endroits de la ville; mais, parce qu'elle ne pouvoit pas exécuter seule ce projet, elle le communiqua à d'autres esclaves de son pays et de sa religion. Ces esclaves, par les mêmes motifs dont elle étoit animée, et à sa persuasion, entrèrent dans ce complot. Cette femme trouva le moyen de faire avertir les généraux Turcs de son dessein; et, de concert avec eux, elle assigna, aux conjurés, le jour et le quartier où elle devoit allumer cet incendie général. Ces mesures étoient si bien prises, que Rhodes auroit succombé sous l'entreprise de cette femme; mais heureusement le secret de la conjuration échappa à quelqu'un des esclaves: ils furent aussitôt arrêtés, et tous, à la question, avouèrent leur conjuration; il n'y eut que la femme, qui, sans rien confesser, souffrit la plus violente torture. Mais ses complices, dans la confrontation, lui ayant soutenu qu'elle seule les avoit engagés dans cette conspiration, ses juges la firent pendre. On écartela tous les autres conjurés; et leurs membres furent attachés à différens endroits de la ville, pour intimider les autres esclaves, et tous ceux qui pourroient être tentés de former une pareille entreprise.

Cependant le sultan, après avoir traversé la Carie et la Lycie, arriva à Portofisco. Ses vaisseaux l'y vinrent prendre, avec les troupes qui lui servoient d'escorte; et il se rendit dans l'isle
28 juillet 1522. de Rhodes et dans son camp, où il fut reçu au bruit de l'artillerie, des tambours, des trompet-

tes et des autres instrumens militaires. Sa présence étouffa les murmures des soldats, et fit naître la crainte du châtiment. Ce prince déclara qu'il n'étoit venu que pour punir une armée rebelle, et pour faire décimer des soldats qu'il traitoit de lâches : mais le bacha Péri, qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit, lui représenta que c'étoient les janissaires, et même les plus braves de ce Corps, qui avoient paru les plus mutins; qu'il ne les pouvoit châtier sans décourager les autres; et que, dans un siége aussi difficile, et de cette importance, il falloit dissimuler leur faute, ou se contenter de la leur faire sentir, par des reproches qui ranimâssent leur courage.

Ce prince, après avoir concerté, avec son ministre, la conduite qu'il devoit tenir avec ses troupes, ordonna qu'elles parûssent devant lui sans armes; et il les fit environner par les quinze mille hommes qu'il avoit amenés au siége : on lui avoit préparé un trône élevé et magnifique. Ce prince, armé de sa majesté, y monta d'un air fier et superbe; et il y demeura quelque tems assis sans rien dire, et jettant, de tous côtés, des regards terribles, que le soldat épouvanté prenoit pour les avant-coureurs de la mort. Alors rompant ce funeste silence : « Si j'avois, leur « dit-il, à parler à des soldats, je vous eusse per- « mis de paroître, devant moi, avec vos armes; « mais, puisque je suis réduit à adresser la parole « à de malheureux esclaves, plus foibles et plus

Villiers de l'Isle-Adam.

« timides que des femmes, et qui ne peuvent pas « soutenir seulement le cri des ennemis, il n'est « pas juste que des hommes si lâches déshonorent « nos armes et les marques de la valeur. Je vou- « drois bien sçavoir si, quand vous avez abordé « dans cette isle, vous vous êtes flattés que ces « croisés seroient encore plus lâches que vous; « et que, dans la crainte de vos armes, ils vous « apporteroient les leurs, et présenteroient ser- « vilement leurs mains et leurs pieds aux fers « dont il vous plairoit de les charger? Pour vous « désabuser d'une erreur si ridicule, sachez que, « dans la personne de ces chevaliers, nous avons « à combattre l'élite des Chrétiens; des hommes « courageux, élevés, dès leur plus tendre jeunesse, « dans la profession des armes; des lions cruels « et féroces, avides du sang des Musulmans, et « qui ne céderont jamais leur repaire qu'à une « force supérieure. C'est leur courage qui a excité « le nôtre : en les attaquant, j'ai crû trouver une « entreprise et des périls dignes de ma valeur. « Est-ce de vous, troupes lâches et efféminées, que « je dois attendre une conquête, vous qui, avant « que d'avoir vu l'ennemi, fuyez sa présence, et « qui auriez déjà déserté, si la mer dont vous « êtes environnés, n'y mettoit un obstacle? Mais « avant qu'une pareille disgrâce m'arrive, je ferai « une justice si sévère des lâches, que leur sup- « plice retiendra dans le devoir ceux qui seroient « tentés de les imiter ».

A peine ce prince eut-il cessé de parler, que,

sur un signal qui fut fait à ces soldats armés, qui environnoient les autres, ils tirèrent leurs épées, comme pour massacrer leurs camarades. Ces malheureux, à l'aspect de ces armes nues, et dont la pointe étoit tournée contr'eux, se jettèrent à genoux, et, avec de grands cris, implorèrent la miséricorde du sultan. Pour lors, Péri et les autres généraux, de concert avec ce prince, s'approchèrent, avec un profond respect, de son trône, et le supplièrent, dans les termes les plus soumis, de pardonner à des soldats qui, dans d'autres occasions, dit Péri, l'avoient bien servi; mais qu'un méchant génie et une terreur panique avoient malheureusement séduits. Ce bacha ajouta qu'ils étoient prêts à laver leurs fautes dans leur sang, et que sa tête répondroit toujours, à sa Hautesse, de leur repentir. Quoique Soliman ne cherchât qu'à remettre ses troupes dans le devoir, cependant, pour soutenir toujours, à leurs yeux, le caractère d'un prince irrité, et pour engager le soldat à effacer le souvenir de sa lâcheté par quelqu'action hardie, et d'une valeur extraordinaire : « Je suspends, à votre « prière, dit-il à Péri, la punition des coupables; » c'est à eux à aller chercher leur grâce dans les » bastions, et sur les boulevards de nos ennemis ». Il congédia ensuite l'assemblée.

Le discours de ce prince, mêlé, à propos, de sévérité et de clémence, rendit, aux troupes, leur première audace et leur ancienne valeur. Les officiers sur-tout, pour dissiper la mauvaise

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

opinion que le prince avoit prise de leur courage, demandèrent, avec empressement, d'être placés aux postes les plus exposés. Ceux mêmes qui, avant l'arrivée de Soliman, avoient blâmé cette entreprise, la trouvoient alors facile et glorieuse. On eut dit que c'étoient d'autres hommes : tous brûloient d'ardeur de signaler leur courage ; et, à proprement parler, ce n'est que de ce jour qu'on doit compter le commencement du siége.

Les soldats et les pionniers poussèrent la tranchée sans relâche ; on y travailloit le jour comme la nuit ; et ils étoient relevés, tour-à-tour, par différens corps, qui se succédoient les uns aux autres. Le Grand-Maître, les voyant soutenus par de gros détachemens, ne jugea pas à propos de continuer les sorties où il perdoit plus par la mort d'un seul chevalier, que Soliman par celle de cinquante soldats. Ainsi les infidèles, n'ayant rien à craindre que le feu de la place, travaillèrent avec tant d'activité, qu'ils conduisirent leurs travaux jusqu'à la contrescarpe ; et, pour rendre leurs lignes plus solides, ils les revêtirent, par dehors, de poutres et de madriers bien liés ensemble : on augmenta ensuite les batteries, d'où, pendant plusieurs jours, on tira continuellement contre la ville. Les Turcs se flattoient d'en ruiner, dans peu, les fortifications : mais ils furent avertis, par ce Juif qui leur servoit d'espion dans Rhodes, qu'à peine leur canon avoit effleuré les crénaux de la muraille, soit que leurs batteries fûssent mal placées, ou que le canon

ne fût pas bien pointé. Il ajouta que les chevaliers, du haut du clocher de Saint-Jean, découvroient tout ce qui se passoit dans leur camp et aux environs; et que, si les Chrétiens s'avisoient de pointer, sur ce clocher, quelque pièce d'artillerie, ils pourroient tuer le sultan, lorsqu'il venoit visiter ses travaux, ou ceux qui portoient ses ordres. Ces avis déterminèrent les assiégeans à changer les batteries de place; ils en dressèrent une, entr'autres, contre le clocher de Saint-Jean, que les premiers coups de canon jettèrent à bas.

Ces barbares, trouvant Rhodes couverte et enterrée, pour ainsi dire, sous ses fortifications, résolurent d'élever deux cavaliers d'une hauteur supérieure à ces ouvrages, et qui commandâssent la ville et ses boulevards. Les soldats et les pionniers, par ordre du général, apportèrent, pendant plusieurs jours, des terres et des pierres, qu'ils plaçoient entre les postes d'Espagne et d'Auvergne, vis-à-vis le bastion d'Italie. Comme ces deux endroits étoient vus à découvert par le canon de la place, on ne peut exprimer le nombre prodigieux de soldats et de pionniers Turcs qui périrent dans ce travail; mais Mustapha, pour l'avancer, ne faisoit pas grand scrupule de prodiguer la vie de ces misérables; et on vit, à la fin, paroître comme deux collines plus hautes de dix à douze pieds, que la muraille, et qui la commandoient absolument.

Le général et les autres bachas partagèrent ensuite les attaques; Mustapha se chargea de

Villiers de l'Isle-Adam.

celle du boulevard d'Angleterre; Péri, de celle du poste d'Italie; le bacha Achmet, grand ingénieur, de l'attaque des bastions d'Espagne et d'Auvergne; mais, comme ils paroissoient défendus par une nombreuse artillerie et par un grand nombre de chevaliers, le sultan voulut que ce dernier bacha fût soutenu par l'aga des janissaires. Le Beglier-Beï, de l'Anatolie, commandoit dans la tranchée opposée au poste de Provence; et le Beglier-Beï, de Romanie, devoit attaquer la tour de Saint-Nicolas : tous ces généraux faisoient faire un feu continuel.

Le poste d'Allemagne fut le premier attaqué; les Turcs dressèrent plusieurs batteries contre la muraille. On ne croyoit pas qu'étant sans terre-plein, elle pût résister long-tems à la violence du canon : mais le Grand-Maître s'y transporta aussitôt, et la fit appuyer, en dedans, par de la terre, des poutres, des fascines; et comme l'artillerie, qui étoit placée sur la porte de son Palais, dans un lieu élevé, voyoit à découvert les batteries des infidèles, les canonniers Chrétiens les ruinèrent, et mirent en pièces leurs gabions et leurs mantelets ou parapets. Il en fallut refaire de nouveaux, qui ne durèrent pas plus long-tems que les premiers : le canon de la ville foudroyoit tout; et celui des infidèles, au contraire, mal servi et pointé sur un endroit aussi élevé, battoit toujours sur une même ligne, passoit par-dessus la muraille, et tiroit à coups perdus : apparemment que ces canonniers ignoroient

encore l'usage de plonger, et de tirer de haut en bas, et contre le pied du mur.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le bacha, rebuté du peu d'effet de ses batteries, les transporta contre la tour de Saint-Nicolas. Nous avons vu, dans le livre précédent, et pendant le magistère du Grand-Maître d'Aubusson, le peu de succès des attaques du bacha Paléologue : celle du Beglier-Beï de Romanie ne fut pas plus heureuse. Ce bacha battit la tour avec douze gros canons de fonte ; mais il eut le chagrin de voir son canon démonté, et ses batteries ruinées par celle de la tour. Pour prévenir cet effet de l'adresse des canonniers Chrétiens, il résolut de ne tirer que de nuit : et, pendant le jour, il enterroit son canon et ses gabions dans le sable : on le remettoit sur sa plate-forme, sitôt que la nuit étoit venue : plus de cinq cents coups de canon portèrent contre l'endroit de la muraille qui regardoit l'occident, et la firent crouler dans le fossé.

Le bacha s'applaudissoit de l'effet de cette batterie nocturne, et il se flattoit d'emporter cet ouvrage au premier assaut : mais il fut bien étonné de voir paroître, derrière les ruines, une nouvelle muraille terrassée avec son parapet, et bordée d'artillerie, qui en défendoit les approches : il falloit se résoudre à recommencer, tout de nouveau, à battre cette seconde muraille.

Soliman, en ayant été averti, l'envoya reconnoître ; on lui apprit que cette tour étoit l'endroit de la place le plus fort, non-seulement par sa

situation sur un rocher qui étoit à l'épreuve de la sappe et de la mine, mais encore par tous les ouvrages qu'on y avoit ajoutés depuis le dernier siége; et que, sous l'empire de Mahomet II, son ayeul, le bacha Paléologue avoit été obligé d'abandonner cette attaque. Ces considérations déterminèrent ce prince à transporter ailleurs ses batteries : Mustapha, par son ordre, s'attacha aux principaux bastions de la place : une prodigieuse artillerie les battit, jour et nuit, pendant un mois entier. Le chevalier de Barbaran, qui commandoit à celui d'Espagne, fut emporté d'un coup de canon : il fut remplacé par le chevalier Jean d'Omèdes, depuis Grand-Maître de la langue d'Arragon, qui, en défendant ce poste, perdit, peu de jours après, un œil, d'un coup de mousquet. Les Turcs battoient, en même tems, tous ces bastions : celui d'Angleterre fut le plus endommagé : une nouvelle muraille, qu'on y avoit faite, fut entièrement ruinée par le canon des infidèles; mais l'ancienne résista à toute la furie de l'artillerie : le Grand-Maître y accourut, et, ayant reconnu que les Turcs s'opiniâtroient à cette attaque, il se logea au pied de la muraille; et, dans la crainte d'un assaut, il fit entrer cinquante chevaliers de renfort dans ce bastion.

Celui d'Italie étoit encore plus maltraité : dix-sept pièces de canon, qui tiroient jour et nuit, renversèrent presque toute la muraille. L'Isle-Adam, par le conseil de Martinengue, pour

tillerie furent obligés de tirer moins souvent, de ménager la poudre, et de la réserver pour les assauts qu'on prévoyoit que les Turcs donneroient à la place, quand les brèches auroient été élargies.

A ce malheur, causé, à ce qu'on prétend, par la trahison du chevalier Portugais, en succéda un autre, que causèrent de jeunes chevaliers pendant une fausse allarme que les Turcs donnèrent au poste d'Auvergne. On ramenoit du travail une bande d'esclaves d'environ cent vingt hommes, occupés ordinairement à creuser la terre, ou à traîner des pierres et des poutres pour faire des retranchemens. Ces jeunes chevaliers les ayant rencontrés, et, par forme de jeu et en folâtrant, en ayant frappé quelques-uns, d'anciens chevaliers, qui accouroient au poste d'Auvergne, sur les signaux qu'on avoit faits, en conséquence de l'allarme que les Turcs avoient donnée, crurent que ces esclaves, dans l'impatience de rompre leurs chaînes, s'étoient révoltés, et que ces jeunes chevaliers les attaquoient sérieusement. Dans cette pensée, ils tombèrent sur ces malheureux, l'épée à la main, les taillèrent en pièces; et, par cette fâcheuse méprise, ils firent mourir des hommes innocens, et se privèrent, eux-mêmes, du secours qu'ils tiroient de ces esclaves, qui auroient même remplacé les pionniers Chrétiens, dont la plûpart périssoient tous les jours, soit par le canon ennemi, soit par des coups de mousquet et de

fusil d'un gros calibre, qui portoient jusques sur les brèches et dans la ville.

Le général Turc, ayant reconnu que c'étoient des paysans qui, sous les ordres de Martinengue, et sans ménager leurs vies, faisoient des barricades, des coupures et des retranchemens le long des brèches, avoit choisi, dans son armée, une quantité de chasseurs, accoutumés à tirer fort juste. Il les avoit placés sur des éminences les plus proches de la place, et sur des cavaliers qui la commandoient, d'où, à coups d'arquebuse, ils abattoient tout ce qui paroissoit sur les remparts. Martinengue, qui voyoit tuer ses ouvriers, sans les pouvoir mettre à couvert du feu des ennemis, pour contre-batteries, fit élever, sur les toîts des plus hautes maisons, de petites pièces de campagne, qui, de leur côté, tuèrent beaucoup de ces chasseurs; mais dix de ces arquebusiers, mis hors de combat, ne dédommageoient pas la religion de la mort d'un seul soldat Chrétien ou pionnier : la ville, réduite à un petit nombre de défenseurs, n'en pouvoit perdre sans voir avancer sa ruine : et le Grand-Maître, pour la reculer, n'avoit de ressource que dans un prompt secours, ou en prolongeant le siége, et en tâchant de gagner l'hyver, et la saison où il croyoit que la flotte Turque ne pourroit tenir la mer.

La guerre, jusqu'alors, ne s'étoit faite, entre les assiégeans et les assiégés, qu'à coups de feu; et, quoique celui des Turcs, par la multitude de

leurs canons et l'abondance de poudre, fût fort supérieur, cependant ils n'étoient point encore maîtres d'un pouce de terrain dans les bastions et dans les ouvrages avancés de la place. Les retirades et les retranchemens tenoient lieu des murailles abattues; on ne pouvoit emporter ces nouveaux ouvrages que par un assaut; et, pour y monter, il falloit tenter la descente du fossé, ou le combler. Soliman, qui avoit un nombre prodigieux de pionniers dans son armée, en fit différens détachemens, les uns pour jetter de la terre et des pierres dans le fossé; mais les chevaliers, à la faveur des cazemates, enlevoient, la nuit, les décombres qu'on y avoit jettés le jour: les autres pionniers étoient employés à creuser des mines, dans cinq endroits différens, dont chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé. Quelques-unes furent éventées par la vigilance de Martinengue, auquel on est redevable de l'invention de découvrir, avec des peaux tendues et des tambours, en quel endroit se faisoit le travail.

Les Turcs avoient travaillé avec tant d'adresse, que les différens rameaux de ces mines alloient de l'un à l'autre; et tous, pour faire plus d'effet, aboutissoient au même endroit. Martinengue en reconnut une, au milieu du fossé de Provence, qui commençoit à l'église de Saint-Jean. De la Fontaine, ingénieur, la fit ouvrir aussitôt; en chassa les mineurs, à coups de grenades; et y jetta des barils de poudre, qui brûlèrent et étouf-

Villiers de l'Isle-Adam.

fèrent les Turcs qui étoient dans ces conduits souterrains. Mais, quelques soins qu'il prît, il ne put éviter que les infidèles ne fissent jouer deux mines, l'une après l'autre, sous le bastion d'Angleterre, dont l'effet fut si violent, qu'elles renversèrent plus de six toises de la muraille, et dont les ruines comblèrent le fossé.

La brèche se trouva si large, et la montée si facile, que plusieurs bataillons des infidèles, qui attendoient le succès de la mine, se présentèrent aussitôt, à l'assaut, avec de grands cris, et le sabre à la main. Ils gagnèrent d'abord le haut du bastion, y plantèrent sept Enseignes, et s'en seroient rendus maîtres, s'ils n'avoient rencontré, derrière, une traverse qui les arrêta. Les chevaliers, revenus de l'étourdissement qu'avoit causé le bruit effroyable de la mine, accoururent au bastion, et chargèrent les Turcs à coups de mousquets, de grenades et de pierres. Le Grand-Maître, dans le moment que la mine joua, étoit dans une église voisine, où il imploroit, au pied des autels, le secours du ciel, que les princes de la terre lui refusoient. Il jugea bien, à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avoit fait la mine, seroit suivi d'un assaut; il se leva aussitôt; et, dans le moment que les prêtres de cette église, pour commencer l'office, entonnoient cette prière préliminaire, *Deus in adjutorium meum intende;* Seigneur venez à mon secours : « J'accepte l'au-« gure », s'écria le pieux Grand-Maître; et se tournant vers quelques anciens chevaliers qui

l'avoient accompagné : « Allons, mes frères, leur « dit-il, changer le sacrifice de nos louanges dans « celui de nos vies, et mourons, s'il le faut, pour « la défense de notre sainte loi ».

Il s'avance, aussitôt, la pique à la main, monte sur le bastion, joint les Turcs, écarte, renverse et tue tout ce qui ose lui résister; il arrache les Enseignes ennemies, et regagne impétueusement le bastion. Le général Mustapha, qui, de la tranchée, vit la consternation et la fuite de ses soldats, en sort, le sabre à la main, tue les premiers fuyards qu'il rencontre, et fait voir aux autres, qu'ils trouveroient encore moins de sûreté auprès de leur général que sur la brèche. Il s'y avance, lui-même, avec audace; la honte et ses reproches ramènent, à sa suite, les fuyards; le combat se renouvelle; la mêlée devient sanglante; le fer et le feu sont également employés de part et d'autre; on se tue, de loin et de près, à coups de mousquet ou d'épée; on en vient jusqu'à se prendre corps à corps; et le plus fort ou le plus adroit tue son ennemi à coups de poignard. Les Turcs, en butte aux arquebusades, aux pierres, aux grenades et aux pots à feu, abandonnent enfin la brèche, et tournent le dos; en vain leur général tâche, par menaces et par promesses, de les rappeller : tous s'écartent, tous fuyent. Mais ils trouvèrent, en fuyant, la mort qu'ils appréhendoient de rencontrer dans le combat; et, de différens endroits de la place, on fit un feu si continuel d'artillerie sur le pied

de la brèche, qu'on prétend que, dans cette dernière occasion, ils perdirent trois mille hommes, et trois sangiacs, ou gouverneurs de places.

Un si grand avantage coûta, à la religion, le grand-maître d'artillerie, le chevalier d'Argillemont, capitaine ou général des galères, le chevalier de Mauselle, qui portoit l'étendard du Grand-Maître, et plusieurs autres chevaliers qui furent tués en combattant vaillamment.

Il ne se passoit presque point de jour qui ne fût signalé par quelque nouvelle attaque. Chaque officier-général, pour plaire au Grand-Seigneur, tâchoit, aux dépens de la vie des soldats, d'avancer les travaux dont il s'étoit chargé. Le bacha Péri, ancien Capitaine, malgré son âge avancé, se distinguoit par des entreprises continuelles: il s'étoit attaché au bastion d'Italie, et ne laissoit en repos les assiégés, ni jour ni nuit. Dans l'espérance d'emporter cet ouvrage, il fit cacher, derrière un cavalier qu'on avoit élevé sur les bords du fossé, un gros corps d'infanterie; et, le 13 de septembre, à la pointe du jour, et lorsque les assiégés, épuisés par la fatigue et par des veilles continuelles, s'étoient laissés surprendre au sommeil, il fit monter ses troupes à l'assaut, qui coupèrent d'abord la gorge aux sentinelles, passèrent la brèche, et étoient près d'emporter les retranchemens, lorsque les Italiens, honteux de voir les ennemis si près d'eux, se poussèrent, avec fureur, contre ces infidèles,

qui ne se défendoient pas avec moins de courage et de résolution.

Le combat se maintint long-tems par la valeur des uns et des autres. Le bacha étoit à découvert sur le bord du fossé, d'où il leur envoyoit continuellement de nouveaux secours; mais, pendant qu'il les exhortoit à mériter les récompenses que le Grand-Seigneur destinoit aux plus braves, un coup de mousquet tua, à ses côtés, le gouverneur de l'isle de Négrepont, jeune seigneur d'une rare valeur, et favori de Soliman. Péri, qui craignoit que le Grand-Seigneur ne lui imputât la mort de son favori, ou pour la venger, redoubla ses efforts. Le Grand-Maître, que sa valeur et son amour pour son Ordre rendoient présent à toutes les attaques, accourut au secours avec une troupe particulière de chevaliers attachés à sa personne. « Allons, dit-il à ceux qui l'environ« noient, repousser les Turcs; il ne faut pas « craindre des gens à qui, tous les jours, nous « faisons peur ». Il charge, en même-tems, les infidèles, l'esponton à la main. Les chevaliers de la langue d'Italie, sous ses yeux et à son exemple, font des prodiges de valeur : tous s'exposent aux plus grands périls. Plusieurs furent tués dans cette occasion; et on leur doit cette justice, qu'après le Grand-Maître, Rhodes, ce jour-là, fut sauvée par leur courage et leur intrépidité.

Péri, jugeant bien qu'il s'opiniâtreroit en vain à une attaque défendue par le Grand-Maître, se contenta d'entretenir le combat; et, ayant

Villiers de l'Isle-Adam.

tiré ce corps d'infanterie de derrière le cavalier, dont ils étoient couverts, il se mit à leur tête, et alla attaquer un ouvrage construit du tems du Grand-Maître Carette, et qu'il prétendoit surprendre et non défendu. Ses troupes se présentèrent à l'assaut avec beaucoup de résolution; mais elles n'en trouvèrent pas moins dans le chevalier d'Andelot, qui défendoit cet ouvrage. Les citoyens et les habitans accoururent à son secours; les Turcs se virent bientôt accablés de grenades, de pierres, de bitume et d'huile bouillante : l'artillerie, qui étoit sur les flancs des bastions voisins, enfilant les fossés, fit un carnage horrible de ces infidèles. Péri, après avoir perdu beaucoup de monde dans ces deux attaques, se vit forcé, malgré lui, de faire sonner la retraite.

Les janissaires, rebutés de tant d'attaques inutiles, murmuroient hautement contre une entreprise où ils voyoient périr, tous les jours, les plus braves de leurs compagnons. Le visir Mustapha, craignant que ces plaintes ne passâssent jusqu'à Soliman, et que ce prince, comme la plûpart de ses semblables, ne prétendît le rendre responsable des mauvais succès, résolut de donner un nouvel assaut au bastion d'Angleterre, et, quelque nombre de soldats qu'il en coûtât à son maître, d'emporter la place, ou d'y périr, luimême, au pied des retranchemens. Il communiqua son dessein au bacha Achmet, qui étoit campé, et qui commandoit dans le quartier opposé aux postes d'Espagne et d'Auvergne. Ces

deux généraux convinrent, que, pendant que le visir attaqueroit le bastion d'Angleterre, Achmet, pour partager les forces des assiégés, feroit mettre le feu aux mines qu'il avoit fait creuser, et, à la faveur des ruines, tâcheroit, de son côté, de monter sur les brèches et de s'y loger : cette entreprise s'exécuta, le 17 de septembre. Mustapha, à la tête de cinq bataillons, sortit de la tranchée; les troupes, soutenues de sa présence, gravirent sur les ruines et sur les débris de la muraille, montèrent fièrement à l'assaut, gagnèrent la brèche, et, malgré tout le feu des assiégés, pénétrèrent jusqu'aux retranchemens, sur lesquels elles plantèrent même quelques Enseignes. Mais elles ne conservèrent pas long-tems ce premier avantage; une foule de chevaliers Anglois, qui avoient à leur tête un commandeur de cette nation, appellé Jean Bouk, sortirent de derrière les retranchemens, et, soutenus par Préjan, grand-prieur de Saint-Gilles, et par le commandeur Christophe Valdner, de la langue d'Allemagne, firent une si furieuse charge, que les infidèles furent obligés de plier. Ils se retiroient, quoiqu'en bon ordre et toujours en combattant. Mustapha, plus brave soldat, qu'habile général, leur amène, lui-même, du secours; le combat recommence avec une fureur égale : le général Turc se jette au travers des chevaliers, en tue plusieurs de sa main : et, s'il eut été suivi par ses soldats, Rhodes étoit en grand danger. Mais l'artillerie de la place, les petites pièces sur-tout

qui étoient pointées contre la brèche, et un grand nombre d'arquebusiers, qui tiroient derrière les retranchemens, firent un si grand feu, que les infidèles, sans écouter les menaces de Mustapha, abandonnèrent la brèche, et l'entraînèrent lui-même dans leur fuite. Quelque glorieux que fût ce succès pour la religion, les chevaliers ne laissèrent pas de l'acheter bien cher : on perdit, dans cette occasion, les commandeurs Bouk et Valdner, et plusieurs chevaliers Anglois et Allemands, et la plûpart des principaux officiers.

Le bacha Achmet, ne fut pas plus heureux dans son entreprise que le général Mustapha : ce commandant, ayant fait mettre le feu aux mines, comme il en étoit convenu, celle qui étoit sous le poste d'Auvergne fut éventée, et n'eut point d'effet. La mine qui joua sous le poste d'Espagne, renversa environ deux toises d'un ouvrage avancé, qui servoit d'avant-mur. Les Turcs se présentèrent aussitôt pour s'en emparer; mais ils trouvèrent, sur les ruines, un gros de chevaliers Espagnols, qui leur en défendirent les approches : on se battit, quelque tems, de loin et à coups de mousquets; mais comme les Turcs, serrés et en bon ordre, s'avançoient pour forcer les assiégés, le chevalier du Mesnil, capitaine du boulevard ou bastion d'Auvergne, et le chevalier de Grimereaux, firent tirer l'artillerie de leurs postes, si à propos et si souvent, au travers de ces bataillons épais de janissaires, que ces soldats, quoique braves, et l'élite de l'armée,

n'en pouvant essuyer plus long-tems la fureur, se dispersèrent d'eux-mêmes, et regagnèrent leurs tranchées.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Soliman perdit, ce jour-là, trois mille hommes; et la religion, outre les chefs dont nous venons de parler, eut encore plusieurs chevaliers de tués dans ces deux occasions, et entr'autres, Philippe d'Arcillan, Espagnol d'extraction, qui, par sa rare valeur, mérita qu'on conservât la mémoire de son nom. Préjan de Bidoux, grand-prieur de Saint-Gilles, qui prenoit, pour son poste, tous ceux qui étoient attaqués, reçut un coup de mousquet qui lui perçoit le cou, mais dont il guérit heureusement. (1).

20 septembr.

Ce fut en ce tems-là qu'on découvrit la trahison du médecin Juif, qui, par ordre de Sélim, s'étoit autrefois établi dans Rhodes, où il servoit d'espion aux Turcs: on le surprit jettant dans leur camp une lettre, attachée à une flèche. Il fut aussitôt arrêté; et, sur des indices si formels, ayant été mis à la question, il avoua qu'il avoit toujours donné avis aux infidèles des endroits foibles de la place, et de tout ce qui s'y passoit, et lorsqu'il avoit été arrêté, que c'étoit la cinquième lettre qu'il leur avoit fait tenir par la même voye. Ses juges le condamnèrent à être écartelé: on prétend qu'il mourut Chrétien. Cette confession du Christianisme étoit très-suspecte; aussi elle lui fut inutile, s'il ne l'avoit fait

(1) Bourbon, pag. 31.

que pour sa vie ; et il subit le supplice qu'il avoit si justement mérité.

Cependant, Soliman, irrité du peu de progrès que faisoient ses armes, tint un grand Conseil de guerre, où il appella ses principaux Capitaines : on y ouvrit différens avis ; Mustapha, qui, pour complaire à son maître, avant le siége, en avoit représenté l'entreprise comme très-facile, redoutant alors sa colère et son ressentiment, proposa de donner un assaut général, et d'attaquer la ville, en même-tems, par quatre endroits différens. « Il semble, dit-il, que nous fâssions « la guerre de concert avec nos ennemis ; et que, « par générosité, nous ne voulions les combattre « qu'à forces égales. Nous n'attaquons qu'un poste « à-la-fois ; et, comme ces chevaliers y portent « toutes leurs forces, il ne faut pas s'étonner si « de braves gens et l'élite de la Chrétienté, résis- « tent à nos soldats. Mais, si toute l'armée envi- « ronne la place ; qu'on en fasse des détachemens, « qui montent à l'assaut dans tous les endroits « où il y a des brèches ; et qu'on ait soin de for- « tifier les assaillans par des secours continuels, « les Rhodiens, pour lors obligés de se partager, « ne soutiendront jamais nos efforts »...

Le Grand-Seigneur approuva cet avis : l'assaut général fut indiqué pour le 24 de septembre ; et Soliman, pour inspirer une nouvelle ardeur à ses soldats, fit publier qu'il leur accordoit le pillage de Rhodes, s'ils pouvoient l'emporter l'épée à la main. Les Turcs firent précéder l'as-

saut, dont nous allons parler, par un feu continuel de leur canon; et, pour élargir les brèches, ils battirent, pendant deux jours continuels, les bastions d'Angleterre et d'Espagne, le poste de Provence, et le terre-plein d'Italie. La veille de l'assaut, le Grand-Maître, au mouvement qu'il apperçut dans le camp ennemi, se douta bien qu'il alloit être attaqué. Les chevaliers, à son exemple et par ses ordres, redoublèrent leurs soins; mais, quoiqu'ils eûssent à craindre pour tous les endroits qui étoient ouverts dans la vaste enceinte des murailles, cependant ils se virent contraints de se régler sur le peu de troupes qui leur restoient; et on se réduisit à distribuer les anciens commandeurs, et les principaux chefs dans les postes que la violence des attaques, l'ouverture des brèches, et le défaut des fortifications exposoient aux plus grands dangers.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le Grand-Maître, ayant pris ses armes, visita tous les quartiers pour reconnoître la disposition de ses troupes, et les exhorter à une généreuse défense; et, s'adressant aux chevaliers qu'il trouvoit dans leurs postes : « J'offenserois votre « courage, leur disoit-il, si, par de simples paroles, « j'entreprenois de le fortifier; et je vous dirois « inutilement ce que votre valeur vous a tant de « fois inspiré en pareilles occasions. Considérez « seulement, Mes Chers Frères, que nous allons « combattre pour la religion et pour la défense « des autels, et qu'une glorieuse victoire doit « être la récompense de notre valeur, ou Rhodes,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

« le plus fort rempart de la Chretienté, nous « servir de tombeau ». S'il rencontroit des bourgeois et des habitans : « Songez, leur disoit-il, « qu'outre la défense de la foi, vous avez pris les « armes pour votre patrie, pour vos femmes, « pour vos filles et pour tous vos enfans : combattez « généreusement, Mes Amis, pour les sauver de « l'infamie dont ces barbares les menacent : leur « liberté, la vôtre, votre sang, votre honneur et « vos biens sont entre vos mains, et dépendent « de votre courage ».

Ce peu de mots, prononcés avec une ardeur héroïque, attendrirent si fort les cœurs, que les uns et les autres, les bourgeois comme les chevaliers, le Grec et le Latin, protestèrent hautement de n'abandonner leurs postes que par la mort; et, s'embrassant fraternellement, les yeux baignés de larmes, ils se dirent comme le dernier adieu, sans plus songer à autre chose qu'à vaincre ou à mourir.

Les Turcs, dès la pointe du jour, redoublèrent leurs batteries, sur-tout contre les postes qu'ils vouloient attaquer, non-seulement pour élargir les brèches, mais encore afin d'être moins vus en marchant à travers la fumée de l'artillerie. Ils montèrent fièrement à l'assaut en quatre endroits différens; on n'avoit point vu, depuis le commencement du siége, tant de résolution, sur-tout parmi les janissaires, qui combattoient à la vue du jeune sultan.

Ce prince, pour les animer par sa présence,

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

s'étoit placé sur une colline voisine, où on lui avoit dressé un échaffaud, d'où, comme d'un amphithéâtre, il pouvoit juger, sans péril, de la valeur de cette courageuse milice. Le canon de la place commence à tonner : on vient aux coups de mousquets, d'arbalètes, et de flèches. Les chevaliers montrent, de tous côtés, leur intrépidité; les soldats, leur obéissance et leur courage : les uns brûlent les assaillans avec des huiles bouillantes et des feux d'artifices; d'autres roulent sur eux de gros quartiers de pierre, ou les percent à coups d'espontons. Ce fut au bastion d'Angleterre qu'il y eut plus de sang répandu; c'étoit le plus foible de la place, le plus vivement attaqué, et aussi le mieux défendu. Le Grand-Maître y accourut; d'un côté, sa présence inspire une nouvelle ardeur aux chevaliers; de l'autre, l'espérance du butin encourage le soldat Turc. Jamais ces infidèles n'avoient fait voir une si grande ardeur; ils montent sur les ruines des murailles à travers des boulets, des dards et des pierres; rien ne les arrête; et il y en eut plusieurs qui, du haut des machines que ces infidèles avoient approchées des murailles, se jettoient, à corps perdu, sur les remparts, où ils étoient bientôt massacrés. Les chevaliers précipitent les Turcs, du haut de la brèche, dans le fossé; on renverse les échelles; et le canon de la place fait un carnage si terrible, que les Turcs plient, reculent et sont près d'abandonner l'assaut. Mais le lieutenant du général, qui commandoit à cette at-

Villiers de l'Isle-Adam.

taque, officier révèré des soldats pour sa rare valeur, les ramène au combat : il monte le premier sur la brèche, y plante une Enseigne. Heureusement pour les assiégés, un coup de canon, parti du poste d'Espagne, le renverse dans le fossé; sa mort devoit naturellement réfroidir l'ardeur de ses soldats. Le désir de la venger fit naître, en ce moment, un sentiment contraire, et une espèce de rage et de fureur dans les cœurs : ils se précipitent dans le péril, contens de périr, pourvu qu'ils puissent tuer un Chrétien. Mais toute leur impétuosité ne put pas faire reculer d'un pas les chevaliers. Les prêtres, les religieux, les vieillards, et jusqu'aux enfans, tous veulent avoir leur part du péril, et repoussent les ennemis avec des pierres, du soufre et de l'huile bouillante.

Des femmes ne le cédèrent pas en assiduité aux pionniers, ni en courage aux soldats : plusieurs perdirent la vie, en défendant leurs maris et leurs enfans. L'histoire fait mention d'une Grecque (1) d'une rare beauté, et maîtresse d'un

(1) Mulier una, Græcanici sanguinis, quæ cum arcis præfecto consuetudinem habebat, ut eum agnovit fortitèr dimicando occisum, amplexa duos venusto corpore et amabili indole pueros, quos defuncto genuerat, postquàm maternæ pietatis oscula extrema libàsset et notam crucis Christi lacrymantium, periturorumque frontibus impressisset, ferro atrox fœmina jugulavit, et trementes adhùc, exeunte simul sanguine et spiritu, artus cum cæteris quæ cara habebat in ædentissimum rogum conjecit, ne

officier qui commandoit dans ce bastion, et qui venoit d'être tué. Cette fille, outrée de la mort de son amant, et ne lui voulant pas survivre, après avoir baisé deux jeunes enfans qu'elle avoit eus de lui, et leur avoir fait le signe de la croix sur le front: « Il vaut mieux, mes chers enfans, « leur dit-elle, les larmes aux yeux, que vous « mouriez par mes mains, que par celles de « nos impitoyables ennemis, ou que vous soyez « réservés à d'infâmes plaisirs, plus cruels que la « mort ». Alors, pleine de fureur, elle prend un couteau, les égorge, jette leurs corps dans le feu, se revêt des habits de cet officier encore teints de son sang, se saisit de son sabre, court sur la brèche, tue le premier Turc qui s'oppose à elle, en blesse d'autres, et meurt en combattant aussi vaillamment qu'auroit pu faire l'officier le plus courageux, et le soldat le plus déterminé.

On ne se battoit pas avec moins de fureur et d'opiniâtreté aux autres attaques. Le plus grand péril fut au poste d'Espagne; l'aga des janissaires, qui commandoit de ce côté-là, marcha à l'assaut, à la tête de ses soldats : l'artillerie de la place

hostis, dicebat, vilissimus vivis aut mortuis geminâ nobilitate corporibus potiretur. Et cum dicto induens cari amatoris paludamentum madidum multo adhùc sanguine acceptâ frameâ in hostes tendit, ibi egregia bellatrix, et omnium sæculorum memoriâ dignissima virago, confertas inter hostium phalanges, more virorum fortitèr bellando occubuit. *Jacobi Fontani, de bello Rhodio, lib. II, p.* 159. *Francofurti ad Mœnum.*

en tua un grand nombre avant qu'ils fûssent parvenus au pied de la brèche. Ceux des Turcs, qui peuvent traverser le fossé, vont sapper le mur, et demeurent souvent ensevelis sous les ruines; d'autres plantent des échelles; quelques-uns entassent les corps morts de leurs compagnons, gagnent le haut de la muraille, malgré toute la résistance des assiégés, et pénètrent jusqu'aux retranchemens, où on prétend qu'ils plantèrent jusqu'à trente Enseignes. Malheureusement pour les chevaliers, ceux de cet Ordre qui étoient de garde au bastion d'Espagne, pensèrent être surpris pour ne s'être pas tenus sur leurs gardes. Les Turcs, n'ayant fait aucune démonstration de les vouloir attaquer, ces chevaliers, qui se reprochoient d'être inutiles dans ce poste, et qui voyoient que les Turcs pressoient fort le bastion d'Italie, coururent au secours, et ne laissèrent, sur le bastion d'Espagne, que quelques sentinelles. Ces soldats même, contre toutes les règles de la guerre, abandonnèrent leur poste pour aider à des canonniers à transporter quelques pièces de canon, qu'ils vouloient pointer contre le poste que l'aga des janissaires attaquoit. Des Turcs, cachés derrière des ruines, voyant ce bastion abandonné, montent sans être découverts, gagnent le haut de cet ouvrage, s'en rendent maîtres, taillent en pièces les canonniers, arrachent les Enseignes de la religion, plantent celles de Soliman en leur place, et, par des cris de victoire, invitent leurs camarades à

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

se joindre à eux; l'aga y envoya un détachement de ses janissaires.

Le Grand-Maître, averti de cette surprise, y accourt aussitôt, fait pointer l'artillerie du bastion d'Auvergne contre l'ouverture que le canon ennemi avoit faite à celui d'Espagne, empêche les Turcs d'en approcher; et, d'une autre batterie, qui voyoit le bastion, il fait tirer sur ceux qui s'en étoient emparés, et qui tâchoient de se loger. D'un autre côté, le commandeur de Bourbon, par son ordre, suivi d'une troupe de braves soldats, entre, par la cazemate, dans le bastion, monte jusques sur le haut et sur la plate-forme, l'épée à la main, pour en chasser les infidèles. Il en trouve une partie de tués par le canon; il taille en pièces le reste, relève les Enseignes de l'Ordre, abat celles des Turcs, et tourne l'artillerie de ce bastion contre ceux qui montoient à une brèche faite à l'endroit de la muraille qu'on appelloit le poste d'Espagne. L'aga s'y maintenoit, malgré la défense courageuse des chevaliers; le Grand-Maître y revient à la tête de ses gardes, et se jette au milieu des infidèles avec une ardeur, qui, par des motifs différens, ne faisoit pas moins craindre ses chevaliers que ses ennemis. Le combat recommence avec une nouvelle fureur; le soldat encore sain, le blessé et le mourant, confondus ensemble, après six heures de combat, manquent plutôt de forces que de courage. Le Grand-Maître, craignant que ses soldats, épuisés par une si longue résistance, ne

Villiers de l'Isle-Adam.

fûssent accablés par la multitude des ennemis; tira, de la tour de Saint-Nicolas, deux cents hommes, commandés par des chevaliers. Ces gens frais et reposés firent changer la face du combat; les janissaires commencèrent à reculer, et, se voyant pressés par ces braves soldats, ils abandonnent la brèche, et tâchent de regagner leurs tranchées. Soliman, pour couvrir la honte de cette fuite, et pour sauver l'honneur de ses troupes, fait sonner la retraite, après avoir laissé, sur la brèche, ou au pied des murailles, plus de quinze mille hommes, et plusieurs Capitaines de grande réputation, qui périrent dans ces différens assauts.

Les Rhodiens, à proportion, ne firent pas une perte moins considérable; et, outre les soldats et les habitans, il y eut un grand nombre de chevaliers tués dans ces attaques, parmi lesquels on comptoit le chevalier du Fresnoi, commandeur de la Romagne; le commandeur de Sainte-Camelle, Provençal; Olivier de Tressac, de la langue d'Auvergne; et frère Pierre Philippe, receveur du Grand-Maître. Le chevalier Jean de Roux, dit Parnides, d'un coup de canon, eut la main emportée, dont il venoit de tuer sept Turcs: il y eut peu de chevaliers qui revînssent de ce combat sans blessures; et à peine en resta-t-il de sains pour continuer le service.

Le sultan, devenu furieux par le mauvais

(1) Bourbon, pag. 35.

succès de cette entreprise, s'en prit à Mustapha, son général, qui, par complaisance pour son maître, l'avoit conseillée; et il commanda qu'il fût tué à coups de flèches: triste récompense de ses services, mais à laquelle, sous le gouvernement des infidèles, des esclaves et des courtisans serviles sont souvent exposés. L'armée étoit rangée en bataille pour être témoin de la mort de son général, et ce malheureux étoit déjà attaché au funeste poteau, lorsque le bacha Péri, outré du supplice qu'on faisoit souffrir à son ami, en fit surseoir l'exécution, persuadé que Soliman, après être revenu de sa colère, ne seroit pas fâché qu'on eût épargné cette tache à sa gloire. Comme il avoit élevé ce jeune prince dès son enfance, et qu'il avoit conservé beaucoup de pouvoir sur son esprit, il fut se jetter à ses pieds, et lui demanda la grâce de Mustapha. Mais il apprit, par sa propre expérience, que les lions ne s'apprivoisent point; Soliman, encore dans les premiers transports de sa colère, jaloux de son autorité, et irrité qu'il y eût, dans tout son empire, un homme assez hardi pour surseoir l'exécution de ses ordres, le condamna, sur le champ, à la même peine. Les autres bachas consternés, pour le fléchir, se prosternèrent tous à ses pieds; le sultan, revenu de son emportement, se laissa toucher à leurs larmes; il accorda la grâce de Mustapha et de Péri; mais il ne voulut plus voir Mustapha, et l'éloigna, depuis, sous prétexte d'un autre emploi.

Villiers de l'Isle-Adam.

Ce prince, désespérant d'emporter cette place, paroissoit déterminé à lever le siége; et on prétend que des compagnies entières et les gros bagages commençoient à filer, vers la mer, pour se rembarquer; mais un soldat Albanois, sorti de la ville, se rendit au camp des Turcs, et les assura que la plûpart des chevaliers avoient été tués ou blessés au dernier assaut, et que ce qui en restoit, n'étoit pas capable d'en soutenir un autre. On prétend que le rapport de ce déserteur fut confirmé par une letire d'Amaral, qui marquoit, au Grand-Seigneur, que les assiégés étoient réduits à la dernière extrêmité.

Ces différens avis le déterminèrent à continuer le siége; et, pour faire voir, à ses troupes et aux assiégés, qu'il étoit résolu de passer l'hyver devant la place, on commença, par son ordre, à bâtir, sur le Mont Philerme, une maison destinée à lui servir de logement : il donna, en même tems, le commandement de l'armée au bacha Achmet, habile ingénieur, et qui changea de méthode dans la conduite de ce siége. Il résolut de ménager le sang des soldats, et, avant que de les ramener à l'assaut, de le preparer par un nouveau feu, sur-tout par la sappe et la mine, et par d'autres ouvrages souterrains, en quoi il excelloit.

Ce nouveau général s'attacha d'abord au bastion d'Espagne, dont le fossé étoit plus étroit et moins profond; et, afin d'en faciliter la descente, son artillerie, pendant plusieurs jours, battit cet

ouvrage avec tant de fureur, qu'il en ruina toutes les défenses : il n'y eut que la barbacane, ou fausse braye, que le canon, à cause de son peu d'élévation, ne pût endommager. Le général infidèle résolut de pousser la tranchée jusqu'à cet ouvrage, qui couvroit le pied de la muraille; mais cette tranchée, étant vue du poste d'Auvergne, fut foudroyée par le canon des chevaliers. Les Turcs, pour s'en mettre à couvert, élevèrent, au-devant de la tranchée, une épaisse muraille; mais ils ne purent achever ces différens travaux, sans perdre un nombre infini de soldats et de pionniers; aucun n'osoit se découvrir, qu'il ne fût aussitôt exposé au feu de l'artillerie ou de la mousqueterie; et les chevaliers, en même-tems, jettoient continuellement des grenades et des pots à feu dans leurs ouvrages. Le général Turc, pour en empêcher l'effet, fit dresser, le long de la courtine, une galerie, avec des planches couvertes de peaux de bœufs nouvellement écorchés, et sur lesquelles le feu n'avoit point de prise. A la faveur de ce nouvel ouvrage, il fit sapper la muraille, pendant que d'autres compagnies de pionniers et de mineurs travailloient continuellement à pénétrer sous les bastions de la place, et à y établir des chambres et des fourneaux.

La sappe, ayant fait tomber plusieurs toises de murailles du poste d'Espagne, les barbares se présentèrent pour monter à l'assaut; mais, ayant pénétré jusqu'à la brèche, ils se virent arrêtés par

de nouveaux retranchemens, bordés d'artillerie, et dont le feu continuel, après leur avoir tué un grand nombre de leurs plus braves officiers, et une foule prodigieuse de soldats, contraignit les autres à se jetter dans leurs tranchées.

Le bailli Martinengue, toujours en action, et pour empêcher ces infidèles de venir reconnoître les travaux qu'il faisoit au-dedans de la place, fit ouvrir des canonnières dans les murailles de la contr'escarpe, qui étoit de son côté, d'où, à coups d'arquebuse, les chevaliers tuoient tous ceux qui osoient en approcher. Les Turcs, à son exemple, en firent autant de leur côté; c'étoit un feu continuel de part et d'autre. Malheureusement un coup, parti de la tranchée, et tiré au hazard, frappa Martinengue dans l'œil, dans le moment qu'à la faveur d'une canonnière, il examinoit les travaux des ennemis: il tomba de ce coup, et on le crut blessé à mort. La religion, dans une pareille conjoncture, n'eut pu faire une plus grande perte: lui seul dirigeoit la valeur des chevaliers, et déterminoit les tems et les endroits où ils devoient porter leurs armes.

Le Grand-Maître, ayant appris sa blessure, accourut aussitôt en cet endroit, et le fit porter dans son Palais: par ses soins, et selon les vœux des chevaliers, et de tout le peuple, il guérit, depuis, de sa blessure. Le Grand-Maître, en son absence, prit sa place, et se chargea de la défense du bastion d'Espagne. Le chevalier de Cluys, grand-prieur de France, le commandeur de

Sainte-Jaille, bailli de Manosque, celui de la Morée, et les plus anciens chevaliers de l'Ordre, restèrent auprès du Grand-Maître, pour partager, avec lui, les périls et la gloire de cette défense. Il s'y passa, de part et d'autre, des actions d'une valeur extraordinaire : c'étoient, tous les jours, de nouveaux combats. On devroit être surpris qu'un si petit nombre de chevaliers, qui n'avoient plus pour se couvrir que quelques retirades et de foibles retranchemens, eûssent pû tenir si long-tems contre le nombre prodigieux des assaillans, si ce petit nombre d'assiégés n'avoit été composé d'anciens chevaliers, d'une valeur éprouvée en mille autres occasions, et qui, dans celle-ci, étoient tous résolus de sacrifier leurs vies pour la défense des autels. On est bien fort et bien redoutable, quand on ne craint point la mort.

L'histoire, en parlant de leur zèle et de leur courage, n'a qu'une sorte d'éloge, pour tous ces généreux soldats de Jésus-Christ. Ce n'est pas qu'il ne se trouvât, parmi ces guerriers, des talens différens, et plus ou moins de capacité dans l'art militaire; et nous serions justement répréhensibles, si nous ne rendions pas la justice qui est dûe à la mémoire du Grand-Maître, qui, pendant trente-quatre jours que dura la blessure et la maladie du bailli Martinengue, demeura dans le retranchement, fait sur le bastion d'Espagne, sans en vouloir sortir, et sans prendre aucun repos ni jour, ni nuit, que, pendant quelques momens qu'on lui jettoit un matelas au pied de ce

Villiers de l'Isle-Adam.

retranchement : tantôt soldat, et tantôt pionnier, mais toujours général; si on en excepte cette ardeur qui le faisoit combattre comme un jeune chevalier, et qui le précipitoit dans le péril, avec moins de précaution qu'il ne convenoit à un souverain.

A l'exemple du Grand-Maître, qui se ménageoit si peu, ce qui restoit de chevaliers dans les principaux postes de la place, prodiguoient, tous les jours, leurs vies, soit à la défense des brèches et des retranchemens, et souvent dans des combats souterrains, quand il s'agissoit de rencontrer les mineurs, et d'éventer les mines : il ne se passoit point de jour qu'on n'en vînt aux mains en différens endroits. Outre le bastion d'Espagne, qui étoit presque entièrement ruiné, les Turcs s'étoient principalement attachés aux postes d'Angleterre, de Provence, et d'Italie. Le grand nombre de troupes dont leur armée étoit composée, fournissoit aisément à tant d'attaques ; les murailles étoient rasées en plusieurs endroits, et les brèches si grandes, qu'on vit les Turcs, rangés en bataillon, monter à l'assaut du bastion d'Angleterre. Les chevaliers, qui en avoient entrepris la défense, bordoient les remparts, l'épée à la main, et faisoient, de leurs corps, un nouveau parapet. Ils étoient secondés par l'artillerie de la place, qui, de différens endroits, battoit le pied de la brèche. Les Turcs, sans s'épouvanter du nombre des morts, se poussent avec fureur contre les chevaliers, les joi-

gnent, combattent corps à corps, et, autant par leur multitude que par leur courage, les forcent de reculer. Ces généreux défenseurs se voyoient au moment d'être accablés par la foule de leurs ennemis, lorsque le chevalier de Morgut, grand-prieur de Navarre, et un des capitaines du secours, comme on les appelloit alors, accourut avec sa troupe, rétablit le combat, força à son tour ces infidèles de reculer, et, par de nouveaux efforts, les réduisit, à la fin, après avoir perdu plus de six cents hommes, à faire sonner la retraite, et à abandonner cette attaque.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Mais si la religion, dans la personne des chevaliers, avoit de si braves défenseurs, elle nourrissoit aussi dans son sein, et même parmi ses principaux chefs, un traître qui n'oublioit rien pour avancer la perte de Rhodes et la ruine de tout l'Ordre. On voit bien que je veux parler du chancelier d'Amaral : voici à-peu-près de quelle manière le commandeur de Bourbon, dans sa relation du siége de Rhodes, rapporte un événement si tragique.

D'Amaral, dit cet auteur, toujours agité des furies qui lui déchiroient le cœur, et sans être touché du sang de ses confrères, qu'il voyoit répandre tous les jours, persistoit dans les intelligences criminelles qu'il entretenoit avec les Turcs. Un de ses valets-de-chambre, appellé Blaise Diez, qui avoit toute sa confiance, se rendoit, avec un arc, à des heures indues au poste d'Auvergne, d'où, quand il croyoit n'être pas

30 octobre.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

apperçu, il jettoit dans le camp ennemi une lettre attachée à une flèche. Ses voyages fréquens au même endroit, et sur-tout dans une place assiégée, firent naître d'abord quelque soupçon; mais, comme on ne lui avoit point vu jetter ses lettres, et d'ailleurs qu'il appartenoit à une personne de grande autorité, ceux qui avoient observé ses démarches furtives, n'osèrent d'abord en parler, de peur de s'attirer le ressentiment d'un homme puissant et vindicatif. Il n'y eut qu'un seul chevalier, qui, passant par-dessus toute considération, et voyant ce domestique revenir souvent au même endroit, en avertit secrettement le Grand-Maître. Par son ordre, on arrêta aussitôt ce domestique; il fut ensuite interrogé par les juges de la châtellenie, qui, n'étant pas satisfaits de ses réponses équivoques, le firent appliquer à la question. Il n'en eut pas sitôt ressenti les premiers traits, qu'il avoua que, par le commandement de son maître, il avoit jetté plusieurs lettres dans le camp des Turcs, pour avertir ces infidèles des endroits les plus foibles de la place. Il ajouta qu'il leur avoit fait sçavoir que, dans les derniers assauts, la religion avoit perdu la plûpart de ses chevaliers; d'ailleurs, que la ville manquoit de vin, de poudre, et de munitions de guerre et de bouche; mais que, quoique le Grand-Maitre fût réduit à l'extrêmité, cependant il ne falloit pas se flatter que le Grand-Seigneur se rendît maître de cette place, que par la force de ses armes.

Cette déposition fut portée au Conseil; et, par ses ordres, on arrêta le chancelier, qui fut conduit à la tour de Saint-Nicolas. Deux commandeurs, grands-croix, s'y rendirent, avec les magistrats de la ville, pour instruire son procès: on lui lut la déposition de son domestique, qui lui fut ensuite confronté, et qui lui soutint que c'étoit uniquement par son ordre qu'il s'étoit transporté, plusieurs fois, au poste d'Auvergne, d'où il avoit jetté ses lettres dans le camp des infidèles. Cette déposition se trouva soutenue par celle d'un prêtre Grec, chapelain de l'Ordre, qui vint déclarer aux juges, que, passant, un jour, par la barbacane du bastion d'Auvergne, pour reconnoître les travaux des ennemis, il avoit trouvé, dans un endroit écarté, le chancelier avec ce même domestique, qui tenoit une arbalète avec son carreau ou sa flèche quarrée, à laquelle il s'apperçut qu'il y avoit un papier attaché; que le chancelier, qui regardoit alors par une canonnière, s'étant retourné, parut surpris de le voir si près de lui; qu'il lui demanda fièrement et avec un ton de colère, ce qu'il cherchoit; et qu'ayant reconnu que sa présence dans cet endroit lui étoit désagréable, il s'étoit retiré avec précipitation.

Diez convint de la déposition du prêtre Grec, et de toutes ses circonstances. Ce domestique, qui peut-être se flattoit, à force de charger son maître, d'échapper au supplice, ajouta que c'étoit le chancelier qui avoit attiré, dans l'isle, les

armes du Grand-Seigneur, par les avis qu'il lui avoit fait passer de l'état de la place, et, en lui envoyant, jusqu'à Constantinople, cet esclave dont nous avons parlé, et qui conduisit toute cette négociation. On fit en même-tems souvenir le chancelier, que, le jour de l'élection de l'Isle-Adam, il n'avoit pu s'empêcher de dire qu'il seroit le dernier Grand-Maître de Rhodes. D'Amaral, sans s'étonner, et confronté, une seconde fois, avec son domestique et le prêtre Grec, traita Diez de coquin et d'imposteur, et dont la déposition, dit-il, n'étoit que l'effet du ressentiment qu'il avoit conservé des châtimens, que sa mauvaise conduite lui avoit attirés. Il nia tous les faits avancés par le prêtre Grec, avec une fermeté qui ne devroit se trouver qu'avec l'innocence : il fallut, enfin, en venir à la question. Mais, avant que de l'y appliquer, ses juges, qui étoient ses confrères, pour lui en épargner les douleurs, et aussi pour tâcher d'en tirer la connoissance de ses complices, le conjurèrent, dans les termes les plus pressans, de les aider, par un aveu sincère de ses fautes, à le sauver; mais le chancelier rejetta leur office avec indignation; et il leur demanda fièrement s'ils le croyoient assez lâche, après avoir servi la religion pendant plus de quarante ans, pour se déshonorer, à la fin de sa vie, par l'aveu d'un crime dont il étoit si incapable. Il soutint la question avec la même fermeté ; il avoua seulement que, dans la conjoncture de l'élection du Grand-Maître, et dans un tems où

Villiers de l'Isle-Adam.

les Turcs menaçoient Rhodes d'un siége, n'étant pas prévenu, dit-il, en faveur du courage et de l'habileté de l'Isle-Adam, il lui étoit échappé de dire qu'il seroit peut-être le dernier Grand-Maître de Rhodes; et, se tournant vers ses juges, il leur demanda si une parole, que l'émulation et la concurrence à la même dignité lui avoit arrachée, méritoit qu'on mît le grand-chancelier de l'Ordre entre les mains des bourreaux? Mais ses juges, persuadés de son intelligence criminelle avec les Turcs, ne se laissèrent pas éblouir à ses protestations; personne ne prit ses récriminations contre Blaise Diez, pour des preuves de son innocence: le maître et le valet furent condamnés à mort. Le chancelier, par sa sentence, devoit avoir la tête coupée; Diez, être pendu; leurs corps, mis ensuite par quartiers, et exposés à la vue des Turcs, sur les principaux bastions de la place. Le valet fut le premier exécuté; il étoit né Juif; mais il s'étoit converti; et il déclara, au supplice, qu'il mouroit bon Chrétien. Avant que de faire mourir d'Amaral, on tint une assemblée dans la grande église de Saint-Jean, à laquelle le bailli de Manosque présida. Le criminel y fut amené; on lui lut la sentence, qui ordonnoit qu'il seroit dégradé et dépouillé de l'habit de l'Ordre: ce qui fut pratiqué avec les cérémonies prescrites par les statuts. On le livra, ensuite, à la justice séculière, qui le conduisit dans ses prisons; et, le jour suivant, il fut porté, en chaise, dans la place publique, où il devoit être exécuté.

Il vit les apprêts de son supplice, et les approches de la mort avec une fermeté digne d'une meilleure cause; mais le refus qu'il fit, dans cette extrêmité, de se recommander à la protection de la Sainte-Vierge, dont le prêtre, qui l'assistoit, lui présentoit l'image, ne donna pas bonne opinion de sa piété. Fontanus, historien contemporain, et témoin oculaire; parlant de la mort des deux grands-croix, chargés, au commencement du siége, avec d'Amaral, de la visite et du soin des munitions de guerre et de bouche, et qui avoient été tués aux assauts, ajoute, en parlant du chancelier, mais sans le nommer : « Dieu, dit « cet auteur, avoit réservé le dernier triumvir à « une mort honteuse, et qu'il avoit bien méri-« tée. » Cependant, ses services rendus à la religion depuis tant d'années; sa fermeté au milieu des plus cruels tourmens de la question; cette fidélité, si ancienne et si recommandable de la noblesse Portugaise pour ses souverains, et dont il y a dans l'histoire tant d'illustres exemples, tout cela auroit pu balancer la déposition d'un domestique; et peut-être qu'on n'auroit pas traité si rigoureusement le chancelier, si, quand il s'agit du salut public, le seul soupçon n'étoit pas, pour ainsi dire, un crime que la politique ne pardonne guères.

Quoiqu'il en soit, et pour continuer la relation de ce fameux siége, Soliman, rebuté de sa durée, et du peu de succès de ses mineurs, ordonna, à Achmet, de recommencer ses batteries,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

et de disposer ses soldats pour un assaut genéral. Rhodes étoit alors en spectacle à tout l'univers : les Turcs se flattoient de l'emporter, à la fin, l'épée à la main : et les chevaliers, réduits à un petit nombre, et plutôt cachés et ensevelis, que fortifiés dans ce qu'il leur restoit de terrein, attendoient, avec impatience, pour faire lever le siége, le secours que les princes Chrétiens leur faisoient espérer inutilement, depuis si long-tems. Mais l'empereur Charles-Quint et François I, roi de France, attachés si opiniâtrement l'un contre l'autre, n'osoient se défaire de leurs forces, ni les partager : et les autres souverains de l'Europe, dont la plûpart avoient pris parti entre ces deux princes, ou qui craignoient une invasion dans leurs États, de peur de surprise, se tenoient toujours armés. Le Pape même, appellé Adrien VI, pontife pieux et sçavant, mais tout dévoué à l'empereur, ayant été conjuré, par le cardinal Julien de Médicis, ancien chevalier de l'Ordre, de faire passer à Rhodes, sur ses galères, un corps d'infanterie, qui étoit alors aux environs de Rome, le nouveau pontife s'en excusa, sur le prétexte qu'étant peu versé dans les affaires du gouvernement, il ne pouvoit pas se défaire de ses troupes, pendant que toute l'Italie étoit en armes. Mais il y a bien de l'apparence qu'il n'osa en disposer sans la participation de l'empereur, son bienfaiteur ; et, par complaisance pour ce prince, au lieu de les envoyer à Rhodes, il les fit passer dans le Milanois et dans la Lom-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

bardie, où elles furent employées contre les Français.

Ainsi le Grand-Maître et ses chevaliers, après avoir mis toute leur confiance en Dieu, se virent réduits à n'espérer de secours que celui qu'ils pourroient tirer de l'Ordre même : encore furent-ils si malheureux, qu'ils ne purent recevoir un convoi considérable que des chevaliers Français avoient fait partir, du port de Marseille, sur deux vaisseaux.

L'un de ces vaisseaux, après avoir été battu, plusieurs jours, de la tempête, coula à fond à la hauteur de Monaco; et l'autre, après avoir perdu ses mâts par l'effort de la même tempête, échoua sur les côtes de Sardaigne, et se trouva hors d'état de tenir la mer. Les Anglois ne furent pas plus heureux : le chevalier Thomas de Nieuport, s'étant embarqué avec plusieurs chevaliers de sa nation, et portant, à Rhodes, des vivres et de l'argent, fut battu par la même tempête, qui le porta contre une plage déserte, où il échoua. Le chevalier Aulamo, de la langue d'Arragon, et prieur de Saint-Martin, se flattoit d'entrer dans le port de Rhodes; mais il fut rencontré, dans l'Archipel, par des galères Turques, auxquelles, après un long combat, il n'échappa qu'avec peine. L'Isle-Adam, abandonné, pour ainsi dire, de tout secours humain, ne s'abandonna pas lui-même. Ce grand homme fit voir, dans cette extrêmité, le même courage qui le portoit si souvent sur la brèche, et contre ses

ennemis. Par son ordre, les chevaliers qui résidoient dans les isles voisines dépendantes de Rhodes, et dans le château de Saint-Pierre, les abandonnèrent pour conserver la capitale de l'Ordre; et, sur de légères barques et de petits brigantins, ils y transportèrent ce qui s'y trouva de soldats, d'armes et de vivres. Le Grand-Maître, réduit à l'extrêmité, prit ce parti dans l'espérance de recouvrer, un jour, ces isles, s'il se pouvoit maintenir dans Rhodes. Mais; comme on avoit déjà tiré, de ces différens endroits, de pareils secours, ce dernier, la seule espérance des chevaliers, leur fit plutôt voir leur foiblesse, qu'il n'augmenta leurs forces. Le Grand-Maître dépêcha, en même-tems, en Candie, le chevalier Farsan, de la langue d'Angleterre, pour tâcher d'en tirer des vivres; et il envoya un autre chevalier, appellé des Reaux, à Naples, pour hâter le secours qui étoit retardé par la rigueur de la saison; mais tous ses soins furent inutiles; et il sembloit que la mer et les vents eûssent conjuré la perte de l'isle de Rhodes, et de cet armement, la dernière espérance des assiégés.

Les Turcs, auxquels des transfuges avoient représenté ce secours comme plus puissant et plus prochain qu'il n'étoit, pour le prévenir, redoublèrent leurs efforts. Achmet, qui, sous les ordres de Soliman, avoit toute la conduite du siége, dressa une batterie de dix-sept canons contre le bastion d'Italie, dont il acheva de ruiner les fortifications. Il poussa ensuite la

tranchée jusqu'au pied de la muraille; et, pour n'être point endommagé par l'artillerie de la place, il fit couvrir ces nouveaux ouvrages par des poutres et des madriers très-épais. Ses pionniers percèrent ensuite la muraille, et pénétrèrent jusques sous les retranchemens, d'où ils tiroient la terre qui les soutenoit, et qu'ils firent crouler; en sorte que les chevaliers se virent contraints de se retirer plus avant dans la place; et le Grand-Maître, qui ne partoit point des attaques, voyant les infidèles maîtres de la meilleure partie du terre-plein de ce bastion, fut réduit à faire abattre l'église de Saint-Pantaléon, et la chapelle Notre-Dame de la Victoire, pour empêcher les Turcs de s'y loger; et il se servit des matériaux de ces deux églises pour construire de nouvelles barricades, et des retranchemens qui empêchâssent l'ennemi de pénétrer plus avant dans la place.

Le général Turc eut le même succès au bastion d'Angleterre. Après que son artillerie l'eut foudroyé pendant plusieurs jours, et qu'il en eut rasé les murailles et ruiné les retranchemens, plusieurs chevaliers proposèrent de l'abandonner, mais de charger auparavant les mines, pour faire sauter les premiers des ennemis qui s'y jetteroient. Mais, dans le Conseil qui se tint là-dessus, on remontra que, dans l'extrêmité où on étoit réduit, le salut de la place dépendoit de la prolongation du siége, pour donner le tems d'arriver aux secours qu'on attendoit; qu'ainsi il

n'y avoit point un pied de terrain qu'il ne fallût disputer aux ennemis, le plus long-tems qu'on pourroit. Ce dernier sentiment prévalut; et, quoique ce bastion fût entièrement ruiné par les mines et par le feu de l'artillerie, le chevalier Bin de Malicorne s'offrit généreusement de le défendre; et, malgré les attaques continuelles des Turcs, il le conserva, avec beaucoup de gloire, jusqu'à la fin du siége.

Les Turcs ne laissèrent pas plus en repos les chevaliers qui défendoient les postes d'Italie et d'Espagne: ils s'adressèrent, aux premiers, le 22 novembre. Ils s'étoient emparés, comme nous le venons de dire, de la meilleure partie du terre-plein d'Italie; à peine les chevaliers en avoient pu conserver un tiers; et les uns et les autres, enterrés dans des ouvrages souterrains, n'étoient plus séparés que par des planches et des madriers. Les Turcs, qui se voyoient maîtres de la plus grande partie de ce terre-plein, entreprirent d'en chasser entièrement les chevaliers. Un bataillon de ces infidèles, du côté de la mer, monta à l'assaut, pendant qu'une autre troupe attaqua, l'épée à la main, leurs retranchemens. Mais ils trouvèrent par-tout la même valeur et la même résistance; et, quoique les chevaliers, dans des attaques si meurtrières, eûssent perdu beaucoup de monde, ils ne laissèrent pas de repousser les infidèles, qui furent obligés de se retirer.

Ce ne fut que pour revenir, peu de jours après, en plus grand nombre: l'attaque fut précédée

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

par une mine qu'ils firent jouer sous le bastion d'Espagne. Elle fit crouler un grand pan de la muraille; et, pour empêcher que les assiégés ne fissent de nouveaux retranchemens derrière cette brèche, une batterie de leurs plus gros canons, pendant un jour et une nuit, tira continuellement contre cet endroit. Le 30 de novembre, les Turcs revinrent, dès la pointe du jour, à l'assaut, pendant que le bacha Péri attaquoit, de nouveau, le terre-plein d'Italie. Mais le principal effort des infidèles se fit contre le bastion d'Espagne; les Turcs, en grand nombre, et soutenus des meilleures troupes de leur armée, s'avancèrent fièrement jusqu'à la brèche, malgré tout le feu de l'artillerie et de la mousqueterie des assiégés : leur grand nombre l'emporta sur tout le courage des Rhodiens; et ils pénétrèrent jusqu'aux retranchemens que le bailli de Martinengue y avoit faits avant sa blessure. Mais, au son des cloches qui annonçoit le péril où se trouvoit la ville, le Grand-Maître, le prieur de Saint-Gilles, le bailli de Martinengue, qui n'étoit pas encore bien guéri de sa blessure, accoururent, de différens endroits, avec la plûpart des chevaliers et des habitans : chacun ne prenant plus l'ordre que de son courage, et peut-être de son désespoir, et tous sans ménager leurs vies, se poussèrent avec une espèce de fureur contre les Turcs. Ces infidèles ne faisoient pas paroître moins de courage; on se battoit, corps à corps, avec un avantage égal, et sans qu'on

pût prévoir quel seroit le succès de ce terrible combat. Heureusement pour Rhodes, il survint une pluye extraordinaire : il tomba du ciel des torrens d'eau qui entraînèrent la terre, qui servoit d'épaulement à la tranchée des infidèles. L'artillerie du poste d'Auvergne, les voyant alors à découvert, en tua un grand nombre. D'autres batteries, qu'on avoit placées sur les moulins du Cosquin, et la mousqueterie des chevaliers tirant continuellement sur la brèche et contre les ennemis qui s'y étoient logés, en firent un si horrible carnage, que ceux qui purent échapper à la furie du canon, malgré toutes les menaces de leurs officiers, regagnèrent, avec précipitation, leur tranchée et leur camp.

Les Turcs ne furent pas plus heureux à l'attaque du terre-plein d'Italie : le bacha Péri, qui la conduisoit, après avoir perdu ses plus braves soldats, et ayant appris le mauvais succès de l'attaque du bastion d'Espagne, voyant d'ailleurs ses troupes noyées d'eau, fit sonner la retraite. Tel fut le succès d'une journée qui devoit être la dernière de la liberté de Rhodes ; mais que le Grand-Maître et ses chevaliers sçurent conserver, en ne se conservant point eux-mêmes, et en prodiguant leurs vies sans aucun ménagement.

Soliman ne put voir revenir ses troupes en désordre et fuyant, sans entrer en fureur : il y avoit près de six mois qu'il étoit, avec deux cent mille hommes, devant cette place, sans l'avoir pu em-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

porter; le chagrin qu'il en eut, et la crainte que les princes Chrétiens ne s'unîssent, à la fin, pour lui faire lever le siége, le tint renfermé, plusieurs jours, dans sa tente, sans se laisser voir à ses capitaines. Personne n'osoit se présenter devant lui : il n'y eut que le bacha Péri, son ancien gouverneur, et qui avoit ses entrées privilégiées, qui hazarda de l'aborder. Cet adroit ministre, pour l'adoucir, lui représenta que ses troupes étoient logées sur les principaux bastions; qu'il étoit maître d'une partie de la place; qu'un dernier assaut l'emporteroit; qu'à la vérité on avoit affaire à des désespérés, qui se feroient tous tuer plutôt que de se rendre; mais que ces chevaliers étoient réduits à un petit nombre; que les habitans, la plûpart Grecs de nation, n'avoient pas le même courage ni le même intérêt à s'opiniâtrer à la défense de la place; et qu'il étoit persuadé qu'ils ne refuseroient pas une composition où ils trouveroient la sûreté de leurs vies, et la conservation de leurs biens : le sultan approuva son avis, et le chargea de l'exécution.

Péri, par son ordre, fit jetter dans la place plusieurs lettres au nom du Grand-Seigneur, dans lesquelles il exhortoit les habitans à se soumettre à son empire ; et il les menaçoit, en même-tems, des plus cruels supplices, eux, leurs femmes et leurs enfans, s'ils étoient emportés d'assaut. Le bacha fit agir ensuite un Gênois, qui étoit dans le camp de Soliman, et qui, s'approchant du bastion d'Auvergne, demanda la

permission de parler. Ce Gênois, appellé Hiérôme Monile, affectant une fausse compassion, dit qu'étant Chrétien, il n'avoit pu se résoudre à voir la perte prochaine, et le massacre de tant de Chrétiens, ses frères, qui seroient accablés par la puissance formidable de Soliman; que leurs fortifications étoient détruites, les retranchemens ruinés, et l'ennemi déjà logé dans la place; qu'ils devoient prévenir sagement les suites fâcheuses d'une ville emportée, l'épée à la main; et que, peut-être, il ne seroit pas impossible d'obtenir de Soliman une composition sûre, et même honorable. Le commandant du bastion, par ordre du Grand-Maître, lui fit réponse: que les chevaliers de Saint-Jean ne traitoient, avec les infidèles, que l'épée à la main; et, de peur que ses discours artificieux ne fissent quelque impression sur l'esprit des habitans, il lui commanda de se retirer. Cet adroit agent du bacha ne se rebuta point: il revint, deux jours après, au même endroit, sous prétexte d'avoir des lettres à rendre à un Gênois qui étoit dans la place. Mais le commandant, lui ayant fait dire de se retirer, il déclara qu'il étoit porteur d'un paquet de Soliman pour le Grand-Maître: nouveau prétexte pour entrer en négociation, mais que le Grand-Maître éluda par le refus qu'il fit de le recevoir. Il craignoit que les apparences seules d'un traité ne ralentissent le courage des soldats et des habitans; et, pour obliger ce négociateur à s'éloigner, on lui tira quelques

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

coups de mousquet. Un Albanois, déserteur de la place, et qui étoit passé au service de Soliman, parut ensuite sur la scène : après les signaux ordinaires, il demanda à être reçu dans la place pour présenter, au Grand-Maître, une lettre dont le sultan l'avoit chargé; mais il ne fut pas mieux reçû que le Gênois. Le Grand-Maître, appréhendant de décourager ses troupes, refusa de lui donner audience; et on lui déclara que, dans la suite, indépendamment des chamades et du caractère des envoyés, on tireroit sur tous ceux qui oseroient approcher de la place.

Cependant les voyages fréquens de ces envoyés, et les lettres du Grand-Seigneur, que le bacha avoit pris soin de jetter dans la ville, ne laissérent pas de produire l'effet qu'il en avoit attendu. La plûpart des habitans, Grecs de religion, commencèrent à faire entr'eux des assemblées secrettes; les plus mutins, ou pour mieux dire, les plus lâches et les plus timides, représentèrent que la plûpart avoient perdu leurs parens et leurs amis dans tant d'assauts; qu'ils étoient, eux-mêmes, à la veille de périr; que l'ennemi étoit retranché dans la place; et qu'à la première attaque, ils se verroient accablés par la multitude formidable des infidèles; qu'il y avoit long-tems qu'ils étoient résolus à mourir; mais qu'ils ne pouvoient envisager, sans une douleur mortelle, le déshonneur et l'esclavage de leurs femmes, de leurs filles et de leurs enfans; qu'on pouvoit prévenir de si grands mal-



heurs par une bonne composition; et qu'après tout, quoiqu'en pûssent dire les chevaliers, l'exemple de tant d'autres États Chrétiens, qui vivoient paisiblement sous la domination des Turcs, faisoit voir qu'ils pourroient, comme eux, et en payant un léger tribut, conserver leur religion, et même les biens de la fortune.

De pareils discours, répétés en différentes assemblées, déterminèrent les plus considérables des habitans à s'adresser à leur métropolitain: ils le conjurèrent de prendre pitié de son peuple, et de représenter, au Grand-Maître, que, s'il ne traitoit promptement avec le Grand-Seigneur, ils ne pourroient éviter d'être les premières victimes de la fureur du soldat victorieux; et que lui-même verroit les églises profanées, les reliques précieuses des saints foulées aux pieds, et les femmes et les vierges exposées à la brutalité des infidèles. Ce prélat entra dans de si justes considérations et il porta, au Grand-Maître, les remontrances et les prières de son peuple. L'Isle-Adam rejetta d'abord, avec une noble fierté, les premières propositions du métropolitain; et il lui déclara que lui et ses chevaliers, après s'être enfermés dans Rhodes, avoient élu leur sépulture sur les brèches, et dans les derniers retranchemens de la place; et qu'il espéroit que les habitans, à leur exemple, ne montreroient pas moins de courage.

Mais le métropolitain les trouva dans une disposition bien différente: la peur d'un côté. et le

désir de la paix de l'autre, avoient pris le dessus dans les esprits; de nouveaux députés revinrent le lendemain, et s'adressèrent directement au Grand-Maître ; ils lui déclarèrent que, s'il ne donnoit ordre à la conservation des habitans, ils ne pourroient pas se dispenser de prendre, eux-mêmes, les moyens les plus convenables pour mettre en sûreté et la vie et l'honneur de leurs femmes et de leurs enfans.

Le Grand-Maître, craignant justement que le désespoir ne fît naître une funeste division dans la place, qui en avançât la perte, les renvoya au Conseil. Pendant qu'on délibéroit sur une matière si importante, trois marchands frappèrent à la porte de la salle : après y avoir été introduits, ils présentèrent une requête, signée des principaux habitans, par laquelle ils supplioient la religion de pourvoir au salut de leurs femmes et de leurs enfans; ils insinuoient, à la fin de cette requête, que, si on n'y avoit égard, ils se croyoient obligés, par toutes les lois divines et humaines, à ne pas les abandonner à la fureur et à la brutalité des infidèles. Le Grand-Maître, avant que de leur répondre, fit appeller les chevaliers qui commandoient dans les différens postes, pour être instruit, par leur bouche, de l'état et des forces de la place. Il s'adressa particulièrement au grand-prieur de Saint-Gilles, et au bailli Martinengue, qui, depuis peu de jours, avoient repris les armes et la défense de la place. Ces deux grands hommes, qui avoient

tant de fois exposé leur vie dans les occasions les plus périlleuses, déclarèrent, l'un après l'autre, qu'ils croyoient être obligés, en conscience et sur leur honneur, de représenter à l'assemblée que la place n'étoit plus tenable; que les Turcs avoient avancé leurs travaux dans la ville plus de quarante pas en avant, et plus de trente en travers; qu'ils y étoient fortifiés d'une manière qu'on ne pouvoit plus se flatter de les en chasser, ni de reculer davantage pour se retrancher; que tous les pionniers et les meilleurs soldats avoient été tués; qu'on n'ignoroit pas combien la religion avoit perdu de chevaliers; que la ville manquoit également de provisions de guerre et de bouche, et qu'à moins d'un prompt et puissant secours, on ne voyoit aucune ressource; qu'on devoit même craindre qu'à la première attaque, les Chrétiens ne fûssent accablés par la puissance formidable, et par le nombre des infidèles.

Tout le Conseil, sur le rapport de ces deux Capitaines, si braves et si entendus dans le métier de la guerre, opina à traiter avec Soliman. Le Grand-Maître seul fut d'un sentiment contraire; et, sans rien rabattre de sa constance et de sa magnanimité ordinaire, il leur représenta que, depuis tant de siècles que leur Ordre faisoit la guerre aux infidèles, les chevaliers, dans les occasions les plus dangereuses, avoient toujours préféré une mort sainte et glorieuse, à la conservation d'une vie fragile; qu'il étoit disposé à

leur en donner l'exemple, et qu'il les conjuroit, avant que de prendre un si fâcheux parti, d'y faire encore de sérieuses réflexions.

Les principaux du Conseil lui repartirent que, s'il n'étoit question que de leur perte particulière, ils mourroient tous volontiers, à sa suite et à son exemple; qu'ils étoient disposés à sacrifier leur vie; qu'en prenant l'habit de religion, ils l'avoient dévouée à Dieu; mais qu'il s'agissoit du salut des habitans; que, si les infidèles emportoient la place l'épée à la main, et dans un assaut, ils contraindroient les femmes, les enfans et toutes les personnes foibles à renoncer à la foi; qu'ils feroient, de la plûpart des habitans, des esclaves ou des renégats; et que les églises, et surtout les reliques, qu'on révèroit, depuis si longtems, dans Rhodes, seroient profanées par ces infidèles, et deviendroient l'objet de leur mépris et de leurs railleries. Le Grand-Maître céda, enfin, à de si pieuses considérations; et on résolut, à la première ouverture de paix que feroit le sultan, d'y répondre, et d'entrer en négociation.

Le Grand-Seigneur, inquiet d'un secours dont les chevaliers prenoient soin de répandre le bruit, ne pouvant ni prendre la place, ni aussi, pour son honneur, lever le siége, tenta, par de nouvelles propositions, d'ébranler la fermeté et la constance des chevaliers : par son ordre, on arbora une Enseigne sur le haut de l'église de Sainte-Marie, et dans un quartier, nommé les Lymonitres.

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

Le Grand-Maître, de son côté, en fit planter aussi une autre sur un moulin, qui étoit à la porte du Cosquin. A ce signal, deux Turcs, qui, à leur habillement, paroissoient des officiers considérables, sortirent des tranchées, et s'avancèrent vers cette porte : ils y furent rencontrés par le prieur de Saint-Gilles et par le bailli de Martinengue, auxquels, sans s'expliquer, ils remirent seulement une lettre du Grand-Seigneur pour le Grand-Maître. Cette lettre contenoit une sommation de lui rendre la place, avec des offres avantageuses, si on la lui remettoit sur le champ, et aussi avec des menaces de faire tout passer au fil de l'épée, si on différoit plus long-tems. Le Conseil ordinaire de l'Ordre et le grand Conseil furent d'avis d'écouter les conditions que ce prince offroit : on convint des ôtages de part et d'autre. La religion députa, à Soliman, le chevalier Antoine Grolée, dit Passim, et Robert Perrucey, juge de Rhodes, qui parloient, tous deux, avec facilité, le Grec vulgaire; les Turcs, de leur côté, envoyèrent, dans Rhodes, un neveu du général Achmet, et un des interprètes de Soliman, dans lequel ce prince avoit une entière confiance. Le chevalier de Grolée et son adjoint furent admis à l'audience du Grand-Seigneur, qui leur dit qu'il étoit disposé à les laisser sortir paisiblement de l'isle et de l'Orient, s'ils lui rendoient promptement Rhodes, le fort de Saint-Pierre, Lango et les autres petites isles de la religion; mais que si, par une téméraire défense,

ils s'opiniâtroient plus long-tems contre sa puissance redoutable, il mettroit tout à feu et à sang. Les deux envoyés demandèrent à entrer dans la place, pour communiquer ses intentions au Grand-Maître et au Conseil; mais les Turcs renvoyèrent seulement Perrucey, avec ordre de rapporter, incessamment, une réponse décisive; et le général Achmet retint, dans sa tente, le chevalier de Grolée, qu'il traita honorablement. En mangeant ensemble, et dans la châleur du repas, il lui avoua que le sultan, son maître, avoit perdu, à ce siége, quarante-quatre mille hommes, qui avoient péri par les armes des chevaliers, sans compter un nombre presque aussi considérable, qui étoient morts de maladies et de froid, depuis le commencement de l'hyver.

Pendant les préliminaires de cette négociation, des jeunes gens et des bourgeois les moins considérables, qui n'avoient point eu de part à la requête que les principaux d'entr'eux avoient présentée au Grand-Maître, coururent, en tumulte, à son Palais, pour se plaindre qu'il traitât, avec l'ennemi, sans leur participation; que c'étoit les livrer à une nation perfide, et qui faisoit gloire de manquer de parole aux Chrétiens; et qu'ils aimoient mieux mourir tous, les armes à la main, que d'être taillés en pièces, après la capitulation, comme l'avoient été les habitans de Belgrade. Le Grand-Maître, accoutumé aux bravades et à la vanité des Grecs, répondit, sans s'é-

mouvoir, que la prudence n'avoit pas permis de rendre publics les motifs de la négociation, de peur que le Grand-Seigneur, instruit du mauvais état de la place, ne la rompît, et que ses troupes ne revînssent à un assaut; et qu'on craignoit de manquer de forces suffisantes pour le soutenir; mais qu'il étoit ravi de les trouver si bien disposés à la défense de leur patrie; qu'ils le verroient toujours à leur tête, et prêt à répandre la dernière goutte de son sang pour la conservation de la place; qu'ils se souvînssent seulement, à la première occasion, d'y apporter le même courage, et toute la résolution dont ils se faisoient honneur dans leurs discours, et devant leur souverain.

Comme on ne faisoit pas grand fond sur les vains propos de quelques fanfarons, le Grand-Maître et le Conseil, après avoir appris, par un de leurs envoyés, la disposition du sultan, jugèrent à propos de lui dépêcher deux autres ambassadeurs : on choisit, pour cet emploi, dom Raymond Marquet, et dom Lope Debas, tous deux Espagnols, qui, dans l'audience qu'ils eurent du Grand-Seigneur, lui demandèrent trois jours de trève, pour régler la capitulation, et pour concilier les intérêts des habitans, en partie Latins, et en partie Grecs.

Mais ce prince, toujours inquiet des bruits qui étoient répandus dans son armée, d'un prochain secours, rejetta la proposition d'une trève; et, pour déterminer le Grand-Maître à traiter

Villiers de l'Isle-Adam.

promptement, il commanda à ses officiers qu'on recommençât à tirer, et que tout se préparât pour un assaut général. Il renvoya, en même-tems, un des nouveaux envoyés; mais il retint l'autre, apparemment pour reprendre la négociation, si les armes n'avoient pas un prompt et heureux succès.

Les batteries commencèrent à tirer, de part et d'autre, mais plus foiblement du côté des chevaliers, qui réservoient le peu de poudre qui leur restoit, pour les assauts qu'ils ne pouvoient éviter. Le Grand-Maître, voyant l'attaque recommencer, envoya chercher ces habitans, qui lui avoient parlé avec tant d'ostentation de leur courage: il leur dit qu'il étoit tems d'en donner des preuves; et on publia, en même-tems, à son de trompe, un ordre, de sa part, à tous les citoyens, de se rendre incessamment aux postes avancés, avec défense de désemparer, ni jour ni nuit, sous peine de la vie. Ces bourgeois obéirent à ce ban pendant quelques jours; mais un jeune homme, épouvanté du péril où il avoit été exposé par l'artillerie des ennemis, s'étant retiré dans sa maison à la faveur de la nuit, le Grand-Maître l'y envoya prendre; et, pour l'exemple et la manutention de la discipline, le Conseil de guerre le condamna à être pendu.

Quoique toutes les fortifications de Rhodes fûssent ruinées, et que la ville ne fût, pour ainsi dire, qu'un monceau de pierres et de terre, les chevaliers s'étoient toujours maintenus dans la

barbacane du bastion d'Espagne, où le Grand-Maître s'étoit logé pour le mieux défendre ; les Turcs l'attaquèrent, le 17 du mois de décembre. Villiers de l'Isle-Adam.

Le combat fut sanglant et très-opiniâtre ; on se battit, presque tout le jour, de part et d'autre, avec une égale animosité ; le Grand-Maître, et le peu de chevaliers qui lui restoient, alloient, pour ainsi dire, au-devant des coups, et, plutôt que de survivre à la perte de la place, cherchoient la mort qui sembloit les fuir. Enfin, ils firent de si généreux efforts, qu'après avoir fait un grand carnage des ennemis, ils les forcèrent de se retirer. Mais ces infidèles, animés par les reproches du sultan, revinrent, le lendemain, à l'assaut ; et ils s'y présentèrent en si grand nombre, que les chevaliers, accablés par leur multitude, se virent réduits à abandonner cet ouvrage, et se jettèrent dans la ville, pour la défendre jusqu'à l'extrémité, et s'ensevelir sous ses ruines.

Les bourgeois, épouvantés du péril prochain, abandonnoient leurs postes, et se retiroient les uns après les autres : il fallut que le Grand-Maître et les chevaliers fissent, seuls, les gardes ordinaires ; et, si ces généreux soldats de Jésus-Christ ne s'étoient tenus sur les brèches, la ville auroit été surprise, et emportée d'assaut. Enfin, tous les habitans vinrent, en corps, supplier le Grand-Maître de reprendre la négociation ; et ils le supplièrent seulement de trouver bon qu'ils pûssent envoyer au camp, avec ses ambassadeurs, deux députés, pour conserver leurs inté-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

rêts dans la capitulation : le Grand-Maître y consentit : la bourgeoisie nomma Pierre Singlifico et Nicolas Vergati ; et le chevalier de Grolée, qui avoit renoué la négociation avec le général Achmet, les conduisit au camp, et le pria de les présenter au Grand-Seigneur. Mais, avant que d'être admis à son audience, le Grand-Maître, dans l'espérance, quoiqu'incertaine, d'un secours, et, pour allonger la négociation, l'avoit chargé de faire voir, à Achmet, un ancien traité que le sultan Bajazet avoit fait avec le Grand-Maître d'Aubusson, par lequel il donnoit sa malédiction à celui de ses successeurs qui violeroit la paix qu'il avoit conclue avec les chevaliers de Saint-Jean : le Grand-Maître avoit chargé son ambassadeur de cet acte, pour pressentir si Soliman, zèlé observateur de sa loi, pourroit être disposé, moyennant une somme considérable d'argent, à lever le siége. Mais Achmet n'eut pas plutôt jetté les yeux sur ce papier, qu'il le mit en pièces, le foula aux pieds, et chassa de sa présence l'ambassadeur et les députés du peuple ; enfin, n'y ayant plus de secours à espérer, ni de forces dans la ville pour se défendre, le Grand-Maître renvoya l'ambassadeur et les députés au camp ; et, après qu'ils eurent salué le Grand-Seigneur, ils travaillèrent, avec Achmet, à dresser la capitulation, dont les principaux articles contenoient : Que les églises ne seroient point profanées ; et qu'on n'obligeroit point les habitans de livrer leurs enfans, pour en faire des ja-

nissaires; que l'exercice de la religion Chrétienne seroit libre; que le peuple seroit exempt d'imposition pendant cinq ans; que tous ceux qui voudroient sortir de l'isle, en auroient la permission; que, si le Grand-Maître et les chevaliers n'avoient pas assez de vaisseaux pour les porter jusqu'en Candie, il leur en seroit fourni par les Turcs; qu'ils auroient le tems et l'espace de douze jours, à compter de celui de la signature du traité, pour embarquer leurs effets; qu'ils pourroient emporter les reliques des saints, les vases sacrés de l'église de Saint-Jean, les ornemens, leurs meubles et leurs titres, et tout le canon dont ils avoient coutume de se servir pour armer leurs galères; que tous les forts de l'isle de Rhodes, et des autres isles qui appartenoient à la religion, et le château de Saint-Pierre, seroient remis aux Turcs; que, pour faciliter l'exécution de ce traité, l'armée Ottomane s'éloigneroit de quelques milles; que, pendant son éloignement, le sultan enverroit quatre mille janissaires, commandés par leur aga, pour prendre possession de la place; et que le Grand-Maître, pour sûreté de sa parole, donneroit en ôtage vingt-cinq chevaliers, entre lesquels il y auroit deux grands-croix, avec vingt-cinq bourgeois des principaux de la ville. Ce traité, ayant été signé par l'ambassadeur et les députés d'une part, et par le général Achmet au nom du sultan, et ratifié par le Grand-Maître et les seigneurs du Conseil, les ôtages, dont on étoit convenu, se rendirent au

camp, et l'aga des janissaires entra en même-tems dans la ville, avec une compagnie de ses soldats, et en prit possession.

Pendant que, de part et d'autre, on travailloit à l'exécution du traité, on apperçut en mer une flotte nombreuse, qui, à voiles déployées, et avec un vent favorable, tenoit la route de l'isle. Les Turcs, toujours inquiets sur le secours que les chevaliers attendoient depuis si long-tems, ne doutèrent plus que ce ne fûssent des vaisseaux des princes d'Occident, qui s'avançoient pour faire lever le siége. On courut aux armes de tous côtés. Soliman et ses généraux n'étoient pas sans de vives inquiétudes; mais la flotte, approchant des côtes de l'isle, on reconnut des croissans aux pavillons; et, après que la flotte eut débarqué les troupes dont elle étoit chargée, on apprit qu'elle venoit des frontières de Perse, et que Soliman, voyant ses soldats rebutés de tant d'attaques inutiles, et dans l'espérance que de nouveaux soldats se porteroient avec plus d'ardeur dans les assauts, avoit commandé, au bacha Ferrat, de les amener avec le plus de diligence qu'il pourroit. Il est à présumer que, si ces nouvelles troupes avoient débarqué plutôt, les chevaliers n'auroient pas eu une composition si honorable du sultan; mais, comme on avoit commencé à exécuter la capitulation, Soliman ne voulut point se prévaloir de ce secours, ni manquer à sa parole.

Deux jours après la signature du traité, le

général Achmet eut une conférence avec le Grand-Maître, dans le fossé du poste d'Espagne; et, après différens discours qu'ils eurent, entre eux, au sujet de l'attaque et de la défense de Rhodes, il lui dit que le Grand-Seigneur souhaitoit le voir; et il lui insinua que, de peur d'irriter ce jeune prince, il ne devoit pas songer à partir, avant que d'avoir salué son vainqueur. Le Grand-Maître, craignant de le trouver irrité de la longue résistance qu'il avoit faite à ses armes, et même du nombre prodigieux de soldats que ce prince avoit perdus à ce siége, avoit de la répugnance à se livrer entre ses mains; mais, d'un autre côté, il appréhendoit, par son refus, de lui fournir un prétexte, qu'il cherchoit peut-être, de ne pas tenir sa parole: ainsi ce grand homme, qui, pendant le siége, s'étoit exposé dans les plus grands périls, passa par-dessus toute considération, et résolut de se sacrifier, encore une fois, pour le salut de ses frères. Il se rendit, le lendemain de grand matin, dans le quartier et à l'entrée de la tente du sultan; les Turcs, par orgueil, et par une grandeur barbaresque, l'y laissèrent, pendant presque toute la journée, sans lui présenter à boire ni à manger, exposé à un froid rigoureux, à la neige et à la grêle qui tomboient en abondance. On l'appella, sur le soir; et, après l'avoir revêtu, et les chevaliers de sa compagnie, de vestes magnifiques, on l'introduisit à l'audience du sultan. Ce prince fut touché de la majesté qui éclatoit dans toute la personne du Grand-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Maître; et, pour le consoler, il lui fit dire par son truchement, « que la conquête, ou la perte « des empires étoient des jeux ordinaires de la « fortune ». Il ajouta, pour tâcher d'attacher un si grand Capitaine à son service, qu'il venoit de faire une dure expérience du peu de fond qu'il y avoit à faire sur l'amitié et l'alliance des princes Chrétiens, dont il avoit été si indignement abandonné; et que, s'il vouloit embrasser sa loi, il n'y avoit ni charges, ni dignités, dans l'étendue de son empire, dont il ne fût disposé à le gratifier. Le Grand-Maître, aussi zélé Chrétien que grand Capitaine, après l'avoir remercié de la bonne volonté qu'il lui témoignoit, lui répondit qu'il seroit indigne de ses grâces, s'il étoit capable de les accepter; qu'un aussi grand prince seroit déshonoré par les services d'un traître et d'un rênégat; et il se contenta de supplier Soliman de vouloir bien ordonner, à ses officiers, qu'on ne le troublât point dans sa retraite et dans son embarquement. Soliman lui fit dire qu'il y pouvoit travailler tranquillement; que sa parole étoit inviolable; et, en signe d'amitié, et peut-être par une ostentation de sa grandeur, il lui présenta sa main à baiser.

Cependant, au préjudice du traité et des promesses si positives du Grand-Seigneur, cinq jours après que la capitulation eut été signée, quelques janissaires, sous prétexte de venir visiter leurs camarades, qui, avec leur aga, avoient pris possession de la place, s'y répandirent, pil-

lèrent les premières maisons qui se trouvèrent proche de la porte du Cosquin ; se jettèrent dans les églises qu'ils profanèrent ; fouillèrent jusques dans les tombeaux des Grands-Maîtres, où leur avarice leur avoit fait croire qu'ils trouveroient des trésors : de-là, comme des furies, ils passèrent dans l'infirmerie, le monument le plus célèbre de la charité des chevaliers ; en chassèrent les malades, et pillèrent la vaisselle d'argent dans laquelle ils étoient servis ; et ils auroient porté encore plus loin leur violence, si, sur les plaintes du Grand-Maître, le général Achmet, qui sçavoit les intentions du Grand-Seigneur, n'eut fait dire à leur aga, que sa tête répondroit du pillage et de l'emportement de ses soldats. En effet, le Grand-Seigneur, avide de gloire, et jaloux de sa réputation, vouloit que les chevaliers, en se retirant dans les différens États de la Chrétienté, y portâssent, avec les nouvelles de la conquête de Rhodes, la réputation de sa clémence et de la foi inviolable de ses paroles ; et ce fut peut-être le sujet qui l'engagea, en visitant sa nouvelle conquête, d'entrer dans le Palais du Grand-Maître.

Ce prince le reçut avec les marques de respect qui étoient dûes à un monarque si puissant. Soliman, dans cette visite si extraordinaire aux Grands-Seigneurs, l'aborda d'une manière affable, l'exhorta à supporter, avec courage, ce changement dans sa fortune ; il lui fit dire par Achmet, dont il s'étoit fait accompagner, qu'il pouvoit

Villiers de l'Isle-Adam.

travailler tout à loisir à embarquer ses effets ; et que, s'il n'avoit pas assez du tems dont on étoit convenu, il le prolongeroit volontiers. Il se retira ensuite avec les assurances qu'il donna, de nouveau, au Grand-Maître, d'une fidélité inviolable dans l'exécution de la capitulation ; et, se tournant vers son général, en sortant du Palais : « Ce n'est pas sans quelque peine, lui dit-il, que « j'oblige ce Chrétien, à son âge, de sortir de sa « maison. »

L'Isle-Adam fut obligé de la quitter avant même le terme dont on étoit convenu ; et, ayant appris que le sultan se disposoit à partir, dans deux jours, pour Constantinople, il ne jugea pas à propos de rester, dans l'isle, à la merci des officiers qui y commanderoient, et qui, pendant l'éloignement du Grand-Seigneur, se feroient peut-être un mérite de donner, au traité, des explications conformes à la haine et l'animosité qu'ils avoient contre les chevaliers. Ainsi, ne jugeant pas qu'il y eut de sûreté à rester plus long-tems parmi des barbares peu scrupuleux sur le droit des gens, il ordonna aux chevaliers et à ceux des habitans qui voudroient suivre la fortune de l'Ordre, de porter incessamment, dans les vaisseaux de la religion, ce qu'ils avoient de plus précieux.

Ce funeste embarquement se fit, de nuit, avec une précipitation et un désordre qu'il est difficile d'exprimer : rien n'étoit plus touchant que de voir ces malheureux citoyens chargés de leurs

meubles, et suivis de leurs familles, abandonner leur patrie. On entendoit, de tous côtés, un bruit confus d'enfans qui pleuroient, de femmes qui se plaignoient, d'hommes qui maudissoient leur mauvaise fortune, et de matelots qui crioient les uns après les autres. Le Grand-Maître, seul, dissimuloit sagement sa douleur; les sentimens de son cœur n'alloient point jusques sur son visage; et, dans cette confusion, il donnoit ses ordres avec la même tranquillité que s'il n'eut été question que de faire partir, pour la course, une escadre de la religion. Outre les chevaliers, il fit embarquer plus de quatre mille habitans de l'isle, hommes, femmes et enfans, qui, pour ne pas rester sous la domination des infidèles, s'attachèrent à la fortune de l'Ordre, et abandonnèrent leur patrie.

Le prince Amurat, ce fils de l'infortuné Zizim, eut bien voulu aussi suivre le Grand-Maître; et il étoit convenu, avec lui, qu'il se rendroit sur son bord avec toute sa famille; mais Soliman, qui le vouloit avoir en sa puissance, le faisoit observer de si près, que, malgré tous les déguisemens dont il se couvrit, il ne put approcher de la flotte; et il fut réduit à se cacher dans les débris des maisons que le canon des Turcs avoit ruinées. Le Grand-Maître, n'ayant pu le sauver, après avoir pris congé du Grand-Seigneur, monta, le dernier, sur son vaisseau. Le premier jour de janvier de l'année 1523, toute la flotte, à son exemple, appareilla; et le peu de chevaliers qui res-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

toient d'un siége si long et si meurtrier, se virent réduits à la triste nécessité d'abandonner l'isle de Rhodes avec les places et les autres isles qui dépendoient de la religion, et où tout l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem règnoit avec tant de gloire, depuis près de deux cent vingt ans.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

Villiers de l'Isle-Adam.

PENDANT que l'heureux Soliman triomphoit de la disgrâce des chevaliers de Rhodes, et que ce prince, qui ne comptoit pour rien la perte de ses soldats, s'applaudissoit d'une conquête si glorieuse, le Grand-Maître, avant que de sortir du port de Rhodes, et en exécution du traité qu'il venoit de faire avec le sultan, dépêcha des brigantins, des felouques et des vaisseaux de transport au commandeur d'Airasque, gouverneur du château de Saint-Pierre, et à Perrin du Pont, bailli de Lango, avec ordre d'abandonner les places où ils commandoient; d'embarquer incessamment tous les chevaliers qui étoient dans leurs gouvernemens, et les habitans, sujets de la religion, qui les voudroient suivre; et de se rendre, en diligence, dans l'isle de Candie, où il faisoit dessein de s'arrêter quelque tems pour les attendre, et pour recueillir le prince Amurat, fils de Zizim, s'il pouvoit s'échapper, et ceux des habitans de l'isle de Rhodes, qui, par la précipitation de son départ, n'auroient pu s'embarquer en même tems que lui. Ce prince, accompagné de tous ses chevaliers, et suivi d'un grand nombre de familles Rhodiennes, mit ensuite à la voile. Sa flotte étoit composée de cinquante vaisseaux, soit galères, galiotes, brigantins, et felouques de différentes grandeurs; il montoit la

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

grande caraque, où il avoit fait entrer les principaux commandeurs, et sur-tout les chevaliers malades et les blessés; et on peut dire que ce grand vaisseau, en les portant, portoit toute la fortune de l'Ordre.

Il seroit difficile d'exprimer l'affliction des habitans de l'isle de Rhodes, lorsqu'ils se virent contraints d'abandonner leurs biens, leurs maisons et leur patrie. Pendant que cette petite flotte ne fut pas bien éloignée, ils avoient, tous, les yeux attachés sur cette isle: mais ils ne l'eurent pas plutôt perdu de vue, que la douleur éclata par leurs cris et par leurs larmes: ce n'étoit pourtant encore que le commencement de leurs peines.

Après quelques jours de navigation, ils furent surpris par une violente tempête, qui dispersa cette petite flotte parmi les isles de l'Archipel: les galères, sur-tout, souffrirent beaucoup par le défaut d'un nombre suffisant de forçats et de rameurs. Soliman, avant le départ du Grand-Maître, en avoit tiré tous les esclaves ses sujets, ou de sa religion: et les Chrétiens, qui les avoient remplacés volontairement, peu faits à cet exercice, troubloient plutôt le service, qu'ils n'y étoient utiles. Plusieurs vaisseaux, par l'effort de la tempête, furent démâtés; quelques-uns, trop chargés, coulèrent bas. Les malheureux Rhodiens, pour prévenir un pareil accident, jettèrent, dans la mer, leurs ballots et leurs effets; enfin, après avoir lutté contre un si furieux orage,

pendant trois jours et trois nuits, le vent diminua, les vagues s'abaissèrent, l'espérance commença de reprendre place dans les cœurs; et les vaisseaux qui étoient dispersés, gagnèrent, les uns après les autres, différens ports ou golfes de l'isle de Candie.

Le Grand-Maître, qui montoit la grande caraque, s'arrêta à la vue et dans la rade de la ville de Setia : d'autres se retirèrent d'abord dans le port de Spina-Longa. Comme il n'y avoit pas deux vaisseaux ensemble, ils arrivèrent les uns après les autres; ce fut même cette dispersion qui les conserva; et si les vents, par leur violence, ne les eussent pas séparés, ils se seroient infailliblement brisés les uns contre les autres, en sorte que la rencontre d'un vaisseau auroit été aussi funeste que celle d'un écueil.

Tous ces petits vaisseaux, de différens endroits où ils s'étoient mis à l'abri, se réunirent auprès du Grand-Maître. On vit arriver, presque en même tems, le commandeur d'Airasque, le bailli de Lango, tous les chevaliers qui étoient sous leurs ordres, et la plûpart des habitans des isles et des places de la religion, qui, plutôt que de rester sous la domination des Turcs, voulurent suivre la fortune de leurs souverains. Après que tout ce peuple fut débarqué, l'Isle-Adam en fit une revue générale; et il s'y trouva, hommes, femmes et enfans, près de cinq mille personnes. Mais, parmi ceux qui venoient d'essuyer cette rude tempête, la plûpart étoient malades, lan-

Villiers de l'Isle-Adam.

guissans et abattus; tous se trouvoient sans vivres, sans subsistance, et quelques-uns, dont on avoit jetté les hardes dans la mer, à demi-nuds et sans linge.

Le Grand-Maître, qui avoit soutenu, avec tant de fermeté, la perte de ses États, à la vue de ce peuple désolé, ne put contenir ses larmes : il fit venir, à ses dépens, des villes voisines, des vivres, des étoffes, jusqu'à de la toile pour r'habiller ceux qui en avoient besoin. Ce prince, joignant à des secours si solides, des secours animés par la charité, les assura que l'Ordre partageroit toujours, avec eux, des biens sur lesquels, leur dit-il, les pauvres avoient toujours les premiers droits. Le peuple ne répondit à des sentimens si tendres et si touchans, que par des vœux pour la durée d'une vie si bienfaisante : chacun accourut pour lui baiser la main; tous l'appelloient leur père : et ce nom, si doux aux âmes généreuses, fit plus de plaisir à ce grand homme que le tître de prince et de seigneur, qui étoit dû à sa dignité.

Il n'avoit pas plutôt débarqué proche de Sétia, qu'il en avoit envoyé donner avis au gouverneur et à la régence de l'isle. Ce gouverneur lui dépêcha aussi-tôt le noble Paul Justinien, pour lui offrir tous les secours dont il pourroit avoir besoin, et pour l'inviter à se transporter, avec tout son peuple, dans la ville capitale, où il trouveroit des vivres en abondance. Le Grand-Maître, quoique mécontent de ces républicains,

ne laissa pas de s'y rendre. Le gouverneur, accompagné du noble Dominique Trevisan, général des galères de la république, des magistrats et des principaux de l'isle, le furent recevoir à la descente de son vaisseau : ils l'abordèrent avec de grandes démonstrations de compassion pour la perte de Rhodes, mais si tardives, que le Grand-Maître, dans un entretien particulier qu'il eut, depuis, avec le général des galères, ne put s'empêcher de lui reprocher la timide politique du sénat, qui, ayant dans le port de Candie plus de soixante galères, avoit vu prendre Rhodes, sans daigner y jetter le moindre secours.

Le général Vénitien ne répondit à de si justes plaintes, que par un silence plein de confusion ; et, pour éviter de si fâcheuses explications, il l'exhorta de rester dans l'isle, jusqu'à ce que l'hyver et la rigueur de la saison fûssent passés. Mais le Grand-Maître, outré de l'insensibilité avec laquelle ces républicains avoient vu la perte de Rhodes, lui témoigna que, sitôt qu'il auroit fait raccommoder ses vaisseaux endommagés par la tempête, il continueroit sa route ; et que son dessein étoit de se rendre incessamment en Italie, pour délibérer avec le Pape, du lieu où l'on fixeroit le chef-d'Ordre, et la résidence de la religion.

Pendant qu'il faisoit travailler, avec une extrême diligence, à radouber ses vaisseaux, Léonard Balestrin, métropolitain Latin de Rhodes, arriva, en Candie, avec son clergé et plusieurs habitans. Soliman les avoit chassés, sous pré-

texte qu'ils n'étoient ni Rhodiens, ni Grecs; et qu'il ne vouloit souffrir, dans ses États, aucun Latin. Le Grand-Maître, qui révèroit la vertu de ce prélat, le reçut bien, lui assigna une pension sur le trésor de l'Ordre; et Balestrin, ayant pris depuis l'habit de la religion, il le nomma pour prieur de l'église, alors la première dignité ecclésiastique de l'Ordre, qui lui donnoit entrée dans le Conseil, et la première place après le Grand-Maître.

Entre différens évènemens qui s'étoient passés depuis le départ du Grand-Maître, l'archevêque lui apprit que le Grand-Seigneur avoit donné des ordres si précis pour faire chercher le fils de Zizim, que cet infortuné prince avoit été bientôt découvert, et qu'on l'avoit amené, devant Soliman, avec ses quatre enfans, deux garçons et deux filles; que le sultan, qui avoit tant d'intérêt de perdre cette famille, et qui cependant évitoit, avec soin, la réputation de prince cruel, pour pouvoir s'en défaire sous un prétexte plausible, lui demanda, comme s'il l'eut ignoré, quelle religion il professoit; que ce prince lui avoit répondu, avec beaucoup de fermeté, que lui et ses enfans étoient Chrétiens; que Soliman, sous prétexte de le punir d'une prétendue apostasie, l'avoit fait étrangler avec ses deux fils; et qu'il avoit fait faire cette cruelle exécution à la tête de son armée, afin d'ôter à des mécontens, et à quelque imposteur, le prétexte d'armer, quelque jour, sous leur nom; et qu'ensuite

de cette exécution, le sultan avoit envoyé les deux jeunes princesses à Constantinople, pour être renfermées dans le vieux sérail.

Les vaisseaux de l'Ordre étant radoubés, le Grand-Maitre, vers le commencement de mars, remit à la voile; et il dépêcha, en même-tems, sur un léger brigantin, différens ambassadeurs vers le Pape, et vers la plûpart des princes Chrétiens, pour leur faire part de la perte de Rhodes, et pour se plaindre, en même-tems, d'en avoir été si généralement abandonné. Cette plainte regardoit encore plus justement le Pape, que les autres potentats de la Chrétienté; mais ce pontife n'étoit occupé que des affaires et des intérêts de l'empereur; et il les conduisoit avec autant d'application que s'il eut été encore ministre de ce prince. On ne peut exprimer tous les discours désavantageux que cette conduite lui attira : on se plaignoit hautement du peu de zèle qu'il avoit fait paroître pour le secours de Rhodes; et, le jour même que la ville fut rendue à Soliman, une partie de l'architrave de la chapelle de ce pontife, étant tombée dans l'instant qu'il étoit sur le point d'y entrer, et ce morceau de marbre ayant écrasé un de ses gardes, qui le précédoit, le peuple, qui se fait volontiers l'interprète des intentions du ciel, ne manqua pas, depuis, de regarder cet accident comme une punition de sa tiédeur, et une menace déclarée du courroux céleste.

L'Isle-Adam n'ignoroit pas de quel poids auroit été, pour le salut de Rhodes, la recomman-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

dation, et sur-tout l'exemple de ce pontife; mais, comme il prévoyoit qu'il alloit avoir besoin de l'autorité du Pape pour maintenir la sienne, il ordonna, à son ambassadeur, de s'expliquer modestement sur le défaut de ce secours militaire, afin de le disposer à lui en accorder d'une autre espèce, qui ne lui étoit pas moins nécessaire dans la conjoncture présente. Ce prince, en perdant Rhodes, venoit de perdre non-seulement un État puissant et souverain, mais encore le séjour fixe et indépendant de la religion, le chef-d'Ordre, le centre, et comme le lien qui unissoit dans le même lieu, et sous son autorité, un si grand nombre de chevaliers de nations différentes. La crainte d'une dispersion générale l'agitoit secrettement : il appréhendoit que, lorsqu'il seroit arrivé en Italie, la plûpart des chevaliers, n'ayant plus de couvent fixe et déterminé, ne se retirâssent dans leur pays; il ignoroit même en quel endroit il pouvoit s'établir avec le Conseil, et tout ce peuple, qui s'étoit attaché à sa fortune; mais, ce qui augmentoit son inquiétude, c'est qu'il avoit besoin d'un port pour l'exercice de sa profession, et pour envoyer ses vaisseaux en course. Il appréhendoit qu'il ne se trouvât aucun prince Chrétien qui lui voulût céder, en pure propriété, une place et un port dans ses États; et, supposé qu'il y en eût quelqu'un qui fût assez généreux pour lui fournir un asyle, il ne craignoit pas moins qu'il ne prétendît, dans la suite, disposer des forces de la religion pour

ses intérêts particuliers, ou que, si l'Ordre manquoit de retraite, et que la religion n'eut plus ce lien commun de concorde, les chevaliers ne se dispersâssent, chacun, dans leur pays: ce qui affoibliroit la discipline de l'Ordre, et causeroit, à la fin, sa destruction et sa ruine. Plein de ces tristes considérations, il en écrivit au Pape; et il chargea son ambassadeur d'en obtenir une bulle adressée à tous les religieux de l'Ordre, auxquels il fut enjoint, sous peine d'excommunication et de privation de l'habit, de déférer aux ordres du Grand-Maître et du Conseil, en quelque endroit qu'il jugeât à propos de fixer sa résidence, et celle du couvent.

L'ambassadeur, étant arrivé à Rome, rendit compte au Pape de tout ce qui s'étoit passé à la défense de Rhodes: suivant son instruction, il lui présenta la triste situation de l'Ordre, et la juste crainte que le Grand-Maître avoit d'une dispersion, plus funeste encore, par ses suites, que la perte même de Rhodes. Le Pape entra dans les vûes de l'Isle-Adam; et, pour retenir tous les chevaliers sous son obéissance, il lui accorda une bulle, où, après avoir relevé, avec de justes éloges, le zèle et la valeur que les chevaliers avoient fait paroître contre les infidèles, il leur commandoit, en vertu de sainte obédience, de demeurer unis, sous l'autorité du Grand-Maître; et il menaçoit les réfractaires de tous les foudres de l'église. Cette bulle étant expédiée, l'ambassadeur l'envoya au prieur de Messine,

Villiers de l'Isle-Adam.

pour la rendre au Grand-Maître, qui, selon son projet, devoit, dans peu de tems, se rendre dans le port de cette ville.

Il étoit en effet parti du port de Candie : mais à peine eut-il été quelques jours en mer, que les vents contraires l'obligèrent à relâcher à Fraskia, autre port de cette isle; de-là, il se rendit à celle de Cérigo, autrefois Cythère, et consacrée à Vénus, qui n'est éloignée de la terre-ferme de la Morée que de cinq milles. Le vent paroissant favorable, les deux caraques et les vaisseaux de haut bord, par son ordre, prirent les devans, sous la conduite du commandeur Auston de la langue d'Angleterre; s'élargirent en pleine mer, et arrivèrent heureusement dans le port de Messine. Mais le Grand-Maître, qui ne vouloit pas abandonner le peuple de Rhodes, dont la plûpart étoient malades, partit long-tems après, monta une galère, et, avec une galiote, les brigantins, les felouques et les petits vaisseaux remplis de tout ce peuple, pour moins risquer, navigua, terre à terre, avec des difficultés extrêmes, entra dans le golfe Adriatique, et gagna enfin le port de Gallipoli, ville du royaume de Naples, dans le golfe d'Otrante.

Le grand nombre de malades qui se trouvèrent sur sa flotte, l'obligèrent de s'arrêter, quelque tems, dans cette place. Pendant qu'il donnoit tous ses soins pour leur soulagement, les chevaliers qui, dans les gros vaisseaux de la religion, l'avoient précédé, étoient déjà arrivés à Messine,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

où ils avoient trouvé un grand nombre de commandeurs et de chevaliers de différentes nations, qui s'étoient assemblés avec le secours qu'ils avoient espéré de conduire à Rhodes. Tous ces chevaliers, ne recevant point de nouvelles du Grand-Maître, étoient dans de vives inquiétudes : les uns craignoient que, par le gros tems qu'il avoit fait, et par la rigueur de la saison, les galères et les petits vaisseaux n'eussent péri; d'autres appréhendoient que les corsaires de Barbarie, qui couroient ces mers, avertis du départ du Grand-Maître, et des richesses qu'il portoit avec lui, ne se fussent réunis pour l'attaquer; et que cette petite flotte, mal armée, n'eût été la proye de ces barbares. Leur crainte étoit d'autant mieux fondée, que, Soliman ayant obligé le Grand-Maître, avant son départ, à relâcher tous les esclaves, nés ses sujets, ou de sa religion, il n'y avoit pas, dans chaque galère, la moitié de la chiourme nécessaire pour voguer. C'étoit même ce défaut d'équipage, autant que la rigueur de la saison, qui avoit fait errer si longtems le Grand-Maître dans ces mers : enfin, vers le commencement de mai, il entra, avec sa petite flotte, dans le port de Messine. Au lieu du pavillon ordinaire de l'Ordre, il n'arbora, au haut du mât du vaisseau qu'il montoit, qu'un étendard ou espèce de bannière, sur laquelle l'image de la Sainte-Vierge étoit représentée, tenant son fils mort entre ses bras : on lisoit autour ces paroles: *Dans mon extrême affliction, il est mon*

Villiers de l'Isle-Adam.

unique espérance : AFFLICTIS SPES UNICA REBUS. Pignatelli, comte de Monteleon, vice-roi de Sicile, l'archevêque de Messine, Fabrice Pignatelli, frère du vice-roi, et prieur de Barlette; Charles Jesvarre, prieur de Saint-Étienne; le prieur de Messine, les commandeurs et tous les chevaliers, la noblesse et le peuple, et toute la ville, pour ainsi dire, se trouvèrent au débarquement de l'Isle-Adam. Tout le monde avoit les yeux attachés sur ce vénérable vieillard, aussi illustre par sa constance dans ses malheurs, que célèbre par la gloire qu'il avoit acquise à la défense de Rhodes.

Après que le vice-roi lui eut fait son compliment, et qu'il lui eut même offert, de la part de l'empereur, la ville de Messine, pour servir de retraite et d'entrepôt à sa flotte, l'archevêque et tous les grands du royaume, la noblesse et le peuple, par un triste silence, et conforme à sa fortune, lui témoignèrent la part qu'ils y prenoient. Mais, qui pourroit exprimer la douleur sincère de tous les chevaliers pour la perte de Rhodes, dont son arrivée renouvella le souvenir? Ceux qui étoient sur le port, et ceux qui débarquoient, sans pouvoir parler, et seulement par de tendres embrassemens, se communiquoient leur affliction commune; des larmes, quoique retenues par force, échappoient aux plus constans. Le seul l'Isle-Adam, plus grand que sa disgrace, faisoit voir, par sa fermeté, qu'il étoit digne d'une meilleure fortune. Il prit le chemin du Palais royal, précédé par tous les

chevaliers, nud tête, dans un triste silence, et qui, par des démonstrations de leur respect, lui faisoient connoître que, s'il avoit perdu son État, il n'avoit pas perdu son autorité sur un corps de noblesse capable, dans des tems plus heureux, de conquérir une nouvelle isle de Rhodes.

Le premier soin du Grand-Maître, après son débarquement, fut de loger, dans son Palais, et dans les maisons voisines, les chevaliers blessés et les malades; il les servoit lui-même, assisté de ce qui lui étoit resté de chevaliers sains. C'étoit un spectacle bien touchant de voir ces hommes, si redoutables les armes à la main, animés seulement alors par un esprit de charité, se dévouer aux plus vils ministères; porter des bouillons aux malades, faire leurs lits, et ne paroître uniquement occupés que de leur soulagement.

De ces devoirs de charité, si conformes au premier institut de l'Ordre, le Grand-Maître, toujours inconsolable de la perte de Rhodes, passa à une sévère inquisition contre ceux qui avoient été chargés d'y conduire du secours: il les fit citer devant le Conseil complet, pour rendre raison de leur retardement; et il protesta hautement que, sans égard pour personne, il puniroit, suivant la rigueur des lois, comme traîtres et comme déserteurs, ceux qui seroient convaincus de tiédeur et de nonchalance, dans l'exécution des ordres dont ils avoient été chargés.

Tous ceux qui avoient été cités, et que ces menaces regardoient, se présentèrent, devant

Villiers de l'Isle-Adam.

ce tribunal, avec cette confiance qu'inspirent seulement l'innocence et la vérité. Le prieur de Barlette et celui de Saint-Étienne, qui parurent les premiers, remontrèrent qu'outre un amas prodigieux de munitions de guerre et de bouche, qu'ils avoient préparées, suivant les ordres du Grand-Maître, ils avoient encore, de leur propre mouvement, et à leurs dépens, enrôlé deux mille vieux soldats, et engagé une troupe considérable de volontaires et de jeune noblesse, pour passer à Rhodes; mais que, pendant les deux derniers mois, les vents avoient été si opiniâtrément contraires, et la mer si orageuse, qu'il n'y avoit eu personne assez téméraire pour mettre à la voile; et qu'on sçavoit que le chevalier de Nieuport, de la langue d'Angleterre, ancien capitaine de marine, et qui se flattoit, pour ainsi dire, de dompter la mer par sa capacité, s'étant embarqué, dans ce tems-là, fut repoussé, par la violence du vent, contre la pointe d'un cap désert, où son vaisseau périt avec toute sa charge.

Antoine de Saint-Martin, prieur de Catalogne, représenta, de son côté, au Conseil, qu'aux premières nouvelles du siège, il avoit armé, à ses dépens, un gallion, dans lequel il conduisoit, au secours de Rhodes, les chevaliers d'Arragon, de Navarre, de Valence et de Mayorque; que, proche l'isle de Corse, ils avoient été attaqués par une escadre des galères du Grand-Seigneur, qui l'avoient foudroyé à coups d'artillerie; que, s'étant approchés de plus près, ils jettoient con-

tinuellement des grenades et des feux d'artifice dans son vaisseau ; qu'ils en avoient même tenté plusieurs fois l'abordage ; et que, ne s'en pouvant pas rendre les maîtres, après un combat de six heures, ils se disposoient à y mettre le feu avec un brûlot; mais que, la nuit, un vent frais étant survenu, il avoit sauvé son vaisseau, quoique brisé de coups de canon, et gagné le port de Saint-Boniface, dans l'isle de Sardaigne, d'où, avec beaucoup de peine et de péril, il s'étoit rendu à Messine.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le chevalier d'Albi, fils du duc de ce nom, étant parti de Carthagène, avec les chevaliers de Castille et de Portugal, eut un sort à-peu-près pareil : il se vit investi par une escadre de corsaires d'Alger, qui le mirent entre deux feux. Son grand mât fut abattu ; ses voiles et ses cordages, brisés : il reçut même plusieurs coups de canon sous eau, sans vouloir se rendre ; et il étoit résolu de se brûler plutôt que d'abandonner le pavillon de la religion au pouvoir des infidèles. Heureusement, de sa dernière bordée, il coula à fond l'amiral des corsaires ; et ces barbares, pour sauver leur général et les soldats qui étoient sur son bord, ayant mis tous leurs esquifs en mer, le capitaine Espagnol, profitant du peu de relâche que cet avantage lui donna, mit à la voile, gagna l'isle de Buse, ou d'Ivica, une des Baléares, où il rétablit ses agrêts et ses manœuvres, et d'où il n'étoit arrivé dans le port de Messine, qu'au commencement de décembre. Les cheva-

Villiers de l'Isle-Adam.

liers de Toscane et de Lombardie, représentèrent, à leur tour, qu'ils devoient s'embarquer sur des vaisseaux que le commandeur Tournebon, prieur de Pise, et d'une illustre Maison de Florence, avoit loués sur son crédit; mais que ce chevalier, qui les devoit armer à ses dépens, étant mort subitement, ils s'étoient vus dépourvus des fonds nécessaires pour continuer cet armement; qu'à la vérité ils avoient eu recours aux receveurs de Pise, de Venise et de la Lombardie; mais qu'on avoit été si long-tems à ramasser l'argent nécessaire pour fournir aux frais de cet armement, qu'ils n'avoient pu se rendre que les derniers dans le port de Messine.

Enfin, le chevalier d'Aussonville ou de Villiers, qui avoit été député vers les roi de France et d'Angleterre, déclara que, s'étant rendu à la Cour de François I, et lui ayant représenté, avec de vives instances, le besoin pressant que Rhodes avoit de son secours, ce généreux prince lui avoit répondu, que, quoiqu'il fût attaqué, de tous côtés, par les armées de terre et de mer de l'empereur et du roi d'Angleterre, cependant il alloit envoyer ordre à André Doria, alors général de ses galères, de lui en remettre trois des mieux armées; et qu'il pourroit tirer, de ses États, les vivres et les munitions dont il auroit besoin; que, s'étant acheminé, ensuite, pour se rendre à Londres, auprès de Henry VIII, il avoit rencontré ce prince à Calais, qui l'avoit reçû froidement, et dont il n'avoit pu tirer aucune espèce

de secours; qu'il étoit revenu ensuite à Marseille; que Doria, en conséquence des ordres du roi, lui avoit remis trois galères, sçavoir: la Ferrare, la Trimouille et la Doria, sur lesquelles plus de trois cents chevaliers de trois langues de France, s'étoient embarqués, et qui menoient, à leur suite, huit cents hommes tous soldats et braves guerriers; que, des deniers de la religion, il avoit frété trois vaisseaux marchands, qu'il avoit trouvés dans le port de Marseille; et qu'après les avoir chargés de différentes munitions, il avoit pris la route de Messine, lieu de l'assemblée; mais qu'une affreuse tempête, qui, dans le même tems, avoit été si funeste à d'autres vaisseaux de la religion, avoit dispersé cette petite flotte; que les vaisseaux de transport avoient apparemment coulé bas; que la galère la Ferrare avoit aussi péri; que la Doria avoit échoué, le long des côtes de Sardaigne; et qu'il n'y avoit que la Trimouille qui fût arrivée heureusement dans le port de Messine.

Tous ces faits ayant été constamment avérés par le témoignage et les sermens des chevaliers, et même des équipages de ces vaisseaux: « Dieu « soit à jamais loué, s'écria le Grand-Maître, qui, « dans notre malheur commun, m'a fait la grâce « de connoître qu'on ne pouvoit en attribuer la « cause à la négligence d'aucun de mes religieux »! Faisant, ensuite, approcher les prieurs et les grands-croix, qui avoient été mis au Conseil de guerre, il les embrassa tendrement. « Il falloit,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

« leur dit-il, Mes Chers Frères, pour l'honneur de « la religion et pour le vôtre, que je fisse faire cette « information, qui justifiera, à tous les princes « vivans, et à la postérité, que si Rhodes avoit « du être sauvée par les seules forces de la reli- « gion, ce boulevard de la Chrétienté ne seroit « pas aujourd'hui en la puissance des infidèles ».

Quelque justes que fûssent ces raisons, elles n'adoucirent pas le chagrin secret qu'avoient causé, à ces chevaliers, les informations et les procédures criminelles du Grand-Maître. La plûpart faisoient dessein de se retirer incessamment dans leurs prieurés et dans leurs commanderies; et plusieurs simples chevaliers, à leur exemple, se trouvant sans bien, étoient résolus de retourner, chacun dans leur patrie, et de chercher, auprès de leurs souverains, une meilleure condition. Le Grand-Maître, averti de cette espèce de complot, convoqua une assemblée de tout ce qu'il y avoit de chevaliers à Messine : il y fit faire la lecture du bref du Pape, que le prieur de Messine lui avoit remis, par lequel il étoit défendu à tous les chevaliers, sous de grièves peines, de s'éloigner de la personne du Grand-Maître, sans ses ordres, et sans sa permission expresse. Il leur dit ensuite qu'après la perte de Rhodes, eux seuls, pour ainsi dire, formoient le corps représentatif de la religion, et que si, dans une si triste conjoncture, ils se séparoient, l'Ordre s'anéantiroit insensiblement, et tomberoit peut-être dans le mépris des princes souve-

rains de la Chrétienté. Il ajouta qu'après avoir exposé, tant de fois, leurs vies en différentes occasions contre les infidèles, et sur-tout pour la défense de Rhodes, il attendoit justement de l'obéissance qu'ils avoient vouée au pied des autels, la patience nécessaire pour procurer à la religion, avant que de se séparer, un établissement qui remplaçât leur perte, et qui fût reconnu pour le chef-d'Ordre, et la résidence de tous les chevaliers.

Ce discours, où il fit entrer adroitement de tendres exhortations, joint à la représentation des ordres du Pape, et soutenu de sa propre autorité, calma les esprits, et appaisa les mécontens. On ne songea plus qu'à chercher un port où la religion, suivant son institut, pût continuer les secours qu'elle donnoit, depuis tant de siècles, aux Chrétiens qui naviguoient dans ces mers.

Le dessein de l'Isle-Adam étoit de se rendre incessamment à Rome, pour en conférer avec le Pape; mais ce grand homme n'étoit pas encore à la fin de ses peines et de ses travaux. Une affreuse peste s'éleva dans Messine; et, pour en éviter la contagion, il fit rembarquer les chevaliers sains, les blessés, et tous les Rhodiens qui l'avoient suivi. Ce nouvel embarquement se fit avec autant de précipitation que leur départ de Rhodes : il falloit même éviter un ennemi bien plus redoutable que les Turcs; mais, malgré cette précaution, la peste se glissa dans les vaisseaux de la religion; plusieurs chevaliers en

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

moururent, et, entr'autres, Grégoire de Morgut, grand-prieur de Navarre, qui s'étoit signalé au siége de Rhodes, et les chevaliers de Saint-Martin, Grimaul et Avogadré (1). Le Grand-Maître, également malheureux sur terre et sur mer, et pourtant, pour ainsi dire, son ennemi dans son sein, résolut, pour le soulagement des malades, de chercher un air plus pur; et, avec la permission du vice-roi de Naples, il débarqua sa colonie dans le golfe de Bayes. Après avoir reconnu le pays, il marqua un camp, proche les ruines de l'ancienne ville de Cumes; on y construisit, par son ordre, des cabanes et des baraques pour le logement des chevaliers et des Rhodiens; et, de peur de surprise de la part des corsaires de Barbarie, qui rodoient le long de ces côtes, il fit entourer ce petit camp de larges fossés et de retranchemens qu'il fit palissader et fortifier par l'artillerie qu'on tira des vaisseaux. Un prompt succès suivit ce changement d'air: la plûpart des malades guérirent; et, après un mois de séjour dans un climat si doux et si tempéré, le Grand-Maître, dans l'impatience de conférer, avec le Pape, au sujet d'un endroit convenable pour l'établissement de son Ordre, après lui avoir donné avis de son départ, se rembarqua avec sa colonie, et arriva, peu de jours après, à Civita-Vecchia. Il envoya aussitôt, à Rome, le chevalier de Chevrière pour baiser, de

(1) Bosio, tom. 3, lib. I.

sa part, les pieds au Pape, et lui demander en même-tems une audience, au sujet de la triste révolution qui venoit d'arriver dans son Ordre. Le Saint-Père fit partir l'évêque de Cuença, prélat Espagnol, et de sa famille, pour le féliciter sur son heureuse arrivée dans ses États. Mais, au lieu de répondre à son empressement, il lui fit dire, par cet évêque, qu'il ne lui conseilloit pas de se remettre sitôt en chemin, sur-tout pendant les ardeurs de la canicule; qu'il se reposât tranquillement, avec sa colonie, dans Civita-Vecchia; et que, dans quelque tems, il lui feroit sçavoir le jour qu'il pourroit lui donner audience: prétexte dont ce pontife se servit pour n'avoir pas le Grand-Maître pour témoin d'une déclaration de guerre, qu'il devoit faire publier solemnellement contre la France.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut sçavoir qu'Adrien ne fut pas plutôt élevé sur la chaire de Saint-Pierre, qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il en avoit donné avis au Grand-Maître; et, par le même bref, il lui marquoit qu'il n'avoit été sensible à cette nouvelle dignité, que par le désir d'en employer toute la considération auprès des princes Chrétiens, pour les réunir dans une sainte ligue contre les infidèles: protestation qu'il lui avoit réitérée, depuis, dans toutes ses lettres. Mais, comme si cette déclaration n'eut été que pur style apostolique, au lieu de former une croisade contre les Turcs, il venoit de conclure une ligue entre lui, l'empe-

reur, le roi d'Angleterre et le duc de Milan, pour attaquer les États du roi très-Chrétien, pendant que le connétable de Bourbon, sous prétexte de quelque mécontentement particulier, devoit faire soulever une partie du royaume. La ligue ayant
1523. été signée, le Pape se rendit à l'église de Sainte-Marie-Majeure, le jour de l'Assomption : il y célébra la messe pontificalement, assisté de tout le sacré collége; et on publia, ensuite, solemnellement, une déclaration de guerre contre la France. La plûpart des cardinaux n'étoient pas d'avis que le Pape quittât le caractère de père commun des fidèles; et plusieurs lui représentèrent qu'il devoit se réserver pour faire la fonction de médiateur entre l'empereur et le roi de France; mais sa passion pour la Maison d'Autriche lui fit fermer l'oreille à de si justes considérations; et ce pontife, quoique très-homme de bien, et très-désintéressé, se dévoua aveuglément à l'ambition d'un prince qui vouloit envahir la France : ce qui fait voir qu'il ne suffit pas, pour le gouvernement, d'avoir des vertus particulières; et que, dans les grandes places, il faut de grandes qualités et de grands talens. Mais, soit que Dieu eût voulu punir ce pontife, dès ce monde, de cet esprit de parti; ou, ce qui est plus vraisemblable, que la longueur de la cérémonie l'eût trop fatigué, il ne put se trouver à un grand repas que le cardinal Pompée Colonne, à la sortie de l'église, donna à tout le sacré collége, et aux ambassadeurs des princes qui étoient entrés

dans la ligue. La fièvre le prit en rentrant au Palais; il en fut incommodé pendant plus de quinze jours; et ce ne fut que vers le 25 du même mois, et dans un intervalle que lui donna sa maladie, qu'il fit dire, au Grand-Maître, qu'il étoit disposé à le recevoir dans Rome, et à lui donner audience (1).

Le Grand-Maître, escorté de tous ses chevaliers, se mit aussitôt en chemin. Anne de Montmorency, maréchal de France, son petit-neveu, étoit alors à Rome: le roi, son maître, l'y avoit envoyé, soit qu'il ne fût pas encore instruit de la démarche du Pape, soit pour l'obliger à se désister de la ligue. Ce seigneur Français vint au-devant de son oncle, avec un superbe cortége, et le fut prendre bien loin de Rome; et, lorsque le Grand-Maître s'approcha de cette capitale du Monde Chrétien, il trouva, à sa rencontre, l'auditeur de la chambre du Pape, son maître-d'hôtel, et les premiers prélats de sa maison, qui vinrent, de sa part, lui faire compliment: ils étoient suivis par les chevau-légers et la garde Suisse de ce pontife. On vit paroître, ensuite, les familles et les équipages des cardinaux; le duc de Sesse, ambassadeur de l'empereur, le joignit au champ de Flore, et l'accompagna jusqu'au Palais. Le Grand-Maître, passant sur le pont Saint-Ange, et dans la place de Saint-Pierre, fut salué, plusieurs fois, par toute l'artillerie de la

(1) Bosio, lib. II.

Villiers de l'Isle-Adam.

ville et du château. La noblesse Romaine et tout le peuple accouroit pour voir ce grand homme, qui avoit rempli Rome et le Monde entier de sa réputation, et de la valeur avec laquelle il avoit défendu Rhodes. Ce fut avec ce cortège nombreux et magnifique, qu'il entra dans le Palais et dans l'appartement du Pape. Ce pontife, quoique très-affoibli par sa maladie, quand il le vit entrer dans sa chambre, se leva de dessus sa chaise; il s'avança même quelques pas au-devant de lui; et, le Grand-Maître s'étant prosterné pour lui baiser les pieds, il l'embrassa tendrement. Il le fit asseoir, ensuite, au milieu des cardinaux qui se trouvèrent à cette audience; et, après lui avoir dit plusieurs choses obligeantes sur la grandeur de son courage, et sur la valeur de ses chevaliers, il l'assura qu'il n'oublieroit rien pour conserver un Ordre si utile à toute la Chrétienté. Il le congédia, ensuite, en l'appellant le héros de la religion, et le généreux défenseur de la foi (1): titres qu'il avoit si justement mérités, mais auxquels l'Isle-Adam fut bien moins sensible, qu'au refus constant qu'avoit fait le Saint-Père, de lui envoyer les secours qu'on lui avoit demandés, tant de fois, et toujours inutilement.

Le Grand-Maître ne vit le Pape que cette seule fois; la fièvre le reprit et devint si violente, que,

(1) Magnus Christi athleta et fidei catholicæ acerrimus propugnator, *Bos. lib. II*, *pag.* 20.

sentant que la fin de ses jours approchoit, il se fit apporter le saint Viatique; et, ayant fait venir, dans sa chambre, tous les cardinaux, il les exhorta, dans les termes les plus touchans, et avec beaucoup d'humilité, à lui donner un successeur qui réparât les fautes qu'il avoit pu commettre dans le gouvernement de l'église. Il mourut le 14 de septembre, âgé de soixante-quatre ans.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

1523.

Ses obsèques ne furent pas plutôt achevées, que les cardinaux, au nombre de trente-six, entrèrent dans le concláve; et, peu après, il s'y en trouva trente-neuf. La garde de ce conclave fut confiée au Grand-Maître, et à ses chevaliers. Parmi ceux qui aspiroient à la tiare, Pompée Colonne et Jules de Médicis paroissoient devoir y prendre le plus de part. La naissance illustre de Colonne, ses richesses, l'éclat de sa dépense, ses libéralités, un génie propre à conduire une intrigue, lui avoient acquis, parmi les cardinaux, un grand nombre de partisans; et il auroit été assez habile pour leur persuader qu'en contribuant à son élévation, ils ne travailloient, chacun, que pour leur fortune particulière. D'ailleurs, par la liaison étroite et héréditaire dans sa Maison, qu'il avoit avec l'empereur, il étoit assuré des cardinaux de la faction de ce prince. On prétend qu'en entrant dans le conclave, il ne lui manquoit que deux voix pour rendre son élection assurée; et il se flattoit de les gagner, par ses intrigues, dans le parti contraire. Cepen-

dant Médicis balançoit ces avantages par le souvenir du feu Pape Léon X, son cousin-germain, dont la mémoire étoit récente, et encore très-chère à la plûpart des cardinaux, et sur-tout à ceux de sa création.

Jules de Médicis avoit toujours passé pour fils naturel de Julien de Médicis, jusqu'au pontificat de Léon X. Ce Pape, qui n'avoit pour objet que la grandeur de sa Maison, le déclara légitime, sur la déposition d'un frère de sa mère, et le rapport de quelques moines, qui certifièrent qu'il y avoit eu, entre son père et sa mère, une promesse de mariage : témoignage un peu suspect, dans une affaire si délicate. Il entra, d'abord, dans l'Ordre des chevaliers de Rhodes; et, par le crédit du Pape, il en obtint bientôt de riches commanderies, et les premières dignités. Mais, se sentant plus propre pour les intrigues de la Cour que pour la guerre, il embrassa l'état ecclésiastique; et Léon X le créa cardinal, en l'année 1513. Il le pourvut, depuis, de la légation de Boulogne, des archevêchés de Florence, d'Embrun, de Narbonne, et de l'évêché de Marseille. Ce pontife, qui en vouloit faire l'appui de sa Maison, le combla de biens; mais avec ce pouvoir suprême qu'il avoit dans l'église, il ne l'en put jamais rassasier. Sous son pontificat, et en qualité de cardinal neveu, Médicis eut beaucoup de part au gouvernement : et, pendant que Léon ne paroissoit occupé que de ses plaisirs, lui seul, en apparence, soutenoit tout le poids des affaires.

Il est cependant vrai que le Pape avoit de bien plus grandes vûes que son neveu, plus de connoissance de ses véritables intérêts, et l'esprit surtout plus ferme et plus décisif. Lui seul formoit, en secret, les projets de toutes ses entreprises; mais, pour autoriser le cardinal neveu, et peut-être par paresse, il lui en laissoit l'exécution.

Le cardinal disposoit des charges et des dignités de la Cour; il ne se fit aucune promotion que par ses conseils et à sa recommandation: c'étoit comme un second Pape; et, après la mort d'Adrien, il étoit entré dans le conclave, suivi de seize cardinaux, tous créatures de son oncle, et qui, avant que d'aller au scrutin, prenoient, de lui, l'ordre qu'ils devoient tenir en donnant leurs suffrages. Leur dessein étoit de l'élever sur la chaire de Saint-Pierre; mais la faction de Colonne y formoit un obstacle invincible. Pour tâter le terrein et essayer leurs forces, ces deux concurrens proposèrent, chacun, différens cardinaux de leur parti. Colonne mit sur les rangs Jacobaccio, cardinal d'un esprit borné, mais qui lui étoit étroitement attaché. Le parti de Médicis lui donna aussitôt l'exclusion; et Colonne faisoit la même manœuvre à l'égard de ceux qui étoient nommés par Médicis. Cette contestation dura plusieurs jours, sans que l'un voulût céder à l'autre. Ces deux partis, animés par leurs chefs, prétendoient, chacun, avoir la gloire de les faire Papes, ou du moins que le souverain pontife fût tiré seulement de leur faction. Sous un calme

Villiers de l'Isle-Adam.

apparent, les négociations secrettes n'étoient pas moins vives; Colonne et Médicis, soit par eux-mêmes, ou par leurs émissaires, n'étoient occupés qu'à gagner quelques suffrages, et à faire des conquêtes dans le parti opposé; mais les cardinaux de chaque faction étoient si fidèles à leurs chefs, qu'on ne vit point de transfuges.

Le cardinal de Médicis, comme s'il eut désespéré de parvenir au souverain pontificat, et pour donner le change à Colonne, mit, sur le tapis, des Ursins, cardinal très-capable, par son âge avancé, par son érudition, et sur-tout par sa capacité dans les affaires du gouvernement; mais d'une Maison où la haîne pour celle de Colonne étoit héréditaire, et ennemi déclaré, lui-même, du cardinal Colonne. Tous les cardinaux de la faction de Médicis, par son ordre, lui donnèrent, un jour, leurs suffrages; ce fut un coup de foudre pour Colonne : il n'ignoroit pas que des Ursins, outre les créatures de Médicis, avoit, dans sa faction même, des amis particuliers, qui pourroient se détacher de son parti, pour porter des Ursins sur le trône de l'église (1). L'épouvante le prit: il craignoit de voir la tiare sur la tête d'un homme aussi habile, et qui se serviroit du pouvoir souverain pour détruire sa Maison. Dans la crainte de tomber sous sa domination, et pour s'assurer de son exclusion, après avoir tenté inutilement différens moyens, il se vit réduit à con-

(1) Histoire du conclave, tom. 1, pag. 168.

courir, lui-même, à l'élection de son rival ; il offrit de lui donner sa voix, et toutes celles dont il disposoit. Ces deux chefs de parti s'abouchèrent ; il se fit encore différentes négociations, dans lesquelles Colonne ne négligea pas ses intérêts. Médicis, par un billet particulier, lui promit la charge de vice-chancelier de la sainte église (1), et son Palais, qui étoit un des plus superbes bâtimens de Rome. Colonne, après avoir pris, autant qu'il put, ses sûretés, au prochain scrutin, lui donna sa voix, et lui procura tous les suffrages de sa faction. Par la réunion de ces deux partis, toutes les contestations étant finies, après deux mois et quatre jours qu'avoit duré le conclave, le cardinal de Médicis fut élu, d'un commun consentement, le 19 de novembre, et prit le nom de Clément VII.

Les cardinaux, créatures de Léon X, et le peuple sur-tout, qui se souvenoit, avec plaisir, de la grandeur et de la magnificence avec laquelle ce pontife avoit vécu, aux premières nouvelles de l'élection de son neveu, firent éclater leur joye. Ils disoient que Rome ne pouvoit qu'être heureuse sous le pontificat d'un prince témoin des grandes qualités de son oncle, et formé, de sa main, dans le gouvernement. Mais personne ne prit plus de part à son élévation que le Grand-Maître et ses chevaliers. C'étoit le premier religieux de cet Ordre qui fût parvenu au souverain

(1) Guichardin, lib. XV.

pontificat; et, dans la triste conjoncture où la religion se trouvoit, errante, sans couvent, sans demeure fixe, et sans ports pour retirer sa flotte, ils regardoient l'élection d'un de leurs chevaliers comme un effet particulier de la providence, qui, par une grâce si éclatante, avoit voulu adoucir l'amertume de leurs malheurs. Le Grand-Maître sentit moins la perte de Rhodes; et, sous le pontificat d'un chevalier de son Ordre et par sa protection, il se flatta de trouver bientôt un asyle, et même un nouvel État, où, suivant son institut, et par rapport à l'utilité commune des princes Chrétiens, la religion pût continuer ses armemens ordinaires contre les infidèles.

De si justes espérances ne furent pas trompées; et, depuis la fondation de l'Ordre, jamais Pape n'avoit témoigné tant d'estime, ni une si grande affection pour les chevaliers de Saint-Jean. Le Grand-Maître, après la proclamation qu'un cardinal fit de l'élection de Clément, ouvrit le conclave, et fut le premier qui baisa les pieds de ce pontife. Il en reçut des remerciemens publics sur le bon ordre et l'exactitude qu'il avoit apportés à l'égard du conclave : et le clergé de Saint-Pierre de Latran s'étant rendu auprès du nouveau Pape pour le porter à l'église, où il alla, suivi de tous les cardinaux, le chevalier Julien Ridolfi, prieur de Capoue, et ambassadeur de l'Ordre, armé de toutes pièces, et monté superbement, le précédoit immédiatement, portant le grand étendard de la religion : fonction qu'en qualité

de chevalier de Saint-Jean, ce pontife avoit exercée à l'élection de Léon X, son cousin.

Le Pape ne fut pas plutôt débarrassé de cètte foule de cérémonies inséparables de l'avénement au pontificat, qu'à la prière du Grand-Maître, il lui accorda une audience en plein consistoire. Ce prince l'avoit demandée pour lui rendre compte du siége de Rhodes, et pour faire éclater, sur le premier théâtre de la Chrétienté, tout ce qui s'étoit passé à la défense de cette place. Le vice-chancelier de l'Ordre, qui porta la parole, exposa de quelle manière six cents chevaliers, enfermés dans Rhodes, l'avoient défendue, pendant six mois entiers, contre deux cent mille Turcs, qui étoient au pied de ses murailles. Il représenta, ensuite, le tonnerre et le feu continuel de leur artillerie, les fortifications ruinées, l'ennemi logé au pied des murailles, des assauts fréquens; les chevaliers, jour et nuit, aux mains avec les infidèles, et qui n'avoient abandonné cette place qu'après avoir perdu presque tous leurs confrères, leurs soldats, les plus braves des habitans; et lorsque l'ennemi avoit poussé ses travaux jusqu'au milieu de la place, et que le terrein même leur manquoit pour se retrancher et pour combattre.

Cette relation excita, en même-tems, l'admiration et la compassion de tout le sacré collége: plusieurs cardinaux, au récit de la mort de tant de chevaliers, qui avoient sacrifié leur vie à la défense de Rhodes, ne purent retenir leurs lar-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

mes; et le Pape, de concert avec tout le consistoire, pour conserver un Ordre et un corps d'illustres guerriers, si utiles à la Chrétienté, en attendant qu'on pût trouver une isle ou un port où ils continuâssent leurs fonctions militaires, leur assigna, pour résidence, la ville de Viterbe, située à quarante mille de Rhodes, dans le patrimoine de Saint-Pierre (1); et il consentit que leurs vaisseaux et leurs galères restâssent dans le port de Civita-Vecchia.

A cette grâce, le Saint-Père en ajouta une pleine de distinction pour l'Ordre, et très-honorable pour son chef; et, par un acte particulier
1524. du 15 janvier, il ordonna que, quand il tiendroit chapelle, le Grand-Maître auroit la première place à la droite du trône, et que, dans les cavalcades, il marcheroit seul, et immédiatement avant Sa Sainteté (2); ce pontife voulut que ce réglement fût inséré dans les registres du maître des cérémonies. Le Grand-Maître, pénétré de ces marques de sa bienveillance, avant son départ pour Viterbe, se rendit au Palais pour l'en remercier; et il en obtint, depuis, plusieurs audiences dans lesquelles il lui fit part de différentes propositions qu'on lui avoit faites, au sujet d'un établissement fixe pour son Ordre, et qui remplaçât la perte de l'isle de Rhodes. Il lui dit que, pendant la vacance du Saint-Siége, on lui avoit parlé de différentes places en terreferme,

(1) Bosio, lib. II. — (2) Idem, ibid, pag. 24.

dont il auroit pu traiter; mais qu'il en avoit rejetté la proposition sur ce que cette situation ne convenoit pas à son institut, dont la profession étoit de servir d'escorte aux pélerins, qui, par dévotion, s'embarquoient pour visiter les lieux saints, et de défendre, en même-tems, tous les Chrétiens qui naviguoient dans les mers; qu'André Vendramino, ancien religieux de l'Ordre et archevêque de Corfou, lui avoit conseillé de jetter les yeux sur le port de la Suda, en Candie, ou sur l'isle de Cerigo, qui appartenoient à la République de Venise; mais que Sa Sainteté n'ignoroit pas que cette République, semblable à certaines femmes accoutumées à tout souffrir de l'emportement et de la violence de leurs amans, dissimuloit souvent les outrages du Turc; et que, dans la crainte de s'attirer son ressentiment, elle n'oseroit recevoir, au milieu de ses États, un Ordre militaire que le Grand-Seigneur regardoit comme son perpétuel ennemi; qu'on lui avoit parlé aussi de l'isle d'Elbe, sur les côtes de la Toscane; mais que le roi d'Espagne et le prince de Piombino, étant maîtres des principales places de cette isle, il ne convenoit ni à la dignité de l'Ordre, ni même au bien commun de la Chrétienté, que le Grand-Maître et le Conseil souverain de la religion fûssent dans la dépendance d'aucun prince particulier. Il ajouta que quelques chevaliers Espagnols, des premiers de cette nation, peut-être de concert avec les ministres que l'empereur tenoit en Italie, lui avoient

Villiers de l'Isle-Adam.

proposé les isles de Malte et du Goze, avec la ville de Tripoli, située sur les côtes d'Afrique, qui appartenoient à ce prince, en qualité de roi de Sicile; que cette dernière proposition, par rapport à différens ports qu'on trouvoit dans l'isle de Malte, ne lui avoit pas déplu; mais que l'empereur avoit des vûes si fines et si cachées, qu'il craignoit que ce projet, en apparence l'effet de sa piété, ne produisît, dans la suite, quelqu'espèce d'assujettissement; que, supposé même que l'empereur leur accordât, par une inféodation pure et simple, les isles de Malte et du Goze, ils ne se chargeroient pas, sans une grande répugnance, d'une aussi mauvaise place que Tripoli, entourée, de tous côtés, de barbares et d'infidèles; et que ce seroit envoyer à la boucherie tous les chevaliers qu'on y mettroit en garnison.

Cependant, malgré ces considérations qui n'étoient pas sans fondement, le Pape, après avoir mûrement balancé ces différens partis, s'arrêta à la dernière proposition. Mais, comme il n'ignoroit pas que l'empereur n'étoit pas esclave de sa parole, sans s'expliquer autrement avec le Grand-Maître, il l'exhorta à prendre si bien ses mesures, qu'il ne fut pas la dupe des desseins secrets de ses ministres, qui, peut-être, n'avoient en vûe que de faire des chevaliers de nouveaux sujets de leur maître. L'Isle-Adam, étant arrivé à Viterbe, dépêcha, à ce prince, en qualité d'ambassadeur, le prieur de Castille, le chevalier Martinengue, cet excellent ingénieur

qui avoit acquis tant de gloire au siége de Rhodes, et le commandeur Bosio, chapelain de l'Ordre, mais que son habileté dans les négociations avoit rendu recommandable. Ces ambassadeurs, étant arrivés à Madrid, où se trouvoit alors l'empereur, lui demandèrent, au nom de tout l'Ordre, qu'il lui plût, par une inféodation libre et franche de tout assujettissement, leur remettre les isles de Malte et du Goze: et ils firent cette proposition sans parler de Tripoli, comme il leur avoit été enjoint par leurs instructions. Les ambassadeurs lui représentèrent que, par cette concession si digne de la libéralité d'un grand prince, il se rendroit le restaurateur, et comme le second fondateur d'un Ordre, qui, depuis plusieurs siècles, s'étoit consacré à la défense des Chrétiens; et que les chevaliers, par leur établissement dans ces isles, réprimeroient les brigandages des corsaires de Barbarie, et mettroient à couvert de leurs incursions, les isles de Sicile et de Sardaigne, le royaume de Naples, et toutes les côtes d'Italie.

C'étoit bien l'intention de l'empereur; et, quand il avoit fait insinuer ce projet au Grand-Maître, peut-être qu'il avoit moins agi par un mouvement de générosité, que pour son propre intérêt. Outre les dépenses considérables que lui coûtoient les garnisons qu'il étoit obligé d'entretenir dans ces isles et dans Tripoli, dont il seroit déchargé, il comptoit que les chevaliers, la terreur des infidèles, par leur valeur, les tiendroient

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

en respect; et que les escadres de cette religion serviroient d'un rempart invincible, contre les entreprises du Grand-Seigneur, qui, après la conquête de l'isle de Rhodes, pourroit être tenté d'attaquer celle de Sicile.

Ces différens motifs n'étoient que trop suffisans pour le déterminer à conclure ce traité; mais ce prince, le plus grand politique de son siècle, et qui tiroit souvent plus d'avantage de ses négociations que de ses armes mêmes, fit dire aux ambassadeurs qu'il n'avoit pas d'éloignement pour les propositions qu'ils étoient venus lui faire; qu'il ne pouvoit pourtant se résoudre à aliéner Malte et le Goze, si Tripoli n'étoit comprise dans le même traité; qu'il exigeoit que le corps de la religion lui prêtât serment de fidélité, comme à son souverain; qu'on créât, de nouveau, un second bailli de la langue de Castille; qu'en l'absence de l'amiral, il n'y eût qu'un chevalier de la langue d'Italie, qui commandât les galères; et, comme il se doutoit bien que l'Ordre ne se résoudroit jamais à lui prêter serment de fidélité, il ajouta qu'il ne prétendoit point s'engager à fournir Malte de grains, à l'avenir. Par cette réserve, il s'assuroit une domination absolue sur les chevaliers, qui ne pourroient jamais subsister sans ce secours.

Le prieur de Castille et Martinengue restèrent à la Cour de l'empereur (1) : et Bosio, de

(1) Bosio, lib. II, pag. 36.

concert avec eux, revint en Italie, et se rendit à Viterbe, auprès du Grand-Maître, auquel il communiqua les intentions de l'empereur. De tout autre souverain on ne les auroit pas écoutés; mais la religion ayant la plûpart de ses commanderies dans la vaste étendue des États de ce prince, on résolut d'attendre du bénéfice du tems et des bons offices du Pape, quelqu'adoucissement à des conditions si dures: et cependant, pour entretenir toujours la négociation, on fit trouver bon à l'empereur, avant de lui rendre une réponse décisive, que l'Ordre pût envoyer à Malte, au Goze et à Tripoli, huit commissaires: sçavoir, un de chaque langue, pour visiter ces places, et en faire ensuite leur rapport au Conseil.

Le Grand-Maître avoit d'autant moins d'empressement à conclure ce traité, qu'il se présentoit actuellement un nouveau projet bien plus glorieux, et plus avantageux pour l'Ordre, qui étoit de rentrer dans Rhodes, et d'en chasser les Turcs. L'auteur de cette entreprise étoit le bacha Achmet, celui même qui avoit le plus contribué à la prise de cette place. On a vu, dans le livre précédent, que Soliman n'étant pas content de Mustapha, qui commandoit, sous ses ordres, au siége de Rhodes, l'avoit destitué de son emploi, dont il avoit revêtu Achmet; mais qu'à la prière de sa sœur, que Mustapha avoit épousée, ce prince l'avoit envoyé, en Égypte, en qualité de Beglier-Beï. Il n'y réussit pas mieux qu'il avoit

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

fait au siége de Rhodes; soit incapacité pour les affaires du gouvernement, soit avarice, et qu'il tyrannisât ces peuples nouvellement soumis à l'empire des Turcs, il se fit un soulèvement général dans les provinces; une armée prodigieuse d'Arabes et d'Égyptiens le vinrent assiéger jusques dans le grand Caire, dont les habitans, par le même motif, entretenoient des relations secrettes avec les rebelles.

La femme de Mustapha, allarmée des périls où elle se trouvoit exposée avec son mari, eut recours au Grand-Seigneur, son frère. Ce prince, qui avoit tant d'intérêt d'étouffer promptement cette rébellion, avoit envoyé, en Égypte, Achmet à la tête d'une puissante armée, pour dégager son beau-frère, et prendre, en sa place, le gouvernement de ces grandes provinces.

Le nouveau général battit d'abord les rebelles en quelques occasions; mais, après avoir établi la réputation de sa valeur, et la crainte de ses armes, il tâcha de gagner les mécontens par une conduite toute opposée à celle de Mustapha (1): les tributs, par son ordre, furent considérablement diminués. Comme il aspiroit secrettement à se rendre indépendant et maître absolu de ce royaume, il éloigna les officiers Turcs, odieux aux Égyptiens, en même-tems qu'il fit remplir leurs places par des seigneurs de cette nation; et, pour s'attacher un corps de troupes qui ne

(1) Histoire de Cholcondile, tom. 1, lib. XIV, pag. 489.

dépendît que de lui, il rassembla ce qui restoit de Mamelus en Égypte, et qui, depuis la domination des Turcs, étoient dispersés dans les provinces les plus éloignées. Il s'en fit des gardes, augmenta leur solde ordinaire; et, pour-lors, séduit par des démonstrations d'affection et d'attachement, qu'il devoit moins à son mérite qu'à sa fortune, et se croyant maître des cœurs, parce qu'il l'étoit du pays, par sa dignité, il fut assez hardi pour prendre ouvertement le nom et les ornemens de souverain. Comme il ne doutoit pas que Soliman, infiniment jaloux de son autorité, n'envoyât, contre lui, une armée, il chercha à se faire un appui et des alliances parmi les princes Chrétiens; et il envoya un de ses partisans au Pape et au Grand-Maître, pour leur proposer une ligue contre Soliman. Cet agent présenta, à l'un et à l'autre, des lettres de son maître, par lesquelles il leur mandoit que, si les chevaliers arrivoient devant Rhodes, avec un corps de troupes, ils pouvoient compter, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans cette place, de s'en rendre les maîtres, ou, du moins, qu'une de ses créatures, qui commandoit dans les deux tours du port, les y recevroit, au premier ordre qu'il verroit de sa part.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le Grand-Maître écouta ces propositions avec plus de joye qu'il n'en laissa paroître. Il répondit, à cet envoyé, qu'il ne pouvoit s'engager dans cette entreprise, sans l'avoir communiquée à la plûpart des souverains de la Chrétienté;

Villiers de l'Isle-Adam.

mais que le Beglier-Beï, son maître, auroit bientôt de ses nouvelles; et, après lui avoir fait un présent considérable, il le congédia et trouva le moyen de le faire repasser, avec sûreté, en Égypte. Un projet de cette importance occupoit toutes les pensées du Grand-Maître, lorsque le commandeur de la Roche-Aimon, qui arrivoit de la mer, lui amena des Rhodiens qui le déterminèrent entièrement à tenter cette entreprise.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut sçavoir que le Grand-Maître, malgré toutes les disgrâces arrivées à son Ordre, et pour tenir les chevaliers dans l'exercice continuel des armes contre les corsaires, envoyoit souvent des vaisseaux en course. Un de ces vaisseaux, commandé par la Roche-Aimon, fut rencontré par quelques marchands Rhodiens, qui naviguoient dans la Méditerranée: ils reconnurent le pavillon de l'Ordre; et l'envie de pouvoir encore embrasser, une fois, un de leurs anciens maîtres, les fit arriver à bord. Ils entrèrent dans le vaisseau du chevalier qui les reçut avec une joye réciproque, et qui les régala magnifiquement. Dans la châleur du repas, et dans un lieu plein de liberté et de confiance, ces Rhodiens se répandirent en plaintes contre la tyrannie des Turcs, et regrettoient la juste domination des chevaliers: de ces regrets, ils passèrent à des vœux et des souhaits pour le rétablissement de la religion dans leur isle. Comme ces marchands étoient des princi-

paux citoyens de Rhodes, il examina, avec eux, les différens moyens dont on pourroit se servir pour chasser les Turcs; il y trouva tant de facilité, qu'il les engagea à venir, avec lui, en Italie; et, après être débarqués à Civita-Vecchia, il les amena à Viterbe; et il les présenta secrettement au Grand-Maître, dont ils furent reçus avec beaucoup de bonté.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ces marchands, que la Roche-Aimon avoit pris soin de déguiser, conférèrent, en secret, avec l'Isle-Adam, et lui représentèrent que les murailles et les fortifications de Rhodes n'étoient point encore rétablies; qu'il y avoit même une assez foible garnison dans la place, et que l'aga, qui commandoit dans les deux tours du port, et dont nous venons de parler, Chrétien renié, mais par foiblesse et par la crainte des tourmens, conservoit toujours une secrette inclination pour la foi de ses pères; qu'il servoit même, autant qu'il le pouvoit faire, sans se nuire, de protecteur à tous les Chrétiens de l'isle; et que le peuple ne verroit pas plutôt arborer les étendards de l'Ordre, que, pourvu qu'on lui portât des armes, il les tourneroit, avec plaisir, contre les tyrans et les ennemis de la religion.

Le Grand-Maître, en habile politique, fut ravi, pour le succès de ses desseins, d'avoir dans la place plus d'une intelligence : il exhorta ces marchands à persévérer dans leurs bonnes intentions pour l'Ordre; et, après les avoir comblés de caresses et de présens, il les fit reconduire,

avec le même secret qu'ils étoient venus, jusqu'à l'endroit où leur vaisseau les attendoit.

Ce prince, de concert avec le Pape, fit passer, ensuite, jusqu'à Rhodes le commandeur Bosio, excellent négociateur, qui entra, dans la ville, déguisé en marchand : il reconnut, lui-même, l'état de la place, la force de la garnison, la disposition et le nombre de ce qui y restoit d'habitans Grecs. Il poussa encore plus loin le succès de sa négociation ; et, par l'entremise du métropolitain Grec, ami de l'aga, il s'aboucha avec cet officier. Il avoit pris la précaution, avant de se trouver à cette entrevûe, de remplir un des blancs-seings que le Grand-Maître lui avoit confiés, d'une lettre, pour cet aga, dans laquelle il lui offroit de magnifiques récompenses, s'il vouloit tenir la parole qu'Achmet avoit donnée; et, en même-tems, il lui fit voir la lettre que ce Beglier-Beï avoit écrite à son sujet, et par rapport aux deux tours de Rhodes. L'aga, après avoir été quelque tems sans rien répondre à Bosio, se détermina tout d'un coup : il lui déclara qu'il y avoit long-tems qu'il souhaitoit de rentrer dans le sein de l'église : il donna sa parole, à l'envoyé du Grand-Maître, de recevoir ses chevaliers dans les tours où il commandoit, pourvu qu'outre les troupes nécessaires pour s'y maintenir, et pour faire le siége de la ville, on y envoyât, incessamment, des vivres, des munitions de guerre et de bouche, et, sur-tout, de quoi armer les habitans de l'isle. Tout sembloit faire espérer un

heureux succès de cette entreprise, lorsqu'on apprit que le Grand-Seigneur avoit prévenu les desseins d'Achmet, et l'avoit fait périr. Ce prince, instruit de sa rébellion, avoit envoyé contre lui, à la tête d'une puissante armée, son favori appellé Ibrahim, Albanois de naissance, et aussi bon général qu'adroit courtisan.

Achmet s'étoit flatté que l'entreprise de Rhodes causeroit, en sa faveur, une puissante diversion; mais, du côté de l'Ordre, et même par l'impuissance des chevaliers, on n'avoit encore fait aucun mouvement: ainsi l'entrée d'Ibrahim dans l'Égypte jetta une consternation générale parmi les partisans d'Achmet. Il ne laissa pas, en homme de courage, de se préparer à soutenir la guerre. Il envoya des ordres, de tous côtés, pour faire avancer les troupes des provinces les plus éloignées; mais il fut mal obéi: une autorité usurpée n'est jamais bien affermie dans les commencemens d'une nouvelle domination; plusieurs de ses principaux chefs, sous différens prétextes, évitèrent de se déclarer ouvertement contre leur légitime souverain. Ibrahim, averti de cette disposition, leur promit une ample amnistie, et même des récompenses, s'ils se défaisoient de ce rebelle. Ces traîtres l'étouffèrent dans le bain, ouvrirent les portes du grand Caire à Ibrahim, et se soumirent à son autorité. Ce général envoya aussitôt la tête d'Achmet au Grand-Seigneur, qui, par cette prompte expédition, se vit délivré de l'embarras de soutenir la

guerre dans un pays ennemi, et parmi une nation ennemie, de tout tems, des Turcs, et où sa puissance n'étoit pas encore assez affermie.

La mort de ce rebelle effraya l'aga de Rhodes; la crainte d'être découvert et enveloppé dans sa disgrâce, l'obligea de presser l'exécution de l'entreprise où il étoit entré; et, par le même motif, le Grand-Maître, qui ne pouvoit plus espérer de secours ni de diversion du côté de l'Égypte, avant que de s'engager plus avant, voulut pressentir les princes Chrétiens, et voir quelles forces il en pourroit tirer.

Pendant ces révolutions, arrivées en Égypte, les commissaires que le Grand-Maître et le Conseil avoient envoyés pour visiter Malte, Gôze et Tripoli, à leur retour, firent leur rapport de l'état où ils avoient trouvé ces isles, et la ville de Tripoli. Ils dirent que l'isle de Malte n'étoit autre chose qu'un rocher de pierre de tuf, qui pouvoit avoir six à sept lieues de longueur, sur trois ou quatre de largeur, et environ vingt lieues de circuit; qu'on ne trouvoit, au plus, sur la superficie de ce rocher, que trois ou quatre pieds de terre, encore toute pierreuse, peu propre à produire du bled et d'autres grains; mais abondante en figues, en melons et en d'autres fruits, qui y étoient très-communs; et que le principal commerce de cette isle consistoit en miel, en coton et en cumin, que les habitans échangeoient contre des grains; qu'à l'exception de quelques fontaines, qu'on rencontroit, dans

le fond de l'isle, on y manquoit d'eau vive et même de puits, à quoi les habitans suppléoient par des citernes; que le bois n'y étoit pas plus commun; qu'on le vendoit à la livre; et que les habitans, pour faire cuire leurs viandes, étoient réduits à se servir de fiente de vache, séchée au soleil, ou de chardons sauvages; que la capitale de l'isle, appellée *la Cité notable,* étoit située au milieu de cette isle, sur une colline, et de difficile accès, à cause des rochers dont la plaine étoit remplie; que cette place n'avoit que de simples murailles, sans autres fortifications que quelques tours, élevées sur les portes de la ville; que, sur la côte méridionale de l'isle, on n'y trouvoit ni ports, ni golfes, ni cales; que tout le rivage, en cet endroit, n'étoit bordé que de grands rochers et d'écueils, contre lesquels les vaisseaux, poussés par un vent violent, et surpris par quelque tempête, faisoient souvent naufrage; mais que, du côté opposé, on découvroit plusieurs pointes ou caps, et des endroits, en forme de golfes et de cales, propres pour y pouvoir mouiller. Ils ajoutèrent qu'ils étoient entrés dans le grand port, qui étoit défendu par un fort, appellé le Château Saint-Ange, et qu'ils avoient trouvé, au pied de ce château, une petite ville, appellée communément le Bourg; que ce port n'étoit séparé d'un autre, appellé le port Musciet, que par une langue ou pointe de rochers; qu'outre la capitale, le château et le bourg, il y avoit encore environ quarante casales, ou bourgades,

Villiers de l'Isle-Adam.

composées de plusieurs hameaux répandus dans la campagne, et où l'on trouvoit environ douze mille habitans, hommes, femmes et enfans, la plûpart pauvres et misérables, à cause de la stérilité du terroir.

Ces commissaires présentèrent, au Grand-Maître et au Conseil, un plan de cette isle, où l'on avoit pris soin de marquer exactement plusieurs petits golfes ou cales où se retiroient ordinairement des pêcheurs, et quelquefois des corsaires. Ils ajoutèrent que la commodité de tant de ports, si favorables aux armemens de la religion, leur faisoit croire qu'on ne devoit pas rejetter les propositions de l'empereur, pourvu qu'il ne prétendît pas, par cette donation, les assujettir à tourner leurs armes contre ses ennemis particuliers.

A l'égard de l'isle du Goze, appellée par ses habitans Gaudisch, ils dirent qu'elle n'étoit séparée de celle de Malte que par un canal étroit, appellé Freo, d'une lieue et demie ou deux lieues de largeur, au milieu duquel étoient placées les petites isles ou rochers, appellés Cumin et Cuminot; que le circuit du Goze étoit d'environ huit lieues; sa longueur de trois, et sa largeur d'une et demie; qu'ils n'y avoient trouvé aucun port; que cette isle étoit environnée de rochers escarpés et d'écueils; de sorte qu'on n'y pouvoit aborder qu'avec bien de la difficulté; cependant que le terroir leur en avoit paru fort fertile; qu'il y avoit environ cinq mille personnes, hommes,

femmes et enfans, dispersés en différens villages; et que, pour leur sûreté contre les corsaires, on y avoit construit un château, situé sur une montagne; mais qu'il leur avoit paru mal fortifié, et de peu d'importance; que, tout foible qu'il étoit, ils ne croyoient pas qu'il fût de la prudence du Conseil d'accepter l'offre qu'on faisoit de l'isle de Malte, séparément de celle du Goze, qui en étoit trop voisine, et qui pourroit servir, un jour, de retraite à leurs ennemis.

Ces commissaires ne formèrent pas le même jugement de la ville et du château de Tripoli: ils représentèrent, au Conseil, que cette place, située sur la côte de Barbarie, et à près de quatre-vingt lieues de Malte, n'avoit aucunes fortifications; qu'il étoit même presque impossible d'y en construire sur un terrein et un fond sablonneux et plein d'eau; que les fossés étoient peu larges, et encore moins profonds; le port et le château, commandés par une montagne voisine; enfin, que cette ville étoit environnée des États du roi de Tunis, qui n'y souffriroit pas longtems des Chrétiens; que l'éloignement où elle étoit de Malte, ne permettroit pas, si elle étoit attaquée, d'y jetter un prompt secours; que le bled étoit encore plus rare à Tripoli qu'à Malte, à cause de la stérilité du terroir, qui ne porte que des dattes; d'où ils conclurent qu'en se chargeant de la défense de cette place, on s'exposeroit à perdre tous les chevaliers qu'on y enverroit en garnison,

Villiers de l'Isle-Adam. 1524. août.

Le Grand-Maître fit part, au Pape, de cette relation; et il le pria d'interposer ses bons offices auprès de l'empereur, pour l'obliger à décharger l'Ordre de la défense de Tripoli, et des autres conditions onéreuses qu'il vouloit attacher à l'inféodation de Malte (1). Mais, dans cette conjoncture, il ne pouvoit guères choisir d'intercesseur auprès de Charles-Quint, qui fût moins agréable, et plus suspect à ce prince, que Clément VII. Il se négocioit actuellement une ligue entre ce pontife, le roi d'Angleterre et les Vénitiens, pour maintenir la liberté de l'Italie, menacée d'une entière invasion, depuis la perte de bataille de Pavie, où François I, roi de France, avoit été fait prisonnier par les généraux de l'empereur.

Ce prince, si digne d'une meilleure fortune, étoit entré en armes dans le duché de Milan, qu'il prétendoit lui appartenir, et à la reine Claude, sa femme, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI. Les Sforces s'en étoient emparés, au préjudice des princes de la Maison d'Orléans. François Sforce en étoit actuellement en possession : l'empereur, sous prétexte de le maintenir comme son vassal, avoit fait entrer une puissante armée dans le Milanois; et, depuis la bataille de Pavie, ses généraux agissoient moins en qualité de protecteurs, et comme comman-

(1) Bosio, lib. II, pag. 12.

dant des troupes auxiliaires, qu'en conquérans. Ils mirent, au nom de l'empereur, des garnisons dans les principales villes de ce duché, sous prétexte que le nouveau duc n'en avoit pas reçu encore l'investiture. Le Pape et les princes d'Italie, qui, au commencement de cette guerre, redoutoient également le voisinage de deux princes si puissans, eussent bien souhaité que les Français n'eûssent point troublé Sforce dans la possession du Milanois.

La prison du roi ramena, dans le parti de la France, non-seulement les princes d'Italie, mais encore le roi d'Angleterre : Sforce même, qui ne craignoit plus rien du côté d'un prince prisonnier, et opprimé lui-même par les Impériaux, qui continuoient à le dépouiller de ses États, négocioit une ligue contre celui qui vouloit engloutir toute l'Europe, et qui aspiroit à la monarchie universelle.

Telle étoit la situation des affaires, et le sujet ou le prétexte d'une guerre, dont l'ambition de Charles-Quint étoit la véritable cause et la seule origine. Après la mort de l'empereur Maximilien, ce prince et François I avoient été concurrens dans l'élection pour l'empire. Cette rivalité des droits et des prétentions, dont les souverains ne manquent guères, quand ils ne manquent pas de forces; des qualités excellentes, mais opposées dans l'un et l'autre, tout cela avoit excité, entre ces deux grands princes, une émulation de gloire, suivie, depuis l'élection de Charles-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Quint, d'une animosité, que le sang de tant de milliers de leurs sujets n'avoit encore pu éteindre. On admiroit, à la vérité, dans François I, un courage à l'épreuve des plus grands périls de la guerre, une noble franchise et digne d'un meilleur siècle, une foi inviolable dans ses traités, de la bonté et de la clémence à l'égard de ses sujets; mais il eut été à souhaiter que ce prince eût eu moins d'attachement pour ses plaisirs, plus de secret dans ses affaires, d'attention et de suite dans l'exécution de ses desseins, et que, de ses favoris, il n'en eût pas fait ses ministres et ses généraux. Charles-Quint, au contraire, avoit toutes les qualités d'un grand politique, mais peu de ces vertus du cœur, qui honorent un particulier: plein d'une ambition sans bornes, n'agissant que pour son intérêt, impénétrable dans ses desseins, ne perdant jamais de vue les différentes dispositions de tous les princes de l'Europe, plus habile que tous ses ministres, heureux dans le choix de ses généraux, insensible aux plaisirs de la table; et, s'il n'étoit aussi chaste que l'exigent les préceptes du Christianisme, au moins, pour éviter le scandale, il prenoit autant de précautions pour dérober ses galanteries à l'œil pénétrant du courtisan, que les autres princes de son tems affectoient de les faire éclater. Du reste, sans foi, sans probité, sans parole, même sans reconnoissance; et cependant n'oubliant rien pour se donner les apparences et tous les dehors de ces vertus.

Villiers de l'Isle-Adam.

Il étoit bien difficile qu'avec de si grandes qualités, deux princes, tous deux ambitieux, braves, puissans, et voisins, demeurâssent long-tems en paix, et y laissâssent le reste de l'Europe. Sur leurs portraits, que nous n'avons fait qu'ébaucher, le lecteur jugera, sans peine, que la fortune devoit se déclarer pour le plus habile; aussi François I avoit succombé sous la puissance de son ennemi : il étoit alors question de négocier la paix et sa liberté. Charles-Quint mettoit l'une et l'autre à un si haut prix, que le roi, rebuté de la dureté des conditions, protestoit hautement qu'il remettroit plutôt la couronne au dauphin, son fils, que d'en arracher, lui-même, un des plus beaux fleurons.

Mais la régente, sa mère, sans s'arrêter à un dessein que le chagrin de sa prison avoit produit, prit le parti d'envoyer, en Espagne, la duchesse d'Alençon, sa fille et sœur du roi, princesse ornée de toutes les grâces de la nature, élevée dans les intrigues de la Cour, et d'un génie aussi souple que si elle ne fut pas née avec cet orgueil et cet empire que donne une rare beauté, soutenue sur-tout par une naissance si illustre. La régente se flattoit qu'elle obtiendroit, de l'empereur, la liberté du roi, son fils, à des conditions moins odieuses. Elle nomma, pour l'assister dans cette importante négociation, l'archevêque d'Embrun, connu, depuis, sous le nom de cardinal de Tournon; l'évêque de Tarbes, depuis cardinal de Grammont; et Seluc, premier président du parle-

ment de Paris. L'annaliste de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem rapporte que la régente, prévenue de l'affection du Grand-Maître, pour la personne et le service du roi, son fils, lui dépêcha un courier, pour le prier de vouloir bien conduire en Espagne, sur les galères de la religion, la princesse, sa fille; que le maréchal de Montmorency, son petit-neveu, lui en écrivit, par ordre de la régente, dans les termes les plus pressans; et que ce seigneur, pour le déterminer, par son propre intérêt, à faire ce voyage, lui représenta que, dans le besoin que son Ordre avoit d'un établissement fixe et assuré, il applaniroit, par sa présence, et en traitant lui-même avec l'empereur, ce nombre infini de difficultés que les ministres de ce prince, en Italie, faisoient naître, au sujet de l'inféodation des isles de Malte, du Goze, et de la ville de Tripoli.

L'Isle-Adam communiqua, au Pape, les dépêches de la régente (1). Clément, qui étoit actuellement en liaison avec cette princesse, approuva fort ce voyage: il désiroit la liberté du roi, peut-être moins par considération pour le roi même, que par crainte de la puissance redoutable de son ennemi : il se flattoit que, si on pouvoit rompre les chaînes de François I, ce prince, pour se venger de la dureté de sa prison, ne manqueroit pas de reprendre les armes; et que la guerre, allumée entre deux ennemis si implacables, fe-

(1) Bosio, tom. 3, lib. II, pag. 38.

roit la sûreté des autres souverains, et maintiendroit la paix dans le reste de l'Europe. Le Grand-Maître, sur la réponse de Sa Sainteté, s'embarqua, sur les galères de la religion, à Civita-Vecchia, et se rendit à Marseille, où il salua la régente. En attendant la duchesse d'Alençon, il eut plusieurs conférences avec cette princesse.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

1525.
25 juin.

Les ministres de l'empereur, allarmés et jaloux de ce voyage dont ils ignoroient le motif, firent saisir, en Italie, tous les revenus de la religion. L'empereur ne manqua pas d'approuver leur conduite : ce prince étoit d'ailleurs mécontent du Grand-Maître et du Conseil. Nous avons dit qu'il leur avoit offert, pour retraite, les isles de Malte, du Goze, et la ville de Tripoli : la lenteur que l'Ordre avoit apportée à lui rendre une réponse positive, l'engagea à en écrire, en particulier, aux langues d'Arragon et de Castille, dont les chevaliers étoient nés ses sujets; et il envoya, au Conseil, un chevalier Espagnol, appellé Pierre Fernandez Hérédia, ou Erréra, qui, étant arrivé à Viterbe, représenta, de sa part, aux seigneurs du Conseil, que, dans la pensée que la religion accepteroit, avec autant de joye que de reconnoissance, un établissement aussi considérable, il avoit différé, depuis dix-huit mois, à fortifier ces isles; qu'il demandoit que le Conseil s'expliquât nettement sur ses propositions. Cet envoyé ajouta, avec hauteur, que s'il se trouvoit quelque langue qui s'y opposât, l'em-

pereur, son maître, sçauroit bien y donner ordre.

Ce prince, ébloui par une constante prospérité, et devenu plus fier par la prison du roi, se croyoit en état de donner la loi à toutes les puissances de l'Europe; et cet esprit de domination s'étoit répandu jusques dans les langues originaires de ses États. La plûpart des chevaliers Espagnols vouloient dominer dans le Conseil; et ils demandoient qu'on acceptât, sur le champ, les offres de l'empereur avec la dépendance et l'assujettissement qu'il y attachoit; quelques-uns même laissoient entrevoir que, si les Français ne se conformoient pas à leur disposition, ils s'en sépareroient; qu'ils s'établiroient dans Malte, indépendamment du Grand-Maître; et qu'ils espéroient obtenir, de l'empereur, l'union de l'Ordre de Montèze, fondé en Espagne, à leur congrégation particulière, pour dédommager l'Ordre de ce qu'il perdroit, en France, par l'éloignement des commandeurs et des chevaliers Français.

Mais le Conseil, et les plus sages mêmes des langues d'Espagne, qui avoient horreur d'un schisme, répondirent à cet envoyé, que tout l'Ordre étoit très-reconnoissant des offres généreuses de sa majesté impériale; mais que, dans une affaire aussi importante, ils ne pouvoient prendre aucune résolution décisive sans la présence du Grand-Maître, et le consentement exprès du Pape; qu'ils en alloient écrire incessamment à l'un et à l'autre; qu'ils apprenoient que

le Grand-Maître étoit parti pour se rendre à la Cour de l'empereur, dans le dessein d'être instruit, par lui-même, de ses intentions au sujet de l'isle de Malte; et qu'ils espéroient que, pour le bien et l'honneur de la religion, ce grand prince voudroit bien relâcher quelque chose des conditions attachées à cette inféodation.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le Conseil dépêcha aussitôt, en France, le commandeur Bosio, pour donner avis à l'Isle-Adam, du séquestre que les ministres de l'empereur avoient fait des biens que la religion possédoit en Italie, et des propositions que le chevalier Erréra venoit de faire en plein Conseil. Le Grand-Maître différa à répondre au Conseil, jusqu'à ce qu'il eût vu l'empereur; il ordonna à Bosio de le suivre, et il partit, pour l'Espagne, avec la duchesse d'Alençon, à laquelle le roi d'Angleterre avoit procuré un sauf-conduit.

Cette princesse ne fut pas plutôt arrivée à Madrid (1), qu'après que l'empereur fut débarrassé du cérémonial et des premiers honneurs qu'il lui rendit, il donna une audience particulière au Grand-Maître, qui l'entretint d'abord de tout ce qui s'étoit passé au siége et à la perte de Rhodes. Ce grand homme lui représenta, ensuite, les pertes que son Ordre y avoit faites, et l'état déplorable où se trouvoit alors tout le Corps de la religion; et, voyant l'empereur touché et attendri de tant de disgrâces, il se plaignit modes 1525.

(1) Guichardin, tom. 16.

Villiers de l'Isle-Adam.

tement de l'arrêt que ses ministres avoient fait sur les biens des commanderies d'Italie, sous prétexte qu'en venant en Espagne, il étoit passé par la France avant que de se rendre à sa Cour. Pour prévenir les desseins que l'empereur auroit pu avoir en cédant l'isle de Malte aux chevaliers, d'en faire ses vassaux, il lui insinua adroitement que, quoiqu'ils fûssent tous nés sujets de différens souverains, l'Ordre, en général, par sa profession, ne dépendoit d'aucun; qu'un chevalier, François de nation, n'étoit pas plus attaché au roi de France, qu'à sa majesté impériale; que l'unique objet de son institut étoit de défendre également tous les Chrétiens contre les incursions des infidèles; que, depuis tant de siècles que son Ordre subsistoit avec quelque sorte de gloire, on n'avoit point vu qu'il eût jamais pris parti contre aucun prince Chrétien, en faveur d'un autre. Il entra ensuite dans l'affaire de Malte; et, sans s'arrêter à la dureté des conditions que l'empereur vouloit prescrire, il lui dit, en général, qu'il y avoit long-tems que la religion auroit profité des bontés de sa majesté impériale, si on n'avoit pas été retenu par l'espérance de rentrer dans Rhodes; qu'il y avoit un parti formé pour l'exécution de cette entreprise; et là-dessus, avec la permission de l'empereur, il fit entrer, dans sa chambre, le commandeur Bosio, qui lui rendit compte, en détail, de toutes les mesures qu'il avoit prises, à ce sujet, avec les principaux habitans. Il ajouta qu'il ne manquoit à

l'Ordre que l'argent nécessaire pour lever trois ou quatre mille hommes, et pour porter, en même-tems, des armes aux habitans que les Turcs avoient désarmés avec grand soin.

L'empereur entra dans les vûes du Grand-Maître: cependant, avant que de s'y engager plus avant, il lui conseilla d'en conférer avec le duc d'Albe, le plus habile de ses généraux. Il ajouta que, si ce seigneur en trouvoit l'exécution possible, il donneroit volontiers, pour en faciliter le succès, vingt-cinq mille écus; qu'il souhaitoit que les autres souverains de la Chrétienté y voulûssent contribuer; mais que, si ce projet n'avoit point de suite, l'Ordre, pour son établissement, pourroit toujours compter sur l'isle de Malte; et, pour prémices de sa bonne volonté, il donna, sur le champ, une pleine et entière main-levée de tous les revenus que ses ministres en Italie avoient fait arrêter. L'Isle-Adam, qui n'ignoroit pas que les souverains ne veulent jamais avoir tort, remercia ce prince de cet effet de sa justice, dans les mêmes termes que s'il en eut obtenu une grâce. Avant de se retirer, il lui demanda la permission de pouvoir saluer le roi de France: ce que l'empereur lui accorda volontiers, dans la vûe que le Grand-Maître pourroit contribuer à la négociation de la paix.

Un officier de ses gardes, par son ordre, le conduisit dans l'appartement de François I. Ce prince y étoit plutôt gardé en criminel d'État, qu'en prisonnier de guerre. Charles-Quint, quoi-

Villiers de l'Isle-Adam.

que vassal du roi, pour arracher de son seigneur une rançon immense, et des conditions exorbitantes, n'avoit rien oublié pour lui rendre sa prison insupportable. Des traitemens si indignes et si pleins de dureté, avoient jetté François I dans une sombre mélancolie, qui fut suivie d'une fièvre violente. L'arrivée de la princesse, sa sœur, qu'il aimoit tendrement, lui causa le premier mouvement de joye qu'il eût ressenti depuis sa disgrâce. Sa santé se rétablit; et le Grand-Maître, dans cette conjoncture, ayant été introduit dans sa chambre, le roi l'embrassa tendrement, loua la généreuse défense qu'il avoit faite à Rhodes, et ordonna aux ministres, qui avoient accompagné la princesse, sa sœur, de ne rien traiter, dans leurs négociations, avec les ministres de de l'empereur, sans la participation de l'Isle-Adam. Ce seigneur fut admis dans toutes leurs conférences; il y faisoit la fonction de médiateur. Sa dignité, sa haute réputation, sa prudence et son habileté donnoient un grand poids à ses remontrances; et il n'oublioit rien pour concilier les intérêts de ces deux princes, et pour les porter, par une paix solide, à réunir leurs armes contre l'ennemi commun du nom Chrétien. La duchesse d'Alençon, de son côté, employoit tous les charmes de son esprit pour vaincre la dureté et l'obstination de l'empereur; mais ce prince, uniquement occupé de ses intérêts, et qui, par la prison du roi, se flattoit d'être bientôt maître d'une partie de la France, ne fai-

soit que des propositions déraisonnables. Outre les renonciations qu'on lui offroit, de la part du roi, à ses droits sur le Milanois et sur le royaume de Naples, à l'hommage des comtés de Flandres et d'Artois, et outre des sommes immenses, Charles-Quint demandoit encore le duché de Bourgogne, pour être en état, si la guerre recommençoit, de porter ses armes dans le cœur de la France et jusqu'aux portes de Paris. Le roi, qui connoissoit l'importance de cette aliénation, en rejetta la proposition avec beaucoup de fermeté; et, pour faire voir à l'empereur qu'il renonceroit plutôt à sa liberté, qu'à une portion si importante de sa couronne, il résolut de se séparer de la duchesse, sa sœur, et de se priver de la présence d'une princesse qui faisoit son unique consolation. Il la fit partir pour retourner en France; et elle fut même obligée de prendre ce parti sur des avis qu'elle reçut secrettement que l'empereur ne cherchoit qu'un prétexte pour la faire arrêter.

Charles-Quint, le prince de son tems le plus artificieux, pour laisser expirer le sauf-conduit qu'il lui avoit donné, avoit fait traîner exprès les négociations. Le départ de la duchesse le surprit; et il envoya ordre, sur les confins d'Espagne, de l'arrêter, le jour que le terme de son sauf-conduit seroit expiré; mais la princesse, bien avertie de cette supercherie, faisoit, en s'en retournant, le même chemin, en un jour, qu'elle n'avoit fait qu'en quatre, en entrant en Espagne.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Cette diligence, et son arrivée sur la frontière avec une grosse escorte, le dernier jour du sauf-conduit, empêcha les officiers de l'empereur d'entreprendre sur sa personne; et, par-là, l'empereur ne put tirer aucun avantage de son artifice.

Le départ de la princesse ne ralentit point le zèle du Grand-Maître, et ses bons offices pour la paix. Il en représentoit souvent la nécessité à l'empereur et à ses ministres; et il leur faisoit envisager que, pendant que les armes de ce prince étoient occupées contre la France, Soli-
1525. man étendoit ses conquêtes sur la Hongrie, et s'ouvroit un chemin pour pénétrer jusques dans l'Autriche et les pays héréditaires (1). Quand, d'un autre côté, ce seigneur approchoit du roi, il lui faisoit comprendre combien sa présence étoit nécessaire dans son royaume; mais il lui faisoit sentir, en même-tems, qu'il n'obtiendroit jamais sa liberté de l'empereur, que par la cession du duché de Bourgogne. Enfin il agit si heureusement auprès de ces deux princes, qu'il les fit convenir d'un traité de paix. François I, prévenu qu'il ne pouvoit aliéner le domaine de sa couronne, et que des actes extorqués dans une rigoureuse prison ne pouvoient jamais être valides, après avoir secrettement protesté contre la violence qui lui étoit faite par son vassal, souscrivit à tout ce qui lui fut présenté. On convint

(1) Bosio, lib. III, pag. 141.

que le roi seroit reconduit, dans le dixième de février, en son royaume; et que, pour l'entière garantie du traité, ce prince donneroit, en ôtage, deux princes, ses enfans, outre plusieurs autres articles qui ne sont point du sujet de cet ouvrage. L'Isle-Adam, toujours attentif aux intérêts de la religion, y fit insérer que l'empereur et le roi de France solliciteroient conjointement le Pape à travailler à une croisade contre les infidèles, et qu'ils y contribueroient de tout leur pouvoir.

Depuis la signature de ce traité, l'empereur et le roi se virent plusieurs fois, mais toujours en ennemis réconciliés, et avec plus de politesse que de franchise. La première fois que l'empereur rendit visite au roi, il voulut être accompagné du Grand-Maître, qu'il appelloit son père. On remarqua que Charles-Quint et François I, étant sortis ensemble, l'empereur, au passage d'une porte, déféra le pas au roi, et que ce prince le refusa, sur quoi ils appellèrent le Grand-Maître pour en décider (1): « Je prie Dieu, leur dit ce vé-« nérable vieillard, qu'il n'y ait jamais de diffé-« rend de plus grande importance entre vos ma-« jestés »; et, adressant la parole au roi de France: « Personne, lui dit-il, Sire, ne disconvient que « l'empereur ne soit le premier prince de la Chré-« tienté, mais, étant dans ses Etats et dans son « Palais, il me semble que vous ne devez pas « refuser les honneurs qu'il croit devoir au plus

(1) Bosio, tom. 3, lib. III, pag. 42.

Villiers de l'Isle-Adam.

« grand roi de l'Europe ». Une réponse aussi prudente et aussi adroite, contenta l'un et l'autre; l'empereur, sur-tout, lui en sçut très-bon gré; il l'honora, depuis, de plusieurs marques de distinction; et, dans des audiences publiques, où il étoit sur son trône, il voulut que le Grand-Maître fût assis sous le même dais. Enfin, quand l'Isle-Adam prit congé de lui, après le départ du roi, pour retourner à Viterbe, il lui renouvella les promesses qu'il lui avoit faites de l'isle de Malte; et il ajouta qu'il rendoit le Pape maître et arbître des conditions de cette inféodation.

Mais, avant que le Grand-Maître partît d'Espagne (1), il termina, par sa prudence, un différend qui s'étoit élevé, en Portugal, au sujet du grand-prieuré de Crato. Depuis la perte de Rhodes, et la retraite du couvent à Viterbe, plusieurs souverains de l'Europe, peu affectionnés à l'Ordre, et sous prétexte qu'il n'armoit plus, suivant son institut, contre les infidèles, ou s'emparoient des revenus des commanderies, ou bien, au préjudice des statuts de la religion et des droits d'ancienneté, ils en disposoient en faveur des chevaliers qui leur étoient les plus agréables. Le prieuré de Crato étant vacant par le décès de Jean de Menezés, le roi de Portugal, au préjudice du chevalier Gonzalve de Pimentel, le conféra au prince Louis, son frère; et, pour dédommager Pimentel, il lui fit offrir une pension

(1) Bosio, tom. 3, lib. III, pag. 42.

de neuf mille livres. Les chevaliers Portugais, pour ne point souffrir qu'on fît cette brèche à leurs droits, refusèrent de reconnoître dom Louis. Le roi, irrité de leur opposition, les menaça de faire saisir tous les biens que l'Ordre possédoit dans ses États; et, sous prétexte qu'il restoit, à Viterbe, dans une inaction contraire à ses statuts, il déclara qu'il en employeroit les revenus dans une guerre sainte, et contre les Maures de Barbarie.

Le Grand-Maître, prévoyant sagement qu'une pareille entreprise, quoiqu'injuste, pourroit être d'un dangereux exemple par rapport aux autres souverains, accommoda cette affaire. Il crut que, dans des tems si fâcheux, il devoit dissimuler une injustice qu'il ne pouvoit empêcher: il consentit que dom Louis retînt l'administration du prieuré, et comme en commande; mais, en échange, il obtint, du roi, une confirmation authentique de tous les droits et de tous les privilèges de son Ordre. Ce prince s'engagea solemnellement à ne plus troubler les chevaliers dans la jouissance des commanderies qui écherroient à chacun, selon son rang d'ancienneté. Comme l'entreprise de Rhodes étoit le seul objet et l'unique point de vûe auquel se réduisoient tous les desseins de l'Isle-Adam, il fut stipulé, par le même traité, que, pour une guerre si sainte, le roi fourniroit, à l'Ordre, quinze mille crusades, espèce de monnoye d'argent, valant, en ce tems-là, chacune, environ quatre francs et demi.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

A peine le Grand-Maître étoit revenu en France, qu'il apprit que Henri VIII, roi d'Angleterre, sur le même prétexte dont s'étoit servi le roi de Portugal, et comme si l'Ordre, par la perte de Rhodes, eut été entièrement éteint, avoit empêché le chevalier Neston de prendre possession du grand-prieuré de ce royaume; qu'il prétendoit même réunir, à son domaine, les revenus de toutes les commanderies, ou que tous les chevaliers Anglois servîssent de garnison dans Calais. Des prétentions si odieuses affligèrent sensiblement l'Isle-Adam : il voyoit, avec douleur, que, malgré tous ses soins, les biens de son Ordre alloient devenir, insensiblement, la proye des princes et de leurs courtisans. Les Papes, en qualité de souverains, s'étoient mis, depuis quelque tems, comme en possession de nommer au grand-prieuré de Rome, et aux comanderies vacantes dans le patrimoine de Saint-Pierre, et dans leurs États; les ministres de l'empereur, en Italie, de leur côté, s'emparoient, sans scrupule, des plus riches bénéfices; et ils croyoient encore faire grâce à l'Ordre en prenant sa croix, comme une marque qu'ils n'en jouissoient qu'à tître de chevaliers. Dans un brigandage et une désolation si générale, le Grand-Maître eut recours au roi de France, le seul prince de la Chrétienté, si on peut parler ainsi, qui, parmi tant de disgrâces, arrivées à la religion de Saint-Jean, lui eût conservé la même estime et sa première affection.

Le Grand-Maître fit passer, par sa Cour, le

prieur de Saint-Gilles et le commandeur de Bourbon, qu'il envoyoit en Angleterre. Ces envoyés, ou, si l'on veut, ces ambassadeurs, le prièrent, de sa part, de vouloir honorer l'Ordre de sa protection auprès de Henry VIII. Le roi lui en écrivit dans les termes les plus pressans; et il lui marquoit, par sa lettre, que si l'Ordre, depuis la perte de Rhodes, n'avoit pu continuer la guerre contre les infidèles, ce n'avoit été que faute de ports, où ils pûssent faire des armemens; qu'on étoit en traité pour l'isle de Malte; qu'il le conjuroit de contribuer à cet établissement; qu'on n'en auroit pas plutôt fait le chef-d'Ordre et la place d'armes de la religion, que les chevaliers se remettroient en mer, suivant leur profession, et que les marchands Anglois, ses sujets, seroient, peut-être, les premiers qui éprouveroient combien cet institut militaire, quoique indépendant d'aucun prince Chrétien, étoit cependant utile à toute la Chrétienté.

Mais des motifs si justes, et tous les offices du roi de France, touchèrent peu le roi d'Angleterre: non-seulement il n'eut aucun égard aux mémoires que lui présentèrent les députés de la religion, mais il leur défendit de faire sortir de ses États, ni argent ni effets, provenant des biens de l'Ordre; il congédia même ces envoyés assez brusquement, et sans beaucoup d'égard pour leur caractère. Ces ministres, à leur retour, ayant rendu compte, au Grand-Maître, du peu de succès de leur négociation, ajoutèrent qu'ils croyoient

Villiers de l'Isle-Adam.

avoir démêlé qu'une injustice si criante venoit de ce que ce prince, le plus fier de son siècle, se tenoit offensé que le Grand-Maître eut visité le roi de France et l'empereur, sans lui rendre les mêmes devoirs de civilité; et cette conjecture n'étoit pas sans fondement. Quoique les États de Henry VIII ne fussent pas si étendus que ceux de Charles-Quint et de François I[er], il n'en étoit pas moins redoutable à ces deux princes, dont il balançoit, tour-à-tour, la puissance, suivant le parti que son intérêt lui faisoit prendre dans leurs démêlés: par cette conduite adroite, il se faisoit rechercher par l'un et l'autre de ces deux potentats, qui le ménageoient avec de grands égards. Le personnage important qu'il faisoit dans les affaires de l'Europe, l'autorité absolue qu'il avoit acquise dans ses États, quoique les loïs y soyent plus respectées que les souverains, et l'habileté avec laquelle il avoit toujours sçu tourner les parlemens dans ses vûes: tout cela faisoit qu'il se regardoit et vouloit être considéré comme l'arbître de la Chrétienté. Le Grand-Maître eut d'abord bien de la peine à croire que le défaut d'une formalité et d'une cérémonie, qu'il ne devoit point, eût pu exciter le ressentiment de ce prince, et le porter à traiter la religion avec tant de dureté. Mais comme, après tout, les princes les plus puissans, et les souverains sur-tout, élevés dans la flatterie, ne respiroient ordinairement qu'un air plein d'orgueil et de vanité, l'Isle-Adam crut acheter à bon marché,

par une si légère déférence, la main-levée des biens de son Ordre. Ce vénérable vieillard, sans consulter ni son âge, ni la rigueur de la saison, partit pour l'Angleterre; et il se fit précéder par le commandeur Bosio, le plus habile négociateur qu'il y eut dans l'Ordre, et peut-être dans la Chrétienté. Ce religieux s'adressa d'abord au cardinal de Wolsey, premier ministre du roi d'Angleterre, auquel il rendit une lettre du Grand-Maître, qui le prioit de présenter le commandeur au roi, et de vouloir bien appuyer, auprès de ce prince, les intérêts de la religion. Le cardinal lui procura une audience : Bosio présenta, à Henry, une lettre du Grand-Maître, et lui apprit, en même-tems, que ce prince venoit exprès d'Italie pour le saluer; mais qu'il n'avoit pas cru devoir entrer dans ses États, sans sçavoir s'il l'auroit agréable. Henry, adouci par cette démarche, lui répondit qu'il étoit plein de vénération pour la personne de l'Isle-Adam; qu'il seroit ravi de voir un si grand Capitaine; cependant qu'il étoit fâché qu'il se fût mis en chemin dans une saison si rigoureuse; mais qu'en tout tems il seroit reçu, dans ses États, avec la considération qui étoit due à sa dignité et à son mérite. Le roi renvoya Bosio au Grand-Maître, qu'il trouva à la Cour de France; et il lui rendit deux lettres, l'une du roi, l'autre de son ministre, datées du 25 février, toutes deux très-obligeantes, et dans lesquelles on l'invitoit à passer, au plutôt, en Angleterre. Il s'y rendit en diligence; et,

après s'être reposé, quelques jours, dans la commanderie ou le prieuré de Saint-Jean, il partit pour la Cour, suivi des grands-croix, des commandeurs et des chevaliers d'Angleterre et d'Écosse qui s'étoient rendus, de différens endroits, auprès de lui.

Ce cortége étoit nombreux et magnifique : et, pour lui donner encore plus d'éclat, le roi envoya bien loin, au-devant de lui, plusieurs mylords des plus considérables de sa Cour. Ce fut avec une si noble escorte qu'il entra dans le Palais. Henry lui fit un accueil gracieux; et on s'apperçut qu'il l'envisageoit avec cette attention que lui inspiroit la première vue d'un prince que sa conduite et sa valeur avoient rendu également fameux dans l'Europe et dans l'Asie. Le Grand-Maître, après lui avoir rendu les civilités qu'il croyoit devoir à un roi si puissant, ne jugea pas à propos d'entrer dans aucun détail des affaires qui l'amenoient en Angleterre : il se contenta de demander, en général, à ce prince, sa protection pour son Ordre. Tout se passa ensuite, de la part du roi, en louanges sur la défense de Rhodes, plus glorieuse, dit Henry, que la conquête d'une province entière; et, lorsque le Grand-Maître voulut se retirer, ce prince ordonna, à ses officiers, de le loger dans son Palais : il y fut servi avec la magnificence convenable à son rang et à l'estime que le roi faisoit d'un hôte si illustre.

Ils eurent, depuis, plusieurs conférences parti-

culières, au sujet du siége de Rhodes, et d'un endroit nécessaire pour l'établissement du couvent. Le Grand-Maître lui fit voir que, malgré la puissance formidable de Soliman, la religion seroit encore maîtresse de Rhodes, si les princes Chrétiens avoient daigné y faire passer le moindre secours. Il ajouta que, manquant de vivres, de munitions de guerre, sur-tout de poudre; qu'après avoir vu périr, à la défense de cette place, la plûpart de ses chevaliers, et même des habitans; que les Turcs, ayant poussé leurs travaux jusqu'au milieu de la place, il s'étoit vu réduit à la dernière extrêmité, et contraint de leur abandonner le peu de terrein qui lui restoit; qu'il s'étoit embarqué avec les débris de sa fortune; que, dans ce voyage, il avoit été battu de rudes tempêtes; et que, croyant trouver un asyle dans le port de Messine, il en avoit été chassé par la peste; qu'en attendant qu'il eût trouvé une retraite sûre et fixe, le Pape Clément lui avoit permis de se retirer dans Viterbe; que la peste les en avoit chassés une seconde fois; qu'une partie du couvent, du consentement du duc de Savoye, avoit été reçue dans sa ville de Nice; que les vaisseaux et les galères de l'Ordre étoient entrés dans le port de Ville-Franche; que les autres chevaliers s'étoient, de son consentement, dispersés dans les différentes provinces de la Chrétienté, où son Ordre avoit des commanderies; que la peste étant diminuée à Viterbe, ils s'y étoient rassemblés sous la protec-

Villiers de l'Isle-Adam.

tion du Saint-Siége; et que, dans une situation si incertaine et si déplorable, l'empereur lui offroit généreusement les isles de Malte et du Goze; mais que ses ministres attachoient, à cette donation, des conditions peu compatibles avec l'indépendance nécessaire dans son Ordre; et que les chevaliers ne pouvoient reconnoître un prince particulier pour leur souverain, sans se rendre suspects aux autres; d'ailleurs, qu'il ne désespéroit pas de rentrer dans Rhodes; qu'il y avoit actuellement un parti formé pour en chasser les Turcs; que les principaux habitans de l'isle, et même des officiers de la garnison, étoient entrés dans cette conspiration; qu'il ne manquoit à l'Ordre, pour tenter cette entreprise, que les fonds nécessaires pour lever des troupes, et pour équiper les vaisseaux de la religion; que, si ce projet n'avoit point de succès, il accepteroit Malte; et qu'il espéroit de la générosité de l'empereur, qu'il voudroit bien dispenser l'Ordre d'un assujettissement qui donnoit atteinte à leur liberté, et à cet esprit de neutralité dont les chevaliers faisoient profession.

Le roi d'Angleterre trouva le dessein de reconquérir Rhodes, digne du courage et de la vertu du Grand-Maître : et, pour participer, en quelque manière, à une si noble entreprise, il lui promit vingt mille écus, dont il paya, depuis, la valeur, en canons, et en armes à feu. On ne parla plus de saisie, ni d'arrêt des biens de l'Ordre, et encore moins de disposer des prieurés et

des commanderies. Le roi pria seulement le Grand-Maître de vouloir bien conférer le grand-prieuré d'Irlande au turcopolier, appellé frère Jean Ranson, qui avoit déjà servi utilement ce prince dans le gouvernement de cette isle, et qui avoit sçû, par sa douceur, en apprivoiser les habitans, nation encore farouche, et à demi-barbare. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le Grand-Maître, pour complaire à un roi que l'Ordre avoit tant d'intérêt de ménager, obligea le chevalier Babington de remettre le prieuré d'Irlande à Ranson, qui, en échange, se démit, en sa faveur, de la commanderie de Dinemor, et de la dignité de turcopolier. L'Isle-Adam les fit encore convenir que si Babington parvenoit au grand-prieuré d'Angleterre, il se chargeroit, en faveur de Ranson, d'une pension annuelle de dix-huit cents livres. Le roi parut fort content de la diligence et de l'exactitude avec laquelle le Grand-Maître avoit exécuté ce qu'il avoit exigé de lui : il lui en fit des remercîmens, confirma tous les privilèges de son Ordre ; et, quand ce prince prit congé de lui, pour retourner en Italie, il lui envoya, de sa part, et de la part de la reine, un bassin et une coupe d'or, enrichis de pierreries, que le Grand-Maître remit, depuis, au trésor de la religion.

L'Isle-Adam revenoit en Italie, avec la joye d'avoir maintenu, en France, en Espagne, en Portugal, et en Angleterre, les droits et les privilèges de son Ordre ; et, dans l'espérance de tirer des souverains de ces États, et sur-tout du Pape,

Villiers de l'Isle-Adam.

des forces capables de faire réussir l'entreprise de Rhodes. Mais, pendant que cet illustre vieillard parcouroit les principales Cours de l'Europe, il étoit arrivé, dans Rome, différentes révolutions, qui ne lui permettoient plus de pouvoir compter sur les secours que le Pape lui avoit promis. Nous avons dit que Clément, pour balancer la puissance de Charles-Quint, devenue formidable depuis le gain de la bataille de Pavie, avoit fait une ligue pour la sûreté et la liberté de l'Italie, avec le roi de France, celui d'Angleterre, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, et les Florentins. On l'avoit appellée LA SAINTE LIGUE, parce que le Pape étoit à la tête. Clément, comme la plûpart de ses prédécesseurs, ne craignoit rien tant que le rétablissement de l'autorité impériale, en Italie. Mais les exploits de cette ligue, par les différens intérêts des alliés, ne répondirent pas à l'ardeur avec laquelle elle avoit été formée.

L'empereur, par le moyen des Colonne, ses partisans, suscita une guerre civile dans les États de Clément; et ce pontife, retenu par la crainte de la dépense, s'étant laissé endormir par un traité qu'il fit avec les ministres de l'empereur et les Colonne, congédia les troupes qu'il avoit dans la Romagne. Ses ennemis, le voyant désarmé, au préjudice de leur foi, et du traité qu'ils venoient de signer, entrèrent en armes dans Rome. Le cardinal Pompée Colonne, le plus furieux des ennemis du Pape, étoit à la tête

de ces rebelles (1) : on prétend qu'il en vouloit à sa vie ; que, par sa mort, et la force des armes, il aspiroit à s'élever sur le trône de Saint-Pierre. Le Pape n'eut que le tems de se sauver dans le château Saint-Ange ; mais il n'y avoit pas de vivres pour long-tems ; et il fut contraint de recevoir la loi de ses ennemis. On l'obligea de signer une trève de quatre mois avec l'empereur ; de pardonner aux Colonne, et de donner des ôtages, pour sûreté de sa parole. Mais il n'en étoit pas esclave ; et il n'eut pas plutôt reçu quelque secours du roi d'Angleterre, qu'il reprit les armes, et rompit la trève, sous prétexte qu'on la lui avoit fait signer, le poignard sur la gorge ; et que les Colonne, sur-tout, qui étoient vassaux du Saint-Siège, n'avoient pas pu forcer leur souverain à capituler. Pour venger l'insulte qu'ils lui avoient faite, il commença à faire éclater son ressentiment, en privant solemnellement Pompée Colonne de la dignité de cardinal ; il fit marcher ensuite, contre les seigneurs de ce nom, des troupes qu'il avoit levées, de nouveau, pour sa sûreté. Vitelli, son général, ravagea leurs terres, pilla les villes et les châteaux qui appartenoient à cette Maison, en rasa les murailles, et laissa par-tout de funestes marques du ressentiment de son maître.

L'Italie entière étoit en proye aux différentes armes de l'empereur et des confédérés : on ne

(1) Guichardin, lib. XVII.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

peut exprimer les pillages, les violences, et les inhumanités que tant de troupes, de nations différentes, exerçoient dans les provinces où chaque parti se trouvoit le plus fort. Les soldats n'avoient souvent, pour solde, que la licence et l'impunité; et leurs généraux consultoient moins les ordres qu'ils recevoient de leurs souverains, que les moyens de faire subsister leurs troupes.

Le connétable de Bourbon, prince du sang de France, que le dépit de se voir persécuté par la mère de François I, avoit jetté dans le parti de l'empereur, ne pouvant fournir à la paye d'un corps d'armée qu'il commandoit, pour appaiser les plaintes de ses soldats, leur promit le pillage d'une des plus riches villes d'Italie, sans désigner plus ouvertement quel étoit l'objet de cette entreprise. On avoit vu peu de généraux qui, sans argent, et sans donner de solde à leurs troupes, eûssent acquis, comme lui, leur confiance, et un empire absolu; mais certain air de grandeur, que produit une haute naissance, et que le respect suit toujours, sa rare valeur, sa capacité dans le métier de la guerre, et même des manières familières, sans lui faire rien perdre de sa dignité, lui avoient attiré l'affection de ses soldats, qui l'aimoient jusqu'à l'adoration : et ils jurèrent tous de le suivre, dit Brantôme, quelque part qu'il voulût aller : « Fut-ce, s'écrioient-ils, à « tous les diables ».

La marche de cette armée, qui s'acheminoit, en diligence, vers la Toscane, épouvanta le Pape:

il retomba dans ses incertitudes ordinaires. Les ministres de l'empereur en profitèrent; et ils tâchèrent de lui persuader qu'il ne trouveroit d'avantages solides, et même de sûreté, que dans une étroite alliance avec leur maître.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Clément, quoiqu'il eût déjà été trompé par ses ministres, comme nous le venons de voir, fut bien aise de les croire, et de chasser de son esprit des irrésolutions, qui lui montroient le péril, sans lui donner les moyens de l'éviter: il signa une nouvelle trève. Lannoy, vice-roi de Naples, avec lequel il traitoit, lui répondit qu'il n'avoit plus rien à craindre de Bourbon, et des autres généraux de l'empereur. Il s'en flatta, et il regarda ce traité comme une barrière invincible, qui fermoit, aux troupes Impériales, l'entrée des terres de l'église. Mais Bourbon, soit de concert avec Lannoy, soit contre l'avis de ce ministre, continua sa marche; et on le vit bientôt aux portes de Rome. Il présenta l'escalade; et, en appuyant lui-même une échelle contre la muraille, il reçut un coup de mousquet, qui ne lui laissa que deux heures de vie. Ses soldats, furieux de la mort de leur général, forcèrent ceux qui défendoient la muraille; se jettèrent dans la ville, l'épée à la main, et tuèrent tout ce qui se présenta devant eux. Ils se répandirent, ensuite, dans les différens quartiers de cette capitale du Monde Chrétien; ils entrèrent dans les maisons; et, sans égard pour la dignité, l'âge, ou le sexe, ils y commirent des cruautés et des violences qu'à

1521. 6 mai

1527. 5 mai.

peine on auroit pu craindre des nations les plus barbares. Ce qui est de plus déplorable, c'est que cette affreuse scène ne dura pas seulement vingt-quatre heures, comme il arrive ordinairement, dans les places emportées d'assaut; mais que, pendant plus de deux mois, les Impériaux renouvelloient, tous les jours, les mêmes violences; et, pour satisfaire leur avarice et leur lubricité, ils n'épargnèrent ni les sacrilèges, ni le viol, ni les meurtres de sang-froid.

Le Pape, avec treize cardinaux, s'étoit réfugié dans le château Saint-Ange: il s'y vit bientôt investi; cependant, avec ce qu'il y avoit de troupes, il tint près d'un mois; mais les vivres lui manquant, il fut obligé de capituler, une seconde fois, avec ses ennemis. Les conditions de ce nouveau traité auroient été honteuses, si elles n'eussent été nécessaires: les Impériaux exigèrent de lui qu'il s'obligeât de payer quatre cent mille ducats pour la solde de l'armée. On ajouta qu'il demeureroit prisonnier jusqu'à ce qu'il eût fourni le tiers de cette somme; qu'il seroit, ensuite, transféré dans le château de Naples, pour y attendre ce qu'il plairoit, à l'empereur, d'ordonner de sa personne; et qu'il livreroit les châteaux Saint-Ange, d'Ostie, de Civita-Vecchia, de Castellane, et les villes de Parme, de Plaisance, et de Modène.

Charles-Quint fut ravi de voir, une seconde fois, un de ses plus grands ennemis tombés dans ses fers; mais bien loin de laisser échapper ses

véritables sentimens, par respect pour la religion, il les couvrit des apparences d'une sensible affliction; et, aux premières nouvelles qu'il eut de la prison du Pape, et, comme si ce pontife eut été fait prisonnier par des Turcs ou des corsaires, il prit publiquement le deuil, et fit faire, dans toute l'Espagne, des processions solemnelles pour demander, à Dieu, sa liberté : affectation qu'il poussa trop loin, et dont même, parmi ses sujets, il n'y eut au plus que le petit peuple qui en fût la dupe.

Pendant qu'il jouoit cette comédie en Espagne, d'une manière si peu convenable à un grand empereur, de peur que son prisonnier ne lui échappât, il envoya des ordres à Rome : Qu'on en remît la garde à un vieil officier Espagnol, appellé Alarçon, qui avoit été chargé, à Madrid, de celle de François I. Cet officier n'eut pas moins de dureté pour le Pape, qu'il en avoit fait essuyer au roi de France; et il se comporta envers un prisonnier de cette conséquence, moins en soldat et en officier, que comme auroit pu faire un comité ou un geolier de criminels. Mais, ce qui fut plus sensible, à ce pontife, que le sac de Rome, et sa prison, c'est qu'il apprit que les Florentins, aux premières nouvelles qu'ils eurent de ses malheurs, chassèrent toute la Maison de Médicis, non-seulement de la ville, mais de tout l'État de Florence, sous prétexte qu'elle y étoit trop puissante et trop autorisée.

L'esprit de parti alla jusqu'à arracher les ar-

Villiers de l'Isle-Adam.

mes de cette famille, de tous les endroits où on les avoit placées : tout cela se faisoit par l'instigation des ministres de l'empereur. Le Pape craignoit même que son geolier n'eût des ordres secrets de se défaire de lui ; mais on lui doit cette justice, qu'il n'étoit pas capable de commettre un si grand crime ; et qu'en tenant le Pape resserré, et sans lui accorder le moindre adoucissement dans sa prison, il ne faisoit que suivre son humeur farouche et défiante. Il est bien vrai que nous apprenons d'un historien, que le cardinal Colonne le pressa, plusieurs fois, de faire périr ce pontife : outre que ce cardinal ne respiroit que vengeance, il se flattoit encore de trouver, dans cette vengeance, sa propre élévation. Mais, soit qu'une proposition si détestable fît justement horreur à cet officier, ou que, par la mort du Pape, il craignît de perdre sa part de la rançon, il est toujours certain qu'il rejetta, avec une fermeté invincible, les indignes sollicitations de ce cruel cardinal ; et que tant que le Pape resta sous sa garde, il veilla autant à la conservation de son prisonnier qu'à la sûreté de sa prison.

Le Grand-Maître, qui étoit ami particulier de Clément, attaché étroitement à sa personne et à ses intérêts, fut sensiblement touché de la disgrâce de ce pontife. D'ailleurs l'inimitié déclarée qui étoit entre lui et l'empereur, sa prison, la guerre allumée dans toutes les provinces d'Italie, la part qu'y prenoient la plûpart des souverains de l'Europe, des ligues et des traités qui se né-

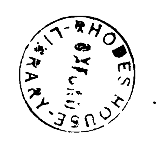
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

gocioient, en même tems, de tous côtés, ne permettoient guères aux chevaliers de Saint-Jean, d'espérer que l'empereur, dans le tumulte des armes, voulût entendre parler de l'affaire de Malte; et sur-tout que ce prince ambitieux et insatiable de domination, se relâchât sur une espèce de vassalité qu'il vouloit attacher à l'inféodation de cette isle. La plûpart des chevaliers, et sur-tout les Français, dans la crainte de tomber sous la puissance de Charles-Quint, montroient autant d'éloignement pour Malte, que les Espagnols avoient de passion de s'y voir établis. Le Grand-Maître jugea bien qu'il n'y avoit que le Pape, qni, par ses bons offices, pût obtenir de l'empereur une cession pure et franche; mais que ce pontife, tant qu'il ne seroit pas réconcilié avec l'empereur, ou ne s'en mêleroit pas, ou s'en mêleroit inutilement. Ainsi on résolut, dans le Conseil de l'Ordre, d'attendre du du bénéfice du tems, un éclaircissement dans les affaires de l'Europe; quelle seroit la destinée du Pape, et le parti qu'on prendroit décisivement au sujet de Rhodes ou de Malte.

Outre la différence qu'il y avoit entre ces deux isles, soit pour leur grandeur, l'étendue de leur domination, et leurs richesses, le Grand-Maître, affligé de se voir le triste témoin des guerres continuelles entre les princes Chrétiens, se souhaitoit au fond de l'Asie; et tous ses vœux se portoient du côté de Rhodes : il n'y avoit pas longtems qu'il en avoit reçu des nouvelles.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Eutimius, métropolitain Grec de cette isle, le premier mobile de l'entreprise, aussi inquiet du retardement, qu'un chef de parti le peut être, et dans la crainte d'être découvert, avoit envoyé, au Grand-Maître, courier sur courier, pour en apprendre des nouvelles, et pour en hâter l'exécution. Le Grand-Maître lui écrivit que la religion n'étant pas en état de fournir, seule, aux frais d'un si grand armement, il avoit été obligé de passer, lui-même, en France, en Espagne et en Angleterre, pour tâcher d'en tirer quelque secours; qu'on armoit actuellement les deux grandes caraques de la religion; qu'il faisoit construire, en même-tems, trois galères; que la France lui en avoit donné les forçats; l'Angleterre, les coursiers et l'artillerie; qu'il étoit obligé de se trouver au Chapître général de son Ordre, qu'il avoit convoqué à Viterbe; mais qu'il espéroit paroître, peu après, devant Rhodes, avec une flotte et des troupes capables d'en chasser les infidèles. Il chargea de cette lettre le commandeur Bosio, l'ambassadeur et le négociateur général de toutes les affaires de l'Ordre; et il le fit repasser en Orient, une seconde fois, pour reconnoître la disposition des esprits, et afin de prendre, avec les principaux habitans de l'isle, les dernières mesures pour l'exécution d'un dessein si important. Les guerres continuelles, qui agitoient toute l'Europe, ne permirent pas aux chevaliers, qui étoient les plus éloignés de l'Italie, de se rendre au Chapître : le Grand-Maître en fit l'ouverture



VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

par un discours également grave et touchant. Il rappella, dans le souvenir de l'assemblée, la perte de Rhodes, les tempêtes qu'il avoit fallu essuyer, la peste et la maladie dont le couvent avoit été affligé, l'avidité des séculiers à envahir les biens de l'Ordre, et la crainte d'un avenir encore plus fâcheux, si on ne le prévenoit par une résidence fixe et dans quelque port de mer, d'où les chevaliers, en renouvellant la guerre contre les infidèles, ôtassent aux souverains peu affectionnés à la religion, le prétexte de s'emparer de ses biens. Déplorant ensuite sa vieillesse, ses courses, ses voyages, ses longs travaux, le malheur des tems, et les misères publiques : « Fal-« loit-il, s'écria ce grand homme, que je survé-« cûsse à la perte de Rhodes, pour être encore « témoin, à l'extrêmité de ma vie, de la dissipa-« tion, et peut-être de la ruine entière d'un Ordre « si saintement institué, et dont le gouverne-« ment m'avoit été confié » ? Alors, adressant la parole à tous les chevaliers, il les conjura, dans les termes les plus pressans, au nom de leurs prédécesseurs, fondateurs de l'Ordre, et par le sang qu'eux-mêmes et leurs confrères venoient de répandre à la défense de Rhodes, de faire cesser des divisions qui ne pouvoient qu'être très-funestes à la religion, et de se réunir tous dans un même sentiment, au sujet du choix d'un port pour la résidence du couvent.

Un discours si touchant, ses cheveux qui avoient blanchi à la guerre et sous le casque,

Villiers de l'Isle-Adam.

son désintéressement, son zèle et son affection infinie pour la conservation de l'Ordre, attendrirent toute l'assemblée; et, comme il n'y avoit que deux ou trois des principaux du Conseil qui sçûssent le secret de l'affaire de Rhodes, toutes les voix des différentes nations, se réunirent à demander, à l'empereur, l'isle de Malte, mais franche de toute sujétion, et à condition seulement de faire dire, tous les ans, une messe en mémoire de ce bienfait, le jour que se passeroit cette donation, et d'envoyer, à son vice-roi de Sicile, un faucon, mais sans députation, et par qui on jugeroit à propos.

On fit partir aussitôt des députés pour la Cour de Madrid, qui, à ces conditions, avoient ordre de traiter avec les ministres de l'empereur; mais ils les trouvèrent plus froids et plus concertés qu'on ne leur avoit fait espérer. Quelque désir que l'empereur eût d'abord fait paroître d'établir l'Ordre de Saint-Jean dans l'isle de Malte, et de s'en servir, comme d'un boulevard, pour mettre à l'abri des incursions des infidèles, la Sicile et les côtes du royaume de Naples, on lui fit craindre, depuis, que, dans la conjoncture présente, et pendant qu'il étoit en guerre avec la France, le Grand-Maître, Français de nation, n'ouvrît ses ports aux flottes de son ennemi et de ses confédérés, et qu'il ne favorisât leurs entreprises. D'ailleurs l'attachement des chevaliers pour les intérêts du Saint-Siége, n'étoit pas moins suspect à l'empereur. D'un autre côté, celui des

députés de cet Ordre qui avoit le secret des affaires, et qui sçavoit que le Grand-Maître conservoit toujours l'espérance de rentrer dans Rhodes, ne pressoit pas beaucoup cette négociation : ainsi, par les différentes vûes de ceux qui traitoient, elle traîna encore long-tems; et on jugea bien que cette grande affaire ne se conclûroit que dans une paix générale, ou tout au moins par la liberté du Pape, et sa réconciliation feinte ou véritable avec l'empereur.

On la croyoit encore bien éloignée; mais la marche de l'armée de France, commandée par le maréchal de Lautrec, qui s'avançoit du côté de Rome, en hâta la conclusion. Cette armée étoit composée de vingt-six mille hommes de pied, de mille hommes d'armes, sans compter la cavalerie légère. Il n'y avoit, au contraire, dans Rome, qu'un malheureux reste de troupes Espagnoles et Allemandes, qui avoient saccagé cette grande ville : le pillage et le butin avoient fait déserter un grand nombre de soldats; il n'en étoit pas moins péri par la crapule, la débauche et les maladies contagieuses, qui, infectant alors différens cantons de l'Italie, avoient achevé de ruiner cette armée. 1528.

Ainsi l'empereur, prévoyant qu'il ne pourroit pas empêcher les Français de remettre le Pape en liberté, voulut s'en faire honneur. Mais, comme son intérêt étoit fort supérieur à de simples vûes de générosité, il ordonna à ses ministres, en traitant avec lui, d'en tirer tous les avan-

tages qu'ils pourroient. Hugues de Moncade, qui se trouva chargé de cette négociation, lui dit qu'il avoit ordre de l'empereur de le mettre en pleine liberté; et même, pour lui en faire goûter les prémices, il fut moins resserré. Il exigea d'abord qu'il se détachât de la ligue, et qu'il reprît le caractère de père commun de tous les Chrétiens. Il n'y eut pas beaucoup de difficultés sur cet article : le Pape, peu scrupuleux sur sa parole, pour se tirer d'embarras, auroit signé, tous les jours, de nouveaux traités. Mais on lui demanda Hypolite et Alexandre de Médicis en ôtage, et pour caution de l'exécution du traité. Le ministre impérial ajouta que, quoique ce ne fût pas l'intention de son maître, cependant il ne pouvoit lui ouvrir entièrement les portes de sa prison, qu'il n'eût payé comptant les quatre cent mille ducats dont on étoit convenu dans le précédent traité; et que, sans cette condition préalable, il craignoit que les soldats de l'empereur, la plûpart Luthériens, et dont il n'étoit pas le maître, n'attentâssent à la personne de Sa Sainteté.

Ce pontife entendit bien ce langage; mais il craignoit encore plus Moncade, lui-même, que ses soldats. Pour se tirer plutôt de ses mains, il promit de payer, comptant, quatre-vingt-quinze mille ducats; de donner une pareille somme, quinze jours après sa sortie de Rome, et le surplus, dans les trois mois suivans. Pour fournir

cette somme, il fallut, dit Guichardin (1), avant de sortir du château Saint-Ange, aliéner des biens de l'église; vendre, pour ainsi dire, à l'encan, et à de très-indignes sujets, trois chapeaux de cardinal; et cela, dit cet historien, pour soudoyer des hérétiques, aux dépens et du consentement du vicaire de Jésus-Christ, qui fut encore obligé, pour sûreté de sa parole, de donner, en ôtage, outre ses neveux, plusieurs cardinaux qui lui étoient les plus attachés.

On fixa, au 9 de décembre, le jour qu'il devoit être mis en liberté; mais comme, malgré tous les traités, il règnoit, de part et d'autre, une défiance réciproque, le Pape, craignant que Moncade ne lui manquât de parole, pendant qu'il étoit moins observé, trouva le moyen, la nuit précédente, de sortir du château, déguisé en marchand; et, ayant monté sur un cheval d'Espagne, il gagna, en diligence, le château d'Orviette, où il se retira.

Ce pontife, persuadé qu'il ne devoit sa liberté qu'à la foiblesse des troupes de l'empereur, et à l'approche de l'armée de France, en écrivit une lettre fort obligeante au maréchal de Lautrec (2); et, comme si, par un léger compliment, il eut satisfait à ses premiers engagemens, il se tint, depuis, dans une espèce de neutralité, dont il eut été à souhaiter, pour l'édification de l'église,

(1) Lib. XVIII. — (2) Idem, ibid.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

qu'il ne se fût jamais éloigné. Cependant, la guerre entre l'empereur et les confédérés, dura encore près de deux ans, avec différens succès; mais toujours avec la même fureur et la même animosité.

Pendant ce tems-là, le commandeur Bosio, que le Grand-Maître avoit envoyé à Rhodes, comme nous l'avons dit, en revint avec de mauvaises nouvelles. Le projet dont il s'agissoit, avoit été communiqué à trop de personnes, et l'exécution en avoit été trop long-tems différée pour qu'il eût pu demeurer secret. Les Turcs en eurent quelque soupçon: le Grand-Seigneur changea aussitôt la garnison, fit mourir plusieurs Chrétiens Grecs, et même des Mahométans: et ce ne fut qu'avec des peines infinies, et au travers de mille périls, que le commandeur Bosio put échapper aux perquisitions du gouverneur de Rhodes. Pour se consoler de ce mauvais succès, ce religieux, d'un génie très-profond, et fertile en ressources, proposa, au Grand-Maître, le dessein de s'emparer de la ville de Modon, et d'y transférer la résidence et l'habitation de l'Ordre.

Cette ville, située dans la Morée, avoit appartenu aux Vénitiens, dès l'an 1124 (1). Bajazet II s'en empara, en 1498. Un Rhodien, appellé Lomelin Del-Campo, et retiré à Messine depuis la perte de Rhodes, fit envisager à Bosio, à son passage pour cette isle, qu'il ne seroit pas diffi-

(1) Bosio, tom. 13, lib. V et VI.

Villiers de l'Isle-Adam.

cile à l'Ordre de se rendre maître de Modon, par le moyen de deux Turcs Grecs et Chrétiens de naissance, avec lesquels il entretenoit une relation assez particulière au sujet du commerce, et qui lui avoient confié les remords qu'ils souffroient d'avoir renoncé à la foi, et le désir sincère de rentrer dans le sein de l'église, sitôt qu'ils en trouveroient l'occasion favorable; que l'un de ces renégats, appellé Calojean, commandoit sur le port; et que l'autre, appellé Scandali, en qualité de grand-douanier, étoit maître de la porte du môle; et que tous deux seroient ravis de favoriser une entreprise, qui remettroit une place aussi importante au pouvoir des Chrétiens. Bosio, toujours vif et entreprenant, quand il y alloit des intérêts de la religion, voulut reconnoître lui-même la place, et s'aboucher, s'il le pouvoit, avec les deux Turcs. Dans cette vûe, il prit des lettres de Lomelin, pour l'un et l'autre; et, en passant proche de l'isle de Sapienza, qui est proche la côte méridionale de la Morée, et vis-à-vis de la ville de Modon, à la faveur d'une cale, il s'y tint couvert, et envoya à Modon, dans une barque de pêcheur, un Rhodien de sa suite, appellé Stefi Marquet, qui remit, de sa part, ses lettres aux deux Turcs. Ils se rendirent, la nuit, à son bord; il les trouva pleins d'un sincère repentir de leur faute, et résolus de l'expier, aux dépens même de leur vie. Le commandeur les confirma dans une si généreuse résolution; et, après avoir examiné ensemble les

Villiers de l'Isle-Adam.

différens moyens d'exécuter leur projet, ils s'arrêtèrent à celui-ci : Qu'à la faveur de cette intelligence, on cacheroit un nombre de chevaliers dans des vaisseaux marchands; qu'une partie de ces chevaliers seroit introduite, la nuit, dans la tour qui commandoit le port, et que les autres se saisiroient de la porte du môle; qu'on tireroit ensuite un coup de canon pour signal; et que, pour lors, la flotte Chrétienne, cachée derrière l'isle de Sapienza, s'avanceroit; et que les troupes, après être débarquées, entreroient par la porte du Môle, se jetteroient dans la place, et s'en empareroient.

Bosio, trouvant beaucoup de facilité dans cette entreprise, donna de grandes louanges aux deux renégats. Il les exhorta à persévérer constamment dans le dessein que le ciel leur avoit inspiré pour leur salut; et, en même-tems, il leur promit de grandes récompenses, s'ils contribuoient à la conquête de Modon. Il continua ensuite son voyage; et, à son retour en Italie, il rendit compte au Grand-Maître de cette nouvelle négociation; lui représenta que Modon étoit située dans un pays fertile et abondant, et où on pourroit s'étendre, si l'entreprise avoit un heureux succès; que la place n'étoit commandée par aucune hauteur voisine; que la mer l'environnoit de deux côtés, et qu'elle étoit séparée de la terre-ferme par un fossé qu'on pouvoit élargir; que le port étoit spacieux, et assûré, par le moyen d'un grand môle et de plusieurs écueils

qui en défendoient l'entrée; et que, l'isle de Sapienza en étant voisine, on y pourroit construire une citadelle, qui serviroit d'une fortification avancée à l'égard de la ville de Modon.

Le Grand-Maître ne rejetta pas cette proposition; mais, comme c'étoit un esprit solide, voyant l'affaire de Rhodes absolument échouée, il préféra l'établissement certain de Malte à des espérances incertaines de la conquête de Modon. Cependant, comme, dans ce dernier projet, il y vit de la facilité, il en remit l'exécution après qu'il auroit pris possession des isles de Malte et du Goze; et il envoya Bosio au Pape, le solliciter, de sa part, et de celle de tout l'Ordre, de vouloir bien intervenir dans le traité qu'on proposoit au sujet de Malte, et d'en adoucir, par son crédit, la rigueur des conditions.

Ce pontife, éloigné de Rome, épuisé d'argent, rebuté des malheurs de la guerre, travailloit, alors, par un nouveau traité, avec Charles-Quint, à réparer ses pertes : et ce prince, s'il eut pu se fier à sa parole, n'y auroit pas eu d'éloignement : il auroit même été bien aise, par une réconciliation d'éclat, d'effacer, du souvenir des Chrétiens, le scandale qu'il avoit causé, par la prison du Saint-Père, et par le saccagement affreux de la ville de Rome.

Clément n'avoit, pour ainsi dire, qu'un endroit sensible, qui étoit le rétablissement de sa Maison dans Florence. Charles-Quint le prit de ce côté-là : il lui offrit Marguerite d'Autriche, sa

Villiers de l'Isle-Adam.

fille naturelle, pour Alexandre de Médicis, petit-neveu, d'autres disent fils de ce pontife. Les négociateurs ajoutèrent que l'empereur s'engageoit à le faire souverain de la ville et de l'État de Florence; et que, dans le cours de l'année 1530, et après la cérémonie de son couronnement, il enverroit, devant Florence, une puissante armée, commandée par ses plus habiles généraux, pour y faire reconnoître l'autorité du jeune Alexandre, son neveu. Des propositions si avantageuses, et telles que le Pape n'auroit pu espérer, quand même la ligue auroit été victorieuse, lui firent oublier ses disgrâces, et les outrages de l'empereur. Il s'engagea, de son côté, pour contribuer à une conquête qui lui étoit si importante, de fournir, à ses dépens, huit mille hommes pour cette entreprise. Il promit, en même-tems, de donner, à l'empereur, l'investiture du royaume de Naples, sans autre redevance annuelle, que d'une haquenée blanche; et il convint, avec les agens de l'empereur, qu'il se transporteroit à Bologne, au plus tard dans le mois de janvier de l'année suivante, pour y couronner solemnellement ce prince: ce traité fut

29 juin. 1529.

signé le 29 de juin de l'année 1529. La duchesse Louise de Savoye, mère du roi, et Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur, gouvernante des Pays-Bas, en signèrent un autre à Cambray, au nom du roi et de l'empereur, qu'on appella le Traité des Dames.

Tel étoit l'état de l'Europe, lorsque Bosio ar-

riva à la Cour du Pape; et, quoique l'affaire de Rhodes n'eût pas réussi, ce pontife fut si content de la manière dont il lui rendit compte de sa négociation, et de celle qu'il avoit commencée pour Modon, que, comme il étoit grand négociateur lui-même, ou, pour mieux dire, qu'il avoit le goût des négociations, sans en avoir ni le talent, ni l'habileté, il le retint, auprès de lui, en qualité de son camerier secret; et il lui ordonna d'écrire, au Grand-Maître, qu'il espéroit d'obtenir de l'empereur, à leur entrevue à Bologne, l'isle de Malte pour son Ordre, avec un affranchissement entier de toutes les conditions onéreuses que ses ministres y vouloient attacher. L'empereur, vers la fin de l'année, passa d'Espagne en Italie, et se rendit ensuite à Bologne. Le Pape y fit la cérémonie de son couronnement: ils prirent, dans leur entrevue, des mesures pour établir, dans Florence, le jeune Médicis en qualité de souverain.

Le Pape, voyant cet heureux acheminement au rétablissement de sa Maison, recommanda à l'empereur, avec les instances les plus pressantes, les intérêts de l'Ordre de Saint-Jean, dans lequel il avoit été élevé, et qu'il considéroit, pour ainsi dire, comme sa seconde Maison. Quoique l'empereur fût peu en prise aux sollicitations dans lesquelles il ne trouvoit pas son intérêt; cependant, dans la conjoncture de sa réconciliation avec le Pape, il ne put lui rien refuser; et on peut dire que c'est à ce pontife

Villiers de l'Isle-Adam.

que la Maison de Médicis, et l'Ordre de Saint-Jean doivent leur rétablissement. Le traité concernant les chevaliers fut signé, le 24 de mars, à Castel-Franco, petite ville du Bolonois. L'empereur y déclaroit qu'en considération de l'affection particulière qu'il avoit toujours portée à cet Ordre, et des services importans qu'il rendoit, depuis tant de siècles, à la République Chrétienne, et, pour le mettre en état de les continuer contre les ennemis de la foi, il avoit cédé et donné à perpétuité, tant en son nom que pour ses héritiers, et pour ses successeurs, au très-révérend Grand-Maître dudit Ordre, et à la dite religion de Saint-Jean, comme fief noble, libre et franc, les châteaux, places et isles de Tripoli, Malte et Goze, avec tous leurs territoires et jurisdictions, haute et moyenne-justice, et droit de vie et de mort, avec toutes autres maisons, exemptions, privilèges, rentes et autres droits et immunités, à la charge qu'à l'avenir le Grand-Maître et les chevaliers tiendroient ces places, de lui et de ses successeurs au royaume de Sicile, comme fiefs nobles, francs et libres, et sans être obligés à autre chose qu'à donner, tous les ans, au jour de la Toussaint, un faucon; et que, dans la vacance de l'évêché de Malte, le Grand-Maître et le couvent seroient obligés de lui présenter, et à ses successeurs, trois personsonnes pieuses et sçavantes, dont il choisiroit une pour remplir cette dignité; et que le préféré seroit honoré de la grande croix de l'Ordre, avec

le privilège, en cette qualité, d'entrer dans le Conseil. On verra cet acte tout au long, à la fin de ce volume.

L'empereur ne l'eut pas plutôt signé, qu'il le remit au commandeur Bosio, pour le porter au Grand-Maître. Ce zèlé ministre se mit aussitôt en chemin; mais comme, pour satisfaire son impatience, et faire une plus grande diligence, le cocher pressoit ses chevaux, le carosse versa, l'ambassadeur fut blessé considérablement; et, pour surcroît de malheur, un chirurgien mal adroit, qui avoit été appellé pour le saigner, au lieu d'ouvrir la veine, lui piqua l'artère sans s'en appercevoir; et le sang s'extravasant au travers des chairs et des muscles du bras, y causa une enflure qui fut bientôt suivie de la gangrène, qui termina les jours de cet excellent homme. Mais, avant que d'expirer, il confia à un gentilhomme Rhodien, appellé Statigogulo, et qui étoit attaché à sa personne, le paquet de l'empereur pour le rendre au Grand-Maître; et il le chargea de l'exhorter, de sa part, à entretenir toujours l'intelligence de Modon, et dont il étoit persuadé, dit-il, que l'Ordre tireroit, un jour, de grands avantages. Le Rhodien s'acquitta exactement de sa commission.

Ce ne fut qu'avec une sensible douleur que le Grand-Maître apprit la mort de Bosio: pour suivre ses vûes, il envoya, depuis, le même Rhodien, à Modon, avec de riches présens pour les deux renégats. Il le chargea de reconnoître leur

Villiers de l'Isle-Adam.

caractère, la disposition où ils étoient, et s'ils n'avoient point changé de sentiment: et, en cas qu'il les trouva pleins de fermeté, et capables de tout entreprendre pour le service de la religion, il en devoit tirer un plan de la ville et des environs, afin de pouvoir régler, d'avance, l'ordre des attaques. Ce gentilhomme, après avoir débarqué à Modon, déguisé en marchand Grec, trouva les deux Turcs constans et inébranlables dans leur résolution. Ils lui firent voir la facilité de l'entreprise par l'autorité qu'ils avoient, l'un dans la tour du port, et l'autre, par les clefs de la porte du môle qui étoient en leur disposition. Ils lui dirent que l'entreprise *étoit immanquable*, pourvu que les chevaliers s'y présentâssent avec un bon corps de troupes, capable de vaincre la garnison et les habitans. Après plusieurs conférences, ils convinrent de remettre l'exécution de ce projet vers la fin de l'été suivant, afin que, si le succès en étoit favorable, comme on avoit sujet de l'espérer, la nouvelle n'en étant apportée à Constantinople que dans l'automne, les Turcs ne pûssent se mettre en mer pendant l'hyver, et que les chevaliers eûssent le tems de s'affermir dans leur conquête.

Le Grand-Maître et le Conseil n'eurent pas plutôt reçu et examiné le diplôme qui contenoit la donation de Malte, qu'ils dépêchèrent deux des principaux commandeurs pour en remercier l'empereur, au nom de tout l'Ordre. Ils

envoyèrent, en même-tems, une copie authentique d'un acte aussi important au prieur Salviati, leur ambassadeur à Rome, et neveu du Pape, afin qu'il en obtînt la confirmation de ce pontife, le premier supérieur de l'Ordre. Clément l'accorda, avec beaucoup de joye, en plein consistoire; et, pour rendre cet acte plus solemnel, il en fit dresser et publier une bulle, en date du 25 avril. Le Grand-Maître, peu de tems après, envoya en Sicile, de la part de la religion, Hugues de Copones, général des galères de l'Ordre, et Jean Boniface, bailli de Manosque, de la langue de Provence, en qualité d'ambassadeurs, pour prêter le serment de fidélité entre les mains d'Hector Pignatelli, duc de Montéléon, vice-roi de Sicile. Les ambassadeurs s'acquittèrent de ce devoir dans l'église de Palerme; et, après les cérémonies ordinaires, ils reçurent l'acte d'investiture que le vice-roi leur remit au nom de l'empereur. Ce seigneur nomma ensuite six commissaires, qui s'embarquèrent sur les mêmes galères de la religion qui avoient apporté les ambassadeurs en Sicile; et ils allèrent, de concert, à Malte, au Goze, et à Tripoli, dont ces commissaires les mirent en possession. En vertu des pouvoirs qu'ils avoient du Grand-Maître et du Conseil, ils firent serment, en leur nom, de conserver, aux habitans et au peuple de ces isles, leurs droits, coûtumes et priviléges. Ils laissèrent, par ordre du Grand-Maître, dans l'isle de Malte, pour gouverneur et capitaine d'armes,

le commandeur Aurelio Botigella, et le chevalier Augustin de Ventioville pour son lieutenant.

Un officier Espagnol, appellé Alvarez de Nava, qui commandoit dans le château Saint-Ange, leur ayant remis ce fort, on en confia la garde au commandeur Pierre Piton, qui y entra avec une compagnie d'infanterie. Le Grand-Maître envoya, peu après, deux galères et un galion, chargés d'un bon nombre de chevaliers, à Tripoli, dont il nomma, pour gouverneur, Gaspard de Sanguesse, commandeur d'Aliagne. Les commissaires, après avoir pourvu à la défense de ces places, se rembarquèrent, et se rendirent en Sicile, et à Sarragosse, où le Conseil, pour la commodité du transport à Malte, s'étoit déjà rendu depuis quelque tems.

Le Grand-Maître, avant son départ, envoya à Malte un grand nombre d'ouvriers et de matériaux pour rétablir le logement du château Saint-Ange, qui étoit absolument ruiné; et les mêmes vaisseaux y portèrent de la poudre et des munitions de guerre. Mais, quand il fut question d'y faire passer des grains, le vice-roi de Sicile exigea les droits de traite-foraine; et le maître de la monnoye fit signifier, au Conseil, que l'empereur ne souffriroit pas qu'on en battît, à Malte, à d'autre coin que le sien, et même par ses seuls officiers. Ces difficultés retardèrent le départ de tous les chevaliers. Le Grand-Maître et le Conseil n'ignoroient pas que Malte ne pou-

voit subsister sans le secours des bleds de la Sicile; et ils regardèrent ces droits de traite dont les habitans de Malte, en qualité de regnicoles de la Sicile, avoient toujours été affranchis, comme un impôt et un tribut indirect auquel la religion alloit être assujettie. Villiers de l'Isle-Adam.

Ils n'étoient pas moins indignés qu'on prétendît priver un Ordre libre et souverain des droits de battre monnoye : tout cela faisoit craindre que l'empereur, prince dangereux dans ses traités, et dont les paroles les plus claires en apparence, cachoient souvent des équivoques, ne se fît, un jour, un droit de ces prétentions, et qu'il ne s'en servît pour tenir l'Ordre dans une dépendance absolue. De pareilles réflexions allarmèrent la plûpart des chevaliers: il y en avoit plusieurs qui soutenoient que la religion ne conserveroit jamais sa liberté dans le voisinage d'un prince si ambitieux et si puissant; d'autres, plus emportés, et qui outroient les choses, disoient hautement qu'il falloit rompre le traité; que Malte étoit une isle stérile, ou plutôt un rocher, où ils mourroient de faim; que les deux élémens de la nourriture de l'homme, le pain et l'eau, y manquoient; et que le présent que Charles-Quint leur avoit fait, ne valoit pas le parchemin qu'on avoit employé à écrire l'acte de la donation. Mais le Grand-Maître et le Conseil, plus sages et plus mesurés dans leurs vûes et dans leurs paroles, jugèrent à propos de s'éclaircir des intentions de l'empereur, par lui-même; on lui dé-

Villiers de l'Isle-Adam.

pêcha exprès deux ambassadeurs, qui furent chargés de lui représenter que sa majesté impériale n'ignoroit pas que, bien loin de tirer aucune utilité des isles de Malte, du Goze, et de la ville de Tripoli, elle dépensoit, tous les ans, plus de trois cent quarante mille livres pour en entretenir les garnisons; que les habitans n'y auroient jamais pu subsister, s'ils n'avoient été reconnus, de tout tems, pour regnicoles de la Sicile, et si, en cette qualité, ils n'avoient pas joui de la traite libre des grains; que la religion avoit été surprise qu'on voulût rendre sa condition pire que celle des peuples, qu'on lui offroit pour ses sujets; qu'il ne paroissoit pas moins extraordinaire que, par l'acte de la donation, l'Ordre fût reconnu pour souverain, et cependant qu'on voulût l'empêcher de battre monnoye, et le priver, par-là, d'un des plus beaux droits régaliens, et dont le grand-prieur d'Allemagne jouissoit même pleinement dans l'empire. On ordonna, aux ambassadeurs, de tenir ferme sur ces deux articles; et, par une instruction particulière, on les chargea expressément, en cas que l'empereur ne voulût pas se relâcher des prétentions de ses ministres, de lui remettre, sur le champ, l'acte de sa donation, de prendre congé de ce prince, et de s'en revenir aussitôt.

Ces deux ambassadeurs, étant arrivés à la Cour de l'empereur, et admis à son audience, au lieu de lui parler d'abord du principal sujet de leur voyage, lui dirent qu'ils étoient envoyés, par

leurs supérieurs, pour remercier sa majesté impériale de l'exactitude et de la facilité que ses commissaires avoient apportées pour mettre la religion en possession des isles et des places qu'il avoit eu la bonté de lui céder; et que le Grand-Maître étoit à la veille de s'y transporter avec tout le couvent. Ils ajoutèrent ensuite qu'il seroit même déjà parti, s'il n'étoit survenu quelques difficultés, que le vice-roi de Sicile n'avoit fait naître que par le zèle pour son service; mais que tout l'Ordre espéroit que sa majesté, par une suite de ses bontés, voudroit bien les résoudre et terminer là-dessus. Après lui avoir rapporté, en peu de paroles, en quoi consistoient les prétentions du vice-roi, comme si l'empereur n'en eût pas été instruit, ils lui insinuèrent adroitement que, quoique le Grand-Maître et le Conseil connûssent bien l'importance et le prix de la donation de l'isle de Malte, cependant l'acceptation ne s'en étoit pas faite par un consentement unanime de tous les chevaliers; que les Français, sur-tout, élevés à Rhodes, et dans l'indépendance que produit une pleine souveraineté, en avoient témoigné le plus d'éloignement; qu'il étoit à craindre qu'ils ne se fissent un prétexte des différentes prétentions du vice-roi, pour s'opposer à la translation du Conseil; que sa majesté impériale n'ignoroit pas que, dans une République libre et composée de chevaliers de différentes nations, et élevés dans une certaine hauteur de courage, les supérieurs ne devoient

user de leur autorité qu'avec un extrême ménagement, et sur-tout dans une affaire où chaque particulier se croyoit aussi intéressé que ses supérieurs : ce qui engageoit le Grand-Maître et le Conseil à conjurer sa majesté d'achever, lui-même, son ouvrage, et de vouloir bien lever, par sa souveraine autorité, les obstacles que formoient ses ministres. Ils finirent, en l'assûrant qu'il trouveroit, dans la reconnoissance libre et volontaire des chevaliers, et dans leur zèle pour la défense de ses États contre les infidèles, un dédommagement bien supérieur à toutes les prétentions du vice-roi.

Quoique l'empereur, en cédant, à l'Ordre de Saint-Jean, l'isle de Malte, eût pour objet d'en faire un boulevard qui couvriroit ses États de Sicile et de Naples; cependant ce prince ne se relâchoit jamais sur le moindre intérêt, que dans la vûe d'en tirer un plus considérable. Il tint ferme sur les prétentions du vice-roi; et il crut que l'affaire étoit trop engagée, pour que l'Ordre, sur le refus de ces deux articles, rompît le traité. Ainsi, pour augmenter ses droits de traite, il déclara qu'il ne pouvoit consentir que la religion tirât du bled de la Sicile, à moins de payer une somme dont on conviendroit par chaque tonneau; et, pour se procurer une espèce de droit de souveraineté sur la religion, il ajouta qu'il ne souffriroit point que l'Ordre battît monnoye, ni qu'aucune autre eût cours dans l'isle, que celle qui seroit frappée à son coin.

Si ces deux ministres eussent suivi, au pied de la lettre, leur instruction, toute négociation auroit été rompue; mais ils la trouvèrent assez importante, pour demander de nouveaux ordres au Conseil. Ils en écrivirent, en diligence, au Grand-Maître, qui en fit aussitôt part au Pape, le protecteur de la religion. Ce pontife dépêcha, à l'empereur, le prieur Salviati, son neveu, qui résidoit auprès de Sa Sainteté, de la part du Grand-Maître et de tout l'Ordre; et ce ministre se servit si utilement du crédit qu'avoit alors le Pape auprès de l'empereur, qu'il en obtint un nouveau traité, où les deux articles, concernant la traite du bled et la monnoye, furent insérés en faveur de la religion.

Il ne manquoit plus, pour l'entier établissement des chevaliers dans Malte, que le passage du Grand-Maître, du Conseil, et de tous les chevaliers dans cette isle. On embarqua d'abord, sur cinq galères, deux grandes caraques, et différens vaisseaux de transport, ce peuple de Rhodes, qui s'étoit attaché à la fortune et à la suite de la religion. On mit, dans les vaisseaux, les effets et les Titres de l'Ordre, avec des meubles, des vivres, et des munitions de guerre et de bouche. Un grand nombre de chevaliers et de troupes, qui étoient à leur solde, passèrent sur cette petite flotte, qui, avant que d'arriver, essuya une furieuse tempête, dans laquelle une galère, qui échoua contre un écueil, fut entièrement brisée. Une des caraques pensa aussi périr;

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

elle étoit déjà entrée dans le port de Malte, lorsqu'il s'éleva des vents si violens, que, quoiqu'elle fût arrêtée par trois ancres, les cables se rompirent; et, après avoir été poussée, deux fois, contre terre, elle s'enfonça dans le sable. On la croyoit perdue, mais un vent contraire la releva; et on la remit à flots, sans que le corps du vaisseau se trouvât endommagé. Ceux qui tournent tout en augures, ne manquèrent pas de publier que le ciel, par cet évènement particulier, sembloit désigner la destinée de l'Ordre, qui, après avoir essuyé tant d'orages et de péril, se fixeroit enfin heureusement dans l'isle de Malte.

Cette isle est située sous le trente-neuvième degré de longitude, et le trente-quatrième de latitude : elle a la Mer Méditerranée à l'Orient; la Sicile, qui n'en est éloignée que de quinze lieues au septentrion; Tripoli de Barbarie, au midi; et les isles de Pantalarée, de Linose et de Lampadouse, à l'Occident; et cet endroit de la mer, qui sépare cette isle de la Sicile, est appellé communément le canal de Malte. Suivant la tradition du pays, cette isle avoit été anciennement sous la domination d'un prince Africain, appellé Battus. Les Carthaginois s'en emparèrent depuis; et, dans le tems que les chevaliers de Saint-Jean s'en mirent en possession, on y trouvoit encore, sur des morceaux de marbre et de colonne brisées, des inscriptions en langue Punique. Les Romains, pendant les guerres de Sicile, en chassèrent les Carthaginois. Depuis la décadence de

l'empire, et vers le neuvième siècle, les Arabes s'en emparèrent. Roger le Normand, comte de Sicile, vers l'an 1190, conquit cette isle sur ces barbares; et, depuis ce tems-là, elle demeura annexée au royaume de Sicile, dont elle suivit toujours la fortune.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le Grand-Maître, le Conseil et les principaux commandeurs entrèrent dans le grand port, le 26 octobre; et, après être débarqués, ils allèrent droit à l'église paroissiale de Saint-Laurent. Après y avoir rendu leurs premiers hommages à celui que l'Ordre reconnoissoit pour son unique souverain, on se rendit au bourg situé au pied du château Saint-Ange. A peine le Grand-Maître y put trouver une maison pour se loger : ce n'étoient que des cabanes pour des pêcheurs, dans lesquelles les commandeurs et les chevaliers se dispersèrent. L'Isle-Adam se logea dans le château. Quelques jours après son entrée, il fut prendre possession de la capitale, située plus avant dans les terres, et environ au milieu de l'isle. Elle est appellée par Ptolomée, *Melita*, du nom commun à toute l'isle; d'autres la nomment *la ville notable*. On prétend que cette capitale n'avoit pas treize cents pas de circuit : c'étoit la résidence ordinaire de l'évêque. Le Grand-Maître, après y avoir fait reconnoître son autorité, parcourut toute l'isle, pour trouver un endroit sûr et commode où il pût établir le Conseil et le Corps entier des chevaliers.

Nous avons dit que les deux plus grands ports

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

étoient séparés par une langue de terre ou rocher, appellé le *Mont Scéberras*, qui les commandoit. Cette situation paroissoit très-commode pour y fonder et y construire une nouvelle ville. Le Grand-Maître eût bien voulu, en cas que l'Ordre pût subsister dans cette isle, établir, en cet endroit, le couvent; mais comme un pareil dessein, tout utile qu'il fut jugé, étoit au-dessus des forces de la religion, il fallut, dans ces commencemens, que le Grand-Maître et le Conseil se fixâssent dans le château Saint-Ange, la seule place de défense qu'il y eût dans cette isle; et les chevaliers s'étendirent dans le bourg qui étoit situé au pied de ce fort: ce fut leur première résidence. Cette bourgade étoit sans fortifications, et commandée de tous côtés. Pour n'être pas surpris par des corsaires, l'Isle-Adam la fit enfermer de murailles: on y ajouta, depuis, des flancs avec des ressauts, d'espace en espace, à cause de l'inégalité et de la pente du terrein. Le dessein du Grand-Maître n'étoit pas de s'arrêter long-tems en cet endroit: il vouloit, avant que de s'y fixer absolument, tenter l'entreprise de Modon, ville riche, peuplée, et, ce qui le flattoit le plus, peu éloignée de Rhodes, que la religion auroit pu surprendre à la faveur de quelque guerre civile entre les Turcs, ou même dans d'autres conjonctures, attaquer à force ouverte. En cas que l'entreprise de Modon manquât, et que la religion fût réduite à rester à Malte, son projet étoit de construire une nouvelle ville sur cette pointe de

rocher dont nous venons de parler, et qu'on appelloit *Mont Scéberras*. Mais les dépenses immenses que la religion avoit faites depuis huit ans, pour faire subsister, en Italie, les Rhodiens et les chevaliers; ses différentes translations de Candie à Messine, de Messine à Civita-Vecchia, de-là à Viterbe, de Viterbe à Nice, à Ville-Franche, et en d'autres places d'Italie, et même de Sicile, où les chevaliers, pour subsister plus aisément, s'étoient dispersés avec la permission du Grand-Maître; tant de courses, de voyages, de translations d'un peuple entier qui composoit cette colonie, avoient épuisé le trésor de l'Ordre, et ne permettoient pas, à l'Isle-Adam, de pouvoir exécuter un si grand projet. Tout ce qu'il voyoit même dans l'isle de Malte, l'en dégoûtoit : la stérilité du terroir, le pain qu'il falloit, pour ainsi dire, aller chercher jusqu'en Sicile; la pauvreté des habitans, leurs manières sauvages et grossières; nulle place de défense, si on étoit attaqué; de si tristes considérations l'affligeoient sensiblement, et rappelloient, avec douleur, dans son esprit, le souvenir de Rhodes, abondante en grains, riche par son grand commerce, puissante par ses flottes et ses armemens, et la capitale de cinq ou six autres isles ou places, dont la moindre étoit bien mieux fortifiée que Malte. Mais comme ce Grand-Maître avoit un courage et une grandeur d'âme supérieurs aux plus fâcheux évènemens, il prit généreusement son parti; et, sans perdre de vûe l'entreprise de Modon, il

Villiers de l'Isle-Adam.

donnoit tous ses soins à construire quelques maisons pour le logement des chevaliers, afin de leur rendre le séjour de cette isle plus supportable. Ce fut de ce dernier établissement, qu'ils prirent le nom de CHEVALIERS DE MALTE, au lieu de celui de chevaliers de Rhodes, qu'ils avoient illustré par tant de grandes actions pendant plus de deux siècles.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

DONATION

DE L'ISLE DE MALTE,

FAITE PAR L'EMPEREUR CHARLES-QUINT A LA RELIGION DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM.

Nous Charles V, par la clémence divine, empereur des Romains, toujours Auguste, Jeanne sa mère, et le même Charles, par la grâce de Dieu, rois de Castille, d'Arragon, de l'une et de l'autre Sicile, de Jérusalem, de Léon, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Minorque, de Geen, des Algarbes, d'Alger, de Gibraltar, des iles Canaries, et des isles des Indes, de la Terre-Ferme, et de l'Océan; archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant, etc.: duc d'Athènes et de Neopatria; comte de Roussillon et de Ceritania; marquis d'Oripono et de Gocciano: Salut et amitié aux nobles chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Pour réparer et rétablir le couvent, l'Ordre et la religion de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, et afin que le très-vénérable Grand-Maître de l'Ordre, et nos bien-aimés fils les prieurs, baillis, commandeurs et chevaliers dudit Ordre, lesquels, depuis la perte de Rhodes, d'où ils ont été chassés par la violence des Turcs, après un terrible siége, puissent trouver une demeure fixe, après avoir été errans pendant plusieurs

années, et qu'ils puissent faire, en repos, les fonctions de leur religion, pour l'avantage général de la république Chrétienne, et employer leurs forces et leurs armes contre les perfides ennemis de la sainte foi, par l'affection particulière que nous avons pour le dit Ordre, nous avons volontairement résolu de lui donner un lieu où ils puissent trouver une demeure fixe, et ne soyent pas obligés d'errer d'un côté ou d'autre.

Ainsi, par la teneur, et en vertu des présentes lettres, de notre certaine science, autorité royale, après de mûres réflexions et de notre propre mouvement, tant pour nous que pour nos successeurs et héritiers dans nos royaumes, à perpétuité, nous avons cédé, et volontairement donné, audit très-révérend Grand-Maître dudit Ordre, et à ladite religion de Saint-Jean de Jérusalem, comme fief noble, libre et franc, les châteaux, places et isles de Tripoli, Malte, Goze, avec tous leurs territoires et jurisdictions, haute et moyenne justice, et tous droits de propriétés, seigneurie et pouvoir de faire exercer la souveraine justice, et droit de vie et de mort, tant sur les hommes que sur les femmes qui y habitent, ou qui y habiteront, ci-après, à perpétuité, de quelque Ordre, qualité et condition qu'ils puissent être, avec toutes autres raisons, appartenances, exemptions, privilèges, rentes, et autres droits et immunités.

A la charge pourtant, qu'à l'avenir ils les tiendront comme fiefs de nous, en qualité de roi des deux Siciles, et de nos successeurs dans ledit royaume, tant qu'il y en aura, sans être obligés à autre chose qu'à donner, tous les ans, au jour de la Toussaint, un faucon, qu'ils seront obligés de mettre entre les mains du vice-roi, ou président, qui gouvernera alors ledit royaume, par

des personnes qu'ils enverront, avec de bonnes procurations de leur part, en signe qu'ils reconnoissent tenir de nous, en fief, lesdites isles. Moyennant quoi, ils demeureront exempts de tout autre service de guerre, ou autres choses que des vassaux doivent à leurs seigneurs. A la charge aussi qu'à chaque changement de règne, ils seront obligés d'envoyer des ambassadeurs à celui qui aura succédé, pour lui demander et recevoir, de lui, l'investiture desdites isles, selon que l'on a accoutumé d'en user en tels cas.

Celui qui sera alors Grand-Maître s'obligera aussi, tant pour lui qu'au nom de tout l'Ordre, lors de l'investiture, de promettre, par serment, qu'ils ne souffriront pas que, dans lesdites villes, châteaux, places et isles, il soit jamais fait tort, ni préjudice, ni injures à nous, à nos États, royaumes et seigneuries, ni à nos sujets, ni à nos successeurs après nous, par mer ni par terre; qu'au contraire ils seront obligés de leur donner du secours contre ceux qui leur feroient ou leur voudroient faire du tort; que, s'il arrivoit qu'aucuns de nos sujets de nos royaumes de Sicile allâssent se réfugier dans quelqu'une desdites isles inféodées, ils seront obligés, à la première réquisition qui leur en sera faite par le vice-roi, président, ou premier officier de justice dudit royaume, de chasser lesdits fugitifs, à l'exception pourtant de ceux qui seront coupables de crime de lèze-majesté, ou d'hérésie, voulant, quant à ceux-là, qu'ils soyent pris à la réquisition du vice-roi, et remis entre ses mains.

De plus, nous voulons que le droit de patronage de l'évêché de Malte demeure au même état qu'il est aujourd'hui, à perpétuité, à nos successeurs dans ledit royaume de Sicile: de sorte qu'après la mort de notre

révérend conseiller Baltazar Waltkirk, chancelier de l'Empire, qui a été dernièrement nommé par nous audit évêché; ou, en autre cas de vacance à l'avenir, le Grand-Maître et le couvent dudit Ordre sera obligé de nommer au vice-roi alors de Sicile, trois hommes capables et dignes d'un tel caractère, desquels un, pour le moins, sera pris de nos sujets, ou de nos successeurs, et desquels trois, nous, et nos successeurs après nous, seront obligés d'en choisir un, lequel, après avoir été choisi, nommé, et mis en possession dudit évêché, le Grand-Maître d'alors sera obligé de le faire grand-croix, et de l'admettre dans tous les Conseils, comme les prieurs et les baillis.

Que l'amiral de la religion sera de la langue et nation Italienne; et, qu'à son absence, celui qui commandera, en sa place, sera de la même langue et nation, ou, pour le moins, capable de cet emploi, sans être suspect à personne. Que tous les articles précédens seront convertis en lois et statuts perpétuels, dans ledit Ordre, en la manière accoutumée, avec l'approbation et confirmation du Pape et du Saint-Siège, et que le Grand-Maître de l'Ordre, aujourd'hui vivant, et ses successeurs à l'avenir, seront obligés à jurer solemnellement l'observation exacte des susdits articles, qui seront gardés à perpétuité dans ledit Ordre.

Que s'il arrivoit (ce que Dieu veuille!) que ladite religion vînt à recouvrer l'isle de Rhodes, et que, pour cette raison, ou autre, elle fut obligée de quitter ces isles et places pour s'établir ailleurs, ils ne pourront transférer ou aliéner lesdites isles et places, en faveur de qui que ce soit, sans le consentement exprès et la permission du seigneur de qui ils la tiennent en fief; et, au cas qu'ils le fissent sans son consentement, les-

dites isles et places retomberont en notre puissance, ou en celle de nos successeurs. Que ladite religion pourra se servir, pendant trois ans, de l'artillerie et munitions qui sont présentement dans le château de Tripoli, à la charge qu'elle en fera un inventaire, et déclarera ne les tenir que pour la défense de cette place, et par prêt; et s'obligera de les rendre, après lesdits trois ans, à moins que, par notre bon plaisir et grâce spéciale, nous ne trouvions à propos de leur en prolonger la jouissance.

Finalement, que les dons et grâces que nous pouvons avoir accordés à quelques personnes particulières desdits lieux, à tems ou à perpétuité en fief, comme une récompense de quelque service rendu, ou pour quelque autre considération, demeureront fermes et inviolables, jusqu'à ce que le Grand-Maître et l'Ordre en jugera autrement; et alors ils seront obligés de donner l'équivalent, en autre chose, aux légitimes possesseurs. Et, afin d'éviter toutes contestations en des cas semblables, nous voulons qu'il soit choisi deux arbîtres, l'un par notre vice-roi de Sicile, et l'autre par le Grand-Maître, lesquels auront plein pouvoir de juger les différends, après avoir ouï les parties; et, en cas que lesdits arbîtres ne pûssent convenir entr'eux, que les parties conviendront d'un tiers pour l'entière décision du différend; et que, jusqu'à la décision finale, les possesseurs desdits dons, rentes, dignités et honneurs, en jouiront paisiblement.

Sous les conditions ci-dessus expliquées et spécifiées et non autrement, chacune en particulier et toutes en général, nous cédons et donnons, en fief, lesdites isles et places audit Grand-Maître et Ordre, en la manière plus utile et plus entière que l'on pourroit imaginer;

et voulons qu'elles demeurent en leur pouvoir pour en jouir, les posséder, tenir, y exercer tous droits seigneuriaux, sans y être troublés à perpétuité; et ainsi nous donnons, cédons et remettons audit Grand-Maître, Ordre et religion, sous lesdites conditions, toutes les raisons, noms, actions réelles et personnelles, en la même manière que nous les avons possédées, jusqu'à présent, sans aucune opposition. Voulons enfin qu'ils puissent faire valoir les raisons et droits que nous leur cédons, en toutes causes, tant en demandant qu'en défendant, dedans et dehors, jugement en la même manière que nous l'avons fait, les mettant entièrement en notre lieu et place, sans aucune réservation pour nous, ni nos successeurs, que le seul droit de fief.

Pour cet effet, nous ordonnons par ces présentes, et commandons, en vertu de notre autorité, à toutes sortes de personnes de l'un et de l'autre sexe, de quelque qualité et condition qu'elles soyent, qui sont habitans desdites villes, isles, terres, châteaux, ou qui y habiteront ci-après, de reconnoître ledit Grand-Maître, religion et Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, pour leur seigneur utile et feudataire, légitime possesseur desdites isles, villes et châteaux; et, qu'en cette qualité, ils lui rendent l'obéissance que de fidèles vassaux sont obligés de rendre à leur seigneur, comme aussi l'hommage et le serment de fidélité, pratiqué en semblables occasions. Ainsi, dès le moment qu'ils leur auront prêté le serment de fidélité, nous les tenons quittes de tout autre serment qu'ils nous peuvent avoir fait, et par lequel ils demeureroient obligés envers nous, ou nos successeurs au royaume de Sicile après nous, hors le serment de fidélité qui nous est dû par les feudataires.

A ces causes, nous déclarons au très-illustre prince

d'Autriche, notre très-cher fils aîné, qui doit, si Dieu le permet, être notre successeur et héritier de tous nos royaumes après notre mort, que Dieu veuille renvoyer bien loin, nous lui déclarons, en lui donnant notre bénédiction paternelle, que telle est notre véritable intention. Nous ordonnons de plus et commandons, en vertu de notre puissance et autorité, à tous nos illustres, magnifiques, fidèles et amés conseillers, le vice-roi, et capitaine-général de la Sicile ultérieure, au grand-justicier et à son lieutenant, à tous juges de notre cour royale, maîtres de comptes, intendans de nos bâtimens, trésorier, conservateur de notre patrimoine royal, procureur-fiscal, à tous gouverneurs de places, commis aux ports, secrétaires, et généralement à tous nos autres officiers et sujets dans notre dit royaume, et particulièrement des isles susdites, et de la ville et château de Tripoli, présens et à venir, qu'ils ayent à obéir à notre présente libre donation et concession, en tous ses chefs, à peine d'encourir notre disgrâce, et d'être condamnés à l'amende de dix mille onces d'argent, applicables à notre trésor.

De plus, nous donnons pouvoir à notre vice-roi d'aller lui-même, en personne, sur les lieux, ou d'y envoyer un ou plusieurs commissaires, qu'il trouvera bon de nommer, en notre autorité, en vertu des présentes, pour l'exécution de tout le contenu en elles, et faire tout ce qui sera nécessaire en faveur dudit Grand-Maître et Ordre, pour les mettre en possession réelle de tout ce que dessus; lui donnant, pour cet effet, tout pouvoir nécessaire en telles occasions, de laisser la place vuide, et de la céder incontinent, et sans délai, audit Grand-Maître et Ordre, ou à leurs procureurs; et, après les en avoir mis en possession, de les

y maintenir et protéger, et leur faire rendre compte de tous fruits, revenus, rentes, gabelles, et de tous autres droits que nous leur avons cédés et donnés en la manière susdite, en fief perpétuel.

Et, pour mieux faciliter l'exécution de toutes ces choses, nous déclarons que nous dérogeons, en tant que de besoin, à tous défauts de formalités, nullités, omissions, qui se pourroient trouver dans les présentes, et voulons qu'elles soyent exécutées, nonobstant toutes oppositions que l'on y pourroit faire, auxquelles nous dérogeons, en vertu de notre pleine puissance et autorité royale. En foi et témoignage de quoi, nous avons fait expédier les présentes, scellées du sceau ordinaire de notre royaume de la basse Sicile. Donné à Castel-Franco, le 24 Mars, indiction III, l'an de Notre-Seigneur 1530, l'an 10 de notre empire, et le 27 de nos royaumes de Castille, de Léon et autres.

CHARLES.

ACTE DU SERMENT

FAIT, AU VICE-ROI DE SICILE, PAR LES AMBASSADEURS DE MALTE, LE 29 MAI 1530.

Nous frère Hugues de Capones, enseigne et capitaine-général des galères de la sainte religion de Jérusalem, et frère Jean Boniface, bailli de Manoasta, et receveur-général dudit Ordre, procureurs et ambassadeurs de l'illustrissime et révérendissime seigneur frère Phi-

lippe de Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Maître de la sacrée Maison de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, et de tout le couvent de l'Ordre, tant pour lui que pour tous ses successeurs dans sa charge, pour toute la dite religion et pour nous-mêmes.

Très-excellent seigneur don Hector Pignatello, duc de Monteleone, vice-roi et capitaine-général dans le présent royaume de la Sicile ultérieure, et isles adjacentes, comme représentant la personne de sa majesté impériale et catholique, Charles, et de la reine Jeanne, sa mère, sérénissimes rois de Sicile, nous jurons, devant vous, et vous faisons le serment de fidélité ordinaire, et vous promettons, devant Dieu, par la croix de N. S. Jésus-Christ, et sur l'évangile que nous avons touchés, tant au nom de ceux qui nous ont envoyés, que pour nous-mêmes, de garder et reconnoître tenir en qualité de fiefs nobles, libres et francs, conformément aux conditions contenues dans l'acte de donation de sa majesté impériale, des sérénissimes rois, et de leurs successeurs, après eux, dans lesdits royaumes, l'isle de Malte, du Goze, et la ville et château de Tripoli, qui ont été donnés, depuis peu, audit Grand-Maître; et d'observer et garder tout ce qui est contenu plus amplement dans ladite donation et privilège. Fait en présence du seigneur François Delboc, baron de Balida, lieutenant de roi dans la charge de grand-justicier de ce royaume; des magnifiques don Antonio di Bologna, Girolamo di Famia, juges dans la grand'cour, Jacques Bonanno, maître des comptes, Jérôme la Rocca, lieutenant de roi du trésor, et plusieurs autres. Par ordre du très-illustre et très-excellent seigneur vice-roi, moi Louis Sanches en ai dressé le présent acte de ma propre main.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

Contenues dans le troisième volume de l'Histoire des Chevaliers de Malte.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

P.

S.

T.

U.

V.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
ET DU TOME TROISIÈME.





